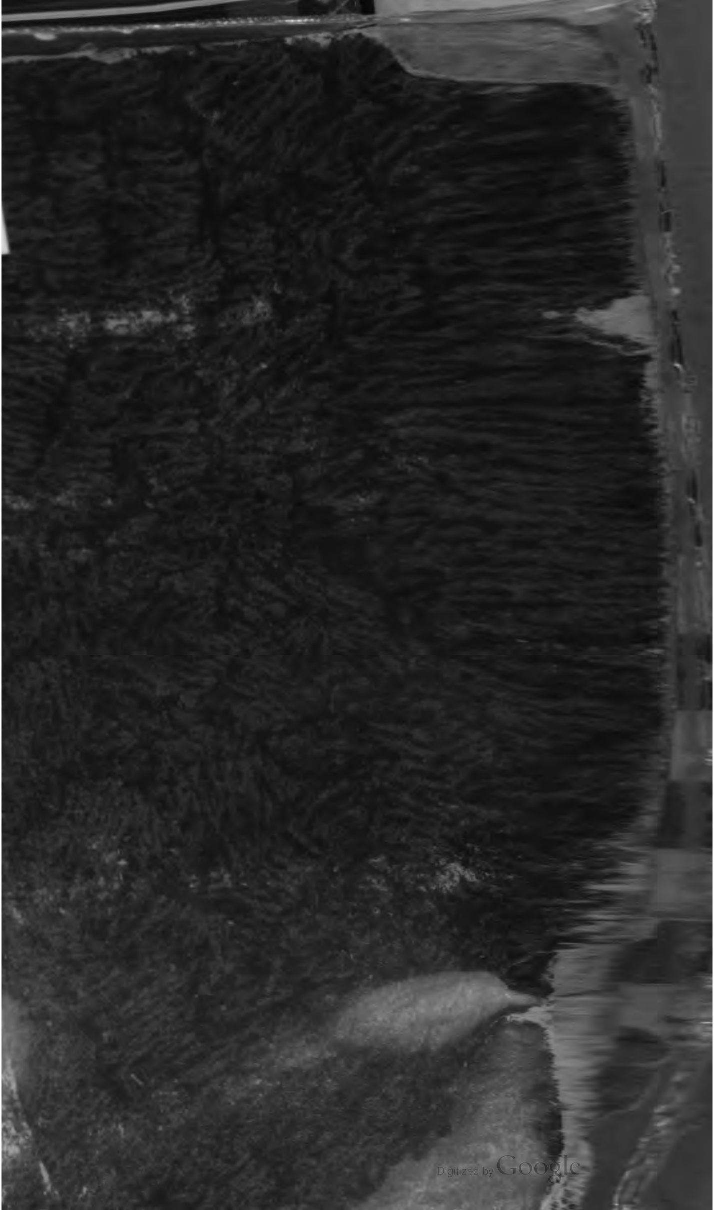
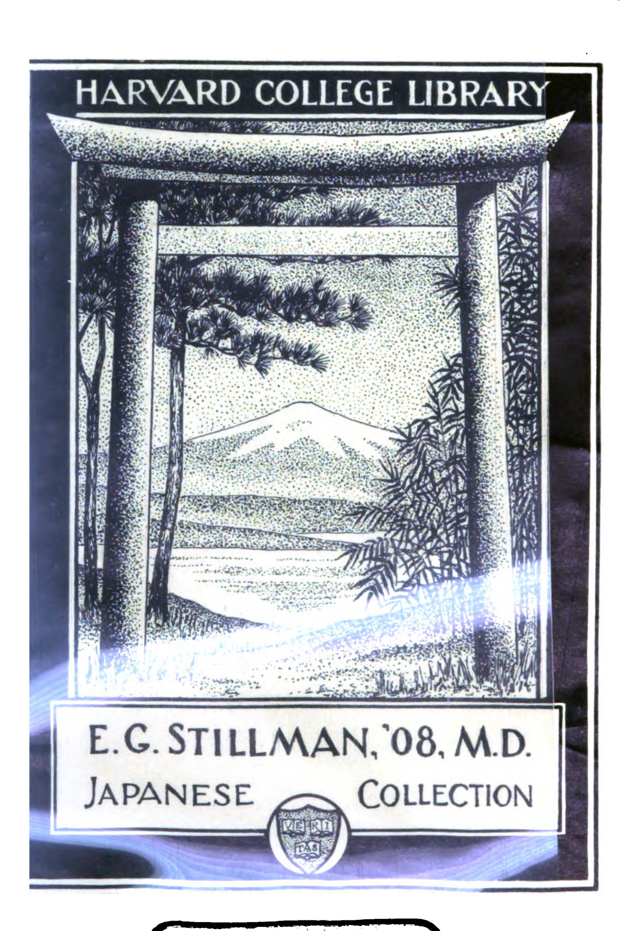



HARVARD COLLEGE LIBRARY
E. G. STILLMAN, '08, M.D.
JAPANESE COLLECTION
VE RI TAS

E. G. Stillman

1938

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

TOME SECOND.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DU LEVANT.

TOME SECOND.

A TOULOUSE,

Chez { NOEL-ETIENNE SENS, Imprimeur-Lib., rue Peyras, près les Changes. AUGUSTE GAUDE, Libraire, rue S.-Rome, N.° 44, au fond de la Cour.

1810.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

LETTRE

Du Père Jacques-Xavier Portier, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Fleuriau, de la même Compagnie.

A Naxie, le 20 de Mars 1701.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

JE me fais un devoir de vous instruire, comme vous le souhaitez, des bénédictions que Dieu a bien voulu répandre sur les Missions que nous fesons de temps-en-temps dans les îles de l'Archipel. Siphanto, Serpho, Thermia et Andros sont celles que nous parcourûmes l'année dernière; aidez-nous,

mon Révérend Père, à remercier le Seigneur des biens qu'il a plu à sa bonté d'y opérer par notre ministère.

L'île de Siphanto a environ quinze lieues de tour. C'est un beau pays, dont le climat est fort doux : on y voit quantité de sources d'une eau très-claire ; on y trouve beaucoup d'oliviers, dont on tire des huiles admirables. Le vin, le blé, les légumes, les fruits, les câpres et le coton y abondent ; les limoniers, les orangers, et les autres arbres de cette nature y seraient plus communs si l'on s'appliquait à les cultiver.

Il paraît que cette île était autrefois d'un grand revenu. On montre encore aujourd'hui plusieurs longs souterrains, et on prétend qu'anciennement on en tirait beaucoup d'or et d'argent : on y voit en effet comme des restes de fourneaux, où il est à croire qu'on épurait les métaux à mesure qu'on les tirait de la mine. Monsieur Guyon, Consul de la nation Française, nous a assurés que dans la dernière guerre, un Vénitien, habile Chimiste, vint en faire l'épreuve sur les lieux, et que sur quatre-vingts livres de mine, il lui vit tirer dix-huit livres de très-bon argent.

Les peuples de Siphanto sont humains, affables et laborieux. Ils parlent un grec fort doux, et un peu moins corrompu que celui des autres Insulaires. Toutes leurs habitations consistent en un gros bourg fermé de murailles, qu'ils qualifient de Château, et en huit gros villages où l'on compte environ

six mille ames. Les toiles de coton et la poterie font tout leur commerce.

C'est à Siphanto que l'Evêque Grec fait sa résidence ; son Diocèse comprend encore huit autres îles : savoir, Serpho, Miconi, Amorgo, Nio, Stanpalia, Naphi, Sichino et Policandro. Ce Prélat a environ quarante ans ; il est homme d'esprit, et parle sa langue avec beaucoup de délicatesse. Il y a dans l'île quarante-cinq Eglises paroissiales, et chacune est desservie par son Papas particulier. Outre ces quarante-cinq Paroisses, on y voit un grand nombre de Chapelles répandues çà et là sur les collines et dans les campagnes ; elles sont propres, et de loin elles font un très-bel aspect ; aux fêtes des Saints dont elles portent le nom, on y célèbre le saint Sacrifice de la Messe, et cette dévotion y attire beaucoup de peuples.

Cette île a encore cinq Monastères, trois d'hommes, et deux de filles. Le plus considérable est placé au centre de l'île ; il est bien bâti, et son Eglise qui est dédiée à Notre-Dame est fort propre. Il est habité par douze Caloyers (1), et par cinq Prêtres séculiers. Le second Monastère n'est que de quatre Caloyers ; il est dédié à saint Elie, et est placé sur la cîme d'une montagne fort élevée. Le troisième est abandonné, parce qu'il est maintenant sans aucun revenu. En Grèce c'est du corps des Religieux que se prennent les Evêques ; et s'il arrivait qu'on

(1) Moines Grecs.

fît choix d'un Prêtre séculier, il serait obligé de prendre auparavant l'habit de Religieux et de faire Profession dans quelque Monastère.

Les deux Monastères de filles sont aussi à la campagne. Il y a trente de ces sortes de Religieuses dans l'un, et vingt dans l'autre ; elles sont toutes d'un âge fort avancé, et ne subsistent que de leur travail : elles ont de la vertu et de la piété, mais peut-être en auraient-elles davantage, si les gens de dehors n'avaient pas la liberté d'entrer chez elles, et d'en sortir quand bon leur semble. Cependant, quoique leurs Monastères soient sans clôture, on n'a jamais ouï dire qu'elles aient reçu la moindre insulte depuis leur établissement. Les Infidèles ont ici un extrême respect pour les endroits où habitent les femmes, et ce serait parmi eux un crime énorme que d'y rien faire qui fût contre la bienséance.

Le Rit Latin est fort tombé à Siphanto ; il n'y en a que deux petites Eglises, l'une dans le Château dédiée à saint Antoine, et desservie par un Vicaire qui relève de l'Evêque Latin de Milo ; l'autre qui est à la campagne, et qui est dédiée à la sainte Vierge. On ne trouve dans l'île que six familles Latines, encore y sont-elles venues d'ailleurs. Il n'en était pas ainsi autrefois ; le Rit Latin y florissait ; la famille des Gozadini qui commandait le pays était toute latine ; mais depuis l'invasion des Turcs, leurs descendans, comme ceux de beaucoup d'autres familles,

ont peu-à-peu dégénéré, et sont maintenant tous Grecs.

Ce fut le 24 de Juillet que nous abordâmes à Siphanto, le Père Luchon et moi, avec le sieur Deslandes, qu'on nous avait donné pour les opérations manuelles de la Chirurgie, qu'il entend parfaitement bien. La première chose que nous fîmes, fut de rendre visite à l'Evêque Grec, et de lui demander la permission d'exercer les fonctions de notre ministère. Son accueil fut d'abord assez froid, mais il n'y eut personne dans la suite de qui nous reçûmes plus d'honnêtetés.

Avant notre départ de Constantinople, Monseigneur l'Archevêque de Spiga, Vicaire Patriarchal pour le saint Siége dans toute l'étendue du Patriarchat de Constantinople, avait eu la bonté de nous munir d'une patente la plus ample et la plus honorable que nous pussions desirer, dans laquelle il nous accordait généralement tous ses pouvoirs.

D'un autre côté, M. de Feriol, Ambassadeur du Roi à la Porte, nous en avait fait expédier une autre en son nom pour la sûreté de nos personnes. Ce digne Ministre, également zélé pour l'honneur de la Religion et pour celui du nom Français, déclarait à tous, tant Turcs que non Turcs, que nous étions sous la protection de Sa Majesté, et que non-seulement on eût à nous laisser aller et venir, séjourner, partir quand et où il nous plairait, mais qu'il priait encore qu'on nous rendît par-tout tous les bons offices dont nous pourrions avoir besoin.

Le bourg fut le premier endroit où nous crûmes devoir commencer notre Mission : nous avions eu soin auparavant de faire acheter tout ce qui était nécessaire pour notre subsistance, afin de n'être à charge à personne. Ces pauvres gens, à qui l'on vend jusqu'aux fonctions de l'Eglise les plus gratuites, étaient charmés de notre désintéressement. Convaincus par-là que l'unique vue que nous avions était de les remettre dans la voie du salut, ils ne pouvaient se lasser de nous en témoigner leur reconnaissance. Les sermons que nous fesions chaque jour à une grande foule de peuples qui se rassemblaient de divers endroits de l'île ; la doctrine Chrétienne, que nous enseignions aux enfans, les visites réglées des malades, la distribution gratuite de nos remèdes, firent notre unique occupation pendant trois semaines. L'Evêque s'invita lui-même plusieurs fois à nos discours, et touché des sentimens de componction dont son peuple donnait des marques sensibles par les larmes qu'il répandait, il fit souvent notre éloge en présence des Auditeurs, en nous exhortant de travailler de toutes nos forces à la sanctification de ceux que le Seigneur avait confiés à ses soins.

C'est ce qui nous engagea à parcourir tous les villages de l'île, qui n'avaient pas un moindre besoin de secours. Le Père Luchon prêchait matin et soir à un grand peuple qui accourait en foule à ses prédications ; les Eglises n'étant pas assez vastes pour con-

tenir la multitude de ses Auditeurs, il se vit souvent obligé de prêcher en pleine campagne. Le silence avec lequel ils l'écoutaient, n'était interrompu que par leurs gémissemens et leurs larmes. Nous passions le reste de la journée à instruire les enfans, à visiter les malades, et à parcourir les différentes maisons où plusieurs familles s'assemblent pour travailler. Là nous les instruisions de leurs devoirs, et nous répondions à toutes leurs difficultés par manière de conversation, et sans interrompre leur travail. Ces entretiens particuliers ne leur étaient guères moins utiles que les prédications publiques. L'usage fréquent des Sacremens, dont il y avait plus de vingt ans que plusieurs ne s'étaient approchés, le changement des mœurs, et la réformation de plusieurs abus grossiers, furent le fruit solide que nous retirâmes de nos travaux.

Après deux mois et demi que nous employâmes dans de semblables exercices, nous crûmes qu'il était temps de nous transporter dans les autres îles du voisinage. A la première nouvelle de notre départ, ces bonnes gens s'assemblèrent en foule autour de nous: Prêtres, hommes, femmes, enfans, tous pleuraient, comme ils auraient pu faire dans une calamité publique : « Vous êtes nos » Pères, nous disaient-ils, vous êtes les Anges de nos maisons, et les guides de notre » salut; ayez pitié de nous; au nom de Jésus-Christ, ne nous abandonnez pas ». Ils accompagnaient ces paroles de tant de té-

moignages d'une vraie tendresse, que nous ne pûmes nous-mêmes retenir nos larmes. Nous les consolâmes un peu, en leur fesant espérer que nous reviendrions bientôt les voir, et que nous pourrions même fixer parmi eux notre demeure, afin de les entretenir dans les bons sentimens où nous les laissions. Mais avant que de consentir à notre départ, ils voulurent nous témoigner leur reconnaissance par une Patente qu'ils nous expédièrent, et qui fut signée de cinquante-trois personnes, parmi lesquelles se trouvent les Curés et les principaux de l'île. La voici traduite mot à mot de l'original grec.

« Nous Primats et Chefs du peuple, sous-
» signés, rendons de très-humbles actions
» de grâces à la miséricorde Divine, de ce
» qu'elle nous a procuré un si grand secours,
» en nous envoyant les Révérends Pères Jac-
» ques-Xavier Portier et Jean Luchon, Reli-
» gieux Français de la Compagnie de Jésus.
» La justice, la reconnaissance et la vérité,
» nous obligent à rendre témoignage à tout
» le monde qu'ils se sont comportés ici en
» dignes Ministres de l'Evangile, au grand
» avantage de toute notre île : ils ne cher-
» chent que la pure gloire de Dieu et le salut
» des ames; leur conversation est fort édi-
» fiante, leurs avis très-salutaires, et leur
» doctrine très-saine : leur application in-
» fatigable et désintéressée à prêcher dans
» les Eglises, dans les carrefours et dans les
» maisons, à confesser, à visiter les pauvres
» et les malades, nous a fort édifiés ; et nous

» sommes tous consolés de voir les grands
» fruits qu'ils ont faits ici : ils nous ont assis-
» tés, non-seulement pour les besoins de
» l'ame, mais encore pour ceux du corps :
» leur maison a toujours été ouverte à tous
» les malades, auxquels ils ont distribué avec
» bonté d'excellens remèdes, sans vouloir
» d'autre récompense que celle que Dieu ré-
» serve à leur grande charité; ensorte que
» nous les regardons comme les Médecins de
» nos ames et de nos corps, comme nos pères,
» et comme de nouveaux Apôtres. Les louan-
» ges et les bénédictions que toute notre île
» leur donne, les prières et les larmes avec
» lesquelles nous les accompagnons, mar-
» quent assez combien nous sommes touchés
» de ce qu'ils ont fait pour nous. Nous vou-
» drions bien pouvoir les retenir ici ; mais
» leur zèle qui embrasse tout le monde ne
» le permet pas. Heureux les Peuples qui
» pourront comme nous voir les bons exem-
» ples et entendre les saints discours de ces
» Serviteurs de Dieu ! nous reconnaîtrons
» pour nos légitimes frères en Jésus-Christ
» tous ceux qui leur feront le bon accueil
» qu'ils méritent. En foi de quoi nous leur
» avons donné ce présent écrit, signé de notre
» main. A Siphanto, le 17 Septembre de
» l'année 1700 ».

Ici était le seing de cinquante-trois personnes.

Après les adieux réciproques, nous descendîmes dans notre barque, et nous prîmes notre route vers Serpho. Cette île a bien

douze lieues de circuit : le terroir en est sec, montagneux, et rempli de rochers ; autant que Siphanto est riant et agréable à la vue, autant l'aspect de Serpho est-il triste et affreux. On n'y recueille presque point de blé ni de vin, et on n'y voit que très-peu d'arbres. Il y a du bétail en quantité pour un lieu aussi aride que l'est celui-là. Ces animaux ne broutent que les herbes et les arbrisseaux qui s'échappent çà et là entre les rochers. Cependant ils ne sont point maigres, et leur toison est fort belle et fort fine. Il croît aussi à Serpho d'excellent safran. A certains temps de l'année on y voit une multitude prodigieuse de grosses perdrix rouges, telles que sont toutes celles des îles, où il est rare d'en trouver de grises. L'île a encore des mines de fer, et deux très-belles mines d'aimant.

La principale demeure des Serphiotes est dans un gros Bourg, situé sur la pointe d'une montagne fort escarpée, à près d'une lieue de la mer, et dans un village éloigné du Bourg d'environ une lieue. L'un et l'autre contiennent environ huit cents personnes. Le Peuple est pauvre et grossier : il parle un Grec fort corrompu, et le prononce d'un ton qui a je ne sais quoi de niais qui fait rire.

L'île est gouvernée pour le spirituel, par un Vicaire de l'Evêque de Siphanto. Sa juridiction s'étend sur cinq ou six Paroisses fort pauvres et fort mal entretenues. A deux lieues du Bourg se trouve le Monastère de saint Michel, habité par cent Caloyers. Quand nous y allâmes nous n'y trouvâmes que le seul

Abbé, les Religieux étant occupés au-dehors, partie à la quête dans les îles voisines, partie à la garde des troupeaux et au labourage. Il est bon de remarquer ici, que quoiqu'en France on comprenne tous les Moines Grecs sous le nom de Caloyers, il n'en est pas de même en Grèce; il n'y a que les Frères qui s'appellent ainsi, car pour ceux qui sont Prêtres ils se nomment Jéromonaches. Cependant pour m'accommoder à l'usage de France, je leur donnerai indifféremment à tous le nom de Caloyers.

Dès que nous fûmes arrivés à Serpho, nous cherchâmes quelque petit réduit pour nous loger. Nous en trouvâmes un fort bas et fort obscur, où il n'y avait d'ouverture que celle de la porte, et qui était si fort dépourvu de toutes choses, que nous ne pûmes y avoir un bout de natte pour nous coucher dessus. Nous allâmes ensuite visiter le Vicaire. Les Epitropes ou Primats, et le Vaivode Turc nous firent beaucoup de caresses. Quelques remèdes que nous donnâmes à ce dernier, nous l'affectionnèrent entièrement, et il s'offrit de lui-même à nous seconder de son autorité dans l'exerciee de nos fonctions.

Pendant trois semaines que nous demeurâmes à Serpho, nous prêchions deux fois le jour; le toît d'une maison nous servait de chaire, et nous avions la consolation de voir ce bon peuple rangé en foule autour de nous, qui nous écoutait dans un grand silence, et avec toutes les marques d'un cœur véritable-

ment touché. Ce fut là, encore plus qu'à Siphanto, qu'il nous fallut rendre les choses palpables, et les proposer dans la plus naïve simplicité. Le reste de la journée se passait à faire des instructions familières dans les maisons que nous parcourions l'une après l'autre, à consoler les malades, à leur porter des remèdes, et à rassembler les enfans pour leur faire le catéchisme. Tous les habitans de l'île profitèrent de la Mission, et approchèrent des Sacremens de la Pénitence et de l'Eucharistie, avec des sentimens de piété qui nous attendrirent. Enfin nous sortîmes de Serpho, plus consolés que je ne puis vous l'exprimer ici, le peuple nous comblant de bénédictions, et remerciant Dieu mille fois de nous avoir inspiré le dessein de venir les chercher au milieu de leurs rochers.

De Serpho nous allâmes à Thermia, qui en est éloignée de douze lieues. Cette île a pris son nom des Thermes, ou bains d'eaux chaudes qui la rendaient autrefois célèbre. Elle a quatorze à quinze lieues de tour. Le pays, quoique cultivé, n'est pas d'un grand rapport. La terre n'y produit guères que du froment et de l'orge. Le vin y est mauvais, et on n'y voit presque point d'arbres. Il y a un gros Bourg au milieu de l'île, et à deux lieues de ce Bourg un gros Village. On compte quatre mille personnes dans ces deux habitations. Entre le nord et le couchant, paraît sur une éminence un reste de vieux Château, avec plusieurs maisons ruinées, et les masures de deux Eglises Latines. Vers

le midi on trouve les ruines d'une ancienne ville, qui doit avoir été spacieuse et bien bâtie.

Thermia est de la dépendance de l'Evêché de Zia, île assez voisine, et où l'Evêque réside. Dans le bourg il y a treize Paroisses Grecques, et quatre dans le Village, avec cinq Monastères de Caloyers. Il n'y a dans toute l'île qu'une Eglise Latine, desservie par un Vicaire qui relève de l'Evêque de Tine, Vénitien. Le Rit Latin n'y est suivi que par dix ou douze familles.

A notre arrivée dans l'île, nous allâmes voir le Supérieur ecclésiastique : c'est un homme d'esprit, que son mérite personnel et ses grands biens mettent fort au-dessus des autres Prêtres Grecs. Les plus considérables de l'île, qui étaient alors chez lui, furent témoins de l'accueil obligeant qu'il nous fit, et des marques d'amitié qu'il nous donna. Nous commençâmes aussitôt notre Mission. Nous prêchions tous les jours à notre ordinaire chacun sur le parvis d'une Eglise, où se rendaient de toutes parts une foule de peuples qui venaient entendre les nouveaux Prédicateurs. Un Abbé fort respecté dans l'île, qui s'était démis d'un Evêché qu'il avait dans la Morée, pour songer plus tranquillement à son salut, était le plus assidu de nos auditeurs ; ce vertueux Prélat nous suivait par-tout : il avait même le zèle de prêcher aussi, et il ne manquait pas dans ses discours de faire l'éloge de notre doctrine et de notre ministère.

Après plusieurs jours d'instructions, soit publiques, soit particulières, les confessions devenaient si fréquentes, que nous ne pouvions y suffire. Les ecclésiastiques et les séculiers de tout rang, de tout âge, venaient en foule au Tribunal de la Pénitence, au sortir duquel ils avouaient publiquement qu'ils comptaient pour rien toutes leurs confessions passées, et qu'il n'y avait que celle qu'ils venaient de faire qui leur mît la conscience en repos.

Le bruit de cette multitude de confessions fit descendre de son Monastère un vieux Moine, ancien Confesseur du pays, dans l'espérance qu'à la faveur de nos instructions il retirerait une bonne rétribution ; car parmi les Grecs, les Confesseurs ont ce mauvais usage, de composer avec leurs pénitens de la somme d'argent qu'ils doivent donner pour recevoir l'absolution. Le bon vieillard eut beau sonner sa petite cloche, pour avertir de son arrivée, il fut contraint de s'en retourner à son Monastère les mains vides.

Parmi les malades que nous visitions, il y en eut un chez qui nous allions souvent, plutôt pour nous édifier que pour l'instruire. Ce pauvre homme était perclus de tous ses membres, et tourmenté de douleurs très-aiguës. Quand nous vînmes à lui offrir quelques remèdes pour le soulagement de ses maux : « Hé, mes Pères, nous répondit-il, en nous » regardant d'un air plein de douceur et de » respect, que vous ai-je fait pour vouloir » m'enlever la matière de mon mérite ? Je ne

» suis pas digne, il est vrai, de la grâce que
» Dieu me fait de m'éprouver par ces douleurs
» passagères; mais puisqu'il a plu à son infinie
» miséricorde de me les envoyer, est-ce à
» moi de chercher à en être soulagé? Ayez
» soin de mon ame, mes Pères, et, je vous
» prie, laissez là mon corps ». Il faut vous l'avouer, mon Révérend Père, ces discours pleins d'une foi si vive, et d'autres semblables qu'il nous tenait, toutes les fois que nous le visitions, nous fesaient adorer profondément les secrets de la Providence de Dieu, qui sait se conserver des ames choisies, dans les endroits mêmes qui semblent être le plus délaissés.

Après avoir fait heureusement la clôture de notre Mission dans le Bourg de Thermia, nous nous rendîmes au Village qu'on nomme *Silaka*. Ce Village est bâti sur deux petites collines qui se font face l'une à l'autre, et qui sont séparées par un torrent. Le Père Luchon prêchait d'un côté devant la première Eglise, et moi, de l'autre côté je montais, comme à Serpho, sur le toît d'une maison, d'où je parlais à un grand nombre d'auditeurs. Leur silence, leurs soupirs, les bénédictions dont ils nous comblaient me remplissaient de consolation.

Nous ne fûmes pas long-temps sans recueillir les premiers fruits de pénitence. Ils vinrent en si grande foule pour se confesser, qu'à peine pouvions-nous nous échapper pour aller prendre quelques momens de repos. « Hélas,
» mes Pères, nous disaient ces bonnes gens,

» avec une certaine naïveté qui nous charmait:
» combien y a-t-il que nous disions à Dieu :
» Seigneur, envoyez-nous quelqu'un qui
» nous apprenne à vous honorer et à vous ser-
» vir ! c'est vous, mes Pères, que Dieu nous
» a envoyés, et nous reconnaissons mainte-
» nant qu'il s'est laissé fléchir à nos prières ».
Ils fondaient en larmes en prononçant ces paroles.

D'autres nous disaient en leur style figuré :
« Vous autres, mes Pères, vous êtes des vases
» fermés, d'où rien de ce qu'on y met ne
» s'exhale au-dehors : on peut sans peine vous
» ouvrir sa conscience, parce qu'on est sûr
» que vous jetez tout dans un abîme profond
» d'où rien ne remonte jamais. Vous ne nous
» demandez que notre conversion, et les au-
» tres nous demandent notre argent ». Ils avaient quelque raison ; les Confesseurs du pays ne sont pas assez discrets, et leurs exactions vont à des excès qu'on a peine à croire : ils exigent quelquefois quarante ou cinquante écus pour absoudre de certains péchés.

Nous ne passâmes que huit jours dans ce Village, après quoi nous retournâmes au Bourg, pour passer de là à Andros ; il nous eût été impossible d'y aborder si nous eussions différé plus long-temps notre départ. Une foule incroyable de peuples nous suivit jusqu'à notre barque. Avant que d'y entrer, nous leur fîmes un précis de tout ce que nous leur avions recommandé durant le cours de la mission, et nous leur laissâmes quelques livres propres à s'en rappeler le souvenir. Il

fallut ensuite se séparer, ce qui ne put se faire sans verser de part et d'autre beaucoup de larmes.

L'île d'Andros est à vingt lieues de Thermia. Les montagnes y sont très-hautes, les vallons fort agréables. Ils sont semés de quantité de maisons de campagne et de beaux jardins, que des ruisseaux qui y serpentent entretiennent dans une continuelle fraîcheur. On y trouve beaucoup d'orangers, de limoniers, de cèdres, de figuiers, de grenadiers, de jujubiers et de mûriers, la plupart d'une grosseur surprenante. Les huiles y sont excellentes; le blé, les herbages et les légumes y croissent en abondance.

A la pointe de l'île qui regarde Capodoro, promontoire de Négrepont, est le port de Gavrio, capable de contenir une armée navale. C'est dans ce port que pendant la dernière guerre les Vénitiens firent hiverner leur flotte. Les environs du port sont fort déserts: toute l'île n'est même guères peuplée, eu égard à sa grandeur; car on n'y compte que cinq mille ames. Le bourg, ou comme on l'appelle, la ville d'Andros, est réduite à cent maisons, bâties au nord sur une langue de terre qui avance dans la mer, et qui forme à ses deux côtés deux petites baies assez peu sûres. Sur la pointe de la langue de terre, on voit les ruines d'un vieux château bâti à la manière des anciennes forteresses. Dans l'enceinte de la Ville s'élève un palais assez beau, auquel il ne manque presque que le toît; les fenêtres sont revêtues de beau marbre ci-

selé. Les murailles sont presque par-tout semées des armes et des chiffres des Seigneurs Summaripa, à qui appartenait cette île, et qui depuis l'invasion des Turcs sont venus s'établir à Naxie. A quatre lieues de la Ville, en tirant vers le midi, on trouve une autre habitation, nommée Apano Castro : c'est un nom commun, dans ces îles, à tout ce qui est anciennement bâti sur quelque lieu élevé.

Il y a près de cent ans que l'île n'ayant pas suffisamment de monde pour la cultiver, on y appela quelques familles Albanaises, qui s'y sont multipliées, et qu'on partagea ensuite en deux villages, à trois lieues l'un de l'autre, l'un qu'on appelle *Arna*, et l'autre qui se nomme *Molakos*.

Les principaux de l'île descendent d'une centaine de familles venues autrefois d'Athènes : ils possèdent les plus riches terres, ce qui fait que le peuple y est fort pauvre. Ils demeurent hors de la ville, où ils ne viennent que pour traiter des affaires publiques, ou de leur négoce. Il y a vingt-cinq ans qu'un Corsaire de la Ciotat vint piller la ville. Depuis ce temps-là ils ont bâti à la campagne de petits châteaux en forme de tours, pour se mettre à couvert des insultes. Comme ces tours sont assez éloignées les unes des autres, la fatigue est plus grande pour les Missionnaires qui ont à visiter ceux qui y demeurent, et à les entretenir de leur salut.

Andros a un Evêque qui réside d'ordinaire dans la ville. Outre plusieurs petites Eglises Grecques qui sont dans l'île, il y a

deux grands Monastères de Religieux : le premier nommé *Agra* est à deux lieues du port Gavrio ; l'Eglise en est belle et est dédiée à Notre-Dame. Le second Monastère, qui est à une lieue de la ville, s'appelle *Panachrando*. Il y a aussi à Andros un Evêque Latin, qui est depuis quelque temps absent de son Diocèse. Il a un Vicaire qui gouverne pendant son absence.

On comptait autrefois dans l'île environ huit cens familles du rit Latin : la plupart de ces familles ont été éteintes par une peste générale qui affligea l'île ; les autres se sont exilées d'elles-mêmes pour fuir la persécution des Grecs, ou bien elles ont embrassé le rit Grec. Il n'y a plus maintenant du rit Latin que la famille du Seigneur Nicolo della Grammatica. Il est vrai qu'elle est nombreuse, et que ce Seigneur donne un grand crédit au rit par sa fermeté à le maintenir autant que par son mérite, qui le fait regarder comme le premier de l'île.

Nos Pères de Scio avaient autrefois dans la ville une maison avec une petite Eglise dédiée à saint George, qu'ils ont été obligés d'abandonner. Ces Pères, nés la plupart sujets du Grand-Seigneur, avaient de grandes mesures à observer, et essuyaient souvent de cruelles injustices. Les RR. PP. Capucins y avaient aussi un hospice, qu'ils ont quitté et repris à diverses fois. Un de leurs Pères plein de vertu et de zèle, y est venu depuis peu, et nous avons eu la consolation de l'embrasser. Les Andriotes souhaitent depuis

long-temps nous voir établis dans leur île : mais notre pauvreté et la disette d'ouvriers Evangéliques ne nous permettent pas de songer à cet établissement : nous y suppléerons par ces sortes d'excursions fréquentes qui produisent toujours de grands biens et qui ne sont à charge à personne.

En arrivant à Andros, nous allâmes, selon notre coutume, rendre nos respects à l'Evêque Grec. Ce Prélat nous reçut de la manière du monde la plus obligeante, et nous aida ensuite de toute son autorité dans l'exercice de nos fonctions. Ce fut au commencement de l'Avent, qui est pour les Grecs un temps de jeûne, que nous commençâmes nos prédications dans les deux principales Eglises. L'Evêque s'y trouvait toujours des premiers. Comme notre but principal était de réformer les abus et les désordres les plus communs du pays, c'était aussi ce qui fesait la matière de tous nos sermons, et des instructions particulières que nous fesions dans chaque maison.

Dieu donna tant de force à nos paroles, qu'il se fit bientôt un grand changement dans les mœurs. L'usage des Sacremens, les réconciliations sincères, les promptes restitutions, et l'éloignement des Concubines, furent des marques non équivoques de conversion. Un des principaux de l'île nous fit alors un compliment qui nous surprit. « Mes Pères, » nous dit-il en nous saluant, vous êtes les » deux mêmes que je vis en songe il y a trois » semaines ; j'entendis alors une voix qui me » disait intérieurement : voilà ceux que j'ai

» envoyés pour te convertir, ne manque pas
» de mettre ta conscience entre leurs mains;
» si tu perds cette occasion, tu es perdu toi-
» même ». Soit que ce songe fût l'effet d'une imagination frappée, soit que ce fût véritablement un avertissement du ciel, il fit une confession générale de toute sa vie, et nous bénîmes mille fois le Dieu des miséricordes qui se sert de tout pour conduire les ames au salut.

Cette Mission étant ainsi terminée, nous partîmes pour *Arna*, village des Albanais, où nous n'arrivâmes que fort tard, et extrêmement fatigués, car nous eûmes à grimper une montagne haute de trois lieues, portant notre chapelle et la caisse de nos remèdes, et deux autres lieues à faire en descendant de la montagne, par des sentiers fort roides et tout couverts de broussailles et de rochers. Nous nous trouvâmes enfin dans le village au milieu d'un peuple fort pauvre, et d'une grossiéreté extrême, et qui n'a pourtant rien de barbare.

Le lendemain, qui était un Dimanche, nous nous rendîmes aux deux principales Eglises, où un grand peuple était assemblé: nous leur déclarâmes d'abord que le seul desir de leur salut nous avait attirés dans leur village, que nous ne leur serions point à charge, et que pour l'administration des Sacremens, pour nos instructions, et pour les remèdes que nous donnerions aux malades, nous ne demandions que leurs prières.

Ce premier début gagna entièrement leur

confiance : toutes les maisons nous furent ouvertes, et on y écoutait nos instructions avec une avidité surprenante. Au bout de quatre jours, nous fûmes accablés des confessions qu'il fallut entendre, dont la plupart étaient générales. Hélas ! s'écriaient ces bonnes gens les yeux baignés de larmes, nous ne commençons que d'apprendre à vivre en Chrétiens. Rien ne nous touchait davantage, que de les voir venir du fond de leur vallée au travers des ravines qui sont affreuses au mois de Décembre, pour entendre la parole de Dieu, ou pour se confesser, et proposer leurs doutes.

L'abandon où les Supérieurs Ecclésiastiques laissent ce pauvre peuple, est digne de compassion. Une seule fois l'année, qui est le Jeudi-Saint, quelques Caloyers des deux Monastères, qui sont dans l'île, parcourent la vallée pour y entendre les confessions. Quelques-uns d'eux ignorent même jusqu'à la formule de l'absolution. Ils ont une certaine routine qu'ils suivent dans la qualification des péchés grossiers : puis ils demandent aux pénitens une certaine somme d'argent : quand elle est payée, la confession est censée faite. Souvent même ils ne se donnent pas la peine d'entrer dans aucun détail, ils se contentent de demander si les choses ne se sont pas passées comme l'année précédente ; que le pénitent dise oui et en même-temps qu'il présente la rétribution stipulée, tout est fini, et on lui dit de faire place à un autre. Nous avons tâché de remédier à un abus si criant,

et à plusieurs autres semblables, dont il serait trop long de faire ici le détail.

Trois semaines se passèrent dans les exercices ordinaires de notre Mission; comme nous étions sur le point de retourner à la ville, nous donnâmes un de nos Catéchismes Grecs à l'Epitrope de la vallée, et il nous promit de le lire tous les Dimanches à la Messe dans la principale Eglise. Ce sera le moyen de conserver parmi ces peuples, les sentimens de piété et de Religion que nous avons tâché de leur inspirer.

Dès que nous fûmes de retour à la ville, toutes nos vues se tournèrent vers *Apano Castro*, où nous savions que les besoins étaient pressans. *Apano Castro* est un grand vallon environné de collines toutes couvertes de hameaux. Sur le penchant de ces collines sont bâties quinze à vingt tours des principaux de l'Ile. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce lieu, c'est un reste d'Eglise ou de Temple fort ancien. La coupole en subsiste encore, et paraît d'un bon goût. Le pavé est d'un marbre blanc et noir très-poli, qui représente des roses et des fleurons travaillés avec beaucoup de délicatesse. Les gens du lieu assurent qu'en fouillant les ruines de la partie du Temple qui s'est écroulée, on y trouva une Image de Notre-Dame qui est depuis ce temps-là en grande vénération dans le pays.

Nous trouvâmes à *Apano Castro* des cœurs bien préparés, et dans lesquels on ne jetait point inutilement la semence Evangélique.

Chacun mit ordre à sa conscience, et nous promit de suivre le plan que nous donnions d'une vie chrétienne. L'Evêque ayant su que nous avions fait un abrégé des principaux articles de la Foi, et des obligations du Christianisme, nous le demanda pour le faire lire chaque dimanche après la Messe, dans toutes les Paroisses. Les plus distingués de l'île qu'on nomme *Archos*, furent si touchés du premier sermon qu'on leur fit sur leurs injustices, que dès-lors ils prirent des mesures convenables, pour réparer le tort qu'ils avaient fait au peuple par leurs violentes exactions. Plusieurs d'entr'eux nous amenèrent toute leur famille pour se confesser. Le plus considérable a une fille de dix-huit ans à qui rien ne manque de tout ce qui rend une jeune personne estimable dans le monde. Cette vertueuse fille proteste qu'elle ne veut point avoir d'autre époux que Jésus-Christ: elle a déjà refusé les plus riches partis de l'île. Son père ne veut pas forcer ses inclinations; mais aussi il ne peut se résoudre à la mettre dans un Monastère des Religieuses de son rit. Il a ouï dire, que des Religieuses Françaises doivent venir fonder un Monastère à Naxie: il m'a souvent demandé des nouvelles de cet établissement, en m'assurant que son intention était de leur donner sa fille avec tout le bien qu'elle aurait eu en mariage, si elle eût embrassé cet état.

Voilà, mon Révérend Père, une partie de ce qui s'est passé dans le cours de cette

Mission.

Mission. C'est par une bénédiction particulière de Dieu, que nous avons eu le bonheur de nous affectionner ces peuples : car les Grecs, tant séculiers qu'Ecclésiastiques, sont élevés dans une aversion comme naturelle pour les Latins; cependant nous avons été bien reçus par-tout, et plus regrettés encore quand nous partions. Quel bien ne ferait-on pas dans ces vastes contrées, si nous étions secourus d'un plus grand nombre d'ouvriers Evangéliques? Faites réflexion, je vous prie, mon Révérend Père, que la Mission de Constantinople comprend plus de cent mille ames, qu'il y en a autant à Smyrne, qu'on en compte plus de dix mille à Naxie, et à Santorin plus de huit mille; sans parler des Missions que nous venons de faire, où nous avons eu à traiter avec plus de douze mille personnes.

Je prie de tout mon cœur les saints Patrons de la Grèce, qui voient du haut du Ciel l'abandon affreux de tant de pays autrefois si fervens et si Catholiques, d'obtenir de Dieu qu'il daigne toucher les cœurs de ceux qui ont en quelque sorte entre leurs mains le salut de tant de milliers d'ames, et qui peuvent y contribuer, les uns par leurs charités, les autres par leur zèle à ne pas laisser périr une si vaste moisson, faute d'ouvriers pour la recueillir. Je suis avec respect dans l'union de vos saints Sacrifices, etc.

LETTRE

D'un Missionnaire au Père Procureur des Missions du Levant.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous voulez que je vous rende un compte exact du voyage que j'ai fait de Constantinople à Alep ; je ne puis vous refuser cette satisfaction. Je sais que vous ne desirez être instruit, qu'afin de prendre les arrangemens convenables pour contribuer à la conversion et au salut des ames, dans les divers pays dont j'aurai l'honneur de vous parler.

Destiné pour Alep, je demeurai près de cinq mois à Constantinople ; j'étais chargé d'y obtenir de la sublime Porte des commandemens importans pour le bien de la Religion et de nos Missions. M. l'Ambassadeur devait les demander de la part du Roi. Il avait eu la bonté de dresser lui-même les requêtes qu'il fallait présenter au Grand-Visir, et elles étaient conçues dans les termes les plus avantageux et les plus favorables pour la Catholicité : mais quelques démêlés survenus au sujet du cérémonial, en retardèrent l'expédition. Comme je sentis qu'elles ne seraient pas sitôt répondues, je me lassai d'être inutile, et je fis agréer à son Excellence mon départ pour Alep. J'allai prendre congé de Madame l'Ambassadrice, qui me

dit obligeamment que, comme nos affaires étaient celles de Dieu, elle voulait que désormais elles fussent les siennes, et que je pouvais me reposer sur elle du soin de les poursuivre et de les solliciter. A qui les aurais-je mieux confiées ? Les remettre entre ses mains, c'était les remettre entre les mains de la vertu même et de la piété. J'acceptai ces offres si gracieuses, je lui en témoignai toute ma reconnaissance, et je ne songeai plus qu'à partir.

On peut se rendre de Constantinople à Alep, par terre ou par mer. Je balançai quelque temps sur la route que je devais choisir. Je crains la mer ; elle me fatigue extraordinairement, et j'ai peine à la soutenir : j'étais presque résolu à faire le voyage par terre. Nous touchions au Printemps, et je croyais trouver par-tout la saison aussi belle qu'à Constantinople ; mais je fus désabusé par des voyageurs nouvellement arrivés d'Alep, qui, quoique bien montés, avaient eu beaucoup de peine à se sauver des neiges et du froid. Un autre voyageur qui avait fait la même route, et qui les avait précédés de quelques jours, me dit qu'il avait trouvé dans le chemin des hommes et des animaux gelés et morts de froid. Il n'en fallut pas davantage pour me faire changer de résolution. Je ne me pique pas d'être brave hors de saison : malgré mes répugnances, je me déterminai à aller par mer, et tout bien considéré, j'aimai mieux m'exposer à souffrir qu'à périr.

On me proposa de me rendre à Scio, de

Scio à Rhodes, et de Rhodes en Chypre : on me fit entendre que le séjour que je ferais à Rhodes ne serait pas inutile au bien des ames; que dans cette Ile, il y avait sur les galères du Grand-Seigneur, quantité d'esclaves Chrétiens, qui se trouvaient sans Prêtres ; que ces esclaves avaient leur Chapelle, où je pourrais faire librement les fonctions de la Religion ; que Pâques approchant, ce serait pour ces pauvres gens une consolation de me voir, et de pouvoir par mon secours satisfaire entre mes mains à leur devoir Pascal. Ce fut un attrait pour moi ; mais vous verrez par la suite de mes aventures, que si j'ai eu en cela quelque mérite devant Dieu, ce n'a été que le mérite de la bonne volonté.

J'avais besoin d'une lettre de recommandation ; un Révérend Père Capucin, Missionnaire zélé, m'en obtint une du Capitan-Bacha, Grand-Amiral de l'Empire, dont il est extrêmement considéré. Par cette lettre, ce Seigneur priait les Cadis de Scio et de Rhodes, de me regarder comme un de ses domestiques, et de me procurer par-tout un libre passage. En reconnaissance des bons offices que m'a rendu ce Révérend Père, permettez-moi un moment de vous parler de l'usage qu'il fait de sa faveur. Il s'est servi utilement de l'autorité du Bacha pour placer un Archevêque Catholique dans l'Eglise des Nestoriens de Diarbekir, et il n'emploie sa protection que pour le bien de la Religion et l'avancement du christianisme. Il a accompagné son protecteur dans

la dernière campagne contre les Moscovites ; il est encore ici à sa suite comme son médecin : c'est une espèce d'esclavage où le zèle le retient ; esclavage, qui, pour être volontaire, n'en est pas moins rude à un homme de la vertu et du mérite de ce Père. Son état m'a fait concevoir que si l'exercice de la médecine est utile en ce pays, il faut prendre des précautions pour ne pas trop s'engager, sur-tout avec les Grands. On commence par être leur Médecin, et on finit par être leur esclave. Quoi qu'il en soit, muni de la lettre qu'il m'avait obtenue, je ne songeai plus qu'à m'embarquer : il se trouva une grande Saïque Grecque prête à faire voile pour Scio ; à la recommandation d'un ami, j'y fus reçu sans rien payer.

Je m'embarquai le 22 de Mars avec mes petites provisions, résolu de jeûner avec les Grecs, et de n'être pas moins austère qu'eux : ils ne mangent point de poisson, si ce n'est le jour de l'Annonciation, et du Dimanche des Rameaux, qui sont deux jours privilégiés. La plupart ne mangent qu'un peu d'herbes, et de légumes. On leur permet les huîtres et les coquillages, les écrévisses et autres poissons qui n'ont point de sang, et qui s'attachent aux rochers. Ils sont si rigides dans l'abstinence d'œufs, de beurre, de laitages, qu'étant malades, ils aiment mieux se laisser mourir que de la violer. On ne sait ce que c'est que d'accorder des dispenses, de quelque considération que soient les personnes qui les

demandent, et pour quelque raison que ce soit. Je vous avoue, mon Révérend Père, que cette sévérité, peut-être outrée, peut-être déplacée, me fait faire souvent d'affligeantes réflexions sur l'audacieuse liberté avec laquelle on insulte aujourd'hui en France à ces saintes lois.

Une des choses qui inspire aux Orientaux le plus d'aversion pour l'Eglise Romaine, est le relâchement où ils se persuadent faussement qu'elle nous entretient sur ce point. Quelque mal fondée que soit cette aversion, je ne voulus pas l'augmenter : elle eût été extrême, s'ils eussent vu un Religieux comme moi aussi immortifié que les séculiers ; et malgré toute ma régularité, il y avait encore parmi les passagers des gens qui ne me regardaient pas de bon œil, et qui n'écoutant que leurs préventions, ne pouvaient se persuader que je fusse fidèle à ces observances. Un jour que j'invitai une personne du vaisseau à venir manger avec moi un peu de riz assaisonné avec de l'huile, un jeune enfant de huit à neuf ans, qui était, à ce que je crois, le fils d'un Prêtre, l'arrêta, et lui dit qu'il prît garde à ce qu'il allait faire, que j'étais Romain, et que je mangeais gras ; on le désabusa, et cela rétablit un peu ma réputation.

Nous partîmes en assez bonne compagnie ; nous avions sur notre bord un Métropolite et quelques Ecclésiastiques ; la mère du Patriarche de Constantinople, et quelques-unes de ses parentes, qui retournaient à

Scio, d'où il est natif, et qui étaient venues le féliciter sur sa promotion. L'équipage était composé de bonnes gens, presque tous des îles de l'Archipel, et sur-tout de celle de Pathmos. Quelques-uns d'eux entendaient un peu l'Italien; c'était à ceux-là que je m'adressais pour m'informer de diverses choses dont je voulais être instruit; je leur rendais instruction pour instruction, en tâchant de leur inspirer des pensées de salut; et si j'avais su le Grec vulgaire, j'aurais pu faire beaucoup de bien, car ils étaient fort dociles et fort traitables.

Nous sortîmes du port de Constantinople avec un vent très-favorable; secondés des courans, nous fîmes bien du chemin en peu de temps, et nous découvrîmes beaucoup de pays dans la Propontide. Nous côtoyions la Trace, et nos matelots qui connaissaient parfaitement cette route, me nommaient tous les lieux qui se présentaient. J'avais toujours la carte et le compas à la main: je fus bien surpris de trouver tant de mécompte: et en vérité, n'est-il pas étonnant qu'on ait fait, et qu'on continue de faire tant de voyages dans ces contrées, et que nous n'ayons encore rien d'exact? Cela me mit de mauvaise humeur contre nos géographes; ce n'était par-tout que villes omises ou déplacées, et c'est pour rectifier ces erreurs que j'entrerai dans certains détails géographiques ennuyeux peut-être, mais non pas inutiles.

A douze milles de Constantinople, on me

fit remarquer *Agios Stephanos*; à deux milles plus loin, *Sicomesé*; à six milles au-delà, *Milo*; et à une égale distance, *Sicomesé grandé* : on trouve ensuite *Panagia*, qui n'en est éloignée que de trois milles; on voit à huit milles de là *Penatis* : puis dans un égal éloignement, *Seliuria*, d'où *Héraclée* n'est éloignée que de dix-huit milles. Ce fut à la vue de cette dernière place que nous jetâmes l'ancre pour y passer la nuit. La situation d'Héraclée est extrêmement belle. Cette ville est bâtie sur une petite montagne qui s'avance dans la mer, et y forme un Cap. J'aurais bien souhaité d'y entrer, mais la mer était si agitée, qu'il n'y avait pas d'apparence de se hasárder à y aller avec la chaloupe; je me contentai de la voir par les dehors, qui ne présentent à la vue que de faibles murailles, et des maisons mal bâties. Celui qui en est Archevêque, est un des plus considérables Métropolites du Patriarchat de Constantinople, et c'est lui qui a droit de couronner le Patriarche, comme l'Évêque d'Ostie a droit de couronner le Pape.

Le lendemain nous mîmes à la voile après le soleil levé, et nous fîmes près de quatre-vingt-dix milles en 8 heures. Le premier lieu remarquable que nous aperçûmes sur la côte, fut *Rhodosto*, à quarante milles d'Héraclée; à sept milles la *Suandersi*; à pareille distance, *Ganofano*; *Mircophito* à trois milles plus loin, et dans un égal éloignement, *Peristasi* et *Panili* : enfin, après

avoir fait encore vingt-six milles, nous arrivâmes à *Callipoli*. Là tous les vaisseaux qui viennent de Constantinople, sont obligés de s'arrêter un jour entier. On les visite avec soin, pour voir s'ils n'ont point quelques esclaves fugitifs, ou quelques marchandises de contrebande. Je trouvai un Prêtre Sciote du Rit Latin, qui y fait les fonctions de Consul pour les Vénitiens; il a sur chaque vaisseau un droit qui est fort modique, et s'il n'avait point d'autre revenu, Monsieur le Consul serait mal à son aise. Il n'y avait dans toute la ville de Catholiques que lui et son valet. Je l'avais connu assez particulièrement à Constantinople, il me fit tout l'accueil possible; il m'engagea à aller loger chez lui; j'y couchai même, et le lendemain, qui était un Dimanche, j'eus le bonheur de célébrer la sainte Messe. C'est une grande consolation, mon Révérend Père, de pouvoir réparer par la célébration de cet auguste et divin Sacrifice, les outrages que Dieu reçoit des Infidèles dans ces lieux, et d'ôter, pour ainsi dire, au démon la prescription qu'il veut y établir. La ville est de médiocre grandeur, et le château qui la défend n'est pas fort. La mer qui s'enfonce là dans les terres, n'y forme pas un port parfait, et le lieu où les vaisseaux jettent l'Ancre, n'est proprement qu'une rade. Vis-à-vis de Callipoli, on voit les restes de l'ancienne Lampsaque; elle est située entre *Serrak*, qui tire vers Constantinople, et *Pregaz* qui tire vers les Dardanelles. De Callipoli aux Darda-

nelles, on ne compte guère que trente milles. Avant d'arriver aux premiers Châteaux, nous passâmes à la vue de *Mayto*, qui n'en est éloigné que de 4 ou 5 milles ; c'est un Bourg situé en Europe. On y trouve du vin en abondance, ce qui est d'une très-grande commodité pour les vaisseaux, qui en allant et en revenant ne manquent pas d'y en faire de grosses provisions. Il fallut encore essuyer aux Dardanelles la même visite qu'à Callipoli. Enfin, délivrés de toutes ces maltôtes importunes, nous prîmes le large, et nous allâmes mouiller à *Ténedos*. Nous y restâmes à l'ancre un jour entier, pour laisser un peu abattre le vent, qui était et fort violent, et presque contraire. De là nous nous rendîmes à *Mételin*; c'est la fameuse Lesbos des anciens ; elle n'est plus ce qu'elle était autrefois ; elle ne commande plus à toute la Troade, elle ne domine plus sur l'Eolide ; je ne vous dirai pas si elle est féconde en beaux esprits, je n'ai pu en faire l'épreuve ; mais je puis vous assurer avec vérité qu'on n'y trouve plus ni de Poète Alcée, ni de savante Sapho, ni de docte Théophraste qui fasse des commentaires sur Aristote, et qui enrichisse l'île de ses écrits. Les Muses sont amies de la liberté, et ce n'est pas ordinairement dans la servitude que fleurissent les beaux Arts. Lesbos fut la patrie de Pittaque, l'un des sept Sages de la Grèce. Il y vécut long-temps, et joignant la bravoure à la sagesse, il délivra son pays du joug des tyrans. L'île paraît extrêmement fertile, elle ren-

ferme 360 Villages ; elle a trois petits ports, qui sont *Mételin*, *Navagia* et *Tokmak*.

Mételin est un gros Bourg, ou si vous voulez, une petite Ville, mais sans murailles ; elle est couverte d'une petite montagne, qui, en s'avançant dans la mer, fait un cap. Sur le haut de ce monticule, il y a un grand Château bien bâti ; c'est l'ouvrage des Génois, qui l'élevèrent pour la défense de l'île lorsqu'ils en étaient les maîtres. Cette montagne est comme une péninsule, et la langue de terre qui la joint au continent, est couverte de maisons qui forment la ville. Par-là Mételin a deux ports, l'un du côté du nord, qui paraît n'être guère bon, parce qu'il n'est pas couvert ; l'autre du côté du midi, qui est à l'abri des vents. Il est bon pour les galères, mais il n'y a pas assez d'eau pour y faire entrer les vaisseaux de haut-bord. Les habitans sont partie Chrétiens, partie Turcs. Les Chrétiens y sont en plus grand nombre, et ils sont tous du Rit Grec. Comme cette île n'est pas fort éloignée de Constantinople, et que souvent les galères du Grand-Seigneur y viennent mouiller, les corsaires n'osent presque y paraître, et les Turcs pouvant y vivre avec moins de crainte qu'ailleurs, s'y établissent volontiers et ne s'y multiplient que trop. Il y a un Métropolite à Mételin, et un Evêque à Molino.

Nous demeurâmes là trois jours, en attendant que le vent changeât. Il devint meilleur, et plusieurs saïques et barques se disposèrent à partir. Le pilote de la petite barque qui

devait me porter, ne voulait mettre à la voile que le lendemain : il souhaitait que je fusse sur son bord. Je n'en devinais pas la raison ; je ne voyais pas de quel mal je pouvais le garantir, et à quoi je pouvais lui être bon : mais il me dit qu'il était persuadé que s'il rencontrait malheureusement des corsaires Chrétiens, je le délivrerais de leurs insultes, et que je lui sauverais au-moins son vaisseau ; je ne jugeai pas à propos de me rendre à ses desirs. C'était le samedi au soir : impatient de partir, je voulais être à Scio le dimanche matin, pour y dire la sainte Messe ; je me jetai dans une saïque qui levait l'ancre, et je n'avais pour toute compagnie que quelques mariniers de Pathmos, qui retournaient dans cette île. Je fus bien mal payé de mon empressement, et il m'en coûta cher pour avoir voulu précipiter mon départ.

Le vent était extrêmement fort, et nous l'avions en poupe ; mais notre pilote n'ayant pas bien distingué pendant les ténèbres de la nuit le canal que forme la mer entre Scio et la Terre ferme, prit sa route par les derrières de cette île, et il ne s'aperçut de son égarement qu'au lever du soleil. Il n'était plus temps de rebrousser chemin, et le vent ne nous permettait pas de retourner en arrière : nous fûmes obligés de continuer sur la même ligne, et de chercher quelque endroit où l'on pût jeter l'ancre, et se mettre à l'abri. Enfin on en trouva un, et l'on s'y arrêta. Ce fut là que je me rappelai et mis en pratique la belle maxime de Pittaque, ce

sage de Mételin : Il faut se précautionner, dit-il, contre les accidens fâcheux ; mais s'ils arrivent, il faut les supporter avec patience. Ayant mis pied à terre, nous montâmes par des rochers escarpés sur des hauteurs, pour voir si nous y découvririons ou quelque maison, ou du-moins quelque visage humain ; mais nous ne vîmes que montagnes sur montagnes, que précipices sur précipices. Nous cherchâmes un peu d'eau douce pour boire, pendant tout le temps qu'il plairait à Dieu de nous retenir dans ce désert ; nous n'en pûmes rencontrer, nous n'apercevions pas même un seul arbre qui pût nous défendre du soleil, qui était fort ardent. Le Seigneur bénit cependant nos recherches, et je trouvai une grotte assez profonde, où j'eus de l'ombre tant que je voulus, et plus de fraîcheur que je ne voulais. Ce qui nous inquiétait davantage, c'est que le vent paraissait être un vent de tenue, et nous avions lieu de craindre qu'il ne durât plus de huit jours. Cependant l'eau commençait à nous manquer, et il fallait que j'en demandasse plus d'une fois pour en avoir. Après tout, rien ne troublait davantage l'esprit de nos pauvres gens, que la crainte des corsaires : on ne doutait point que si nous étions aperçus ils ne vinssent droit à nous, et ne pillassent au-moins notre saïque. Je vous laisse à penser ce que nous fussions devenus ; nous serions morts de faim et de soif dans cette plage déserte. Ce point de vue n'était pas gracieux. Je conçus alors une plus haute estime que jamais de la vertu

de saint François Xavier, et de ses généreux imitateurs, qui sont morts avec joie dans un semblable abandon; celui où je me voyais n'était pas aussi extrême que le leur. Je l'agréais par soumission aux ordres de Dieu, mais je vous avoue de bonne foi, que j'avais peine à en goûter la douceur, et quoique par la grâce de Notre Seigneur je me dévouasse à tout, ce n'était qu'avec des répugnances de la nature, dont je me confesse avec honte.

Nous passâmes trois jours dans cette pénible situation; enfin sur le minuit s'éleva un vent faible, à la vérité, mais assez fort pour nous tirer du lieu où nous étions, et nous faire avancer vers l'île de Samos; notre pilote y avait sa maison et ses affaires, et c'était là qu'il était résolu d'aller, sans se mettre en peine de toucher à Scio, et d'y débarquer ceux qu'il avait reçus sur son bord, avec promesse de les y porter : c'était une infidélité marquée, mais on sait assez que les Grecs ne sont pas fort scrupuleux sur l'article. Je m'aperçus dans cette traversée combien ces pauvres mariniers appréhendent les corsaires. Quoique nous fussions assez avant en mer, ils gardaient et ils fesaient garder un silence aussi profond que si l'ennemi eût été tout proche. Quand il fallait parler, ils ne le fesaient qu'à voix basse, et comme regardant si personne ne les entendait. Quoique je ne fusse guère plus brave qu'eux, je fus tenté dans les premiers momens de rire de cette espèce de comédie; mais il fallut s'y faire.

Nous côtoyions toujours l'île de Scio, et je priais Dieu de tout mon cœur qu'il inspirât à notre Pilote d'aborder à la ville, ou en quelque lieu voisin, d'où nous pussions facilement nous y transporter. Je crus être exaucé quand je vis souffler un vent qui nous éloignait de Samos ; mais ce vent cessa bientôt, et après une bonace d'environ une demi-heure, il redevint, malgré mes prières, favorable à notre Pilote, et fraîchissant insensiblement, il le poussa en très-peu de temps vers son île, dans un méchant port où il n'y avait pas un seul habitant. De là nous voyions l'île Icarie, et nous eûmes tout le loisir de la contempler pendant un jour entier ; la mer était trop agitée pour pouvoir démarer. Le lendemain matin, je pris avec moi mon petit bagage, et je me traînai comme je pus au village voisin. Les gens du pays me dirent que c'était un port ; mais c'est un port d'une nouvelle espèce ; ce n'est autre chose que la terre ferme où les mariniers mettent leurs barques à sec sur le rivage, de peur que s'ils les laissaient en mer, dans une si mauvaise rade, les corsaires ne vinssent s'en saisir et les enlever.

Je trouvai là un Pilote Albanais qui devait mettre à la voile au premier bon vent ; comme je crus qu'il s'élèverait peut-être dès le lendemain, je ne me mis pas fort en peine de chercher de logis ; mais ayant fait mettre mes hardes dans sa barque, qui était à sec sur le sable, je résolus d'y coucher et d'y passer la nuit. Vous jugez bien, mon Révé-

rend Père, que mon lit fut bientôt fait, et qu'il n'était pas commode. Le lendemain, voyant que le vent tenait toujours, j'allai à un village qui se nomme *Carlovazi*, pour y trouver une retraite, ou au-moins du pain; mais par malheur, je ne pus trouver ni l'un ni l'autre, ni pour de l'argent, ni par charité; j'eus même de la peine à rencontrer mon Albanais; je le déterrai cependant, et je lui exposai mes besoins; il m'envoya chez un de ses amis, où je fis une légère collation, après laquelle il fallut me retirer dans ma barque, et en faire ma demeure trois jours et trois nuits. Enfin la place ne me parut plus tenable, et je commençais à être attaqué d'une grosse fluxion, qui pouvait avoir des suites fâcheuses. Le Dimanche après la Messe, je fis tant par mes supplications, qu'on me loua bien cher un petit logis, et une bonne vieille Sunamite s'offrit à faire ma cuisine. Il n'était pas nécessaire pour cet emploi qu'elle fût ni bien laborieuse, ni bien habile, il ne s'agissait que de me faire cuire un peu de riz avec de l'huile, et quelquefois un peu de mauves.

Pendant mon séjour à Carlovazi, je fis connaissance avec un Caloyer, ou Religieux Grec, natif de Bologne en Italie. Après avoir servi dans les troupes de Venise, il était venu se marier dans cette bourgade; après la mort de sa femme, il s'était fait Moine au mont Athos, et il avait quitté son Monastère pour venir prendre soin d'un enfant qui lui restait de son mariage. Nous nous voyions presque

tous les soirs : il gagnait sa vie à cultiver un jardin, et il m'apportait de temps-en-temps un petit rafraîchissement de salades ; c'était un homme fort simple, et je fus bien aise de le trouver de ce caractère, pour savoir plus au vrai les choses dont je voulais être informé. J'eus le temps de le questionner, car le vent retarda notre départ de plus de quinze jours.

Quoique je ne fusse pas fort à mon aise dans la position que je viens de vous dépeindre, mes réflexions n'étaient cependant pas toujours tournées sur moi-même ; je m'attendrissais sur la triste situation de nos passagers de Pathmos ; ils n'en étaient qu'à quinze lieues, et ils ne trouvaient aucune commodité pour s'y rendre ; leur patience et leur résignation à la volonté de Dieu étaient admirables ; j'en étais édifié, et c'était pour moi une leçon que j'étudiai dans ma solitude, et dont je tâchai de profiter. Ils m'invitaient fort à les suivre jusqu'à leur île pour avoir la consolation d'y visiter la grotte où saint Jean l'Evangéliste a écrit son Apocalypse : j'aurais été fort curieux de voir un monument si respectable, mais je ne pouvais désemparer. Hors cette grotte et le Monastère des Caloyers, il n'y a rien à voir à Pathmos ; ce n'est qu'un grand rocher habité par ces Religieux, et par quelques familles Chrétiennes : le terroir est ingrat, et l'on n'y peut rien recueillir pour les nécessités de la vie ; les habitans vont chercher tout en terre ferme ; ils se louent pour mariniers à des Pilotes, et à leur retour ils rapportent

de quoi vivre ; mes compagnons de voyage étaient dans ce cas.

Ces bonnes gens se plaignaient fort des Corsaires Chrétiens, qui, sans aucun respect pour un lieu si saint, et en quelque sorte consacré par le séjour d'un Evangéliste, étaient venus piller leur île, n'épargnant pas même les Autels, et traitant les Religieux et les habitans avec la plus barbare cruauté. Ils eurent un nouveau sujet de s'en plaindre à Samos. Ils avaient loué une petite barque pour les porter à Pathmos, mais un incident rompit leur voyage. Les Corsaires firent une descente dans un village éloigné de trois lieues de celui où nous étions, et oubliant qu'ils étaient Chrétiens, ils enlevèrent tout, jusqu'aux femmes et aux filles, qui furent déshonorées, et retenues avec menaces de les emmener, si on ne leur donnait de l'argent. Cette triste aventure m'attira une députation des plus considérables habitans de notre bourgade : ils crurent que mon caractère me donnerait de l'autorité, et qu'en parlant à ces ravisseurs, je retirerais de leurs mains ces femmes et ces filles Chrétiennes : c'était une œuvre de charité ; je m'y offris de bon cœur, mais je leur représentai que la négociation était difficile, que je ne pouvais pas leur répondre du succès de mon ambassade et de mes remontrances ; que le Capitaine était Italien et moi Français ; que la plupart de ces aventuriers étaient des Magnotes, méchans Chrétiens de la Morée, dont leur chef n'était qu'à demi maître, et que ne craignant point Dieu, il n'y avait

guère d'apparence qu'ils eussent beaucoup de considération pour son ministre ; que cependant j'étais prêt de partir ; qu'il se pourrait faire qu'ils seraient plus traitables que je ne pensais, et que peut-être le Seigneur, qui tient les cœurs entre ses mains, donnerait sa bénédiction à mes paroles. Contens de cette réponse, ils se retirèrent pour délibérer entr'eux sur ce qu'ils avaient à faire. Leur conseil était encore assemblé, lorsqu'ils apprirent que les Pirates, après avoir ruiné le village, avaient rendu les femmes et les filles, et que ne trouvant plus rien à piller, ils étaient allés, selon leur coutume, chercher à faire du mal ailleurs. La retraite inopinée de ces bandits, en me dépouillant du caractère d'Ambassadeur, m'épargna une disgracieuse entrevue.

Peut-être, mon Révérend Père, êtes-vous curieux de savoir quelles furent mes occupations pendant les deux semaines que je demeurai dans ce désagréable séjour. Comme je n'entendais pas assez bien la langue du pays pour pouvoir y exercer mon ministère, je m'entretenais pendant la journée avec saint Paul, dont je lisais les divines Epîtres, et le soir j'avais une assez longue conversation avec mon Caloyer Boulonais, qui m'instruisait de mille choses qui me fesaient plaisir. Ce fut de lui que j'appris l'état où se trouve aujourd'hui cette île : elle n'a plus de villes. L'ancienne Samos qui en était la capitale, a perdu ce nom, et elle s'appelle aujourd'hui *Megali Khora*; elle est située sur le bord de

la mer à l'Orient ; c'est là que le Métropolite a son siége, et que réside l'Aga Turc, chargé de percevoir les droits du Grand-Seigneur. *Marato cavo* est au Septentrion ; à l'Occident, *Karlovazi*, *Necori* et *Vuti*. Toutes ces Bourgades sont sur la côte. Dans les terres on trouve *Platano*, *Castagne*, *Arvanito*, *Cori* et *Forni*. Les montagnes sont habitées par une Colonie d'Albanais, qui s'y sont réfugiés depuis plus d'un siècle ; on n'a pu me dire à quelle occasion. Ils gagnent leur vie à entretenir des troupeaux, à-peu-près comme les Arabes.

L'argent est bien rare dans cette île, et quand une fois le Turc en a tiré 15000 écus, comme il fait tous les ans, il n'en reste guère. Cependant les terres et les montagnes même sont d'un assez bon rapport ; sa fertilité et son abondance en fesaient autrefois un objet d'envie, et y attirèrent les armes de divers peuples, qui voulaient s'en rendre maîtres. Elles donnèrent lieu à un proverbe rapporté par Strabon, et l'on disait communément qu'à Samos, les poules même avaient du lait. Les habitans qui sont tous Chrétiens, mettent en vignobles une bonne partie des terres qu'ils cultivent, parce que les Turcs ne lèvent aucun droit sur les vignes, et les laissent posséder aux héritiers après la mort de celui qui en était le maître. Il n'en est pas ainsi des terres ensemencées ; outre qu'ils en tirent de grands droits, si le Chrétien à qui elles appartiennent vient à mourir sans enfans mâles, ils s'en saisissent et les vendent à qui il leur

plaît. Vous me demanderez pourquoi cette différence entre les vignobles et les terres labourables, j'en étais embarrassé comme vous, et voici ce qu'on m'a répondu. Cet usage différent est venu, m'a-t-on dit, de l'horreur qu'avaient pour le vin les premiers Turcs qui se sont emparés de cette île. Ils ont regardé comme des terres de malédiction celles où on le recueillait; cette tradition s'est perpétuée. Les habitans n'en pensent pas comme eux, et ils mettent cette abondante récolte au nombre des plus grandes bénédictions temporelles. Il faut que le terroir ou les façons aient changé depuis le siècle de Strabon, puisqu'il nous assure que de son temps Samos était malheureuse en vin, tandis que les îles voisines en produisaient d'excellent et en abondance : *Ex vino infelix est cùm cæteræ circumvicinæ vino optimo abundent.* Le vin fait presque tout le revenu de ces Insulaires; ils vont le vendre à Scio, et sur-tout à Smyrne, où les vaisseaux d'Europe en font de grandes provisions; il est chargé en couleur; il porte bien l'eau, mais il n'est pas fort délicat: le Curé du village où j'étais m'en fit cependant boire d'assez bon, mais cette espèce est rare; on le débite en France pour du vin de Scio, et je crois que nos gourmets Français en sont quelquefois la dupe. Le vin et un peu de soie, voilà tout le trafic de cette île. Le blé, l'huile et les autres denrées qu'elle produit, s'y consomment. Il me semble qu'on m'a dit aussi, qu'on en enlevait du bois pour bâtir des saïques et des barques : on le peut, car

on y voit des montagnes couvertes de beaux arbres, propres à cette sorte de bâtisse.

Je vous ai déjà dit que toute l'île n'est habitée que par des Chrétiens; ils sont tous du Rit Grec, et de grands jeûneurs; ils passent tout le Carême avec un peu de légumes; ils n'usent pas même de la liberté que prennent les Grecs en d'autres endroits, de les assaisonner avec de l'huile; ils ne s'en servent que le samedi et le dimanche, qui sont des jours privilégiés, où le jeûne est défendu. Ils sont gouvernés par un Métropolite, dont le revenu, qui ne consiste presque qu'en casuel, est à-peu-près de deux cens écus; chaque famille lui donne cinq sols par an, et autant au Patriarche, et dix sols pour les autres droits de l'Eglise. Pauvres et riches, tous doivent la même somme, et personne n'en est dispensé. Là, comme dans tout le district du Patriarchat de Constantinople, les Prêtres mariés n'ont permission de confesser que dans une grande nécessité. Le Patriarche et les Evêques ne confient cette importante fonction qu'à des Religieux, qui, aux grandes fêtes, vont par les villages et par les maisons entendre les confessions de ceux qui veulent s'approcher du sacrement de Pénitence. Hors ces temps de solennité, les confessions sont très-rares, faute de Père spirituel, car c'est ainsi qu'on appelle le Confesseur: je puis ajouter, et plus souvent encore faute de dévotion.

Ce qui est digne de compassion, c'est que ces pauvres Grecs sont très-attachés à leur

Religion; mais peu en observent les préceptes, et presque personne n'en atteint la perfection. J'allais tous les Dimanches et toutes les Fêtes dans leurs Eglises pour les prêcher d'exemple, ne pouvant le faire de paroles. On ne saurait croire jusqu'où ils portent l'immodestie et l'irrévérence; leurs prières peuvent passer plutôt pour une profanation du Temple du Seigneur, que pour des actions de piété. On chante, on cause, on rit en même-temps; et ce qui est plus scandaleux encore, c'est que les Prêtres sont souvent de la partie: en un mot, on n'y voit presque aucun signe d'ames vraiment touchées de Dieu, et qui paraissent avoir quelques sentimens des divins mystères où elles assistent. Ils les appellent cependant comme nous, les redoutables mystères, tandis qu'ils les traitent avec la dernière indignité. Leur conduite est une énigme inexplicable; ce n'est que contradictions et qu'inconséquences; ils profanent les Eglises, et ils les révèrent: il est rare qu'ils passent devant quelqu'une sans faire une profonde inclination et deux ou trois signes de croix, et sans réciter quelque courte prière; souvent même ils vont en baiser les pierres par dévotion; et ils se persuadent qu'à ces marques extérieures de respect est attachée une bénédiction particulière. Il y a cinq Monastères dans cette île; des deux qui sont dédiés à la sainte Vierge, le plus considérable s'appelle *Panagia Megali*; les trois autres sont, *Stavros*, *Agè Elias*, *Agè Georgios*, parce qu'ils sont consacrés en

l'honneur de la Croix, de S. Elie et de S. George. Les Religieux s'adonnent autant à la culture de la terre qu'à celle de leur ame, et plût à Dieu qu'ils eussent une égale ardeur pour l'une et pour l'autre. Les connaissances saintes, aussi bien que les profanes, sont bannies, non-seulement de cette île, mais encore du reste de l'Orient, tant il y a peu de gens qui soient instruits, et qui veuillent l'être.

Au reste, je fus d'abord regardé là comme un hérétique et un excommunié. Comme ces Chrétiens ne nous voient jamais, ils prennent pour des vérités constantes tout ce que leurs Prêtres et leurs Caloyers, mal affectionnés, leur débitent sur notre compte, et ils entrent aveuglément dans leurs sentimens. Quoiqu'ils vissent que j'étais Religieux, et que nous étions en carême, ils crurent que je ne le gardais pas; on leur avait fait entendre que tous les Francs mangeaient de la chair et des œufs pendant ce temps-là. Par bonheur la femme du Curé vint me demander de l'onguent pour guérir un de ses enfans d'une grande blessure qu'il s'était faite; je lui en donnai, et le remède réussit. La mère reconnaissante, vint me présenter des œufs, je les refusai; elle fut surprise d'apprendre que je n'en mangeais pas, et encore plus édifiée de voir que c'était par pure charité que je lui avais rendu ce service. L'exemple du désintéressement fait toujours ici de fortes impressions, parce qu'il y est toujours nouveau.

Cet

Cet acte prétendu héroïque me mit en honneur dans le Village, et l'on commençait à s'apprivoiser peu-à-peu avec moi ; mais moi je commençais à m'ennuyer ; j'aurais trouvé de quoi m'occuper, si j'avais su assez de Grec vulgaire pour pouvoir faire quelques instructions, mais à peine pouvais-je en bégayer trois ou quatre mots de suite. C'est une grande peine, mon Révérend Père, d'avoir des oreilles et de ne pouvoir entendre, de n'être pas muet et de ne pouvoir parler : je le sentis bien alors par mon expérience. Je n'avais de ressource que dans mon Caloyer, mais il passait toute la journée à son jardin : il est vrai que quand il était revenu de son travail, je me dédommageais de mon mieux du silence forcé que j'avais gardé pendant tout le jour, et que je lui fesais mille et mille questions. Je m'informai de lui si, lorsqu'il embrassa le Rit Grec pour se marier, on lui avait fait faire quelque abjuration de la doctrine de l'Eglise Romaine, et si on lui avait parlé de le rebaptiser, ou de le confirmer une seconde fois ; il m'assura qu'on ne lui en avait jamais fait la proposition, ni à Samos, quand il se maria, ni au mont Athos, quand il se fit Religieux ; et il m'ajouta que jamais il n'y aurait consenti. Je voulus aussi savoir de lui des nouvelles du mont Athos, que les Grecs appellent *Agion oros*, c'est-à-dire, la sainte montagne ; il satisfit parfaitement ma curiosité sur cet article : je vous avoue qu'avant mon départ j'en avais lu bien des relations, mais que

je n'ai rien vu de si détaillé que ce qu'il m'en a raconté, et il l'a fait d'un air si naïf et si ingénu, que je me voudrais du mal de soupçonner son récit d'infidélité.

L'Athos est cette fameuse montagne que Xerxès, Roi des Perses, sépara autrefois du continent par un détroit de quinze cens pas, à ce que dit Pline: elle est si élevée, dit le même Auteur, qu'au solstice son ombre arrive jusqu'à l'île de Lemnos, qui en est éloignée de quatre-vingt sept milles; sa hauteur, selon le rapport qu'en a fait au Père Riccioli le Père Loredano, qui l'a exactement mesurée, est de dix mille pas italiques; elle porte sa cîme au-dessus des vents et des nues. La preuve certaine qu'on en apporte, c'est que ce qu'on y a écrit sur la cendre ou sur le sable, se retrouve long-temps après dans le même état. Ce n'est pas de mon Caloyer que j'ai appris ces particularités, jamais il n'a eu la curiosité de faire de ces sortes d'expériences. Cette montagne, ou plutôt cette chaîne de montagnes qui forme une espèce de péninsule, et qui joint la Macédoine à la mer, est habitée par un peuple entier de Religieux Grecs. De vingt-deux Monastères qu'ils y avaient autrefois, deux ont été ruinés, et il en reste encore vingt. La longueur des Offices qu'on y chante à diverses heures du jour et de la nuit fatigue beaucoup, et la rigueur des jeûnes rend la vie fort austère.

Au commencement du grand Carême, on est presque trois jours entiers sans boire et sans manger; c'est-à-dire, le lundi, le

mardi et le mercredi de la Quinquagésime, la cuisine, la dépense et le réfectoire, tout est fermé, et ce n'est que le mercredi sur les trois ou quatre heures du soir qu'on va prendre le premier repas. Mon Caloyer m'avoua que tous n'étaient pas si mortifiés, et que quelques-uns réservaient dans leur chambre de quoi se donner en secret quelques petits soulagemens. La même austérité se pratique à la fin du Carême; et après avoir pris un repas le Jeudi saint, on demeure sans boire et sans manger jusqu'au samedi au soir. Ce dernier jeûne, quoique moins long, est plus rude que le premier, et parce qu'on est alors affaibli par les jeûnes passés, et parce qu'on demeure plus long-temps au chœur. L'huile est défendue pendant tout le Carême, aussi bien que le vin. Le reste de l'année on jeûne le lundi, le mercredi et le vendredi, comme en Carême, excepté le temps Pascal, qui finit à la Pentecôte. Tous ces jeûnes sont de règle, et quelque rigoureux qu'ils soient, il se trouve encore des Religieux plus mortifiés, qui enchérissent sur tant d'austérités. Il est étonnant qu'ils puissent soutenir jusqu'à la plus décrépite vieillesse une vie si pénitente. Rappelez-vous ce qui se pratique à la Trappe et à Sept-Fonds; on n'y voit rien de semblable; et il faut nécessairement que le climat, le tempérament, l'habitude y aient part. Permettez-moi de faire en passant une réflexion qui m'afflige. Que de mérites perdus, et que de vertus anéanties par l'esprit d'erreur et de schisme!

Les Supérieurs de ces Monastères sont électifs, et l'assemblée Capitulaire en choisit de nouveaux tous les ans. On n'est pas ordinairement disposé à avoir tant de respect pour une autorité de courte durée, et presque toujours prête à expirer: mais les Caloyers qui sont en place, savent bien se faire obéir, et ils punissent sévèrement les inférieurs qui leur manquent. La prison n'est la punition que des fautes grièves: mais au moindre mécontentement, ils mettent leurs inférieurs en pénitence, et cette pénitence est d'un goût singulier. C'est un grand nombre de bastonades qu'ils leur font décharger sous la plante des pieds; et si le coupable est trop rebelle et veut s'enfuir, on a recours au bras séculier; on le livre entre les mains de l'Aga Turc, qui en fait bonne et prompte justice, et qui sur le champ le remet aux exécuteurs de ses volontés, qu'une longue expérience rend extrêmement habiles à jouer du bâton. C'est ainsi qu'on maintient la discipline Monastique: il n'est point nécessaire pour cela d'assembler de Chapitre, de faire de procès, de prononcer de Sentence; je ne dis pas on abrège, mais on ignore toutes ces formalités.

Cet Aga est envoyé par la Porte, et préposé par le Grand-Seigneur pour lever le tribut annuel qu'on fait payer à ces pauvres Religieux: ce tribut est de 20000 écus: il n'y a pas long-temps qu'il leur a été imposé. Mon Caloyer n'a pu me dire à quelle occasion; il m'a seulement assuré qu'on le

levait avec la dernière exactitude et la dernière rigueur. Je n'ai pas de peine à le croire ; on peut s'en rapporter aux Turcs sur l'article. Il n'est point de nation dans le monde plus intéressée : en voici un trait qui paraît incroyable, et qui cependant est vrai ; je le tiens de témoins oculaires, et c'est à Scio que la scène s'est passée. Deux Grecs portèrent une affaire devant le Cadi, c'est-à-dire, devant le Juge de la Ville. Une des parties avait des papiers et des raisons qui décidaient en sa faveur ; il plaida sa cause avec toute l'éloquence que peuvent inspirer et l'esprit d'intérêt, et l'assurance du bon droit ; les assistans croyaient le plaidoyer sans réplique, et condamnaient déjà son adversaire. La partie adverse se présenta cependant avec un air de confiance qui se ressentait un peu du triomphe : pour toutes pièces justificatives, il n'avait à la main qu'un simple papier blanc, dans lequel il avait enveloppé quelques pièces d'or. Après que le premier eut dit tout ce qu'il avait à dire, il s'avance, et sans perdre le temps à haranguer, il va droit au fait. Présentant au Cadi ce papier plein de pièces d'or : Seigneur, dit-il, tout ce que ma Partie vient d'avancer est faux ; en voici la preuve par témoins ; je vous prie de l'examiner vous-même. Le Cadi reçut le papier, il le déploya, et après avoir compté les sequins, il dit au premier : mon ami tes raisons sont bonnes, mais celui-ci a quarante témoins d'une sincérité éprouvée, qui déposent contre

toi : je suis obligé de te condamner, à moins que tu n'en fournisses d'aussi bons et en aussi grand nombre. Comme ce misérable n'en avait ni le pouvoir, ni la volonté, les quarante sequins l'emportèrent sur le bon droit. Pardonnez-moi cette petite digression. Je reviens à mon Caloyer, ou plutôt à ce qu'il me racontait de l'Aga : il oblige les Religieux de payer, et ils sont obligés de le défrayer. On est convenu de ce qu'on doit lui donner par semaine de vivres et d'argent, et ce n'est qu'à ce prix qu'ils achètent sa protection. Pour subvenir à ces dépenses multipliées, les Supérieurs envoient un certain nombre de Religieux faire la quête, non-seulement dans la Grèce et dans les îles de l'Archipel, mais jusques dans Constantinople et la Moscovie. Ils choisissent pour cet emploi ceux qui ont le plus d'adresse et le plus d'esprit : et c'est ce qui perdra un jour ces Monastères et en bannira la régularité. Il est bien difficile que le commerce du siècle, toujours contagieux pour des personnes Religieuses, ne leur fasse perdre la pureté d'ame que la retraite entretient, et que pleins de ce qu'ils ont vu dans le monde, ils ne reviennent au Monastère moins Caloyers qu'ils ne l'étaient. Ils avouent eux-mêmes de bonne foi, que cela leur porte un préjudice très-considérable, mais que la nécessité les force à exposer leurs sujets aux malheurs et aux dangers qui suivent la dissipation de l'ame. D'ailleurs quand ces quêteurs réussissent dans leur emploi, ils se croient nécessaires, ils

font les importans, ils deviennent insolens, et ils s'accoutument insensiblement à mépriser leurs frères, et à ne pas respecter des Supérieurs qui les ménagent par faiblesse et qui les caressent par intérêt.

Ces Monastères sont trop pauvres pour que la pauvreté y soit bien gardée, et comme la Communauté ne fournit pas aux particuliers certains besoins, chacun tâche de faire un petit amas d'argent pour s'acheter des habits, et se pourvoir de je ne sais combien de commodités. Le Monastère où ils meurent, hérite après leur mort de tout ce qu'ils ont, et il y en a tels à qui l'on trouve jusqu'à mille et deux mille écus de réserve, dont le Procureur ne manque pas de se saisir aussitôt au nom de la Maison. Les cottes mortes les plus considérables, viennent ordinairement de ceux à qui on a donné à vie pour une somme modique quelque terre du Monastère qu'ils font valoir, et qu'on laisse les maîtres de tout ce qu'ils en peuvent tirer par leur travail et par leur industrie.

On ne voit point régner parmi ces Religieux cette uniformité si desirable et si précieuse dans les Communautés. Ceux qui en se fesant Caloyers donnent quelque somme considérable, vivent presque à discrétion : on ne les oblige pas aux observances régulières avec autant de sévérité que les autres ; ils se dispensent plus aisément d'assister à tous les Offices divins, sur-tout quand ils sont trop longs : en un mot, ils se donnent des libertés et des douceurs qu'on ne permettrait pas aux

autres, et il semble que leur titre de bienfaiteurs les exempte de bien faire : je ne crois pas que Dieu ratifie ces exemptions et ces dispenses.

Il y a des Caloyers de toutes sortes de métiers, chez qui les autres vont acheter leurs besoins : la plupart de ceux-là sont hors des Monastères ; ils remplissent le lieu où l'Aga Turc fait sa demeure ; ils y ont leurs boutiques, et le marché se tient une ou deux fois la semaine. Tous les Monastères ont l'usage des cloches comme dans les pays Chrétiens : on en obtient facilement la permission, et en cela comme en tout le reste, les Turcs sont toujours de bonne composition, quand on traite avec eux l'or ou l'argent à la main. Nos voyageurs Français qui aiment à exagérer, et à peindre les choses en beau, font monter le nombre de ces Religieux jusqu'à dix ou douze mille. Je les avais crus sur leur parole : mais mon Caloyer, homme vrai et bien instruit, m'a détrompé et m'a dit qu'il en fallait retrancher plus de la moitié ; il n'en compte que quatre ou cinq mille, et c'est encore beaucoup, puisque c'est plus de deux cens par Monastère.

Ces grands jeûneurs ne sont pas toujours les plus humbles et les plus patiens de tous les hommes ; leur bile échauffée s'allume aisément, et à la moindre contradiction ils s'injurient les uns les autres et se chargent d'imprécations : puisses-tu avoir une mauvaise année, se disent-ils, puisses-tu être anathême! Mon Caloyer m'a dit que les quê-

teurs dans leurs courses, scandalisent souvent par de honteuses faiblesses, et que pour éviter les châtimens rigoureux que pourraient leur attirer leurs désordres connus, ils font banqueroute au Monastère, ils apostasient et se retirent dans des terres étrangères; il m'ajouta que pareilles scènes n'étaient point à craindre à *Monte Santo*; qu'on y prenait des mesures infaillibles pour y parer, et qu'on ne permettait point qu'aucune femme parût sur cette montagne.

Il n'était pas assez habile en architecture pour me faire une description juste des Eglises et des bâtimens : mais il savait assez sa Religion, et c'est ce qui m'intéressait le plus, et ce qui piquait davantage ma curiosité. Je lui fis l'ouverture d'un projet que méditaient nos Pères : ils voudraient, lui dis-je, s'établir à *Monte Santo*, y former une école, y enseigner le Grec littéral et la Théologie, et élever dans les principes de la communion Romaine de jeunes Caloyers, qui, devenus maîtres, répandraient par-tout la bonne Doctrine. Rien ne serait plus avantageux pour la destruction du Schisme. Vous avez raison, me répondit-il : ici les peuples suivent aveuglément les impressions de leurs Pasteurs; ce sont les Prêtres, et sur-tout les Religieux, dont les discours, soutenus par une régularité constante et d'excessives austérités, accréditent l'erreur. On donne facilement dans ce piége; on se persuade difficilement que ceux qui paraissent bien vivre puissent mal penser, et je ne doute pas que la conquête de *Monte*

Santo ne fut suivie de celle de presque toute la Grèce. Je conviens que le projet est admirable, mais l'exécution n'en serait pas aisée : il faudrait trouver des Missionnaires qui fussent aussi abstêmes et aussi grands jeûneurs que nos Grecs : cela n'est pas donné à tout le monde. Ce n'est pas là ce qui nous arrêterait, lui répliquai-je : nos Pères dans les Missions de Malabar et de Maduré, vivent comme les pénitens du pays ; l'abstinence et le jeûne n'effrayent point des hommes vraiment apostoliques ; un zèle ardent sait forcer la nature et se fait à tout comme à tous.

A la bonne heure, me dit-il : mais comment vaincre l'aversion insurmontable qu'ils ont pour vous ; vous ne vous imagineriez jamais jusqu'à quel point ils la portent, et de quel œil ils vous regardent. Ils ont un livre qu'ils appellent les Monocanons ; c'est leur unique Casuiste, et pour eux comme un second Evangile. Pour le rendre plus respectable, ils défendent aux séculiers de le lire, et il faut qu'ils les en croient sur leur parole. J'en ai eu par hasard un exemplaire entre les mains : je tombai sur un chapitre qui avait pour titre : *Peri ton Phrancon Kai Latinon*, c'est-à-dire, des Francs et des Latins. Je le lus avec attention, et je me l'imprimai dans l'esprit de façon à ne l'oublier jamais. On nous y traite de loups ; c'est la favorable épithète qu'on nous donne, et on y établit pour premier principe, que tous ceux qui sont soumis au Pape, et reconnaissent sa primauté, sont depuis long-temps

hors de la tradition des Apôtres et de l'Eglis Catholique, et vivent sans Loi comme de Barbares : ce sont les propres termes. Outr l'accusation ordinaire d'avoir ajouté au *Credo* que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et de célébrer la Messe en azymes, on y avance comme un fait certain, que notre Seigneur consacra du pain levé, que Judas en ayant reçu un morceau, sortit incontinent et l'alla montrer aux Juifs, et en cela ils justifient le traître, et rendent Jésus-Christ criminel et prévaricateur de la loi. Ils nous font passer pour Nestoriens, et ils nous reprochent de ne point appeler la sainte Vierge Mère de Dieu, mais seulement sainte Marie; de jeûner les samedis, lors même que Noël tombe un de ces jours; de ne commencer la Sainte quarantaine que le mercredi de la Quinquagésime; de ne pas chanter en Carême *Alleluia*; de ne pas faire le signe de la Croix jusqu'à terre; de ne pas oindre les pécheurs avant de leur donner la Communion; de ne pas faire peindre dans nos Eglises l'histoire du martyre des Saints, mais seulement la figure de la Croix; ils nous font un crime de permettre à nos Prêtres de se raser, et de leur défendre de se marier. Ce chapitre renfermait encore d'autres chefs d'accusation : mais comme l'exemplaire que j'avais était déchiré en cet endroit, je n'ai pu en apprendre davantage.

Je vous avoue, mon Révérend Père, que ce qu'il me dit de ce livre me parut nouveau, et je suis surpris que le savant Allatius, qui

a composé de si beaux Traités sur les Hérésies contenues dans les ouvrages Ecclésiastiques des Grecs, ne l'ait point cité; apparemment qu'il n'avait point découvert cette source venimeuse, d'où cependant coule le poison dans toute la Grèce. Avec de pareils préjugés, m'ajouta mon Caloyer, comment nos Religieux voudraient-ils vous écouter? Je lui repartis que l'obstacle n'était pas insurmontable; qu'en s'établissant chez eux, qu'en vivant au milieu d'eux, on viendrait insensiblement à bout de leur faire sentir ou la fausseté de ces suppositions, ou l'injustice de ces reproches. Tout serait inutile, me dit-il; en vain combattriez-vous leurs pratiques par les raisons les plus claires et les plus convaincantes; en vain les presseriez-vous d'y répondre. Ils vous diront ce grand apophtegme pour toute réponse : c'est ainsi que notre Loi le commande. Ils s'en tiennent là, et ils s'y tiennent opiniâtrément. J'ai su des vieux Caloyers, qu'un de vos confrères, et après lui le Docteur Rhodino, natif de l'île de Chypre, ont fait autrefois la tentative dont vous me parlez. On répondit à leur proposition, qu'on ne pouvait leur accorder ce qu'ils demandaient; que si les jeunes Caloyers devenaient une fois savans, ils mépriseraient les anciens qui sont ignorans; que quand ils auraient pris du goût pour l'étude, ils ne voudraient plus bêcher la terre, ni s'appliquer aux œuvres serviles; que l'ambition s'emparant de ces jeunes têtes, les porterait peut-être à quitter les Monastères pour être Evê-

ques ; que la jalousie se glisserait insensiblement parmi les jeunes Religieux ; que la distinction qu'on mettrait entr'eux serait odieuse, et que ceux qui ne seraient destinés qu'à chanter au chœur, ou à travailler à la campagne, ne verraient pas de bon œil leurs frères occupés aux hautes sciences. Ce récit de mon Caloyer ne me surprit point ; je trouvai ses réponses très-vraisemblables, et je crus y reconnaître le génie et le style de certaines Communautés peu régulières : l'ignorance en place étouffe autant qu'elle peut les mérites naissans, et elle craint que le mépris que l'on ferait d'elle, ne fût suivi de la perte de l'autorité. Ils ajoutèrent, continua-t-il, que s'ils recevaient dans l'enceinte de leurs Monastères des Religieux Francs, ils seraient suspects aux Turcs, et se feraient des affaires avec les Czars de Moscovie dont il est de leur intérêt de se ménager la protection et les bonnes grâces. Ces réponses fermèrent la bouche aux supplians, et firent échouer le projet.

Je lui demandai s'il n'y avait point quelque objet particulier de culte, ou quelques reliques considérables. Pardonnez-moi, me dit-il, ils révèrent une ancienne Image de Notre-Dame, qui, selon la tradition du pays, fut jetée à la mer par les Iconoclastes, et qui, de Constantinople, vint surgir au Mont Athos. Un saint hermite nommé Gabriel, marcha sur les eaux, la retira et l'apporta dans une Eglise ; elle est ornée de quantité de perles et de pierres précieuses, et devant

elle sont allumées jour et nuit plusieurs lampes d'or et d'argent : ce sont des présens des Princes et Seigneurs qui ont reçu de Dieu par l'intercession de la sainte Vierge quelques faveurs singulières.

Outre cette Image miraculeuse, ils conservent encore dans le Monastère de Sainte-Laure, le Chef du bienheureux Michel de Smnaze. On attribue à ce Chef sacré la vertu de faire mourir les chenilles, les sauterelles et les autres insectes qui désolent les champs et les vignes. Il y a quelques années que les habitans de l'île de Rhodes, affligés de ce fléau, envoyèrent une députation solennelle pour demander cette relique ; ils l'obtinrent et la portèrent processionnellement autour de leurs terres : aussitôt tous ces animaux disparurent, au grand étonnement des Fidèles et des Infidèles. Quelque temps après on accorda la même grâce au Vaivode de Valachie : le même prodige s'opéra ; et ce Prince reconnaissant donna de quoi bâtir dans l'enceinte du Monastère une Eglise en l'honneur de ce Thaumaturge. C'est tout ce que j'ai pu tirer de mon bon Caloyer ; et voilà à quoi je me désennuyais.

Peut-être voudriez-vous que je vous disse des nouvelles de ces fameux vases de Samos, dont on se servait aux tables des Princes et aux Sacrifices même des Dieux : non-seulement il ne s'en trouve plus de cette fine argile, mais je ne sache pas qu'on y en fasse même de terre commune ; au-moins les gens de notre saïque, en passant aux Dardanelles,

en firent leur provision, pour eux, pour leurs amis, et même pour leur trafic; s'il s'en était trouvé dans leur île, l'emplette eût été fort inutile. On y trouve quelques inscriptions anciennes, et quelques restes du Temple bâti par les Argonautes en l'honneur de Junon. Personne n'ignore que cette Reine des Dieux de la Fable, était née dans cette île, qu'elle y avait été mariée avec Jupiter, et qu'elle y était adorée plus qu'en aucun autre lieu.

Samos est célèbre dans l'histoire chez les Poètes. Ce fut là que Bacchus fit une sanglante boucherie des pauvres Amazones qui s'y étaient retirées en fuyant d'Ephèse. Ce fut là que régna Policrate, qui passait pour le plus heureux mortel qui eût jamais paru sur la terre: il se vantait de son bonheur, et se croyait au-dessus de tous les revers et de toutes les disgraces: mais Dieu le punit de sa présomption, et lui fit sentir qu'il n'est point ici bas de bonheur parfait. Il fut pris par Oronte, Satrape de Perse, qui le traita cruellement, et le fit enfin pendre. Le Roi d'Egypte semblait avoir prévu ce fâcheux retour: entendant un jour louer la félicité de ce Prince: un homme, dit-il, qui mène une si heureuse vie, ne peut finir ses jours que par une mort malheureuse. Cette île a eu la gloire de donner la naissance au Philosophe Pythagore, et à Créophile, qui fut le maître d'Homère.

Enfin au bout de quinze jours le vent changea, nos mariniers poussèrent leurs bar-

ques en mer. Là je fus témoin d'une cérémonie inconnue en Europe, du moins pour les vaisseaux qui ont déjà fait quelques courses : les Prêtres vinrent sur le rivage avec l'encens et l'eau bénite, ils récitèrent des prières, et firent sur chaque petit bâtiment quantité de bénédictions. La cérémonie achevée, nous fîmes voile au soleil couchant : nous n'osions partir de jour, de peur d'être aperçus des Corsaires. Nous voguâmes toute la nuit par un temps assez rude ; le vent varia, mais enfin il nous conduisit au Port de Scio. Nos Pères à qui j'étais annoncé depuis long-temps, me croyaient perdu. Quelle fut leur joie quand ils me revirent ! Il fallut m'arracher à leurs empressemens, et m'embarquer sur une Galère du Grand-Seigneur, qui devait partir le lendemain. Je m'y rendis dès le soir, et j'y fus reçu avec bonté : ainsi en usent toujours les Turcs avec nos Missionnaires, quand ils ont à passer d'une île à une autre, ou des îles à la terre ferme. Ces Infidèles les prennent volontiers sur leurs galères, ils leur font des amitiés, et ils leur laissent du moins une liberté entière de consoler et d'instruire la chiourme Chrétienne. Nous partîmes à deux heures après minuit, et nous n'arrivâmes à Smyrne que sur les neuf heures : j'y étais annoncé comme à Scio, et l'on fut bien surpris de me voir. L'accueil fut des plus gracieux.

J'arrivai à Smyrne le dix-huit d'Avril, et j'appris en arrivant qu'une caravane devait partir pour Alep le treize de Mai : je profitai

de l'occasion. Quelques correspondans de mes amis d'Alep me joignirent à des marchands Arméniens de leur connaissance, à qui ils me recommandèrent; ils ne pouvaient me procurer une meilleure compagnie : c'était de fort aimables gens, et pendant tout le voyage, j'en reçus toutes les caresses et toutes les civilités possibles. Ils étaient Persans, et presque tous d'Erivan. Je fus surpris du peu qu'il en coûte par ces caravanes : notre maître muletier ne prenait que huit écus pour le mulet qu'il fournissait pendant trente-quatre jours de marche. Je lui en donnai dix, afin qu'il eût un peu soin de moi; et je remarquai que cette petite gratification me l'avait affectionné. Dans toute notre caravane, qui était composée d'une centaine de personnes, il n'y en avait aucun qui sût les langues que je savais. On n'y parlait que Turc et Arménien : ainsi je me vis encore réduit à garder forcément un profond silence. Je crus en vérité que j'avais commis autrefois quelques péchés de paroles, dont Dieu voulait me faire faire pénitence. Cependant deux ou trois Mahométans qui savaient l'Arabe, se joignirent à nous dans la route. Je me trouvai alors un peu plus à l'aise ; je fis connaissance avec un des trois qui me témoignait beaucoup d'amitié, et qui me servait de truchement toutes les fois que je l'en priais.

On mène une vie très-frugale dans ces caravanes; on n'y mange rien de chaud qu'une fois le jour, et ce bon repas consiste en un peu de riz qu'on fait cuire à demi, et qu'on arrose

d'un peu de beurre : quand on peut avoir un peu de viande, on la fait bouillir, on se sert du bouillon pour faire cuire le riz ; c'est alors ce qu'on appelle faire un repas délicieux. L'eau, telle qu'elle se rencontre, est la boisson ordinaire.

On couche au milieu de la campagne, et le plus que l'on peut auprès des ruisseaux et des rivières. On n'a pour lit que la terre couverte d'un petit tapis ; et pour se mettre à couvert de la rosée et de la pluie, on n'a que ses habits et la patience. Le jour, quand il fallait camper au soleil, nous fesions une espèce de tente avec deux petits tapis de bergame, qu'on attachait à de grands bâtons. Malgré tant d'incommodités, et la délicatesse de mon tempérament, Dieu m'a fait la grâce de me conserver toujours en parfaite santé. Comptez, mon Révérend Père, qu'il y a des grâces d'état.

La première journée nous n'allâmes qu'à Poüarbacha, à deux lieues de Smyrne ; la traite n'était pas longue, et c'était seulement pour nous mettre en haleine. Ce fut là que s'assembla la caravane, et que je commençai à voir quantité de grues qui avaient leurs nids sur les arbres, et qui se tenaient dedans et dessus de la manière la plus niaise qui se puisse imaginer. Ce spectacle me réjouissait. Je me rappelais nos proverbes Français, et j'en reconnaissais la vérité. Les petits oiseaux venaient en grand nombre insulter ces nids, qui sont extrêmement gros, et faits de petits branchages fort proprement entrelacés ; je

ne sais s'ils y trouvaient des vers ou quelqu'autre chose à manger, mais je sais qu'ils s'y attachaient, qu'ils semblaient y gagner leur vie, et s'y divertir ; et les nonchalantes grues qui en étaient témoins, ne s'opposaient point à leurs plaisirs.

Le second jour nous marchâmes huit heures seulement, et nous fîmes halte qu'il n'était pas encore midi. La coutume de ce pays est de mettre tous les ans les chevaux et les mulets à l'herbe au printemps pendant un mois. Les conducteurs des caravanes qui voyagent en ce temps-là, pour ne pas ôter tout-à-fait à leurs bêtes le droit qu'elles ont de se refaire, ne font ordinairement que de fort petites journées, pour leur donner le loisir de paître, et pour épargner la dépense de l'orge qu'il faudrait leur fournir ; je dis de l'orge, car on ne trouve presque point d'avoine en ce pays, et celle qu'on voit en quelques endroits, est vide et sans grain. Nous passâmes ce jour-là un petit fleuve, ou pour mieux dire un gros ruisseau qui fait plusieurs détours : on me dit qu'il s'appelait *Nif* ; je le pris pour le Méandre, mais je me trompais.

Le troisième jour, nous n'avançâmes notre chemin que de deux lieues, et nous campâmes à la vue de Dorgot ; nous y demeurâmes le reste du jour, et le lendemain, pour attendre des marchands qui étaient à Thyatire, et qui devaient venir grossir notre caravane. Quoiqu'il n'y eût point là de pâturages, les herbes ne manquèrent pas : aussitôt que les

gens de la ville nous aperçurent, ils en apportèrent en abondance pour de l'argent. Je profitai de ce séjour pour aller me promener dans Dorgot, et y chercher des médailles: on m'en présenta quelques-unes qui ne valaient rien. Je crois cependant qu'il doit s'en trouver en quantité dans ces pays ruinés de l'Asie mineure. C'était autrefois le Pérou des Romains, et l'on en briguait les Proconsulats pour s'enrichir ; ainsi la monnaie Romaine et les médailles y avaient grand cours. Ni les Anglais, ni les Vénitiens, ni nos curieux de France n'en ont point encore été chercher là, et par conséquent, c'est une mine toute neuve qu'on ne fouillerait pas inutilement.

Il n'y a presque dans Dorgot que des Mahométans; les Chrétiens et les Juifs n'y sont que comme en passant et pour y trafiquer: aussi les uns y sont-ils sans Eglise, et les autres sans Synagogue. Les Chrétiens sont tous Arméniens, et ils demeurent dans ces sortes de grands logis qu'on appelle *Kates*; ils y entretiennent avec eux un de leurs Prêtres pour être secourus en cas de nécessité ou de mort. Ils font leurs prières en secret dans une chambre; ils n'y disent point la Messe, parce qu'ils n'ont coutume de la dire que dans des Eglises consacrées; ils n'y gardent pas même le saint Sacrement: un Prêtre va le prendre à Smyrne pour la communion Pascale, et pour le donner en Viatique aux malades. Cet éloignement est sujet à bien de fâcheux inconvéniens. Ces honnêtes Arméniens me firent mille politesses; j'y répondis

de mon mieux par gestes et par signes. Je fus édifié du soin qu'ils ont de prier pour les morts. Le soir du jour que nous arrivâmes, un de leurs Prêtres qui était de notre caravane, assembla les plus dévots, et alla faire sa prière avec eux dans un Cimetière qu'ils ont acheté des Turcs bien chèrement, et qu'ils conservent par un Catakerif du Grand-Seigneur; c'est ainsi qu'on nomme les commandemens que ce Prince signe de sa main.

A quatre lieues de Dorgot, du côté du Nord, il y a une ville considérable, nommée *Manasa*, où le Bacha fait sa résidence; et à une petite lieue du côté du Sud, sur la frontière de Mysie, est Thyatire, qu'on appelle aujourd'hui Tyra. C'est à l'Evêque de cette ville qu'on reproche dans l'Apocalypse, son peu de fermeté à réprimer les erreurs et les débauches d'une scandaleuse Jézabel. Lydie, cette vertueuse marchande de pourpre que saint Paul convertit à Philippes, était de cette ville. Un de nos marchands qui en venait, me dit qu'elle était encore aujourd'hui considérable, quoique de médiocre grandeur.

De Dorgot nous allâmes à Sardes, cette ville si renommée. Elle était jadis la capitale de la Lydie, et le Siége du riche Empire de Crésus; ce n'est plus aujourd'hui qu'un village: mais on voit par les grandes et superbes ruines qui en restent, que c'était une ville d'une étendue et d'une magnificence extraordinaire. J'avais bien envie de les aller voir, d'y lire de rares Inscriptions, et d'y

chercher des médailles : mais nos muletiers qui étaient les maîtres, en avaient une plus grande encore d'aller chercher auprès d'un gros ruisseau un excellent pâturage pour leurs mulets ; et les besoins l'emportèrent sur ma curiosité.

Le lendemain nous vîmes dans notre route une ville nommée *Alachabar*; je crois que c'est le rendez-vous général des grues ; toutes les murailles en étaient couvertes. De là nous gagnâmes le fleuve Ghiadès, qui ne peut être à mon avis que le Méandre des Anciens, au-moins à en juger par les Cartes. Son eau est trouble et mauvaise à boire, et elle était d'autant plus mauvaise à notre passage, qu'elle était infectée d'une prodigieuse quantité de sauterelles qui, après avoir désolé la campagne, venaient s'y noyer. Ces animaux ruineraient le pays si l'aimable providence de notre Dieu ne fournissait une ressource contre ces ennemis si faibles, et cependant si invincibles à toutes les forces de l'homme : j'en ai vu quelquefois en l'air des nuées entières qui dérobaient le soleil aux yeux ; elles mangèrent cette année-là toutes les herbes, et jusqu'aux feuilles des arbres, et même des oliviers. De leurs œufs on en vit renaître après leur mort une effroyable quantité qui acheva de tout gâter.

Dans cette calamité publique le remède que Dieu envoie de temps en temps, est une espèce de petits oiseaux qui viennent du côté de la Perse, et qui ont un cri à peu près semblable à celui de nos martinets : en

voltigeant sur les terres couvertes de ces sauterelles, ils les mettent en désordre, ils les dévorent, et la digestion est faite en un instant. On va chercher dans le pays d'où viennent ces oiseaux une certaine eau, et on la garde précieusement dans les grandes villes de l'Orient, sur-tout à Damas et à Alep, qui sont plus souvent affligées de ce fléau. On prétend ici avoir reconnu par une expérience constante que dès qu'on remue cette eau, ces oiseaux viennent en foule, comme s'ils la sentaient et étaient attirés par son odeur.

Au reste on ne compte pas tellement sur ce secours, qu'on n'implore en même-temps le secours du Ciel. Il n'y a pas encore vingt-cinq ans que les sauterelles désolèrent les environs d'Alep ; cela donna occasion à une cérémonie assez bizarre et assez singulière ; les Turcs obligèrent les Chrétiens et les Juifs à faire avec eux une procession publique et solennelle. Tel fut l'ordre de la marche : les Mahométans allaient en tête, portant leur Alcoran, et demandant à Dieu miséricorde avec un chant et des cris qui tiennent un peu du hurlement. Les Chrétiens et leurs Papas suivaient avec le saint Evangile, les Croix, les Reliques, les Images sacrées et les Prêtres en chapes, chacun d'eux fesant leurs prières en leurs langues Grecque, Syriaque et Arménienne. Les Juifs venaient les derniers de tous avec leur Tora ou Pentateuque, chantant à leur mode, qui n'est pas fort harmonieuse. Vous jugez, mon Révérend Père, que tous ces différens chœurs étaient séparés

et éloignés l'un de l'autre pour éviter la cacophonie. Malgré ce bel arrangement, une jalousie mal entendue troubla la fête et mit quelque confusion. Les Juifs contre nos idées en matière de procession, crurent que la queue n'était pas la place honorable ; ils cédaient volontiers aux Turcs qui étaient les dominans ; mais ils se crurent méprisés, voyant qu'on leur préférait les Chrétiens : ils voulurent prendre le pas sur eux, et user de violence. Les Chrétiens se crurent en droit de défendre leur terrain, et de conserver leur préséance ; il y eut quelques coups donnés ; et les Turcs qui savent profiter de tout, se les firent payer bien chèrement. Du reste toutes choses demeurèrent dans l'arrangement prescrit. On ne devait pas se flatter que ce mélange de cultes, que cet appareil mal entendu de Religion pût attirer les bénédictions du Ciel : aussi la principale confiance était-elle en l'eau dont j'ai parlé ; on en avait envoyé chercher ; on l'apporta, on la remua, les oiseaux parurent, ils dévorèrent les insectes, et bientôt le fléau cessa. Raisonnez là-dessus comme il vous plaira. Ces oiseaux se nomment *Zémarmar*. Nous eûmes le plaisir de les voir arriver en grosses troupes, mais nous n'eûmes pas celui d'être témoins de leurs terribles exécutions, car il était tard, et après nous être reposés une partie de la nuit nous partîmes avant le jour.

Depuis Smyrne nous avions toujours marché pendant trente lieues dans des plaines également agréables et fertiles : mais enfin

nous

nous trouvâmes ce jour-là des montagnes où les chemins étaient fort difficiles, et le lendemain nous nous retrouvâmes dans des campagnes encore plus belles. Je vis en passant beaucoup d'inscriptions Grecques : mais nos conducteurs qui marchaient fort vîte, ne me donnaient pas le temps de les lire ; j'en lus quelques-unes à demi, et il me parut que c'était des épitaphes.

L'onzième jour de notre voyage nous arrivâmes à un passage dangereux au pied d'une petite montagne couverte d'arbres : les voleurs y ont souvent pillé les caravanes, et dévalisé les voyageurs ; ce lieu se nomme *Hamamelou-Bogaz*, comme qui dirait le passage étroit de Hamamelou. Là, notre petite troupe se mit sous les armes, et fit diverses décharges pour avertir les voleurs, s'il y en avait dans le voisinage, qu'il n'y avait rien à faire pour eux, et qu'on ne les craignait pas : nous étions braves, nous aurions été deux cens contre dix. Après cette inutile bravade, on alla camper sur le bord d'un très-beau ruisseau, honoré comme les autres du nom de fleuve. Une petite caravane de chameliers y arriva un peu après nous, et ce fut de ces nouveaux hôtes que j'appris une nouvelle manière de boulanger. Quelques-uns d'eux commencèrent à mettre la main à la pâte, et à faire sans four du pain pour leur dîner. Ce pain se fait en moins de rien : la pâte étant faite et bien pétrie, ils en prennent un petit morceau qu'ils étendent sur une platine de fer sous laquelle il y a du feu ; quand elle est à demi-

cuite d'un côté, ils la tournent de l'autre ; ils la laissent se cuire pendant quelques momens, et leur pain est fait. Il est fort mince, on le plie comme l'on veut, on y enferme son fromage, sa viande, ses œufs ; il sert de plats, d'assiettes, et même de serviettes pour essuyer les doigts ; cela vous dégoûte, mais je vous assure qu'en caravane tout cela est bon. Quoique je fusse avec de riches marchands, nous avions un autre mets qui n'était guère plus ragoûtant, et que nous mangions cependant avec délices. Après le repas, on gardait les restes du pain ; et quand on trouvait l'occasion d'acheter d'un certain lait aigre qu'on appelle *laban*, on le mêlait avec plus de moitié d'eau dans un bassin de cuivre étamé ; on y jetait ces morceaux de pain moitié gras, moitié moisis, et tout cela fesait un potage rafraîchissant que nous trouvions de grand goût : tant il est vrai que la faim est le meilleur de tous les assaisonnemens. Pour le riz, on ne le fait pas en bouillie ; on le laisse en son grain, qui s'enfle dans l'eau bouillante ; on l'en tire dès qu'il est devenu tendre, ou qu'il l'a bue ; on verse dessus un peu de graisse, de beurre ou d'huile cuite avec un peu d'oignon, on le laisse mitonner : c'est un mets excellent, qu'on nomme *pilau* ; on en sert aux tables des plus considérables de l'Empire, et même à celle du Grand-Seigneur. A vous dire vrai, je crois qu'il est plus délicatement assaisonné, et fait plus proprement que celui dont nous usions ; mais je ne crois pas qu'on l'y mange avec plus d'appétit

et tant de plaisir : ne trouvez-vous point en cela un peu de sensualité ?

Le douzième jour nous arrivâmes à Balmamont, qui est un des riches Timars du favori du Grand-Seigneur. Y ayant trouvé une belle prairie et beaucoup d'eau, nous y demeurâmes tout le jour suivant, et on laissa vivre nos bêtes à discrétion dans ces prés à deux sols par tête.

Le seize nous trouvâmes, à un petit village nommé *Capicadoukam*, quatre ou cinq voleurs empalés : jamais je n'avais vu un tel spectacle ; c'est en vérité quelque chose d'horrible, et j'en frémis encore. Ils étaient chacun plantés sur leur pal, qui passait aux uns par derrière le dos, aux autres par la poitrine vers le cou. Quoique le pal, lorsqu'on l'enfonce, rompe nécessairement les boyaux et le diaphragme, on vit quelquefois un ou deux jours dans ce supplice ; et des gens m'ont dit qu'après tout, ces malheureux ne se plaignaient que de la soif extrême qu'ils endurent : vous savez qu'on dit la même chose en France des criminels qui expirent sur la roue.

Nous eûmes un spectacle plus agréable dans ce même endroit, ce fut une grosse caravane d'Egypte qui portait au Sultan le trésor des oiseaux de proie : c'est de ce nom précieux, qu'on appelle le tribut annuel que cette province d'Afrique paie aux plaisirs du Grand-Seigneur. Il y en avait une très-grande quantité ; tel homme monté sur son mulet en portait jusqu'à quatre ou cinq ; ils en avaient sur le poing, sur les bras, sur les épaules. Le

Sangak qui conduisait la troupe, était renfermé dans sa litière, suivi et précédé de ses domestiques : un Maure monté sur un chameau, battait devant lui à coups lents une espèce de tambour ou de timbale. Les grands Officiers de la Porte se distinguent dans leur marche par cette marque d'honneur.

De là nous nous rendîmes à Ladik, qui est une des anciennes Laodicées ; les inscriptions grecques qui s'y lisent, les colonnes et les tables de marbre renversées et semées par-tout, annoncent qu'elle fut autrefois une ville considérable : elle n'est fameuse aujourd'hui que par la détestable apostasie de ses habitans. Il n'y a pas quarante ou cinquante ans qu'ils étaient tous Chrétiens du rit grec, et qu'un beau jour, ou pour mieux dire, qu'un malheureux jour, ils s'accordèrent tous ensemble à renier la foi, et à embrasser le Mahométisme : il n'y eut que deux ou trois familles qui tinrent ferme contre la défection générale.

Je ne trouvai rien de curieux ni à Carapon-ger ni à Héraclée ; mais nous approchions d'*Iconium*. Je desirais voir cette ville, célèbre dans les Actes des Apôtres. Nos marchands l'évitèrent, et pour ne point payer le tribut qu'on exige des Chrétiens dans toutes les villes, quand ils n'y demeureraient qu'un seul jour, et pour ne point s'exposer à quelque avanie dans un pays où une caravane aussi nombreuse que la nôtre aurait pu réveiller l'avarice des Ministres Turcs.

Le vingt-cinq et le vingt-sixième jour nous traversâmes des montagnes et des vallées épou-

vantables, et nous gagnâmes les bords d'un fleuve qu'on passe à gué quantité de fois ; on l'appelle en turc *Herkeakir*, c'est-à-dire, les quarante passages, comme si on le passait quarante fois. Nous passâmes ensuite une montagne fort haute, d'où nous descendîmes dans une vallée profonde, toute couverte de pierres et de rochers.

Le vingt-huitième jour, après avoir passé le fleuve Cydnus, renommé par le danger qu'y courut Alexandre, et par la mort de l'Empereur Frédéric, nous vînmes à Adena. C'est dans cette ville que s'opéra, par l'intercession de la sainte Vierge, ce miracle si célèbre dans toute l'Asie. Le Diacre Théophile s'était donné au démon, et avait signé sa donation de son sang. Le terme expiré, le tyran de l'enfer voulut se mettre en possession de sa conquête ; mais la Reine des cieux la lui arracha d'entre les mains, et le força de rendre cette sacrilége obligation. Ce pénitent d'Adena devint dans la suite un grand Saint, dont l'Eglise révère la mémoire. Adena est une ville fort jolie et assez commerçante, sur-tout en cire, en soie et en coton.

Nous passâmes à Masis le Gehan, ou l'ancien Sarus, et le trentième jour nous descendîmes une montagne qui fait partie du mont Taurus. Vers l'extrémité de cette montagne on trouve, dans un passage fort étroit, une porte d'une structure fort ancienne, qu'on nomme *Calaurac Capi :* c'est une de ces piles ou portes célèbres de la Cilicie, par lesquelles seules on peut entrer dans la Syrie. Un Fort

bâti dans cet endroit en serait le boulevart, et arrêterait et ferait périr de grosses armées.

A quelque distance de là nous trouvâmes Payas, qui pourrait bien être l'*Issus* des Latins. Les Grecs et les Maronites y ont chacun leur Eglise, les Arméniens ont emprunté celle des Maronites; et comme ils sont plus riches et plus puissans qu'eux, ils s'en sont presque rendus les maîtres. Nous fîmes encore cinq ou six milles, et nous allâmes camper dans des prairies fort marécageuses, près d'un château bâti sur la pente d'une haute montagne qui règne le long de la mer. Là je quittai la caravane, et comme nous n'étions qu'à deux lieues d'Alexandrette, j'y arrivai le soir même.

Alexandrette, que les Turcs appellent *Scandarone*, n'était, il y a cinquante ou soixante ans, qu'un amas de chaumines; mais depuis qu'on en a fait le port d'Alep, on y a beaucoup bâti, et c'est maintenant un gros bourg: il y a des Vice-consuls de France, d'Angleterre et de Venise. Les Français y ont une jolie Eglise. Je crois que c'est là qu'Alexandre livra bataille à Darius, et que ce lieu doit à cette mémorable journée le nom d'*Alexandrette*. On trouve dans la campagne un Fort autrefois bâti par Godefroy de Bouillon; du moins le juge-t-on ainsi, parce qu'on y voit encore les armes de Lorraine. Il y a quelque temps qu'un Bacha avait commencé d'y élever une forteresse, sous prétexte de se défendre contre les corsaires; mais la Porte n'approuva pas ce projet, et lui envoya ordre de raser et de détruire ce qui en était déjà fait.

L'air est fort mal-sain à Alexandrette, et sur toute la côte; on ne saurait y demeurer même un jour sans être incommodé, et sans contracter des maladies dont on a peine à revenir; bien des gens en meurent en très-peu de jours, et ceux qui en sont quittes à meilleur marché, sont tourmentés pendant un ou deux mois de fièvres malignes d'une espèce inconnue en Europe; les plus fortes complexions en sont altérées. On se fait cependant quelquefois à cet air, mais après tout, on n'y voit guère de vieillards : ce qui est admirable, c'est que si on demeure sur la mer dans un vaisseau, on n'est point incommodé. C'est à Alexandrette que nos marchands, pour porter des nouvelles à leurs correspondans d'Alep, se servent de ces fameux pigeons de Bagdad, les plus prompts et les plus rapides messagers de l'Univers : ils font en trois heures ce que nos cavaliers ne font qu'en trois jours.

La caravane vint me reprendre la nuit en passant; nous marchâmes à Beilom, où l'air, les eaux, le vin, tout est bon. Pour abréger la route nous laissâmes Antioche sur notre gauche, et nous choisîmes notre gîte auprès d'un beau ruisseau, que les Turcs appellent *Saouq sou*, c'est-à-dire, eau froide. Effectivement l'eau en est extrêmement fraîche.

Le trente-quatrième jour, après avoir passé le fleuve Arefin, nous arrivâmes à la montagne que saint Siméon Stylite a sanctifiée par sa pénitence : elle porte encore aujourd'hui son nom, et les Turcs l'appellent *Giabal*

Scheyks Semaon, c'est-à-dire, la montagne de Saint-Siméon. Ceux qui m'environnaient, ignoraient l'origine de ce nom ; je la leur appris en leur racontant l'histoire du saint. Ils l'écoutèrent avec joie, et me donnèrent mille bénédictions pour leur avoir fait ce plaisir. Vous voyez, mon Révérend Père, qu'on passe ici pour savant à peu de frais. Vous ne sauriez croire combien ces peuples sont ignorans, surtout en matière de religion : jugez-en par ce trait. Un Grec me dit un jour fort sérieusement, qu'on pouvait faire pénitence de ses péchés après la mort. La proposition vous paraît extravagante ; la preuve qu'il en apporta ne l'est pas moins. N'est-il pas vrai, dit-il, qu'aussitôt que Judas eut vendu Jésus-Christ, il alla se pendre ? Cela est vrai, lui répondis-je. Et pourquoi le fit-il ? N'est-ce pas, ajouta-t-il, parce qu'il était convaincu que s'il se trouvait dans les limbes lorsque Jésus-Christ y descendrait, et qu'alors il lui demandât pardon de son crime, il l'obtiendrait, et irait dans le ciel jouir de la gloire avec les ames des saints Pères ? Ce n'est pas tout, me dit-il encore ; Jésus-Christ qui ne voulait pas lui pardonner, permit que la branche de l'arbre à laquelle il s'était pendu, penchât presque jusqu'à terre, de manière qu'il ne pouvait pas être étranglé, et il demeura en cet état jusqu'après la résurrection du Sauveur : alors la branche se redressa, et il mourut. Je suis sûr que vous ne vous attendiez pas à ce dénouement ; ni moi non plus ; et je vous avoue que cette histoire

me fit rire, et que je demeurai sans réponse.

Revenons à l'inimitable Stylite : le lieu qu'il avait choisi est en été comme une fournaise ardente. Je ne fis qu'y passer, et toute la peau de mon visage fut enlevée par la violence de la chaleur. En hiver c'est le règne des frimats, des neiges et des vents, et cependant ce Saint y a passé quatre-vingts ans, exposé à toutes les injures de l'air, sur le haut d'une colonne si étroite qu'on ne pouvait s'y coucher tout de son long, jeûnant toute l'année, passant les Carêmes entiers sans boire et sans manger, ayant eu pendant long-temps à la jambe un ulcère plein de vers, qui lui causait des douleurs extrêmes, et fesant tous les jours plus de mille prosternations pour adorer Dieu. Je ne suis pas surpris après cela des conversions innombrables qu'il opérait. Un prédicateur qui du haut d'une pareille chaire annonce des vérités qu'il autorise par ses exemples, est bien capable de faire impression sur l'esprit et sur le cœur de ses auditeurs.

De cette montagne nous descendîmes dans des campagnes vastes et fertiles, qui nous conduisirent au terme de notre voyage, et le trente-cinquième jour, nous arrivâmes à Alep. C'est de là que j'ai l'honneur de vous assurer du profond respect avec lequel je suis, etc.

EXTRAIT

De la lettre d'un Missionnaire de Damas au Père Procureur des Missions du Levant.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. X.

J'étais à Seyde sur le point de partir pour Damas, selon l'ordre que j'en avais reçu de mes Supérieurs, lorsque ma destination changea ; je fus obligé de prendre une autre route, et d'aller passer quelques mois dans les montagnes de l'Anti-Liban. Comme le Patriarche des Maronites devait faire bientôt publier le Jubilé dans toute l'étendue de son Patriarcat, on crut que je pourrais aider nos Missionnaires qui allaient être extraordinairement occupés. Quoiqu'on m'eût beaucoup vanté le séjour de Damas, je vous avoue, mon Révérend Père, que je sentis plus de penchant pour les montagnes ; c'est là que l'on peut dire avec vérité que l'on sert Dieu pour lui-même et avec un parfait désintéressement. La délicatesse n'a aucune part à la vie qu'on y mène, et l'amour-propre ne saurait se retrouver dans les fonctions qu'on y exerce. J'étais charmé d'ouvrir par-là ma carrière, et de consacrer par

une si pénible Mission les prémices de mon apostolat.

Pour m'y préparer, on m'envoya à notre résidence d'Antoura : dès que je fus arrivé, je me mis à étudier l'Arabe. Je le fis avec application, et même avec avidité, et bientôt j'en sus assez raisonnablement pour ne pas être tout-à-fait inutile. Cependant comme j'étais encore bien neuf dans une langue étrangère et difficile, et que j'en ignorais les délicatesses, je m'imaginais que je n'aurais autre chose à faire dans ces montagnes qu'à pratiquer la patience : mais j'appris par mon expérience qu'il est bon de s'abandonner aveuglément à la conduite de la Providence, et que pour peu que l'on ait de bonne volonté, on trouve toujours du bien à faire. Le zèle peut suppléer à tout. On proportionna mes emplois à mes talens. Tandis que nos Pères allaient avec des fatigues incroyables faire de tous côtés des excursions évangéliques pour engager les Fidèles à profiter de la grâce annoncée, on me chargea d'instruire la jeunesse des vérités de notre sainte Religion ; et des enfans grossiers et ignorans furent la portion chérie du troupeau qu'on me confia. Ce n'est pas à la vérité ce qu'il y a de plus brillant dans le ministère, mais c'est peut-être ce qu'il y a de plus essentiel : ainsi en ont pensé les Ignaces et les Xaviers nos pères et nos maîtres ; et je ne crains point de le dire, si cet exercice n'était pas quelquefois un peu négligé, certaines Missions ne feraient pas tant de bruit, mais elles feraient

souvent plus de fruit; quoi qu'il en soit, j'avais part au bien qui se fesait, j'étais content. Je commençai d'abord par me prescrire dans mes instructions une méthode facile, nette, précise, et Dieu bénit ce travail. Je parcourus différens villages; j'y assemblai les enfans, je trouvai par-tout peu de lumières, mais beaucoup de docilité. Au reste je comptais n'avoir sous ma direction que la tendre jeunesse : mais les pères et les mères destitués de tous secours spirituels, n'étaient pas plus éclairés que leurs enfans, et ils avaient plus besoin de catéchistes que de prédicateurs. Par là mes fonctions furent plus étendues : mon travail augmenta, et je devins, sinon l'homme universel, du moins l'homme nécessaire de la Mission. Mais, grâces en soient rendues au Père des miséricordes, je fus en état de faire face à tout, et le succès surpassa mes espérances.

Des villages, je me transportai dans les cabanes : là recommencèrent mes occupations. Cette distinction de villages et de cabanes vous surprend sans doute : je vais vous expliquer ce mystère. C'était le temps auquel on commençait de travailler aux soies. Quand une fois cette saison est venue, la plupart de nos montagnards quittent leurs habitations, et se retirent à la campagne dans des jardins remplis de mûriers blancs, uniquement destinés à la nourriture des vers à soie : c'est dans ces vastes jardins que chaque famille dresse sa cabane faite de branches d'arbres de 15 à 20 pas en longueur sur 6 à 7 en

largeur. Ils nourrissent dans ces cabanes quantité de vers à soie qu'ils mettent sur des espèces de claies faites de joncs et de roseaux à cinq ou six étages les unes sur les autres. Ces compartimens occupent toute la cabane, à la réserve de deux chemins étroits pratiqués à droite et à gauche pour porter à manger aux vers, ce qui se fait régulièrement deux fois le jour, à six heures du matin et à six heures du soir.

Un jour que j'étais à la porte d'une de ces cabanes, le maître à qui elle appartenait me pria d'y entrer, et d'y donner ma bénédiction : je n'étais pas encore fait aux mœurs du pays; j'eus quelque répugnance à faire cette cérémonie; un de nos Pères avec qui j'étais lorsqu'on m'adressa la parole, s'aperçut de mon embarras, et me dit que les Maronites avaient une si haute estime des Missionnaires, que si quelqu'un d'eux n'était venu les visiter, et bénir leurs cabanes dans le temps des soies, ils augureraient mal de leurs travaux. Ce discours m'enhardit, j'entrai, et je fis ce qu'on souhaitait de moi. J'avais souvent visité nos manufactures en France, et jamais aucun ouvrier ne m'avait fait pareille proposition. Pardon, mon Révérend Père, je ne me rappelais pas en ce moment l'oracle de Jésus-Christ, qui nous assure qu'on trouve quelquefois plus de foi chez les étrangers que parmi les enfans d'Israël. Après avoir prié Dieu selon la coutume, j'examinai cette petite maison bâtie à la hâte, et je la trouvai faite avec beaucoup d'indus-

tric : les vers à soie sur-tout attirèrent ma curiosité, et fixèrent mes regards. Je remarquai qu'ils étaient immobiles, et qu'ils tenaient la tête élevée. J'en demandai la raison à celui qui présidait aux ouvrages ; il me fit entendre que ces vers étaient dans leur premier jeûne, qui durait environ trois jours ; qu'ils avaient encore deux autres jeûnes à passer, que ces jeûnes ne seraient pas de si longue durée que le premier ; qu'après le troisième ces vers s'attacheraient à de petits faisceaux d'épines, et que sur ces faisceaux ils fileraient leurs soies : c'était un homme du métier, je le crus sur sa parole, et je ne jugeai pas à propos de pousser plus loin mes questions.

C'est ainsi que les Chrétiens des montagnes s'occupent pendant deux ou trois mois de l'année à cultiver ce qui fait leurs plus grandes richesses ; c'est là proprement le temps de leur récolte, et c'est pour les Missionnaires le temps d'une abondante moisson. Au reste ces Missions sont extrêmement pénibles, et ces premiers essais de mon zèle m'ont fait sentir la vérité de ce que j'avais entendu dire autrefois en France à un de nos Pères : que les croix sont par-tout l'apanage de l'Apostolat, et qu'on a beaucoup à souffrir ailleurs qu'au Maduré et qu'en Canada.

Ces cabanes sont souvent fort éloignées les unes des autres ; quelquefois même elles sont placées sur des rochers escarpés et presque inaccessibles. Le croiriez-vous, mon

Révérend Père, c'est là où la charité de Jésus-Christ porte avec plus d'ardeur nos Ouvriers évangéliques : ils comptent pour rien les plus accablantes fatigues, quand il s'agit d'établir solidement le Royaume de Dieu parmi tant de gens dont il semble que le Ciel nous ait particulièrement confié les ames. Hélas ! sans nous, ils n'entendraient jamais parler de la Religion, et environnés de Nations infidèles, peut-être retomberaient-ils dans l'infidélité. Nous ne les quittâmes que quand ils quittèrent la plaine pour retourner dans leurs montagnes, et nos travaux ne finirent qu'avec les leurs.

A peine cette Mission fut-elle achevée, que mes Supérieurs m'en destinèrent une autre, et me firent l'honneur de m'associer à un Confesseur de Jésus-Christ. C'était un Missionnaire fervent et intrépide, qui allant il y a quelques années en Mésopotamie pour consoler les Chrétiens de cette Eglise abandonnée, eut le bonheur et la gloire de souffrir la prison, les fers, et d'autres incommodités pour la querelle de son cher Maître ; quel aiguillon pour mon zèle naissant, mon Révérend Père !

On nous envoyait à la découverte d'un pays où nous n'avions encore pu pénétrer jusqu'alors. Pour réussir plus sûrement dans cette sainte entreprise, nous cultivions depuis long-temps l'amitié d'un Chrétien accrédité dans le canton, et c'était lui qui devait nous en faciliter l'entrée, et nous servir d'introducteur auprès de ses compa-

triotes. Nous eûmes bien de la peine à le gagner : d'abord il paraissait entièrement éloigné de nous, il ne voulait point reconnaître Athanase pour le vrai Patriarche, et donnait aveuglément dans les erreurs du schismatique Cyrille, dont il avait épousé le parti. Quel obstacle à vaincre ! Il fallait l'affectionner à la catholicité avant de l'affectionner aux Catholiques : aussi ne fut-ce pas l'ouvrage des hommes, ce fut l'ouvrage du Tout-puissant. Dieu qui tient en main la clef des cœurs, et qui des pierres sait, quand il lui plaît, en faire des enfans d'Abraham, changea tellement ce schismatique entêté, qu'il l'engagea à renoncer à ses erreurs, lui et toute sa famille. Revenu dans le sein de l'Eglise, la première et la plus sûre marque qu'il voulut donner de la sincérité de sa conversion, ce fut de nous appeler et de nous promettre un libre accès chez ceux dc sa nation. Il nous a depuis tenu parole ; il nous a accompagné par-tout, et toujours il a exhorté ceux qui l'environnaient à nous écouter favorablement.

Quand le moment heureux marqué par la Providence fut arrivé, nous partîmes avec des transports incroyables de joie pour aller travailler à cette vigne nouvelle : nous prîmes les habillemens des gens du pays pour pouvoir passer plus librement, et ce fut au commencement de l'année dernière que nous nous mîmes en marche. Sur notre chemin nous vîmes de grandes campagnes toutes remplies de coton. En ce pays le coton ne

vient point sur les arbres comme en Amérique : on le sème tous les ans, et chaque grain de semence jeté en terre pousse une tige haute de deux pieds avec quantité de branches, sur lesquelles croît un fruit de la grosseur d'une noix. Ce fruit étant mûr, on en tire cinq ou six petits grains de semence avec le coton blanc comme la neige, et la coque qui l'environne n'est pas plus épaisse que le parchemin le plus fin.

Nous arrivâmes enfin au terme fortuné de notre Mission, après bien des fatigues causées et par la longueur du voyage et par les chaleurs qui étaient encore grandes en ce temps-là. C'est un pays où il y a plusieurs gros villages au pied d'une haute montagne que les Arabes appellent *Jabal Chek*, c'est-à-dire la montagne du Vieillard, parce que pendant toute l'année elle est toujours couverte de neige : vous sentez l'allusion. A notre arrivée nous allâmes droit chez ce brave Chrétien, sur lequel nous comptions beaucoup. Nous ne fûmes pas trompés, il nous reçut avec des démonstrations de joie et une effusion de cœur qu'il est difficile d'imaginer : il était presque nuit quand nous arrivâmes.

D'abord qu'il sut que nous étions les Missionnaires qu'il attendait, il accourut avec empressement pour nous recevoir à la porte de son logis. La première chose qu'il fit en nous abordant, ce fut de nous prendre la main droite, de la baiser, et de la porter sur sa tête en signe de respect : il s'adressa ensuite au Père que j'accompagnais, et il

lui parla en ces termes : Père, que tu sois le bien venu ; au moment que tu arrivais, je te portais dans mon esprit et dans mon cœur ; la bénédiction du Ciel est descendue sur moi et sur toute ma famille par ta présence et celle de ton compagnon que voilà : je compte ce moment pour un des plus heureux de ma vie, puisqu'enfin voici les Anges du Seigneur qui viennent m'honorer de leur visite, et qui apportent dans notre pays l'abondance et la paix. Je loue l'Auteur de toutes choses, et je le remercie d'avoir procuré aujourd'hui un si grand bonheur à ma nation : entre, Père, entre dans ma maison, où tu pourras commander, et tu seras obéi. Ces complimens qui nous paraissent avoir quelque chose d'emphatique, sont du goût des Orientaux, et ils ont en Arabe une noblesse, des beautés, des grâces que notre langue ne saurait rendre. Le Père y répondit de son mieux, et rendit politesses pour politesses.

Après les premières civilités on nous conduisit dans un grand appartement où étaient assemblées plusieurs personnes, qui, à l'exemple du Père de famille, vinrent tous nous baiser la main. Nous remarquâmes parmi ces Chrétiens un jeune enfant de cinq ans qui s'approcha de nous, se mit à genoux, et nous demanda notre bénédiction : nous fûmes surpris de voir tant de sagesse dans un âge encore si tendre. Cet enfant avait été nommé Jean au Baptême, et *Richesses de Dieu* était son surnom. La coutume est parmi les Arabes qu'aucun enfant mâle ne porte le

nom de son père ; le chef de la famille en impose un autre que le sien à l'enfant nouvellement né ; alors le père de l'enfant perd son surnom ; et n'est plus appelé que père de tel, par exemple, *père de Richesses de Dieu.*

Richesses de Dieu était un de ces beaux caractères que la nature et la grâce semblent avoir formés comme de concert pour le bonheur et la consolation d'une famille chrétienne ; à une physionomie heureuse, à une ingénuité charmante il joignait et un naturel doux et un grand desir d'apprendre. Il nous fit sur la Religion plusieurs questions que nous eussions admirées dans un âge plus avancé ; il nous conjura de l'instruire, jusqu'à nous causer une espèce d'importunité toujours agréable à des Missionnaires qui cherchent Dieu. Je vis bien que dans cette nouvelle Mission j'allais reprendre mon emploi de Catéchiste. Je jetai les yeux sur lui pour m'aider dans mes fonctions ; vous verrez par la suite qu'il me servit utilement.

Il y avait dans la chambre où nous fûmes introduits, un grand tapis fait de poils de chèvre ; nous nous y assîmes à la mode du pays. Le Père s'informa de la disposition des esprits à notre égard : on lui répondit que nous aurions tout lieu d'être contens de notre voyage ; qu'on nous écouterait volontiers, et que nos instructions seraient bien reçues. On servit ensuite le souper ; on apporta un panier de jonc rempli de grands pains plats, et déliés à-peu-près comme du

parchemin ; on n'en mange point d'autres à la campagne : le maître du logis nous en distribua fort abondamment, et plus que nous n'en eussions pu manger en quatre jours. C'est la manière des Arabes ; ils prétendent par-là faire connaître qu'ils sont libéraux, et que l'abondance règne chez eux. Vous allez voir qu'un peu plus de goût et de propreté ne gâterait rien. Chacun prit sa place autour du panier ; on servit en même-temps trois plats de terre en forme de coupes ; le premier était rempli de riz si mal assaisonné, qu'il n'y a que les Arabes qui en puissent manger ; dans le second était une espèce de vin cuit, qui a assez de rapport avec le miel ; et dans le troisième, il y avait quantité de morceaux de fromage qui nageaient dans de l'huile : un Français délicat aurait été embarrassé de choisir. Tout cela fut servi sans nappes, sans assiettes, sans cuilliers, sans fourchettes. Pour boisson, nous avions de l'eau dans un grand vase de terre, où tout le monde buvait. Voilà le repas de réception et le plus grand régal que nous fîmes pendant la Mission ; car les Arabes qui se contentent de peu, ne font guère de plus grands extraordinaires. Comparez cette vie avec celle de nos Missionnaires de France, quelque dure, quelque mortifiée qu'elle soit, et vous en sentirez aisément la différence. Il est vrai qu'après le repas on apporta une pipe de tabac ; le maître de la maison l'alluma, et nous la présenta pour fumer. Nous nous en excusâmes le mieux qu'il nous fut possible ;

nous lui fîmes entendre que ce n'était point la coutume de notre pays. Il parut satisfait de nos excuses, et il les accepta.

Tandis qu'on fumait, il nous fesait mille questions sur la France, dont il avait ouï raconter beaucoup de merveilles. Nous vîmes entrer une troupe de Chrétiens, qui venaient nous témoigner la joie qu'ils avaient de notre arrivée ; ils étaient tous Grecs et Suriens. Leurs démonstrations nous firent d'autant plus de plaisir, que nous n'espérions pas d'abord faire chez eux de grands fruits, à cause des mauvaises impressions que leur laissent de nous certains Curés schismatiques qui les visitent de temps-en-temps, et qui dans leurs visites songent moins à les instruire de la Religion, qu'à les prévenir et à les indisposer contre les Religieux Missionnaires : mais Dieu rendit inutiles, et fit même tourner à notre avantage ces sourdes pratiques du schisme et de l'impiété.

Déjà le bruit de notre arrivée s'était répandu, et le lendemain tout le village vint à nous avec confiance. Comme il n'y avait point d'Eglise dans cette bourgade, nous fûmes obligés de dresser dans une grande salle la chapelle que nous avions apportée avec nous ; c'était là où l'on s'assemblait. Le Père ouvrit la Mission par un discours si vif et si pathétique, que la plupart de ses auditeurs fondaient en larmes. Que ne nous promettait pas un pareil début ! voici l'ordre des exercices. La Prière du matin était suivie de la Messe, et la Messe d'un Sermon. Après

le Sermon, ces bonnes gens qui étaient avides d'apprendre le chemin du Ciel, se partageaient; les uns allaient au Père, qui leur fesait une instruction familière, les autres venaient à moi; je leur expliquais et les points capitaux de la Religion, et la manière de prier. Je ne savais guère d'Arabe, je m'exprimais assez mal; cependant j'étais écouté. La simplicité de mes auditeurs me charmait: il se trouvait parmi eux des gens âgés, qui, après avoir appris le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, me priaient de les leur faire répéter devant tout le monde, et bientôt ceux qui étaient moins avancés en âge les imitaient. Toute la matinée se passait dans ces saints exercices. Après dîner, tandis que le Père allait visiter les malades et consoler les affligés, j'assemblais mes chers enfans, et je commençais le Catéchisme. *Richesses de Dieu*, à qui j'avais donné des leçons particulières, fesait le petit Apôtre, il se transportait dans tous les lieux où l'on avait coutume de jouer; il haranguait ses camarades. Le jeu, leur disait-il, est défendu pendant la Mission; c'est offenser Dieu de s'y amuser jusqu'au départ des Pères. Dieu donnait de la force aux paroles de cet enfant Missionnaire: ses compagnons le suivaient. A la tête de sa troupe, il entrait dans la chapelle les yeux baissés, les mains jointes: Père, me disait-il, apprends-nous à connaître, à aimer, à servir, à prier le grand Dieu que tu nous prêches. Son exemple inspirait à toute sa suite de la modestie, de l'attention,

de la docilité, et en ce moment je croyais être non pas au milieu d'une troupe d'enfans légers, mais de petits Anges, et ce spectacle m'a tiré plus d'une fois les larmes des yeux. Jugez, mon Révérend Père, avec quelle ardeur, quelle affection, quel zèle je me livrais alors à mes fonctions. A l'instruction chrétienne succédait une prédication ; nous finissions par la Prière du soir, et chacun se retirait en nous donnant mille bénédictions. Chacun se retirait ; je me trompe, il en restait plusieurs qui nous retenaient bien avant dans la nuit, et qui ne pouvaient se lasser d'entendre parler de Dieu. Nous étions si accablés, que nous avions à peine le temps de satisfaire à nos exercices spirituels, et de prendre, couchés sur la dure, quelques momens de sommeil. Ah ! que des jours si pleins nous paraissaient couler vîte ! malgré les bénédictions abondantes que Dieu répandait sur cette Mission, nous laissâmes cependant l'ouvrage imparfait. Des besoins plus pressans obligèrent nos Supérieurs à nous rappeler ; il fallut, malgré nous, nous arracher à un troupeau si cher, mais nous ne désespérons pas de revenir un jour couronner la bonne œuvre, et y mettre la dernière main. Je ne vous parlerai point des regrets dont on nous honora, des larmes dont on nous arrosa ; ce sont de légères consolations que Dieu ménage quelquefois aux Missionnaires, moins pour les récompenser de leurs travaux, que pour animer leur zèle, et le soutenir.

De retour à Damas, nous n'y fîmes pas un long séjour; et l'obéissance qui nous y avait rappelés, nous renvoya bientôt dans un village pour visiter quelques familles Chrétiennes qui demandaient depuis long-temps des Missionnaires. C'est en ce lieu que sont les fameuses sources de Damas: il y en a une entre autres qui jette de l'eau en si grande abondance, qu'on croirait que c'est un grand fleuve qui sort du creux d'un rocher.

Les habitans de ce village sont presque tous Turcs, mais beaucoup plus humains, et moins ennemis des Chrétiens que ceux de Damas : nous l'avons éprouvé par nous-mêmes. Nous allâmes rendre visite au chef de la Bourgade. Il passe pour une des meilleures têtes du pays, et pour un de ceux qui entend le mieux sa Loi. Nous en fûmes favorablement accueillis ; il nous dit obligeamment, qu'il avait beaucoup de considération pour des personnes comme nous, et qu'une des choses que leur Prophète leur avait recommandées plus instamment, c'était de nous traiter avec bonté; qu'au reste, il nous prenait sous sa protection; que nous pouvions aller en liberté par-tout où nous voudrions, sans craindre que personne dans tout son district osât nous faire insulte. Ce langage nous surprit, et ce qu'il nous dit de son Prophète, nous parut une énigme difficile à deviner. Je vous en donnerai bientôt l'explication. Nous le remerciâmes de ses bontés, et nous nous servîmes avantageuse-

ment

ment de cette permission pour exercer nos fonctions auprès des Chrétiens, et pour avoir un accès facile auprès des Turcs, qui nous recevaient volontiers, et semblaient nous écouter avec plaisir : deux même d'entr'eux, nous avouèrent que la véritable Religion était celle des Chrétiens.

Nous eûmes dans cette petite excursion, un sujet de consolation bien sensible : c'est un de ces coups de miséricorde, qu'un Dieu infiniment bon, et qui ordonne tout pour le bonheur de ses élus, ménage quelquefois à certaines ames prédestinées.

Un Surien plus qu'octogénaire, était presque perclus de tous ses membres depuis dix-huit ans, et aveugle depuis dix : il avait une foi ardente et vive ; et depuis si long-temps étendu sur le lit de douleurs, toujours il avait supporté son mal avec une résignation et une patience admirable. Quoique ses infirmités et son grand âge lui fissent sentir qu'il touchait aux portes de la mort, il se flattait et disait même à ceux qui l'environnaient, qu'il ne mourrait point qu'il n'eût eu la consolation de voir quelqu'un des oints du Seigneur. Une si ferme confiance ne pouvait venir que de quelque pressentiment secret que lui imprimait l'Esprit Saint. Quoi qu'il en soit, dès que ce bon vieillard sut notre arrivée : voilà, s'écria-t-il, les promesses du ciel accomplies ; c'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez partir en paix votre serviteur. Il nous députa des gens de sa maison, pour nous supplier de nous trans-

porter chez lui, ne pouvant pas venir nous chercher lui-même. Nous y courûmes; nous le trouvâmes au milieu d'une nombreuse famille qu'il édifiait par sa constance, et dont il se fesait respecter par sa vertu. Il nous parla en des termes et avec des sentimens dignes d'une ame vraiment chrétienne : la Religion, mon Révérend Père, a par-tout ses héros.

Mon Père, dit-il au Missionnaire que j'accompagnais, vous êtes des Anges secourables qui portez par-tout l'instruction, la lumière et la bénédiction. Depuis bien des années je souhaitais de vous voir, et j'avais toujours espéré que sur la fin de mes jours j'aurais cette consolation. Je sens bien maintenant que c'est Dieu lui-même qui avait gravé cette douce espérance dans mon cœur. Mes vœux sont accomplis; je n'ai plus de regret de mourir : vous venez à propos pour recevoir et mes derniers soupirs, et le dernier aveu de mes faiblesses. Animez-moi dans mes combats; faites couler sur moi le Sang de Jésus-Christ; appliquez-moi ses mérites; nourrissez-moi de sa chair, et par les sacremens de la sainte Eglise Catholique, mettez le comble à ma félicité, et le sceau à ma prédestination. Je sens que je suis proche de ma fin. Quel bonheur pour un pécheur comme moi d'expirer entre vos bras; de pouvoir en expirant remettre ma conscience entre vos mains, et mon ame entre les mains du Seigneur! Hâtez-vous de me purifier par le Sacrement de pénitence, et aidez-moi à

bénir les miséricordes infinies de notre Dieu.

A ces tendres et touchantes paroles, ses fils et ses petits-fils qui étaient autour de son lit, fondaient en larmes, et je ne pus retenir les miennes. La Religion, mon Révérend Père, fait quelquefois sur nous des impressions dont nous ne sommes pas les maîtres. Le Missionnaire, aussi pénétré que nous, l'embrassa plusieurs fois, et l'exhortait à profiter de ce dernier secours que le ciel lui offrait, et à consommer le grand ouvrage de sa sanctification. Nous les laissâmes ensemble. Le malade lui fit une confession générale, souvent entrecoupée de pleurs et de sanglots. Toute la famille rentra, tous se prosternèrent ; le bon Patriarche les bénit. On le communia. A la vue de son Dieu, les transports de sa ferveur et de sa piété redoublèrent. On lui présenta un crucifix, qu'il baisait amoureusement ; et les lèvres collées sur celles de son divin Maître, il expira doucement, tranquillement dans le baiser du Seigneur. Quelle mort, mon Révérend Père ! J'en fus si frappé, que je ne pus m'empêcher de dire à toute la famille désolée : mes enfans, ou la Religion nous trompe, ou vous êtes les fils d'un Saint, et je leur fis remarquer que jamais le schisme et l'infidélité n'offraient de pareils spectacles. On nous rendit mille actions de grâces. Nous donnâmes aux autres familles chrétiennes le temps et les soins nécessaires ; mais cet événement singulier fut ce qui signala notre course apostolique ; nous ne pou-

vions nous lasser de l'admirer, et à notre retour, ce fut pendant tout le chemin le sujet de nos entretiens. Mon compagnon m'avoua que jamais en sa vie il n'avait ressenti une joie plus douce et plus pure, et que ce seul moment ne l'avait que trop bien payé de ses fatigues passées; je le crus aisément, à en juger seulement par ce qui s'était passé dans mon propre cœur.

Un Grec de cette Bourgade qui fesait voyage avec nous, et qui comme nous venait à Damas, me dit que j'avais paru curieux de savoir pourquoi Mahomet avait particulièrement recommandé les Religieux Chrétiens à ses Sectateurs: si vous voulez, ajouta-t-il, en savoir la raison, et pénétrer à fond ce mystère, je vous adresserai à un habitant de la ville où nous allons; il est en état de vous en instruire; c'est un homme savant dans la Loi, fort versé dans l'histoire du pays, et qui volontiers vous fera part de ses lumières. Il me nomma le Docteur en question; l'avis me parut bon, je ne crus pas devoir le négliger; j'étais bien aise d'éclaircir un point dont j'avais déjà ouï parler si diversement. Lorsque j'étais encore en France, et que je me disposais à ces Missions, j'avais lu avec attention ce que nos doctes rapportent et de Mahomet, et de l'Alcoran; j'avais lu en particulier l'article de Bayle sur ce Prophète. Je voulus donc me mettre au fait, et mon premier soin depuis mon retour à Damas, a été d'approfondir l'affaire. Voici ce que j'ai découvert par mes recherches,

Je me rendis chez l'homme que l'on m'avait indiqué : c'était un chrétien, et en cette qualité je l'interrogeai avec plus d'aisance et de liberté. Je le mis tout d'abord sur le point d'histoire proposé. Est-il vrai, lui dis-je, que le Prophète des Musulmans leur ait ordonné de ménager les Religieux chrétiens? Rien n'est plus vrai, me répondit-il. Mais, repartis-je, nos Français, je dis même ceux qui se piquent d'une érudition plus profonde, gardent sur cela un profond silence, et nous n'en découvrons aucun vestige dans leurs écrits. Cela peut être, dit-il : mais la chose n'en est pas moins certaine, et vous me permettrez de vous dire, qu'avec toute leur science, nous sommes en ce point plus croyables qu'eux, parce que nous avons des lumières et des pièces qu'ils n'ont pas. Au même moment il tira de ses papiers un ancien manuscrit qu'il me montra ; il était écrit en Arabe, et c'était toute l'histoire de Mahomet, racontée fort au long. Tenez, me dit-il, vous savez notre langue, lisez ; sans entrer dans une discussion inutile, et d'odieuses comparaisons, voilà de quoi terminer le différend entre vos Français et nous. Je lus ce manuscrit ou plutôt je le dévorai ; et comme je ne voulais pas me contenter de le lire une fois, je le priai de me le laisser pour quelques jours ; il y consentit de la manière la plus obligeante. En voici un extrait fidèle, du moins quant à ce qui concerne notre question. Si j'y ai trouvé quelque chose d'un autre goût, vous ne me pardonneriez pas

si je le rapportais : cela serait étranger à mon sujet : je laisse ce soin à ces auteurs qui, pour se mettre au ton de notre siècle, farcissent leurs livres de mille impiétés, de mille obcénités, et qui ne respectent ni les mœurs, ni la Religion.

Selon ce manuscrit, Mahomet était de la Mecque. Sa naissance fut obscure : comme il avait des sentimens élevés, il pensa à se tirer de la misère, et à faire fortune. Trop connu dans son pays pour pouvoir s'y distinguer, il voulait passer dans une terre étrangère. La famine qui désolait sa patrie, lui en fournit l'occasion ; il la saisit, et se joignit à une caravane de ses compatriotes, qui furent obligés de venir chercher du blé jusques dans le Hauran, parce qu'on n'en trouvait point ailleurs. Le Hauran est à deux journées de Damas du côté du midi ; c'est un canton où les terres sont extrêmement et constamment fertiles. Dans les plus mauvaises années il y croît toujours du blé en abondance, et ce blé passe pour le meilleur qui soit dans toute la Syrie. Dans cette contrée il y avait alors un Religieux nommé Sergius, homme sévère et régulier, mais entièrement dévoué à la secte, et opiniâtrément entêté des erreurs d'Arius, dont il était un des plus ardens et des plus zélés défenseurs. Parmi ces étrangers venus de la Mecque, Sergius aperçut le jeune Mahomet ; sa physionomie le frappa. Il vit un jeune homme bien fait, et qui avait dans l'air je ne sais quoi de noble et de distingué. Ses entre-

tiens le charmèrent; il lui trouva de la vivacité dans l'esprit, et il le crut capable de quelque chose de grand. Il se l'attacha, et il lui proposa de le garder chez lui pendant plusieurs années. Quand la proposition n'aurait pas été conforme à ses inclinations, le jeune Arabe l'aurait acceptée par besoin : il se fit donc, non pas le domestique, mais le disciple du Religieux Surien. Naturellement souple et pliant, il parut docile à son nouveau maître; il écouta ses leçons, et il les goûta. Né dans le sein de l'idolâtrie, il en reconnut toute l'inconséquence, et bientôt il abjura un culte grossier et superstitieux : mais il ne sortit d'un précipice que pour retomber dans un autre; et en devenant chrétien, il devint hérétique, et hérétique Arien. Les Ariens nient la Divinité du Verbe: ils veulent que Jésus-Christ soit une créature parfaite, mais toujours une simple créature. De là les grandes idées que les Musulmans ont de Jésus-Christ: ils le regardent, non pas comme un Dieu, mais comme un Prophète et comme un très-grand Prophète : c'est la remarque du manuscrit que je cite.

Instruit des vérités du Christianisme, Mahomet forma le dessein d'en instruire sa patrie, et de retirer ses concitoyens de l'abîme de l'idolâtrie où ils étaient plongés. Plein de ce projet qu'il méditait, il retourna à la Mecque. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il commença à dogmatiser; et il n'eut pas beaucoup de peine à détruire la multiplicité des Dieux.

À la loi Païenne qu'il avait abolie, il fallait en substituer une autre. Ses premiers succès l'enhardirent, et il eut l'ambition de devenir Législateur. Il était naturel qu'il choisît la loi des chrétiens; il en avait fait profession, et il en avait une teinture plus que superficielle: mais elle était trop répandue dans l'Univers; jamais il ne serait venu à bout de s'en faire passer pour l'auteur; et encore une fois il voulait passer pour Législateur. D'ailleurs il n'y trouvait rien de capable de frapper des esprits grossiers, et de flatter des cœurs sensuels. Les Juifs ne fesaient plus un corps ni de nation ni de religion; ils étaient errans et dispersés par-tout le monde. Il crut mieux trouver son compte chez eux, et il se persuada qu'en se parant de leurs dépouilles, le larcin serait moins reconnu: il eut donc recours à la loi Judaïque, et il en détacha quantité de pratiques qui composent une partie de la sienne.

Ce n'était pas assez d'avoir inventé une nouvelle religion, il fallait l'établir solidement et perpétuer ce grand ouvrage: son éloquence naturelle et le talent qu'il avait de contrefaire le Prophète, attirèrent en peu de temps beaucoup de monde à son parti. Il se trouva cependant des hommes indociles et opiniâtres qui refusèrent de l'écouter, et qui prirent la résolution de se défaire du nouveau Dogmatiste. On l'avertit de ce qui se tramait contre lui. Il se sentait assez de manége pour être Législateur, mais pas assez

de courage pour être Martyr : ainsi il prit le parti de la fuite ; et accompagné d'un grand nombre de ses sectateurs, il se retira à Médine, où il fut reçu comme un homme envoyé de Dieu.

Jusques-là il n'avait employé que la voie d'exhortation pour introduire sa nouvelle Secte : mais comme les choses n'allaient pas assez vîte conformément à ses desseins, il voulut, pour précipiter les évènemens, se servir de la voie des armes ; elle lui parut plus courte. Il se mit à la tête de quelques Arabes déterminés, et il marcha contre sa patrie. Il y fit passer au fil de l'épée tous ceux qui s'étaient opposés à son entreprise. Ce coup hardi et heureux grossit ses troupes : bientôt il se trouva à la tête d'une formidable et nombreuse armée ; il se rendit maître d'une grande étendue de pays ; il parcourut en conquérant les Provinces voisines, et il pénétra jusques dans le Hauran, où il avait paru quelques années auparavant dans un équipage bien différent. Il y retrouva Sergius son ancien maître : il eut plusieurs conférences avec lui ; il en reçut de nouvelles instructions. Ces pour-parlers alarmèrent ses disciples, ils en prirent ombrage ; et comme Sergius était un homme dur et austère, ils appréhendèrent qu'il n'engageât leur chef, à qui ils avaient juré une obéissance aveugle, à leur imposer des lois trop onéreuses. Cette crainte, peut-être mal fondée, leur fit prendre un parti violent dont Sergius fut la victime, et ils l'égorgèrent pendant la nuit.

L'histoire remarque que les auteurs du meurtre avaient fait auparavant une débauche dans laquelle il s'étaient enivrés ; que c'est la principale raison pour laquelle Mahomet a défendu le vin, dont il croyait que l'excès avait donné occasion à une action si détestable. Le manuscrit ajoute que pour honorer la mémoire de Sergius, dont le Législateur avait reçu tant de bons offices, il avait recommandé les Religieux chrétiens à ses sectateurs.

Voilà ce que j'ai lu de mes propres yeux, et ce système paraît assez vraisemblable. Serait-ce donc là le fameux testament dont parle Bayle à l'article de Mahomet, et sur lequel dans ses notes il fait une longue dissertation? Je ne saurais le croire. Il dit que ce manuscrit fut apporté de l'Orient par le Père Pacifique Scaliger Capucin, traduit en Latin par Gabriel Sionita, imprimé à Paris en 1630, à Rostoch en 1638 et à Hambourg en 1690, et que l'original trouvé dans le Monastère des Religieux du Mont-Carmel, a été mis à la Bibliothèque du Roi. Il ajoute que les sentimens des plus habiles critiques sont partagés sur l'authenticité de cette pièce ; que Grotius, Voetius, Bespiers, et plusieurs autres savans ministres la croient supposée ; que Saumaise, Hinkelman et Ricault la croient légitime. Il ne me convient point d'entrer dans ces contestations. Comme la pièce dont je parle est une pièce toute différente de ce testament vrai ou prétendu, je m'en tiens à ce que j'ai lu ; et je suis per-

suadé qu'Elmacin avait vu quelque manuscrit semblable, puisqu'il raconte, en écrivant la vie de Mahomet, que selon les histoires que les Chrétiens ont en main, ce Législateur leur fut et favorable et affectionné ; ce sont ses propres termes, que rapporte M. Saumaise : *Narrat Almachinus in vita Mahumedis ex historiis Christianorum, addictum illum fuisse Christianis et benevolum.* Je finis par ce petit trait d'érudition. Il est permis à un Jésuite Missionnaire de s'en mêler, sur-tout quand il s'agit de l'honneur et de la gloire de la Religion. Je suis, etc.

Pour confirmer ce que vient de dire le Missionnaire de Damas, de la tolérance des Turcs instruits, et du respect qu'ils ont pour le Christianisme, on ne trouvera pas mauvais qu'après cette lettre nous donnions au Public la lettre qu'écrit à sa sœur un Missionnaire de Constantinople au sujet d'une cérémonie de Religion qui se fait tous les ans avec éclat au milieu même de cette capitale de l'Empire Ottoman.

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Je connais trop votre zèle pour la Religion et l'intérêt particulier que vous prenez à tout ce qui la regarde, pour ne pas vous faire part avec empressement de l'édifiant et touchant spectacle dont je viens d'être témoin. Le croiriez-vous, ma très-chère Sœur? au milieu même de Constantinople les Catholiques font des processions solennelles aussi tranquillement et aussi librement qu'au milieu de Paris.

Je vais vous raconter tout simplement ce que j'ai vu. Au reste le merveilleux de cette cérémonie, toute auguste qu'elle est, ne consiste pas tant dans sa magnificence, que dans la liberté avec laquelle elle se fait, et dans le respect dont les Turcs même qui la voient paraissent pénétrés.

Nous avons chez nous une confrérie de Sainte-Anne, qui est établie depuis cinq à six siècles, et qui a passé dans notre Eglise depuis trente ou quarante ans : c'est une antiquité respectable. Cette confrérie a des priviléges assez singuliers. Les Confrères ont droit de chanter l'Evangile avec une étole comme les Diacres, et de prendre du vin dans des vases le jour de Pâques, après avoir communié. Elle n'était autrefois composée que des plus notables Catholiques du pays ; mais depuis plusieurs années, MM. les Négocians Français et Vénitiens y sont entrés et lui donnent un nouveau lustre ; cette circonstance est remarquable. Ordinairement dans le Christianisme ces sortes d'établissemens de piété s'affaiblissent à mesure qu'ils s'éloignent de leur origine, et la successsion des années n'a servi qu'à relever l'éclat de celui-ci.

Elle possède un riche trésor qu'elle a toujours conservé malgré toutes les révolutions arrivées et dans cette ville et dans cet Empire. Ce trésor est une épine de la couronne qui fut mise sur la tête de Jésus-Christ. Cette précieuse Relique est vérifiée par les certificats et les pièces les plus authentiques, et c'est elle qui a donné occasion à la procession dont je

vous parle. Cette procession se fait depuis long-temps la nuit du Samedi-Saint au jour de Pâques. En voici tout l'ordre et l'arrangement.

Elle sortit de notre Eglise vers les deux heures du matin, et n'y rentra qu'à quatre : jugez du tour qu'elle fit. Une nombreuse troupe de violons, de hautbois, de trompettes, de cors-de-chasse choisie dans les Palais des Ambassadeurs, marchait à la tête, et fesait retentir toute la ville du bruit des instrumens. Tout cela précédait trois riches bannières qui étaient environnées et éclairées par une vingtaine de torches allumées. Les bannières étaient suivies de tous les confrères, au nombre d'environ deux cens qui marchaient deux à deux, et qui portaient tous un flambeau. Leur habillement consiste dans une espèce d'aube d'une toile blanche et fine. Il y avait au milieu des rangs, à une distance raisonnable, deux chœurs de musique à la façon du pays, qui ne laisse pas d'avoir quelque chose d'assez harmonieux et d'assez agréable : ils se répondaient l'un à l'autre, après avoir laissé aux instrumens le temps de se faire entendre.

Paraissait ensuite un autel portatif magnifiquement orné, entouré d'une cinquantaine de cierges, et de presqu'autant de flambeaux. Sur cet autel s'élevait une résurrection, dont le travail m'a paru assez beau lorsque je l'ai examiné de près. C'est une image de Jésus-Christ ressuscité, qui est placée dans une espèce de rotonde, dont le dôme est soutenu

par plusieurs colonnes. Le tout est d'argent, et a dû coûter beaucoup. On voyait autour de cet autel huit gros fanaux dorés et ornés de sculpture ; tout cela fesait un très-bel effet.

Venait après cela le Clergé composé des Cordeliers, des Recollets, des Trinitaires, des Dominicains, tous en chappes, et des Jésuites en manteaux longs.

Le dais, qui est d'un beau damas blanc à grandes fleurs d'or avec une magnifique crépine, était porté par le Prieur et les trois principaux officiers de la confrérie habillés de blanc comme le reste des confrères. C'était moi qui avais l'honneur de porter la sainte épine, et j'étais en chappe avec une écharpe brodée d'or. Cette Relique qui consiste en une petite branche revêtue d'or, est enfermée dans une coupe de cristal, dont le couronnement et le pied sont de vermeil. Le dais était environné de quelques Prêtres en dalmatiques, d'un grand nombre de flambeaux et de quatre confrères qui portaient de grands vases d'argent remplis d'eau rose dont ils arrosaient continuellement les assistans. Cette odeur mêlée avec celle des parfums qu'on brûlait sans cesse dans plusieurs encensoirs, embaumaient toutes les rues par où l'on passait, et qui étaient bordées d'un peuple infini. La procession était fermée par une vingtaine de confrères, et par les principaux officiers des palais qui tous avaient un flambeau. Il ne fesait pas le moindre vent, et le ciel était on ne peut pas plus serein ; jugez si tout était bien éclairé.

Tous les Ambassadeurs qui sont ici, sans même en excepter ceux d'Angleterre et de Suède, s'étaient rendus dans différentes maisons pour voir passer cette procession. M. le Marquis de Villeneuve qui est le nôtre, et qui se distingue autant par sa rare et solide piété que par son zèle ardent à soutenir et à étendre la Religion, vint avec Madame son Epouse dans notre Eglise, où la Messe fut chantée en musique. Notre Eglise qui est, à ce que je crois, la plus belle que les Catholiques aient dans tout le pays, était toute tendue de drap d'ors et d'argent fournis par le Prieur de la confrérie qui est un riche marchand Vénitien.

Les Arméniens, que notre Ambassadeur a su intimider par son autorité, et qu'il a tellement gagnés par ses caresses, qu'on a quelque lieu d'espérer de les voir bientôt réunis à nous, avaient demandé avec instance que la procession se détournât pour passer devant une de leurs Eglises : on leur accorda cette grâce d'autant plus aisément que l'Evêque de cette Eglise est Catholique dans le cœur ; qu'il n'attend qu'une occasion favorable pour se déclarer entièrement, et qu'il l'aurait déjà fait, si on ne l'avait engagé à différer encore quelque temps cette démarche, afin que n'étant point suspect, il pût travailler plus efficacement à la réunion. Il reçut donc la procession lorsqu'elle passa devant son Eglise : il était en chappe et en mître ; plusieurs Prêtres de son clergé l'accompagnaient, et étaient précédés par une

cinquantaine de flambeaux. La procession s'arrêta quelques momens. Un de nos Diacres chanta l'Evangile du jour, et l'Oraison du Patron de cette Eglise. Ce Prélat s'approcha ; je lui présentai la sainte épine, et il la baisa. A cette station l'eau rose ne fut point épargnée ; on la répandait avec profusion, et l'on jetait des fleurs en si grande quantité, que je fus obligé de tenir long-temps les yeux fermés. On dit que sur le passage les Turcs même en jetèrent beaucoup par leurs fenêtres. Comme je ne l'ai point vu, je ne puis vous garantir la vérité de ce fait.

Voilà, ma très-chère Sœur, une cérémonie qui, sans doute, vous surprendra. Je suis bien persuadé que vous ne vous seriez jamais imaginée que la Religion eût une plus grande liberté parmi les Turcs qu'en Angleterre et en Hollande. Tout se passa avec une piété et une modestie qui surpassent de beaucoup celles de toutes nos processions d'Europe ; et les Chrétiens, quelquefois si dissipés au centre du Christianisme se font un devoir de paraître plus recueillis sous les yeux de l'infidélité, pour donner une plus grande idée et de la majesté du Dieu qu'ils adorent, et de la sainteté de la Loi qu'ils professent. Je ne doute pas que cette petite relation ne vous fasse plaisir, et à tous ceux qui s'intéressent à la gloire de notre sainte Religion. Je suis, etc.

LETTRE DU P. GURYNANT.

De Damas, le 4 Novembre 1739.

UN soulèvement général arrivé dans cette ville, a été sur le point de causer la ruine de notre Mission, et nous a attiré les plus cruelles vexations de la part des Turcs et des schismatiques. Il prit naissance sur la fin de l'année 1738. Soliman Bacha ayant été employé dans la guerre que le Grand-Seigneur avait avec l'Empereur, on lui donna pour successeur Hussem Bacha. Cet Officier, accoutumé à piller dans les villes qu'il avait gouvernées, telles que Tripoly, Alep, etc. comptait d'accroître considérablement ses richesses dans ce nouveau gouvernement. Mais il ne connaissait pas le génie des habitans de Damas, qui sont naturellement fiers, arrogans, et ennemis de toute domination un peu dure. Il le connut bientôt à ses dépens.

La scène commença un Vendredi ; je remarque cette circonstance, parce que ce jour-là est chez les Turcs, ce que le Dimanche est parmi les Chrétiens. Ils vont régulièrement à leur Mosquée sur le midi, sur-tout pendant le temps du *Ramadan*, ou de leur jeûne. Leurs *Chaïks* ou leurs Prêtres crièrent à l'ordinaire du haut d'une tour faite en forme de clocher, pour inviter le peuple à la prière, et tandis que chacun, occupé au-dehors à se laver et à se purifier, attendait

le moment où il fût permis d'entrer, on ferma tout-à-coup les portes, et les Chaïks s'étant présentés : « Retirez-vous, dirent-ils, il n'y » a point aujourd'hui de prière ; celle qui » part d'un cœur aigri et envenimé n'est point » agréable à Dieu ; allez venger l'honneur du » Prophète, vengez ses lois, et faites tout » ce qu'un saint zèle vous inspirera ».

A peine eurent-ils parlé qu'on courut aussitôt aux armes ; on n'entendit bientôt dans toutes les rues et les places de la ville que des coups de fusil, et des cris confus d'une populace en fureur. Cependant les Grands s'assemblent, ils vont chez le Muphti pour l'engager à prendre part à cette émeute, et sur le refus qu'il en fait, la porte de sa maison est fracassée, et deux de ses domestiques tombent morts en sa présence. Il ne balance plus, et se laisse entraîner au torrent. Les Grands vont de là aux Tribunaux, et font défenses à toutes les Cours de connaître d'aucune affaire jusqu'à nouvel ordre.

Peu après on vit les Prêtres et le Pontife, les Magistrats et les Grands, marcher dans les rues en habit de cérémonie, tenant leurs mains sur la tête en signe de deuil et de tristesse. Ce spectacle eut tout l'effet qu'on s'en était promis, le peuple en devint plus furieux, et d'abord cinquante à soixante personnes des gens attachés au Bacha furent massacrées.

Le carnage aurait été plus grand, si le bruit ne s'était répandu que le Bacha s'était sauvé de son sérail par une porte dérobée ; les esprits se calmèrent, et le reste du jour fut

tranquille. Le Bacha en fut informé, et dès le soir même il revint à son palais. Il envoya chercher l'Aga des Janissaires et l'Aga des Quapigouls, qui refusèrent d'obéir sur l'heure, et qui n'allèrent le trouver que le lendemain. Dès qu'ils parurent : « Pourquoi, » leur dit le Bacha en colère, ne contentez-» vous point vos troupes ? Je saurai bien vous » en faire repentir ; qu'on ferme les portes » du palais ». On exécutait ses ordres, lorsqu'un domestique vint lui dire à l'oreille, que le canon du château était braqué contre le palais, et qu'on se préparait à y mettre le feu.

A cet avis il baissa le ton, et parla d'accommodement. Les deux Agas parlèrent haut à leur tour, et lui dirent qu'il n'avait point de paix à espérer de la part de la Ville, qu'aux conditions suivantes. 1.° Qu'il restituât les neuf cens bourses qu'il avait reçues depuis son arrivée à Damas. 2.° Qu'il renvoyât de son service une partie de ses troupes. 3.° Qu'il s'engageât par écrit de ne molester personne durant le temps de son gouvernement. 4.° Enfin, que ce jour-là même il élargît les prisonniers. Il promit ce qu'on voulut, pourvu qu'on mît bas les armes, et qu'on ouvrît les boutiques à l'ordinaire.

Quoique tout parût tranquille, on ne laissa pas de part et d'autre de se tenir sur ses gardes. Bien en prit aux habitans ; car trois jours après la parole donnée, le Bacha, suivi de quatre mille hommes, entra sur le minuit dans un faubourg dont il avait le plus de

sujet de se plaindre, et il le mit au pillage, saccageant, brûlant les maisons, et tuant tous ceux qui fesaient quelque résistance. L'allarme se communiqua en peu de temps à la Ville, on s'assembla au plutôt, et en si grand nombre, que le Bacha, après la perte d'une partie de ses troupes, n'eut d'autre ressource que de gagner en hâte le sérail et ensuite la campagne.

Le tumulte ne fut pas moins grand après l'évasion du Bacha. Qu'on s'imagine de quoi est capable un peuple sans frein, violent, indiscipliné, qui n'entend la voix de personne, qui ne suit dans son emportement d'autre guide que sa passion et sa fureur, et qui est ennemi déclaré de tout ce qui porte le nom de Chrétien.

Dès qu'on apercevait des Chrétiens, on maudissait leur foi, et on leur attribuait d'avoir attiré tant de malheurs sur la Ville; on forçait leurs maisons, on les pillait, et ils étaient trop heureux qu'on ne leur arrachât pas la vie : la frayeur causa la mort à plusieurs Dames, et d'autres aimèrent mieux périr de la main de ces furieux, que de consentir aux violences qu'on voulait leur faire. J'ai eu souvent le pistolet appuyé contre ma poitrine, et le sabre levé sur ma tête. Un jour les fenêtres de notre maison furent criblées de coups de fusil, et les balles tombèrent à mes pieds. Une autrefois ils allumèrent un grand feu à la porte des Franciscains, pour les brûler dans leur hospice : le feu ne s'éteignit que par une espèce de miracle. Je serais

infini, si j'écrivais dans le détail toutes leurs cruautés. Je reviens au Bacha.

Le Bacha échappé de la ville alla visiter Naplou, Jérusalem, et les autres villes de son gouvernement, pour lever les tributs accoutumés, et se préparer au voyage de la Mecque. On sait que tous les ans un grand nombre de Turcs, soit par principe de religion, soit par raison d'intérêt, font le pélerinage de la Mecque, où, selon leur tradition, repose le corps de leur Prophète Mahomet. Damas est le rendez-vous général de l'Empire : on y rassemble les caravanes de Constantinople, de la Turcomanie, de la Perse, sans parler de celles des autres pays les plus voisins.

Quand tout est rassemblé, et qu'on a ramassé les provisions de bouche pour un voyage de plus de deux mois dans des déserts stériles, on se met en route, ce qui arrive régulièrement toutes les années, quinze jours après le Ramadan. Le Bacha de Damas est le maître et le conducteur de la caravane. C'est à lui à donner les ordres pour la marche et pour le séjour, à vider les différends qui s'élèvent, à la garantir des Arabes, qui ne cessent de la harceler depuis son départ jusqu'à son retour.

Pendant que le Bacha parcourait les villes de son gouvernement, les habitans de Damas pensaient sérieusement à lui fermer l'entrée de leur ville. Pour cela ils fortifièrent les endroits faibles de leurs murailles, ils relevèrent ceux qui étaient abattus, ils amassèrent

des provisions de guerre et de bouche, et se mirent en état de soutenir le siége, au cas que Hasen Bacha vînt les attaquer avec les forces de plusieurs Bachas réunis, comme le bruit en courait. Ils avaient pris une autre précaution qui ne leur réussit pas : ils avaient fait présenter à la Porte un manifeste raisonné et justificatif de leur conduite; mais ils apprirent vers ce temps-là, qu'il avait été arrêté par le Grand-Visir, protecteur du Bacha sa créature, et qu'il n'était pas parvenu jusqu'à sa Hautesse.

Ces nouvelles les intimidèrent pendant quelque temps, de sorte qu'ils ne s'opposèrent point à l'entrée du Bacha dans la ville. Des quatre conditions qu'elle avait exigées, deux étaient remplies : il avait rendu la liberté aux prisonniers, et congédié ses troupes ; c'est ce qui le rassura, et l'enhardit à loger dans son palais. Mais depuis la mi-Décembre qu'il arriva, jusqu'à la fin de Janvier qu'il en partit pour la Mecque, il n'osa jamais se montrer en public, ni même nommer quelqu'un pour gouverner en son absence.

Durant cette anarchie, laquelle ne favorisait que trop les mécontens, qui y trouvaient leur compte, les troubles ne discontinuèrent point ; ils subsistaient encore au retour de la caravane. Alors le Bacha pressé par les Arabes, qui de dessus les montagnes, et par des chemins impraticables, ne cessaient point d'inquiéter les pélerins, eut recours à ses troupes licenciées, et s'engagea par écrit à procurer leur retour à Damas. Cinquante mille

hommes bien armés, qui sortirent de la ville, lui apprirent à ne pas donner si aisément des paroles. Il fut obligé d'en venir à des pourparlers qui durèrent deux jours, pendant lesquels les pélerins, au nombre de quinze à vingt mille, firent halte. Tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'il serait permis à ses troupes de camper près de la ville pendant trois jours, qu'on leur accordait pour retirer leurs femmes et leurs effets : mais que ces trois jours expirés, s'ils ne décampaient pas, on leur courrait sus comme auparavant.

Ce nouvel échec décrédita tout-à-fait Hasen Bacha. Caché dans son sérail, haï de ses troupes, bafoué de ses sujets, sans pouvoir et sans autorité, il n'avait plus que le titre et le nom de Bacha. Quand il s'agissait de quelque affaire, dont la connaissance lui appartenait, Achmet abdel Brédi, homme de fortune, mais qui avait l'esprit entreprenant et intrépide, l'évoquait aussitôt à son tribunal, et prononçait des arrêts d'un ton qui se fesait obéir.

Cependant le Bacha entretenait de secrètes correspondances avec le Gouverneur du château, qui était bien fourni d'artillerie, et qui par sa situation commandait la ville et les environs : si ce fort lui eût été livré, il devenait le maître absolu. Les Quapigouls, sur le simple soupçon qu'ils eurent de cette intelligence, arrêtèrent leur Aga, se saisirent des portes, et le constituèrent prisonnier. Le signal fut aussitôt donné, et en peu de temps tous les révoltés se rassemblèrent, et coururent droit

au sérail. Les troupes du Bacha se défendirent d'abord avec courage ; elles attaquèrent ensuite, et repoussèrent à leur tour. Le lendemain le combat recommença avec la même furie de part et d'autre , et la victoire indécise ne se fixa en faveur des habitans, que sur la fin du troisième jour. Le nombre des morts fut à-peu-près égal. On regretta dans la ville sur tous ceux qui périrent , Achmet abdel Brédi, que son mérite et sa valeur avaient fait le chef des révoltés.

Tandis que la ville en deuil dressait aux mânes de son héros un superbe mausolée , et l'invoquait par des hymnes et des cantiques comme le père et le libérateur de la patrie , le Bacha dont le Palais avait été fort endommagé par le canon du château, s'enfuit pour la troisième fois. Mais le moyen de subsister à la campagne ! Sa fuite précipitée ne lui avait permis que de penser à mettre sa vie en sûreté : son unique ressource fut de lever des contributions, et c'est ce qui mit le comble à son malheur.

Les paysans des environs de Damas venaient continuellement à la ville, pour se plaindre que la campagne était ravagée par Hasen Bacha. Leurs plaintes furent écoutées , on consulta le Muphti, qui après de mûres délibérations, décida que la Loi permettait de se défaire d'un ennemi de Dieu et des hommes , qui en voulait au bien et à la vie de ses frères. Dès l'heure même on se prépara à partir.

Le Muphti, les Commandant et Officiers subalternes,

subalternes, les principaux membres de la justice, les plus distingués de la bourgeoisie suivis de quarante mille hommes d'élite, se mirent en marche et arrivèrent le lendemain au lieu où l'on assurait qu'était le camp du Bacha. Sans donner le temps aux troupes de se reposer, on les partagea en différentes colonnes, dont les unes s'emparèrent des hauteurs, et les autres s'étendirent dans le vallon : mais ces mesures furent inutiles ; le Bacha avait appris ce qu'on tramait contre lui, et dès la veille il s'était retiré avec tant de célérité, que six cens chevaux détachés après lui ne purent jamais l'atteindre.

L'ennemi était loin, mais la ville n'en fut pas plus tranquille : le tumulte y régna à l'ordinaire, et l'on ne discontinua point de piller et de maltraiter les Chrétiens. Ce ne fut qu'au mois d'Octobre, qu'Osman Bacha étant venu prendre possession de ce Gouvernement, le bon ordre commença à s'y rétablir et nous vaquâmes plus librement aux fonctions de notre ministère. Mais nous ne sommes pas pour cela délivrés d'inquiétude. Outre que nous n'avons point ici, comme ailleurs, un Consul et une nation Française qui nous soutiennent, nous avons à traiter avec des peuples qui abhorrent le nom de Franc, et qui dès la naissance de l'Eglise ont persécuté les hommes Apostoliques. On sait que l'Apôtre saint Paul, pour fuir leur persécution, fut obligé de se cacher, et de se retirer de leur ville. Aussi puis-je assurer que pendant trois ans que j'y ai demeuré, il ne s'est guères passé

de semaines, que nous n'ayons eu beaucoup à souffrir de la part des Turcs et des Schismatiques.

LETTRE

D'un Missionnaire d'Alep, sur le Ramadan des Turcs, sur la Pâque des Chrétiens, et sur les principales circonstances de son voyage.

A Alep, en Syrie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Je me suis engagé à vous faire part de ce que je trouverais de plus curieux et de plus remarquable dans les différentes contrées que je serais obligé de parcourir. Pour satisfaire à mes engagemens, voici le système que je me suis proposé de suivre. Dans les voyages, je me contente d'examiner attentivement la position des lieux, la situation des villes, la différence des climats; mais quand je suis une fois fixé dans quelque endroit, les usages du pays, les coutumes des peuples, sur-tout en ce qui concerne la Religion, font mon étude particulière; étude qui remplit les momens de loisir que me laissent mes occupations essentielles; étude que je ne crois pas indigne d'un Missionnaire. Vous êtes Français, vous êtes Jésuite; je suis sûr que ce que je vais vous

raconter vous fera plaisir. Les mœurs étrangères rapprochées des mœurs Françaises, doivent flatter notre nation, et notre sainte Religion ne peut que gagner beaucoup, quand on la compare aux autres Religions; toujours elle tire un nouvel éclat de ce parallèle, ou, si vous voulez, de ce contraste qui lui est si glorieux. Vous pouvez compter sur la fidélité de mon récit; je ne vous dirai rien dont je n'aie été témoin, et que je n'aie vu de mes propres yeux. Je ne sais ce que c'est ni que d'inventer, ni que d'exagérer, ni même que de hasarder. Vous me permettrez de finir cette Lettre par quelques aventures de mon voyage; elles vous feront connaître jusqu'où les Infidèles portent la superstition, et jusqu'où les Missionnaires doivent porter la patience; du moins elles vous attendriront sur l'état pitoyable où se trouve le Christianisme dans l'Orient, et sur le malheureux sort de tant d'ames infortunées, qui avec les meilleures dispositions du monde pour le salut, périssent faute de secours. Je commencerai par la comparaison du Carême des Turcs et du Carême des Chrétiens, des Pâques Chrétiennes et des Pâques Turques.

Le grand Ramadan, ou le Carême des Turcs, est une pratique solennelle de Religion, prescrite par l'Alcoran; il dure un mois tout entier, ou pour parler le langage du pays, une lune tout entière. Avec la teinture qu'avait Mahomet de la religion Chrétienne, il n'est pas étonnant qu'il ait assujéti ses disciples à cette Loi. Les fausses Religions

se font souvent honneur d'imiter du moins en quelques points la véritable. C'est ordinairement le temps de l'hiver qu'on choisit pour ce jeûne ; vous en verrez dans la suite la raison, et combien la briéveté des jours, et la longueur des nuits adoucissent cette pratique. Cette année on y a consacré dans cette ville la lune de Janvier. Dès que la lune de Décembre cessa de paraître, on tira du château quatre coups de canon à trois heures après midi, pour avertir les Musulmans que le grand Ramadan commençait le lendemain. Voici la manière de jeûner. Le matin, dès qu'on peut distinguer un filet blanc d'avec un filet noir, il n'est plus permis ni de boire, ni de manger, ni de prendre la pipe jusqu'après le coucher du soleil. Cette circonstance du filet blanc et du filet noir prise à la lettre, donne à ceux qui n'ont pas la vue bonne un avantage sur les autres, et ils en profitent sans scrupule. Dès que le soleil est couché, ceux qui sont chargés d'avertir le peuple pour la prière, et dont la voix sert de cloches dans toute la Turquie, poussent des cris effroyables du haut de toutes les Mosquées ; à ce signal on reprend la pipe, et l'on commence à manger. Ce premier repas est ordinairement assez léger ; il est suivi de promenades, d'assemblées, et de toutes sortes de divertissemens. On court les rues, par-tout on y voit des lampes allumées, les portes même de la ville sont ouvertes, on se croit tout permis parce que l'on jeûne, et cette pénitence semble autoriser les plus grands désordres. Aussi les Chrétiens

disent-ils que les Turcs sont alors à demi-fous, et ils sont plus que jamais sur leurs gardes pour n'avoir aucun démêlé avec les Musulmans, bien persuadés qu'ils n'en auraient aucune justice, s'ils en avaient été maltraités.

Après ces courses nocturnes, chacun rentre chez soi, et quelques heures avant qu'on puisse distinguer le filet blanc d'avec le filet noir, on fait un grand repas. Là se trouvent réunies l'abondance et la délicatesse des viandes, et l'on réserve pour ce temps du grand Ramadan tout ce qu'il y a de plus succulent et de plus délicieux. Vous m'avouerez que c'est là une plaisante manière de jeûner. Quand vous demandez à un Musulman pourquoi il se fait servir tant de mets exquis et recherchés : c'est que je jeûne, dit-il; si je ne jeûnais pas, mon repas serait plus frugal, mais il faut me soutenir. Après ce grand repas, dès que le soleil paraît, la plupart se couchent, non pas dans leurs maisons, mais sur des divans qui sont placés au-devant de leurs maisons, afin que tout le monde soit témoin de leur pénitence, et ils ne paraissent guères en public qu'après midi, à moins que des affaires indispensables n'interrompent leur repos : c'est-à-dire que toute l'austérité du jeûne consiste et à faire meilleure chère et à faire le jour de la nuit. Vous connaissez en Europe bien des gens, sur-tout dans un certain monde, qui pratiquent cette espèce de jeûne presque toute l'année, et qui ne prétendent pas se mortifier.

Nos jeûneurs ont un grand soin de se défi-

gurer par un masque affreux de sévérité et de mélancolie ; ils marchent lentement, ils ne se montrent qu'avec un air abattu et un visage exténué, à qui ils donnent le tour qu'ils veulent, et dans ces sortes de grimaces les plus mal-adroits sont assez habiles pour réussir dès la première fois. Les féliciter alors sur la fraîcheur de leur teint, sur leur embonpoint, sur leur bonne santé, ce serait leur faire un fort mauvais compliment ; ils veulent à quelque prix que ce soit paraître pénitens.

Jamais la justice n'est plus mal administrée que pendant le temps de ce grand Ramadan : le jeûne assure aux coupables une espèce d'impunité. Quand un homme maltraité en appelle un autre en justice ; quand il le dénonce et l'accuse devant le Cadi, cet équitable Juge répond à l'accusateur : il est vrai qu'il t'a maltraité, mais le pauvre homme jeûne. Vois son visage, il fait pitié ; il est si faible qu'il mourrait au premier coup de bâton. Le jeûne nous affaiblit le corps et l'esprit, je ne sais presque où j'en suis moi-même : la défaillance nous fait tourner la tête ; il était apparemment à demi fou quand il t'a fait ce mauvais traitement. Que veux-tu que je lui fasse ? Je t'en fais toi-même le Juge : le voilà sans forces et presque prêt à tomber de faiblesse. Veux-tu que je le fasse expirer sous les coups ? Ce serait une cruauté. L'accusateur, si c'est un Chrétien, fait semblant d'être persuadé par ces raisons, et s'il n'est pas satisfait de ce procédé, il a du moins la conso-

lation de s'être plaint. Si c'est un Musulman, il est plus que convaincu de la solidité des raisonnemens du Cadi, parce que lui-même joue dans la comédie le personnage de jeûneur. Ainsi se terminent communément les procès dans ce temps de pénitence, sur-tout si l'accusé trouve le moyen de faire passer secrètement quelque somme d'argent entre les mains de son Juge : cette somme attire infailliblement la compassion sur son épuisement et sa prétendue faiblesse. Il se trouve cependant quelquefois des gens de mauvaise humeur, qui ne se contentent pas de ces raisons, et qui veulent absolument une satisfaction proportionnée, mais quelquefois aussi ils en sont mauvais marchands, et c'est ce qui arriva le Carême passé.

Un Turc traduisit devant le tribunal public un autre Turc, dont il avait reçu un affront sanglant. Le Juge gagné penchait vers la clémence ; et pour être autorisé à ménager le coupable qu'il protégeait et qu'il voulait sauver, il fit beaucoup valoir la raison tirée du jeûne. Elle ne parut pas à l'accusateur une raison suffisante, il s'obstina à soutenir que l'accusé était en état de supporter la punition méritée ; il élevait la voix, et parlait avec beaucoup de feu et de vivacité. Le Cadi qui ne pouvait opposer à ses représentations rien de raisonnable, y répondit d'une manière singulière, mais efficace. Ah, ah, lui dit-il, tu as la poitrine bien forte, toi ! apparemment que tu ne jeûnes pas comme nous, puisque tu parles tant, et que tu ne sens pas

la faiblesse que nous éprouvons; et sur le champ il lui fait donner la bastonnade comme à un prévaricateur de la Loi de Mahomet, dont il ne gardait pas le grand Ramadan. L'argument n'était pas juste, mais il était péremptoire, et le pauvre malheureux ne put y répondre que par ses cris.

A ces trente jours de pénitence succèdent trois jours de réjouissance, qu'on annonce également au peuple par quatre coups de canon. Dès la veille on commence à dresser dans tous les bazars, et dans toutes les places, des Divans, chargés de tapis et de carreaux. C'est là qu'on mange en public; c'est là qu'on reçoit les visites; c'est là qu'on se place pour voir à son aise ceux qui se font branler avec des cordes qui sont attachées des deux côtés aux fenêtres du dôme, et qui descendent jusqu'à terre: ce spectacle est le plus couru, et il tient presque lieu de tous les autres jeux. Ce qu'il y a de commode, c'est qu'il n'en coûte rien pour être spectateur, et que pour son argent on peut être à son tour acteur si l'on veut.

Deux Turcs mettent l'acteur sur un ais en triangle, dont chaque coin est soutenu par quatre cordes; dès qu'on lui a donné le mouvement, on joue des trompettes et d'autres instrumens barbaresques, dont le son se mêle avec celui des tambours qui font comme la basse de la musique: dans l'espace de quelques momens l'homme se trouve élevé jusqu'à la voûte, dont la hauteur égale celle de nos Eglises de France les plus exhaus-

sées. Dans cette position, les plus hardis et les plus habiles se prennent avec les pieds à des cordes attachées en travers; alors ils quittent leur siége, ils se roulent sur ces cordes quelque temps, puis avec le secours d'autres cordes ils descendent jusqu'à terre; la musique cesse, et fait place aux battemens de mains et aux applaudissemens des spectateurs. Il y a des branles moins élevés pour ceux qui ont moins de force et de courage. Il n'en coûte qu'un tiers de piastre ou vingt sous de France pour se donner ainsi en spectacle au public. Un Aga préside à ces jeux, et reçoit l'argent. Voilà l'amusement des personnes d'un certain âge : les jeunes gens n'en sont pas exclus, ils ont aussi les leurs. On place des roues d'une circonférence immense, dont le bas n'est qu'à un pied de terre, et le haut à égale distance de la voûte; elles sont garnies d'un nombre infini de chaises sur lesquelles sont assis les garçons et les filles depuis dix ans jusqu'à seize. La roue tourne avec beaucoup de rapidité, et les chaises, qui suivent son mouvement, se tiennent toujours droites, et, sans pencher, font voir ces enfans successivement sous les pieds et sur la tête les uns des autres. Il y a outre cela de petits tours composés de planches en ligne horizontale, et qui roulent sur un pivot; dans ces petits tours, comme dans autant de petites niches, sont placés les enfans au-dessous de dix ans, et ils passent rapidement en revue devant toute l'assemblée. Voilà quelle est la principale

occupation des Musulmans pendant ces trois jours, depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, et voilà ce que j'ai appelé les Pâques Turques. Je vous assure que ces branles, ces roues, ces cordes, ces croix horizontales, le bruit effroyable des machines, et le mélange de tant de voix confuses, font un spectacle qui donne plus d'horreur que de plaisir. Ah, que ces Pâques sont bien différentes des Pâques chrétiennes! Commençons par le Carême qui les précède.

Nous sommes ici presque aux portes de la fameuse Antioche où saint Pierre établit d'abord et la Chaire de vérité et le Siége Apostolique. Vous savez que cette ville fut la première de toutes les villes de l'Univers qui eut le bonheur et la gloire de voir naître dans son sein des adorateurs fidèles, et de renfermer un peuple chrétien dans l'enceinte de ses murs. Docile à la voix des Apôtres, ils lui transmirent leur esprit, elle en suivit les règlemens; ce fut d'eux qu'elle apprit la manière de célébrer les fêtes, et toutes les autres pratiques de la Religion. Bientôt toutes les villes d'alentour se formèrent sur elle; et comme Alep (autrefois appelée *Hiérapolis* et ensuite *Béroué*) en est la plus proche, c'est de toutes les villes d'Asie celle qui s'est conformée le plus exactement et le plus religieusement à ses traditions et à ses coutumes : elle a même cet avantage sur toutes les autres, que jamais l'exercice de la religion n'y a été interrompu; c'est ce qui rend ses traditions plus sûres et ses pra-

tiques plus respectables. Quoi qu'il en soit, on y observe un jeûne fort austère, et l'on y fait un Carême fort rigoureux.

Les Maronites suivent l'usage de l'Eglise Romaine; mais les Grecs, les Arméniens, les Suriens ne commencent à manger ou à boire qu'à trois heures après midi, et ils ne mangent ni poisson, ni fromage, ni beurre, ni lait, ni huile; et à l'abstinence de ces mets les Arméniens ajoutent encore celle du vin. Au reste on ne parle jamais de dispense : les enfans de dix à douze ans, les vieillards de soixante-dix à quatre-vingts ans, jeûnent comme les autres; les nourrices et même les femmes enceintes se croient assujéties aux mêmes lois, et l'on ne voit point qu'il en arrive aucun accident fâcheux. Enfin ils sont persuadés que nulle incommodité ne peut dispenser de cette obligation. Malades à l'extrémité, s'ils sont obligés de prendre quelque nourriture pour se soutenir dans leur faiblesse, en rompant le jeûne, jamais ils ne rompent l'abstinenee. Si par hasard ils ont mangé un œuf pendant leur maladie, c'est, selon eux, un péché presque impardonnable, dont ils n'osent se confesser, et dont on a bien de la peine à leur donner l'absolution. Un médecin qui au commencement du Carême viendrait leur défendre de jeûner, ou leur ordonner de faire gras pour conserver leur précieuse santé, ne ferait pas fortune; on le regarderait, je ne dis pas seulement comme un prévaricateur, mais comme un monstre, et comme un ministre

du démon : on en aurait horreur, et on le fuirait. Voilà jusqu'où les Orientaux portent la sévérité dans les sentimens et dans la pratique.

Vous me demanderez maintenant comment font les Anglais et les Hollandais : ici, comme en Hollande et en Angleterre, ils n'observent ni jeûne, ni abstinence, mais on en est scandalisé : les gens du pays disent qu'ils ne sont pas chrétiens, et les Turcs eux-mêmes les regardent comme des gens sans religion. Ils sont quelquefois sensibles à ces reproches, et ne pouvant les soutenir, plusieurs d'entr'eux, pendant le Carême, ne mangent de la viande qu'en secret. Ceux qui sont de bonne foi, avouent qu'ils sont fort étonnés de voir que la religion de tous les chrétiens d'Orient ne ressemble presque en rien à celle dont ils font profession. Cette différence marquée nous donne un grand avantage sur eux. C'est, leur disons-nous, c'est aux temps heureux du Christianisme naissant que vous voulez qu'on remonte pour justifier les traditions ; c'est aux quatre premiers siècles de l'Eglise que vous en appelez : demandez à tous ces peuples qui vous environnent, ils vous répondront que dans toutes leurs pratiques, qui sont les nôtres, ils ne suivent que les traditions apostoliques ; traditions qu'ils ont reçues de la fameuse Antioche, qu'ils regardent comme leur mère. Cette objection embarrasse nos Protestans ; ils n'osent avancer que la confession, le jeûne, le Carême, l'abstinence, la présence

réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, le purgatoire, l'adoration de la Croix, l'invocation des Saints, etc. sont des inventions Papistiques, et sorties de la boutique de Satan. Leurs yeux, leurs propres yeux leur font voir le contraire. Il n'est point ici question, ni des Papistes, ni de la Babylone, ni de l'Ante-Christ : ce sont là de grands mots, qui, prononcés avec ce ton de hardiesse qu'inspire l'hérésie, peuvent en imposer en Europe, mais qui ne signifient rien ici. Il faut attaquer mille nations chrétiennes, il faut renoncer à l'antiquité, il faut condamner Antioche et abandonner les Apôtres. Le pas est difficile à faire ; aussi ces Messieurs évitent-ils, tant qu'ils peuvent, d'entrer avec nous dans une dispute où ils auraient du dessous : et plus sages qu'en France, ils gardent sur tous les points contestés et sur toutes les pratiques de la Religion un respectueux et profond silence, bien persuadés qu'ils n'auraient pas pour eux le suffrage de l'Eglise Grecque. Cette conformité de sentimens entre l'Eglise Grecque et l'Eglise Latine fait quelquefois sur les cœurs droits de salutaires impressions. Je connaissais il y a quelques années fort particulièrement un Ministre de la nation Hollandaise ; c'était un homme de beaucoup d'esprit : je m'entretenais souvent avec lui, parce qu'il parlait fort aisément Latin. Il s'embarqua, et avant son départ il me dit en confidence qu'il allait en Italie pour y songer sérieusement à une affaire importante

sur laquelle ses yeux lui avaient fait faire de sérieuses réflexions qui l'avaient changé.

Messieurs de la Religion prétendue réformée n'oseraient ici dogmatiser, du moins ils ne le feraient pas impunément. Il y a quelque temps qu'un ministre Anglais, zélé pour sa secte, fit imprimer à grands frais un Catéchisme de sa façon : il prétendait faire couler dans l'esprit et le cœur de tous les chrétiens le poison dont il était rempli ; mais on le foula aux pieds, on le déchira, on le brûla, sans que les Missionnaires fussent obligés de se donner pour cela le moindre mouvement. Les chrétiens de toutes les nations de l'Orient ne savent ce que c'est que de douter de la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; et ils ont un si grand attachement pour leurs jeûnes et leurs Carêmes , qu'ils mourraient plutôt que d'y manquer. Ils ont aussi reçu d'Antioche , leur voisine et leur maîtresse dans la Foi , la coutume de prier pour les morts. L'invocation des Saints , et en particulier de saint George, leur est si chère et si précieuse , qu'ils se feraient plutôt hacher en pièces que d'y renoncer. On ne peut rien ajouter à la vénération profonde que les Turcs même ont pour Marie : ils l'appellent la Mère du grand Prophète Jésus, et en cette qualité ils la révèrent jusqu'à faire empaler les Juifs qui osent blasphémer contr'elle. Quel étrange contraste ! Des hommes nés dans le sein du Christianisme refusent à Marie des honneurs que lui rendent les

plus implacables ennemis du nom chrétien.

Au reste, le respect des Musulmans ne se borne pas à la Mère de notre Dieu ; le Sépulcre du Messie est un des termes de leurs pélerinages de dévotion : on regarde ceux qui ont visité les Sépulcres des deux prophètes, comme des hommes d'une piété extraordinaire ; et à ce double pélerinage sont attachées des marques de distinction : c'est un Saint, dit-on, il a été à Jérusalem et à la Mecque. Un de nos marchands qui a demeuré long-temps dans la Cité sainte, et qui avait vu plusieurs fois de ces pélerins Turcs, m'a raconté qu'ils allaient sur leurs genoux, et se traînaient à terre depuis la porte jusqu'au Saint-Sépulcre ; qu'avant d'y entrer ils ôtaient la laisse de leur turban : c'est chez eux une marque d'ignominie quand on le fait par force, et une marque de respect quand on le fait volontairement ; qu'ensuite ils se prosternaient ; qu'ils fesaient des inclinations profondes, et qu'ils frappaient de leur tête le pavé. Ce spectacle, ajoutait-il, m'a toujours édifié, et m'a quelquefois attendri jusqu'aux larmes. Le Grand-Seigneur lui-même, parmi tous les titres pompeux et magnifiques qu'il prend dans les ordres qui émanent du trône, se fait toujours gloire de prendre celui de protecteur et de conservateur de la Cité sainte de Jérusalem. C'est une consolation bien sensible pour de pauvres Chrétiens captifs de voir leurs orgueilleux maîtres faire tant d'honneur au Dieu qu'ils adorent : aussi croient-ils fermement tous les articles de la foi, tandis

que des Chrétiens d'Europe se font quelquefois un malheureux plaisir de se tourmenter par des doutes éternels et affectés. Je m'écarte un peu de mon sujet, mon Révérend Père ; mais pardonnez à mon zèle cette petite digression. Je reviens à la manière dont nos Chrétiens célèbrent la Pâque.

Ils appellent le jour de la Résurrection, le jour de la grande Fête, ou simplement la grande Fête. Les Grecs, les Suriens, les Arméniens, les Maronites ; tous enfin, soit hérétiques, soit schismatiques, soit catholiques, tous observent les mêmes pratiques ; tous font trois jours de fêtes consécutives comme en Europe, et comme en Europe la solennité commence dès le Samedi-Saint ; ils ne jeûnent pas la veille de Pâque, parce que jamais ils ne jeûnent le samedi. Les Arméniens commencent même à manger de la viande dès ce jour-là, après le soleil couché. Il y en eut un qui s'étant confessé à notre Supérieur, après avoir abjuré son schisme, lui promit qu'il n'en mangerait que le lendemain, pour se conformer à l'Eglise Romaine, et il lui ajouta que c'était tout ce qu'il lui pouvait promettre, parce qu'il ne croyait pas pouvoir encore engager sa famille à en faire de même.

Le jour de la grande fête étant arrivé, dès qu'ils se rencontrent les uns les autres, le premier qui parle dit ces paroles : Réjouissez-vous, car Jésus le Messie est ressuscité : oui, lui répond-on, il est véritablement ressuscité ; réjouissons-nous donc, ajoute-t-il.

Dans ce beau jour on pare les maisons, on porte ses habits les plus magnifiques, et il n'est personne qui n'ait sur lui quelque chose de neuf. On sort de l'Eglise sur les dix heures, et jusqu'au soir on rend ses visites. Tout s'y passe avec une décence et une cordialité charmante. Par-tout on voit régner une innocente joie, et l'on s'aperçoit bien que c'est la Religion qui l'inspire.

Dès le Samedi-Saint toute la nation Française et tous les Religieux vinrent nous souhaiter les bonnes fêtes : Messieurs les Hollandais et les Anglais nous firent le même honneur. Ne soyez point surpris de ce commerce mutuel et de ces politesses réciproques ; Français, Anglais, Italiens, Hollandais, nous nous regardons tous ici comme compatriotes, par rapport aux Nations au milieu desquelles nous vivons ; et ces Nations traitent de même de Francs indifféremment tous les Européens, de quelque pays qu'ils soient.

Nous destinâmes le lundi à rendre nos visites ; nous passâmes par la Judaïde ou la nouvelle ville : c'est la demeure des Chrétiens. Toutes les rues étaient remplies de gens de toutes Nations, et même de Turcs qui portaient des corbeilles pleines de fleurs, pour tous ceux qui en voulaient acheter. On y voyait étalées plusieurs petites bagatelles pour les enfans. Ceux qui se rencontraient se disaient à l'envi : Réjouissez-vous, car Jésus le Messie est ressuscité. Pendant ces trois jours on n'entend que ces paroles que la Religion met à la bouche de tous les Chrétiens,

et toutes les langues paraissent consacrées à annoncer le grand mystère de la Résurrection.

Notre première visite fut chez l'Archevêque des Maronites. Un Curé nous reçut à la porte, et nous conduisit à la grande salle du Prélat : c'était la salle d'honneur, et par conséquent l'appartement le plus magnifique de la maison. Le croiriez-vous, mon Révérend Père, cette salle d'honneur n'était pas plus grande qu'une chambre de Jésuite en Europe. Ce n'est pas beaucoup dire ; cela choque vos idées Françaises, mais cela n'en est pas moins vrai, et je vous avoue que j'en fus surpris moi-même. Nous marchâmes d'abord sur un vieux tapis, sur lequel sa Grandeur était assise les jambes croisées, à la façon des Orientaux, ayant le dos appuyé contre un coussin, qui, autant que j'en pus juger, était au moins du même âge que le tapis. A ses côtés était son Grand-Vicaire, et après le Grand-Vicaire deux ou trois Curés, tous dans la même posture. Dès que nous parûmes, aussitôt l'Archevêque se leva ; nous lui prîmes la main pour la baiser, mais il la retira. C'est la coutume en ce pays. Les Prêtres et les Religieux baisent la main des Evêques, et les Laïques celles des Prêtres, lorsqu'ils les rencontrent au milieu des rues, et en présence des Turcs.

De là nous allâmes chez le Patriarche des Grecs, que nous trouvâmes assis sur son divan, dans une salle aussi belle et aussi magnifique que le peuvent être nos Eglises d'Europe. Ne soyez pas scandalisé de ce

changement de décoration, et ne l'attribuez pas à son faste, mais à sa piété. Le vertueux Prélat a ses vues ; son dessein en bâtissant ce superbe appartement, est d'en faire un jour une Eglise ; c'est le tour que prennent ici les Chrétiens. Comme il leur est défendu par l'Alcoran d'en élever de nouvelles, pour ne point paraître heurter de front ce point de la Loi, ils font bâtir de grandes salles voûtées, qu'ils habitent quelques années ; ils demandent ensuite à la sublime Porte la permission de les changer en Eglises, et ils l'obtiennent aisément, pourvu qu'ils donnent au Grand-Visir une certaine somme d'argent dont on convient. Cette petite explication suffit pour excuser la magnificence du Prélat, et même pour lui attirer des éloges. Il est très-bon Catholique. Après sa conversion, les Grecs schismatiques qui ne voulurent pas être de sa communion, et qui étaient le parti dominant dans la ville de Damas où il résidait, se choisirent un autre Patriarche, et ce partage l'a obligé de venir fixer son siége à Alep. C'est un homme très-bien fait, qui a beaucoup d'esprit, et des manières fort polies et fort engageantes. Il voulut que nous eussions l'honneur d'être assis à ses côtés sur le même tapis. Je ne vous dirai point que chez les deux Prélats il fallut prendre du café. Les Orientaux se croiraient déshonorés s'ils n'en offraient pas à leurs hôtes, et méprisés si leurs hôtes le refusaient.

Après avoir rendu nos devoirs aux Princes de l'Eglise, nous passâmes chez les princi-

paux habitans Suriens, Arméniens, Grecs et Maronites; par-tout on nous reçut dans un appartement bien paré, où, pendant les trois jours la table est toujours dressée pour régaler ceux qui se présentent. Il y avait par-tout des œufs durs, des dattes, des raisins, des figues, des pistaches, et plusieurs sortes de confitures. Chacun choisit parmi ces mets différens, et dès qu'on en a goûté, on vous présente un coup de vin et d'eau. On vous laisse la liberté de ne boire et de ne manger que si peu que vous voulez; mais à chaque visite, il faut manger et boire; et en user autrement ce serait une impolitesse. Cette liberté rend ces visites supportables, et quelque multipliées qu'elles soient, nous ne voyons point qu'il en arrive d'inconvéniens, et qu'on en soit incommodé.

En voilà assez, mon Révérend Père, pour faire sentir la différence qui se trouve entre notre Carême et le Ramadan, entre les solennités Turques et les solennités Chrétiennes. A ne juger des deux Religions que par cet extérieur, la nôtre l'emporterait de beaucoup dans l'esprit de tout homme sensé et raisonnable. L'innocence, la piété, la décence, tout parle en sa faveur. Je ne crains point que ces petits détails circonstanciés, vous fatiguent ou vous ennuient; on est si curieux en France des moindres bagatelles qui viennent de l'étranger: les coutumes, la Religion, les mœurs piqueraient-elles moins notre curiosité?

Nos Pères d'Alep ont toujours le même

succès dans leurs Missions ; la moitié de la nation Surienne est déjà Catholique, et nous nous flattons que dans peu d'années tous les Suriens d'Alep seront réunis au bercail de l'Eglise. Les Arméniens et les Grecs reviennent aussi tous les jours de leurs erreurs. Ne méprisons point ces conquêtes, mon Révérend Père ; elles ne sont quelquefois rares, que parce qu'elles sont extrêmement difficiles, et si quelqu'un était tenté de les mépriser, faites-le souvenir, je vous en conjure, de ce que dit un saint Docteur, qu'il est plus aisé d'éclairer des milliers d'idolâtres, et de toucher des milliers de pécheurs, que de persuader un hérétique, et que le retour sincère d'un schismatique est une espèce de prodige.

Ce prodige se renouvelle cependant tous les jours sous nos yeux, et nous avons la consolation de voir de nouveaux convertis, fermes et inébranlables dans la Foi, la confesser publiquement et généreusement. Il y a quelques jours qu'un Surien, qui venait de faire son abjuration, fut interrogé sur sa Religion par un Patriarche schismatique. N'es-tu pas Franc, lui dit le Prélat ? La question était susceptible d'ambiguité et d'équivoque : par le nom de Franc on entend ici et les Européens et les Catholiques Romains. Le nouveau converti crut que l'interrogation n'était pas assez claire pour être obligé de se déclarer nettement. Non, dit-il, je ne suis pas Franc. Mais, poursuivit le Prélat, n'as-tu pas embrassé la Religion

des Francs? De quels Francs me parles-tu, répondit le Surien? Pour bien comprendre cette réponse, il faut savoir que les Chrétiens de ce pays abhorrent la Religion des Anglais et des Hollandais, qu'ils disent n'être pas bons Francs. Pour couper pied à toute tergiversation, je te demande, dit le Patriarche, si tu ne suis pas les dogmes du Pape et de l'Eglise Romaine? La question était trop pressante pour ne pas s'expliquer : dissimuler c'eût été trahir sa foi. Oh oui, répondit le Surien, et je m'en fais gloire. A quoi penses-tu, infidèle, répliqua le schismatique? A quoi je pense? Et ne sais-tu pas, Seigneur, que presque toute notre nation croit déjà comme moi; et que bientôt nous serons tous réunis à l'Eglise de Saint-Pierre de Rome? Vous vous vantez d'être mieux instruits que nous, d'être nos Maîtres et nos Pères en Jésus-Christ, ne devriez-vous pas nous y engager vous-mêmes, et n'est-il pas honteux que nous soyons obligés de vous prévenir? Piqué de ces justes reproches, le Prélat n'y répondit que par ces paroles de l'Evangile : *In peccatis natus es totus*; et de dépit, il lui rendit les six piastres qu'il avait reçues de lui par forme de décimes. Le nouveau Catholique qui ne s'attendait pas à ce présent, les reçut volontiers; ce fut autant de gagné pour lui, et autant de perdu pour le Patriarche, qui, quelques jours après, en tira une vengeance aussi ridicule qu'impuissante. En passant devant la porte de ce Surien, il anathématisa sa mai-

son, et excommunia le Surien lui-même. Mais l'excommunication était-elle bien juste et bien valide ? Vous jugez quel cas en fit le prétendu excommunié ; tout ce que je sais, c'est qu'il ne s'avisa pas de reporter les six piastres pour la faire lever. Je crois que vous ne le lui auriez pas conseillé.

Je vous ai promis, mon Révérend Père, de finir cette Lettre par le récit de quelques aventures de mon voyage. Il y en a quelques-unes qui vous réjouiront ; mais elles ne me firent pas rire dans le temps.

En partant de Tripoli, on me confia à un chef de muletiers, nommé Soliman ; et tandis que je préparais mon petit bagage, on le fit déjeûner. Il n'était pas scrupuleux, sur-tout sur le vin, et comme il ne vit aucun Turc qui pût le déférer, il en but à son aise. Cette petite gracieuseté me l'affectionna. A peine fûmes-nous dans la plaine qu'il me fit monter sur mon mulet, qui n'avait ni sangle ni étriers. Il poussa le sien, le mien voulut aller de compagnie, et au premier mouvement je tombai sur la tête, dans un chemin semé de cailloux. Mon équipage suivit en même-temps, et tomba sur moi. Je me relevai cependant sans être blessé, et comme j'avais perdu mon conducteur de vue, j'appelai à mon secours. Un Turc descendit de la colline voisine, il m'aida officieusement à remettre la charge sur le mulet, et après m'avoir demandé si je n'avais point de mal, il me prit entre ses bras, et me remonta sur ma bête,

Ce petit accident me rendit sage à mes dépens, et je n'allai plus que le pas. J'arrivai sur le midi auprès d'un vieux château ruiné, où devait s'assembler la caravane. A peine eus-je mis pied à terre, que j'allai à cinquante ou soixante pas de ce château, m'asseoir sur le bord d'une rivière pour y dîner. Mon dîner consistait en deux œufs durs et un peu de fromage; mais je comptais du moins le manger seul et tranquillement, lorsque tout-à-coup je vis deux Arabes à mes côtés, qui m'en demandèrent leur part; je ne sais par où ils étaient venus. J'eus beau leur protester que je n'avais pour toutes provisions pendant douze jours de marche que douze œufs durs, quelques biscuits, quelques noix, et la moitié d'un fromage; ils n'eurent point égard à mes représentations, et ils me menacèrent avec leur fusil et leur sangart. J'aimai mieux jeûner un peu davantage pendant la route, que d'être poignardé; je leur donnai quelque chose, et ils se contentèrent de peu.

Quand il s'agit de se coucher, je choisis pour la place de mon lit un rebord de muraille, sur lequel j'étendis une méchante paillasse, ou plutôt, un de ces paillassons qu'on met sous la charge des mulets, de peur qu'ils ne se blessent. La place n'était pas trop bonne, elle me fut cependant enviée et disputée. Un Turc y vint déposer ses armes, et me dit qu'il la retenait, parce qu'elle était la plus commode et la plus agréable. L'unique commodité que j'y trouvais, c'est qu'on y voyait la mer,

mer, la lune et les étoiles. J'avais de la peine à céder, et comme je défendais le terrain, Soliman mon conducteur accourut au son de ma voix; après m'avoir gracieusé et fait mille honnêtetés, il se tourna du côté de ce Turc, il prit un ton de maître, et lui dit qu'il me connaissait, que j'aurais cette place, parce que j'étais un Docteur de ma Loi et un Docteur Franc. Ce mot de Docteur étourdit mon adversaire, qui se retira. Vous voyez, mon Révérend Père, que cette honorable qualité, dont certaines gens font si peu de cas, n'est pas toujours inutile.

Le lendemain au soir ce fut encore une nouvelle scène. Nous étions campés dans une prairie qui n'était séparée du cimetière des Turcs que par un grand chemin. Je crus que je trouverais dans ce cimetière un lieu convenable pour me coucher. A l'entrée de la nuit je pris ma capote; c'est une espèce de surtout dont se servent les voyageurs sur mer et sur terre, comme on se sert aujourd'hui en France de redingote, et qui ne diffère en rien de la robe d'un Capucin, sinon qu'il s'ouvre par-devant, et qu'en dedans il est doublé d'un gros drap blanc. Je pris donc ma capote, et j'allai m'étendre sur le sépulcre d'un Turc qu'on avait enterré depuis quelques jours: la pierre qui le fermait me parut disposée à mon gré pour reposer plus commodément qu'ailleurs. Ce petit rafinement de délicatesse me coûta cher. A peine eus-je dormi l'espace d'un quart d'heure d'un sommeil profond et tranquille, que plusieurs

Turcs de notre caravane commencèrent à s'écrier que je profanais et le sépulcre et le cimetière ; et tous concluaient, que c'était un fort mauvais augure pour eux qu'un chien d'infidèle fût couché sur le corps d'un de leurs fidèles, à qui le grand Prophète Mahomet avait ouvert les portes du Ciel. Mon charitable Soliman n'était pas dévot, il traitait ce zèle outré de superstition : mais il sentait bien que nous n'étions pas les plus forts, et il craignait pour moi. Il les appaisa en venant me tirer le plus honnêtement qu'il put du lieu où j'étais, et il me fit coucher sur une couverture qu'il étendit par terre entre ses mulets et ses ballots de marchandises. Je dormis là, sans que les mulets qui me touchaient, tantôt avec leurs pieds, tantôt avec leurs têtes, me fissent aucun mal. Rien n'est si doux que ces animaux ; et dans tout ce pays c'est un proverbe, assez commun parmi les Francs, que les bêtes ont ici la douceur et l'humanité des hommes, et les hommes la férocité et la brutalité des bêtes.

Nous n'attendîmes pas la pointe du jour pour partir, et au milieu d'une nuit obscure et noire nous nous trouvâmes dans un chemin étroit, raboteux et bordé de précipices : comme on ne pouvait aller qu'un à un, chacun s'étudiait à suivre celui qui le précédait. J'avais heureusement devant moi un Turc que j'apercevais plus aisément, parce que la laisse de son turban était blanche ; c'est ce qui distingue les Turcs d'avec les Chrétiens. La mienne était bleue, comme l'est celle de tous les Prê-

tres Grecs ou Maronites ; ceux qui ne sont pas Prêtres, peuvent en porter de rouges ou de violettes, et celle des Juifs est ordinairement rayée. La laisse de soie verte est le partage des seuls descendans de Mahomet.

Il y a quelque temps qu'un Ambassadeur du Grand-Seigneur auprès du Roi de Perse se plaignait à ce Prince de la part du Sultan son maître, de ce qu'il permettait aux domestiques et aux personnes de la plus basse condition, de porter cette couleur qui était celle du grand Prophète. Le roi de Perse répondit en riant à cet Ambassadeur, que de toutes les couleurs la verte était et la plus commune, et la plus méprisable, parce que les hommes et les bêtes la foulaient tous les jours aux pieds, au lieu que le bleu est la couleur du ciel qui est au-dessus de nos têtes. Cette réponse déconcerta l'Ambassadeur, et il n'insista plus sur cet article de ses instructions.

Fatigué d'une si pénible marche, j'aperçus plusieurs arbres dans un petit vallon ; je voulus aller m'y reposer, je trouvai que les plus distingués d'entre les Turcs y avaient déjà dressé leurs tentes : je me retirai, et j'allai m'appuyer contre nos ballots, exposé à l'ardeur du soleil, qui était insupportable quoiqu'au mois de Novembre. Un Turc de ma brigade m'offrit un finghen de café sans sucre ; ce n'était pas un grand régal pour moi. Instruit des coutumes du pays, je l'acceptai cependant, et je m'en accommodai, parce que j'étais tout baigné de sueur ; en revanche je lui donnai six noix ; je dis six, car il m'était

important de les compter ; il me parut content, et pendant le reste du voyage nous nous fîmes réciproquement tous les jours ce petit présent.

Le jour suivant nous campâmes sur le bord d'une rivière, sous un ombrage frais et charmant. Mais ce fut un autre embarras ; mes provisions étaient bien diminuées, et je n'avais presque rien pour souper. Soliman, mon incomparable Soliman, seul confident de mes besoins et de mon indigence, m'apporta deux petits oiseaux grillés sur la braise ; les chasseurs de notre caravane les lui avaient donnés. J'en pris un, et je lui laissai l'autre ; il y joignit un bassin rempli d'un riz si solide, que la cuiller pouvait à peine y entrer, et par malheur nous n'en avions qu'une. Il n'était point là question de répugnances, j'étais fait aux façons du pays ; nous nous en servîmes alternativement ; il commença à manger le premier, en me disant : mange, cela est bon, ne crains rien. Nous bûmes, dans la même cruche, de l'eau tant que nous voulûmes, sans frais et sans scandale ; je dis dans la même cruche, en France ce serait incivil d'en user ainsi, et parmi eux ce serait n'être pas homme d'en user autrement : ils affectent une parfaite égalité. Dans notre route j'ai vu des esclaves Maures manger à la table de leurs maîtres, et choisir ce qui était de leur goût. Tout cela est contre la politesse Française ; mais ils prétendent eux que cela est selon les lois de la nature et de l'humanité. Voici le principe d'où ils partent ; nous sommes tous

hommes, disent-ils, et par conséquent tous égaux dans notre origine; un homme ne doit avoir aucune répugnance pour un autre homme. On pourrait leur répondre que cela est selon les lois de la nature, mais non pas de la nature civilisée et perfectionnée par l'éducation: ils n'entèndent point tous ces raisonnemens, et ils se moquent des règles austères et gênantes de notre politesse.

De là nous arrivâmes aux portes d'une ville, et nous n'y entrâmes point. Tous les habitans sortirent en foule, les uns par curiosité, pour voir de nouveaux visages, les autres par inclination, pour trouver des gens de connaissance. Les Turcs cherchaient des Turcs, lés Grecs cherchaient des Grecs, et les Catholiques des Catholiques. Comme je n'étais connu de personne, je fus le spectateur tranquille de ces empressemens, et je ne pouvais faire qu'un personnage muet. Je n'avais point de dîner à commander, et il me restait encore quelques biscuits dans mon sac. Je ne songeais qu'à me délasser, et qu'à considérer la situation des lieux, lorsque des gens s'approchèrent de moi, me saluèrent respectueusement, et me baisèrent la main; c'étaient des Chrétiens Maronites, qui reconnurent apparemment à mon habillement que j'étais Prêtre. Je les laissai faire, et quand'ils virent que je ne me défendais point, ils vinrent en foule faire la même cérémonie, et me donnèrent en présence des Turcs cette marque de leur respect. Le Curé vint lui-même, mais comme il était mon

collégue dans le Sacerdoce ; il ne me baisa point la main. Il me pria de le suivre, et il me conduisit dans sa maison ; il me donna à dîner. On servit des œufs brouillés, et c'était tout, mais c'était beaucoup pour moi. Après le dîner il me montra son Eglise : dès que j'y fus entré, tous les Maronites du voisinage me suivirent ; ils voulaient voir un Prêtre Franc. Je chantai tout haut les vêpres et les complies de la Toussaint, et matines et laudes pour le jour suivant. On me tint toujours compagnie ; si l'on m'avait laissé seul j'aurais cessé de chanter, et l'on ne m'abandonnait point, parce que je chantais toujours. Le chant de l'Eglise Romaine qu'ils n'avaient jamais entendu, avoit sans doute pour eux des agrémens ; il avait au moins celui de la nouveauté.

Si je vous fesais la description de cette Eglise, mon Révérend Père, votre zèle pour l'ornement de la maison du Seigneur, vous ferait verser bien des larmes. C'était une étable ; non ce n'était pas une étable, c'était quelque chose encore de plus indécent. Tout l'édifice consistait en un petit quarré que formaient quatre murailles qui portaient quatre soliveaux, sur lesquels on avait mis des fagots de bois ou d'épines. On avait fait au-dessus une terrasse, sur laquelle on se promenait, et qui se trouvait au niveau d'un pré auquel elle était contigue. Le bon Curé m'étala tous ses ornemens ; ils consistaient en une pauvre chasuble ; l'aube et la nappe étaient extrêmement noires, et je crois

qu'il s'en servait depuis plus de six mois. Il n'y avait point de devant d'autel et la pierre était toute nue. Il me dit qu'il allait le parer pour la grande fête. Il ouvrit son trésor, et il en tira quatre images rouges assez grandes qu'il attacha sur la muraille avec des épingles : c'était un présent que lui avait fait en passant un Missionnaire Jésuite. Le présent n'était pas considérable ; c'était de ces images qu'on vend en France six liards ou deux sous. Il me regarda ensuite, et je lui fis connaître que j'étais content de ce nouvel ornement. Si j'avais pu ouvrir mon paquet je lui aurais donné ce qui lui était nécessaire ; quelque bonne ame en France m'en aurait dédommagé. Il n'y avait point de lampe dans cette Eglise, et cependant le saint Sacrement y était. Ici vous vous attendez à la description du tabernacle ; je ne vous la ferai pas, parce qu'il n'y en avait point. Le saint Sacrement était dans une petite boîte rouge, et ce ciboire de bois peint était sur un des gradins de l'autel avec le chandelier : c'était encore un présent d'un Missionnaire. Je lui présentai une boîte un peu plus propre ; il en tira les petites béatilles qu'elle renfermait, et l'alla placer dans son trésor. Il veut apparemment en faire la piscine des grandes fêtes. Qu'un pareil spectacle est touchant pour un cœur véritablement chrétien ! que notre Dieu est grand, mon Révérend Père, mais qu'il est bon, il s'abaisse à tout pour nous sanctifier !

Aussitôt que j'eus rejoint ma brigade,

mon Curé reconnaissant m'envoya deux poules cuites et une courge remplie de vin. Avec cette augmentation, ou plutôt ce supplément de provision que la Providence m'avait ménagé, je me crus riche, et dès le lendemain je comptais en faire part à mon charitable Soliman: j'avais mangé de ses oiseaux, il était bien juste qu'il mangeât de mes poules. Avant l'heure du dîner je versai du vin dans ma tasse, et pour y mettre de l'eau, je pris la cruche de mon voisin le Turc au café; il me laissa faire, et alla la laver à la fontaine; il la croyait immonde, parce qu'il en était tombé de l'eau dans du vin. Je ne fis pas d'abord réflexion à sa surperstition, et dès qu'il l'eût rapportée, je recommençai; il se leva et recommença la même cérémonie: enfin je dévoilai le mystère, et je ne voulus plus lui donner la même peine. Soliman arriva, je lui contai ma petite disgrace, et je le priai de me mener dans quelque endroit séparé où nous pussions dîner ensemble. Il ne demandait pas mieux; il me mena dans un petit bocage où il but joliment de mon vin, parce que les feuillages le cachaient; d'ailleurs il était du pays des Druses, et les Druses sont regardés comme des hérétiques par les Musulmans.

Tout allait bien jusques-là, mais bientôt mon Turc superstitieux me fit encore une chicane qui pensa me susciter une mauvaise affaire. Sur le soir j'avais soif, et je voulais boire de l'eau fraîche. J'allai à la fontaine: il venait d'y remplir sa cruche; dès qu'il

me vit puiser avec ma tasse, il se mit à crier de toutes ses forces : *ia allah* ! ô Dieu ! A son embarras, à ses gestes, à ses cris, à ses plaintes, je sentis bien que je transgressais quelque loi : mais je le laissai crier, et je me hâtai de boire, parce que j'avais soif. Sur ces entrefaites arrivèrent d'autres Turcs. Gardez-vous bien, leur dit mon dévot, de prendre de cette eau, ce Chrétien en a puisé avec son finghen avec lequel il a coutume de boire du vin ; la fontaine est immonde. Ils se moquèrent de lui en lui disant, *á lá nafra :* sur son ame, sur sa conscience ; et moi je répondis, *naám á lá nafsi* : oui, sur mon ame, sur ma conscience, je me charge volontiers de cette affaire, je la prends sur moi. Je fus cru préférablement à lui ; cependant il est certain que selon leurs idées la fontaine est immonde, et je ne sais pas de quelle eau ils se serviront pour la purifier.

Nous descendîmes dans une vallée où j'aperçus une infinité de cabanes répandues dans la campagne. Quand on est étranger on admire tout. De ces cabanes je vis sortir des personnes habillées d'une manière qui me frappa : leurs habits étaient couverts de coquilles, de nacres, de pierreries et de sequins d'or de Venise ; les femmes avaient non-seulement des pendans d'oreilles, mais des pendans de nez. L'expression est neuve, mais elle est juste Elles avaient des perles aux deux narines, et les plus riches en avaient le nez si chargé, que je m'étonnais

comment il pouvait les soutenir sans tomber.

Nous approchions de la demeure des Arabes. Nous nous mîmes en ordre de bataille, et nous passâmes fièrement. Ces brigands craignent beaucoup les armes à feu, et encore plus les Français sans armes que les Turcs armés. On me disait dans la caravane: un Français contre cinq Arabes, et un Arabe contre cinq Turcs. Cela est bien glorieux à notre nation, et l'on peut juger par-là jusqu'où s'est répandue la terreur du nom Français.

Enfin nous arrivâmes à Caffetin; c'est la patrie de mon fidèle Soliman; je fus logé chez lui, et pour me faire compagnie il invita mon dévot Turc, le compagnon éternel de mon voyage. J'avais mangé pendant la route en compagnie, mais ce fut pour la première fois que je mangeai en famille. Comme tout ce qu'on me présenta me dégoutait, j'eus le temps d'examiner toutes leurs coutumes. Les Turcs mangent fort vîte, et le souper ne dura pas plus d'un quart-d'heure. Ils ne boivent point pendant le repas, mais seulement quand ils sont sortis de table. Après le repas ils se lavent les mains avec de l'eau et du savon: la malpropreté rend cette précaution nécessaire.

Les amis de mon hôte vinrent me voir, plus par curiosité que par honnêteté. Quand ils m'eurent contemplé à loisir, ils se retirèrent, et je fus fort surpris de voir toutes les filles et les femmes qui composaient la famille se ranger autour de moi, et me tenir com-

pagnie. Dans ce pays jamais elles ne paraissent où il y a des hommes : apparemment que Soliman leur avait dit que j'étais un Religieux Franc, et qu'il n'y avait pas de déshonneur pour elles de rester toutes ensemble avec moi. Ce qui augmenta ma surprise, c'est qu'elles avaient leur voile levé. Il est vrai que je ne les regardai jamais au visage, ce serait ici la plus grande incivilité, et dès qu'elles s'en aperçoivent, elles laissent tomber leur voile. Telles sont les lois austères que leur imposent et l'éducation, et la pudeur. Bon Dieu, que ces mœurs sont différentes des nôtres! dans toutes mes Missions d'Europe, jamais je n'avais reçu tant de marques de bonté et de bienveillance que j'en reçus de cette famille Infidèle. Ces bonnes gens me parlaient éternellement et je ne les entendais pas ; ils avaient la patience de tourner la phrase en tant de manières, qu'enfin je comprenais quelque chose. Nos Français, tout polis qu'ils sont, n'ont pas ordinairement cette complaisance pour les Etrangers. Pour eux ils m'entendaient parfaitement, parce que je ne leur disais que ce que je savais. Il est vrai que mes incongruités en fait de langage, mes expressions, mon accent les fesait quelquefois sourire, mais c'était d'une façon plutôt aimable que choquante, et plus capable de m'encourager que de me déconcerter. Savez-vous l'Arabe, me disaient-ils? Non, je ne fais que commencer à l'apprendre. Savez-vous le Turc? Non. Que savez-vous donc? Je sais le Français, le

Grec, l'Italien et le Latin. Je sais toutes les Religions ; je sais qu'il n'y en a qu'une véritable, qui est celle dont je fais profession, et vous malheureusement vous l'ignorez. Mais puisque vous me témoignez tant d'amitié, quand je saurai bien votre langue, je reviendrai ici vous l'apprendre, vous instruire, et tâcher de vous sauver. Ces promesses étaient reçues avec reconnaissance. Hélas ! mon Révérend Père, il ne manque ici que des Missionnaires ; la moisson serait abondante. Les Druses ont en horreur la polygamie, et quoique pour ne pas s'attirer d'avanies et de mauvais traitemens, ils ne reçoivent aucuns Sacremens dans la pratique, dans la spéculation ils n'en rejettent aucun. Ce serait là deux grands acheminemens à leur conversion.

Charmé de tant d'attentions, je voulais reconnaître une si affectueuse hospitalité ; je ne pouvais le faire que par quelques petits présens, mais j'étais bien pauvre. Je trouvai cependant encore dans le fond de mon sac quelques petites bagatelles d'Europe, que je leur distribuai : j'avais bien quelques chapelets de bois rouge, mais je n'osais les leur présenter, de peur que la croix ne leur fît peine, et qu'ils ne fissent en ma présence quelque insulte à ce signe sacré de notre salut. Je m'enhardis pourtant, et je me hasardai d'en donner un à une petite fille qui était encore à la mamelle. Mais quelle fut ma surprise, quelle fut ma joie, quand je vis la mère ôter le chapelet à cet enfant, et

en baiser la croix, et la porter sur sa tête pour marquer son respect! le chapelet fit la ronde dans toute l'assemblée; on l'admirait, on le considérait, on le baisait. Voilà des Infidèles bien Chrétiens, me disais-je à moi-même. Hélas! il ne leur manque que des Missionnaires pour les instruire. Mais si nous ne les instruisons pas, ce n'est pas notre faute, permettez-moi de vous le dire, mon Révérend Père, c'est la vôtre. Envoyez-nous du secours.

Tandis qu'on rendait à la croix les hommages qui lui sont dûs, uñ petit voisin âgé de dix ans, s'était glissé dans la chambre pour me voir de plus près; c'était le fils d'un Turc. Il voulut à son tour voir ce chapelet, qui fesait l'objet de la curiosité; mais dès qu'il en aperçut la croix, il courut comme un furieux à un bâton qui se trouva assez près de lui, et il se mettait en disposition de la briser. La maîtresse du logis l'arrêta, elle lui arracha le bâton, et le chassa de la maison.

Après mille remercîmens, on garnit d'huile la lampe de ma chambre; c'est ici la coutume d'avoir toute la nuit des lampes allumées en été comme en hiver, dans la chambre où l'on couche. On me laissa seul, je fis ma prière, et je pris un peu de repos. Le jour suivant, nous nous rendîmes enfin au terme de notre voyage.

Je vous ai tenu parole, mon Révérend Père: j'avoue que comme il est des nouvellistes que les nouvelles n'affectent que quand

elles leur annoncent des évènemens extraordinaires, des villes prises, des batailles gagnées ; il est des Chrétiens qui ne prennent plaisir à nos relations, que quand on y parle de faits éclatans, de Nations conquises à Jésus-Christ, d'Empires et de Royaumes convertis. Cette lecture ne sera pas du goût de ces sortes de personnes, mais ils me permettront de leur dire que ces menus détails, quoique moins intéressans, ne laissent pas d'avoir leur utilité. Ils nous font connaître le caractère des Peuples, les pratiques de leur Religion, les peines inséparables de la vie d'un Missionnaire. Ce sont les objets que je me suis proposés, je crois les avoir remplis : ainsi j'ai l'honneur d'être, etc.



LETTRE

Du Père Fromage, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Camus, de la même Compagnie, Procureur des Missions du Levant, avec la relation d'un Concile national tenu chez les Maronites (1) *le* 30 *Septembre* 1736.

A Tripoli de Syrie, le 15 Octobre 1736.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Je préviens vos demandes, et les reproches que vous seriez en droit de me faire, si je ne vous donnais part du consolant et édifiant spectacle que la Religion vient de nous présenter. C'est du Synode des Maronites que je parle. Depuis leur réunion à la Chaire de saint Pierre, ils avaient quelquefois assisté aux assemblées générales de l'Eglise, et en 1516 leur Patriarche s'était trouvé au cinquième Concile de Latran ; mais jamais ils n'avaient tenu de Synode national. Tout s'y est passé avec tout l'éclat et toute la décence qu'on pouvait desirer au milieu d'une terre Infidèle.

(1) La lettre du Père Nacchi, publiée dans le premier volume de cette édition, page 86, donne des notions exactes de la Nation et de la Religion des Maronites.



Peut-être serez-vous bien aise, mon Révérend Père, de savoir les raisons qui ont déterminé à cette grande action. Je suis en état de vous en instruire : j'ai été l'orateur du Synode; je suis assez au fait de tout.

Lorsque je partis de France, si l'on m'avait prédit que j'aurais l'honneur de prêcher devant un Concile, je vous avoue que j'aurais eu bien de la peine à ajouter foi à cette prophétie : une pareille distinction est au-dessus de mes faibles talens; mais il est dans la vie certaines occasions, certaines circonstances, où, par obéissance et pour le bien de l'Eglise, le zèle est obligé de se prêter à tout, malgré ses répugnances.

N'allez pas vous imaginer que nos Evêques se soient assemblés pour étouffer quelque erreur naissante, pour établir ou pour défendre quelque dogme attaqué; grâces au Ciel de pareils attentats sont inconnus depuis plusieurs siècles chez les Maronites. La contagion presque universelle qui s'est répandue dans tout l'Orient, a respecté la pureté de leur foi, et jamais le schisme et l'hérésie qui les environnent n'ont pu donner aucune atteinte à leur catholicité. Leur attachement invariable à la Chaire de saint Pierre, leur soumission parfaite aux décisions de l'Eglise les ont préservés de ces funestes malheurs, et s'ils ne se piquent pas d'être plus éclairés que tant d'autres peuples, ils peuvent du moins se vanter d'être plus dociles et plus fidèles. Priez le Seigneur qu'il les conserve à jamais dans ces sentimens et dans ces dis-

positions : on n'est point en danger d'errer, quand on ne suit pour guide que les oracles de la vérité.

La foi de nos Chrétiens était pure ; mais malgré l'exacte régularité dont ils font profession, par le laps du temps, la discipline s'était un peu affaiblie. Vous le savez, mon Révérend Père, l'Epouse de Jésus-Christ est toujours sans rides, mais ses enfans ne sont pas toujours sans souillures ; l'Eglise est toujours sainte, mais la corruption altère quelquefois la sainteté des sujets qui la composent. Insensiblement la succession des années introduit le relâchement dans les sociétés les plus saintes, et ces révolutions presque inévitables, sont le triste apanage de la condition humaine. On ne cesse pas d'être homme, parce qu'on est chrétien. Il s'était donc glissé quelques abus chez nos Maronites, et ils avaient gagné jusques dans le Sanctuaire : ces taches blessèrent les yeux de quelques personnes zélées ; elles en écrivirent au saint Siége pour demander qu'on apportât un remède prompt et efficace à des maux qui commençaient à s'invétérer. Le souverain Pontife chargé par sa primauté de veiller aux besoins de l'Eglise universelle, crut ne devoir pas négliger des avis importans que dictait un zèle pur et désintéressé. Il jugea que c'était dans le pays même qu'il fallait chercher ce remède ; que voyant les choses de plus près, on serait plus à portée de prendre les mesures convenables ; il se persuada qu'un Concile national donnerait plus de poids aux

règlemens et aux défenses qu'on serait obligé de faire. D'ailleurs le saint Père n'ignorait pas que, selon les règles ordinaires de l'Eglise, c'est sur les lieux que ces sortes de causes doivent être décidées en première instance, avant que d'être portées à son tribunal, sauf à lui à en rejeter, ou à en approuver le jugement et la décision. C'est le parti que prit ce sage Pontife ; il avait nommé Monseigneur Assemanni (1) Ablégat apostolique dans ces cantons ; c'est un Prélat actif et judicieux : il le chargea d'une lettre adressée au Patriarche des Maronites. L'Ablégat dès la première visite la lui remit entre les mains : je l'ai lue, rien n'est plus sage, ni plus ferme.

Sa Sainteté, après avoir exposé les abus qu'on lui avait dénoncés, enjoignait au Patriarche d'assembler un Concile de concert avec l'Ablégat, d'y proposer environ une douzaine d'articles qui regardaient la réforme, et de les faire recevoir, afin qu'appuyés de l'autorité du Concile, ils eussent plus de force. Comme il n'aurait été ni juste ni même prudent d'agir d'autorité, et de fermer la porte à toutes représentations, le Pape accordait au Patriarche la permission de suspendre l'exécution de quelques-uns de ces articles, s'il le jugeait à propos pour de bonnes

(1) Joseph Assemanni, Maronite de naissance, élevé à Rome dans le Séminaire des Maronites, Chanoine de l'Eglise de Saint-Pierre, Garde de la Bibliothèque du Vatican, a été un des plus savans hommes de son siècle, et un Prélat des plus vertueux.

raisons, pourvu néanmoins qu'il s'engageât à faire savoir ces raisons au saint Siége, et qu'il promît de s'en tenir à la décision que Rome porterait quand elles y auraient été mûrement examinées. Voici quelques-uns de ces abus.

1.° C'était une ancienne coutume des Evêques Maronites d'avoir auprès d'eux plusieurs Religieuses dont l'appartement n'était d'ordinaire séparé de celui de l'Evêque que par une porte de communication. Les Religieux en avaient aussi dans l'enceinte de leur Monastère. Croiriez-vous bien, mon Révérend Père, qu'une chose si scandaleuse ne causait presque point ici de scandale, ou n'en causait que fort peu ? Il fallait qu'on eût une haute idée et de la sainteté des Prélats et des Religieux, et de la sagesse de ces vierges chrétiennes, sur-tout dans un pays où les femmes paraissent rarement devant les hommes, et où les moindres liaisons entre les deux sexes deviennent suspectes, et répandent des nuages sur la vertu la plus irréprochable. Apparemment que ces Religieuses avaient pris la place de ces Veuves pieuses ou de ces Filles dévotes qui dans les premiers temps de l'Eglise, consacrées à l'ornement et à la décoration des Autels, ne s'éloignaient guère des Basiliques.

2.° Le Patriarche s'était arrogé le droit exclusif de faire les saintes Huiles : il les distribuait aux Evêques et aux Curés. On était obligé de lui donner de l'argent quand on les allait demander ; la taxe était générale et sans

exception, et le plus pauvre Curé donnait un écu; on ne les avait pas à moins. Un jour en ma présence un Curé venant les demander, n'offrit qu'une pièce de 50 sous; on eut bien de la peine à les lui accorder, et ce ne fut qu'en représentant l'excès de sa pauvreté qu'il les obtint; un autre, après les avoir reçues, dit en payant, à celui qui les distribuait, la somme prescrite : prenez le prix des saintes Huiles. J'étais présent à cette scène; elle me révolta, elle m'indigna; je pris la liberté de représenter que c'était une simonie; on me dit pour toute réponse que c'était la coutume, et l'on crut par-là se justifier pleinement.

3°. Les dispenses dans les mariages se vendaient à prix d'argent. Pour lever une excommunication, un interdit, une censure, le Patriarche se faisait donner une certaine somme qui entrait dans son revenu. De là que d'inconvéniens ! L'avidité du Prélat rendait les peines ecclésiastiques et moins justes et plus fréquentes. A quoi la pauvreté n'engage-t-elle pas ! et de quoi n'abuse pas la cupidité ! Vous sentez assez que ce casuel pouvait quelquefois être arbitraire.

4°. Le saint Sacrement ne se conservait pas dans la plupart des Eglises de la campagne, et il ne se trouvait d'ordinaire que dans les Eglises des Religieux. De là quels inconvéniens encore, et combien de Chrétiens dans certaines bourgades éloignées étaient à la mort privés malgré eux de ce secours privilégié !

5°. Contre l'ancien usage établi et observé

de temps immémorial, on permettait à des Prêtres mariés de convoler à de nouvelles noces. J'en ai connu un qui était dans le cas. J'en ai connu un autre qui ayant été fait Prêtre après son mariage, s'était marié trois fois après sa prêtrise : on dissimulait, on tolérait même ces scandales.

6°. Les Eglises restaient sans ornemens décens, et les membres de Jésus-Christ sans les secours nécessaires. Ici les Evêques sont chargés de pourvoir à la décoration des Temples et aux besoins des pauvres ; mais pauvres eux-mêmes par la multiplicité des Siéges, leur indigence les mettait hors d'état de remplir ces obligations. Figurez-vous que 150 petites paroisses composent 15 diocèses et le Patriarcat.

7°. Les Maronites d'Alep, qui font une partie considérable de cette chrétienté, ne chantaient plus dans nos Eglises qu'en Arabe depuis dix à douze ans, et avaient aboli l'ancienne coutume de faire l'Office divin et de réciter toutes les prières en langue Syriaque. Cet exemple était d'une dangereuse conséquence ; c'était à-peu-près comme si on s'avisait dans une de nos grandes villes de France de chanter l'Office en langue vulgaire. Vous savez, mon Révérend Père, avec quelle fermeté nos Prélats se sont élevés contre cet abus par-tout où l'esprit d'erreur et de nouveauté a tenté de l'introduire.

Voilà les principaux articles qui fesaient l'objet de la réforme projetée, et sur lesquels devait prononcer le Concile. On ne saurait

disconvenir qu'il ne fût fort utile, et que c'était rendre un grand service à l'Eglise des Maronites de l'engager à effacer elle-même ces taches qui défiguraient sa beauté. La bonne œuvre ne laissa pas de souffrir d'abord bien de la contradiction. Le relâchement trouve par-tout des partisans; et l'esprit d'intérêt, sur-tout quand il se couvre du manteau de la nécessité, n'est pas une passion qu'on persuade aisément de son déréglement et de son désordre. Il est vrai qu'à la première proposition du Concile, le Patriarche et les Evêques y consentirent, ils écrivirent même au Pape une lettre commune pleine de soumission et de respect : ils l'assuraient qu'ils entraient parfaitement dans ses vues, et qu'ils seconderaient volontiers son zèle. On fixa le temps du Synode, et Monseigneur Assemanni se retira plein de bonnes espérances. Il ne doutait pas du succès de l'entreprise, et déjà il en bénissait en secret le Seigneur. Afin d'en méditer plus à loisir les arrangemens, il choisit pour lieu de sa retraite un Monastère proche de notre résidence d'Antoura; il n'en sortait que rarement. La proximité nous procura l'honneur de sa première visite; il eut assez de confiance en nous pour nous faire part de la situation des affaires, et il en recommanda le succès à nos prières et à nos soins. Il fit la même confidence au Gardien de Jérusalem, Religieux accrédité dans le pays; il alla même s'aboucher avec lui à Seyde, et de la part du saint Siége il l'envoya au Caire chargé d'une commission importante et déli-

cate. Nos Pères Missionnaires d'Egypte vous instruiront du sujet de ce voyage.

De Seyde le visiteur Apostolique se transporta chez l'Emir des Druses qui l'avait invité ; il en fut reçu au mieux : ils eurent ensemble quelques conférences ; ils y traitèrent de quelques affaires secrètes qui intéressaient la religion. L'Emir extrêmement satisfait du Prélat, lui fit présent de son cheval de monture, et l'Ablégat revint dans sa solitude de Louaisé pour mettre la dernière main aux arrangemens du Synode projeté.

Le terme convenu et fixé pour le Concile approchait ; Monseigneur Assemanni crut qu'il était temps de sommer de leur parole le Patriarche et les Evêques, et d'en régler avec eux les préliminaires. Mais les choses n'en étaient pas encore au point où il pensait ; il trouva du refroidissement, et même une espèce d'aliénation dans les esprits : l'enfer avait ourdi bien des trames et fait jouer bien des ressorts pour indisposer les Prélats Maronites, et traverser le projet. Il serait trop long, mon Révérend Père, de vous développer ici toutes ces intrigues : vous savez mieux que moi qu'en pareilles circonstances l'ennemi commun de notre salut ne s'oublie pas. On mit tout en œuvre pour reculer, et même pour éluder les ordres du saint Siége. Quoi qu'il en soit, ce changement inattendu surprit l'Ablégat, mais il ne le déconcerta pas : la résistance, loin de le rebuter, ne servit qu'à animer son courage et à redoubler ses efforts ; et je dois dire ici, à la louange de ce digne

Prélat, qu'il ne donna aucun signe d'impatience et de dégoût; qu'il sut se roidir à propos contre les obstacles, et qu'il renoua plusieurs fois avec une admirable dextérité une négociation qui paraissait entièrement rompue.

De leur côté les Missionnaires de la Terre-Sainte et les Jésuites travaillaient de tout leur pouvoir à appaiser la tempête ; mais avec tout cela rien n'avançait; le moment marqué par la Providence n'était pas loin, mais il n'était pas encore venu. Enfin tout se calma : les Prélats Maronites reconnurent les piéges qu'on leur avait tendus; ils ouvrirent les yeux sur leurs véritables intérêts qui n'étaient autres que ceux de la Religion, et ils se rendirent. J'ignorais encore cette heureuse nouvelle, lorsqu'un beau jour, de grand matin, on vint me dire, à l'issue de la Messe, que M. le Patriarche avait mis pied à terre au Séminaire où il m'attendait. Je sortis pour l'aller saluer, mais il me prévint, et je le trouvai à la porte de notre maison, où il entra, suivi de la plupart de ses Evêques. Mon Père, dit-il à notre Supérieur, on ne dira plus que je ne suis pas le conseil des Jésuites. Ces agréables paroles relevèrent nos espérances, et nous en augurâmes bien; nous n'osâmes cependant lui en demander l'explication. Ces Prélats nous firent l'honneur de prendre chez nous un léger déjeûner; et sans entrer dans aucun éclaircissement, ils remontèrent à cheval, et prirent le chemin du Monastère de Louaisé. Monseigneur Assemanni fut charmé

charmé de les voir, et sa joie fut d'autant plus grande, qu'elle était inespérée. Après les premières civilités, on entra d'abord en matière, et l'on prit de concert tous les arrangemens nécessaires.

Les choses étaient dans cette heureuse disposition, lorsque le Visiteur Apostolique m'envoya dans un Monastère éloigné d'Antoura d'environ huit lieues, pour y terminer une affaire dont je vous rendrai compte dans la suite. Là, dès le lendemain, un exprès vint me remettre une lettre de Monseigneur, qui me priait de me rendre incessamment à Louaisé, où le Concile devait s'ouvrir le jour suivant; il m'avait chargé d'en faire l'ouverture. Il fallut donc, malgré tant de fatigues, qui sont à présent au-dessus de mes forces, me rendre en diligence auprès de l'Ablégat. J'obéis, je revins précipitamment, et j'arrivai à temps. Ce fut le 30 Septembre dernier que le Synode commença. On ne pouvait choisir un jour plus convenable à cette grande action; c'était le jour où l'Eglise Latine honore la mémoire de saint Jérôme, ce fameux Docteur, qui a éclairé de ses lumières, et édifié par ses vertus l'orient comme l'occident. Pour abréger la durée du Concile, on avait auparavant préparé toutes les matières par une exacte discussion; l'on avait réglé ce qui devait être proposé, et en quelques séances paisibles tout fut terminé.

Voici l'ordre qu'on garda, et les cérémonies qui s'observèrent. On avait paré l'Eglise des Religieux du Monastère de Louaisé avec

le plus de magnificence qu'il avait été possible. Dans le chœur, qui est assez vaste, on avait placé deux trônes élevés, l'un du côté de l'évangile pour le Patriarche, l'autre du côté de l'épître pour l'Ablégat apostolique. Hors du chœur, près de la balustrade, étaient à droite et à gauche deux rangs de chaises pour les Evêques ; après eux et dans le même rang, mais sur des siéges plus bas, étaient les Missionnaires invités pour assister au Concile en qualité de Théologiens du Pape. Vis-à-vis des Missionnaires étaient les Religieux Maronites, ayant leur Supérieur à leur tête. Entre les Théologiens du Pape et les Religieux, les Curés Maronites formaient une ligne, et étaient pareillement assis ; et derrière tous ces rangs de siéges, l'élite de la noblesse Maronite se tenait debout. Il n'y eut point de dispute pour la préséance. Pour couper pied à toutes les contestations qui auraient pu naître, Monseigneur Assemanni déclara qu'il ne voulait préjudicier en rien aux droits respectifs que chacun pourrait prétendre ; que les Missionnaires se placeraient selon leur ancienneté dans le pays. Pour se conformer à ce règlement, les Pères de la Terre-Sainte prirent place immédiatement après les Evêques, de leur côté ; après eux se rangèrent les Jésuites ; après les Jésuites les Capucins ; les Carmes, comme les derniers venus, eurent la dernière place. Ce bon ordre qui prévenait tous les démêlés, fit régner dans toute l'assemblée un grand silence et une grande modestie.

Une demi-heure après le soleil levé, on partit processionnellement du Monastère pour se rendre à l'Eglise. Voici le nom des Prélats qui composaient cette auguste assemblée.

Joseph, Patriarche des Maronites.
Joseph Assemanni, Ablégat apostolique.
Simon, Archevêque de Damas.
Servus Dei, Archevêque de Baruth.
Elias, Archevêque d'Arga.
Etienne, Archevêque de Patron.
Philippe, Archevêque de Gébaïl.
Ignace, Archevêque de Tyr.
Jean, Archevêque de Laodicée.
Michel; Archevêque de Banias.
Gabriel, Archevêque d'Alep.
Tobie, Archevêque de Nablos.

Tous ces Prélats étaient Maronites. Trois autres Archevêques de la même nation étaient absens, à cause de leur grand âge. Savoir :

Basile, Archevêque de Tripoli.
Gabriel, Archevêque de Keidan.
Gabriel, Archevêque d'Acre.

Outre ces Prélats, d'autres Archevêques Catholiques, mais qui n'étaient pas de la nation Maronite, furent invités au Concile, et y assistèrent.

Grégoire, Archevêque Surien. Il avait avec lui un Evêque de sa nation.

Abraham, Archevêque d'Alep, Arménien.

Etienne, Archevêque d'une ville d'Arménie, y envoya un Député à sa place.

Vous serez sans doute surpris, mon Révérend Père, qu'on ne parle ici que d'Archevêques. Ne les prenez pas pour autant de Métropolitains. Il faut se faire au langage du pays : ce sont des Evêques qui prennent ce titre, et personne ne le leur conteste. D'ailleurs, que les Prélats d'un Concile soient Evêques ou Archevêques, peu importe. Dans ces assemblées c'est le caractère qui décide, et non pas la dignité, et il est incontestable que ce que nous appelons en France un Evêque *in partibus*, est Juge de la foi comme l'Evêque du plus grand et du plus riche Diocèse.

Dans ce synode tous les Ecclésiastiques étaient revêtus d'habits Sacerdotaux, les uns en chapes, les autres en chasubles. Les Evêques étaient habillés pontificalement ; et ce qui distinguait les Prélats Maronites de ceux qui ne l'étaient pas, c'est qu'ils portaient sur la tête une mître superbe et magnifique, que le Saint Père leur avait envoyée en présent.

Dès qu'on fut entré dans l'Eglise, chacun prit la place qui lui avait été désignée, et l'on s'arrangea sans embarras et sans confusion. On commença par invoquer le Saint-Esprit, et le Patriarche se disposa à célébrer la sainte Messe. Pénétrés des sentimens de la plus tendre piété, tous les Assistans fondaient en larmes, et si la majestueuse simplicité de ce

religieux spectacle n'avait pas de quoi éblouir les yeux, rien n'était plus capable de toucher les cœurs.

Au milieu de l'Eglise on avait placé une chaire assez élevée ; j'y montai après l'évangile, et je prononçai un petit discours qui dura environ une demi-heure : il roulait tout entier sur le sujet de l'assemblée ; toute autre matière aurait été déplacée. C'était bien alors que je pouvais m'appliquer à moi-même ce que disait autrefois l'Apôtre saint Paul : nous prêchons la sagesse au milieu des parfaits. Il n'y avait rien de recherché dans mon discours ; mais comme les esprits étaient bien disposés, on m'écouta avec bonté. Il est des circonstances heureuses, où l'on trouve passable dans la bouche d'un Orateur Chrétien, ce qu'en d'autres temps on ne daignerait pas écouter. Mon Sermon ne mérite pas de vous être envoyé : mais comme il fait partie de la cérémonie, et que mon Supérieur exige de moi cette marque d'obéissance, je l'ai traduit en notre langue le plus littéralement que j'ai pu, et je l'ai transcrit pour vous ; vous en ferez tel usage qu'il vous plaira. Au reste, je compte sur votre indulgence, plus encore que sur celle des Maronites, et j'en ai plus besoin. Les Français, quand il s'agit de Sermons, se piquent d'être plus délicats que les autres peuples : d'ailleurs, vous trouverez dans cette pièce beaucoup d'expressions figurées, des métaphores qui paraissent un peu outrées, des applications presque continuelles de l'Ecriture. En France tout cela pourrait

choquer, mais tout cela plaît aux Orientaux, et j'ai pour maxime que quand on prêche, il faut s'accommoder et au génie de la langue qu'on parle, et au goût des Auditeurs devant qui l'on parle.

Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus, et lætemur in eâ.

C'est aujourd'hui le jour que le Seigneur a fait; fesons éclater notre joie et notre alégresse.

Ces paroles sont tirées du Pseaume CXVII.

VÉNÉRABLES Pères des Chrétiens, augustes Juges de la Foi, fermes et brillantes colonnes de l'Eglise, dignes Chefs des armées du Seigneur, sages conducteurs du peuple fidèle.... ainsi parlait autrefois le saint Roi David dans un de ces divins transports que lui inspirait l'Esprit-Saint. La pierre qu'une aveugle Nation a rejetée, est devenue par le choix du Seigneur la pierre angulaire; pierre qui seule soutient un édifice mystérieux; pierre contre laquelle viennent se briser les plus immenses colosses. Quelle merveille, s'écriait-il! Le bras du Tout-Puissant a pu seul opérer ce prodige, et lui imprimer cette inébranlable fermeté! Bénissons à jamais un si beau jour, c'est le jour que le Seigneur a fait, et s'il doit être marqué par nos larmes, que ce soient des larmes de joie, de tendresse, de reconnaissance; ou plutôt ban-

nissons les pleurs, et que l'Univers entier retentisse de Cantiques d'alégresse. *Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in eâ.*

Me trompé-je, Messeigneurs, dans l'application que je vais faire de ces paroles? La pierre angulaire c'est Jésus-Christ, l'édifice mystérieux qu'elle soutient c'est l'Eglise, les colosses qui viennent se briser c'est l'erreur, le schisme, l'hérésie; et ce beau jour, ce jour que le Seigneur a fait, ce jour que doit signaler notre joie, c'est celui où l'Epouse de Jésus-Christ va triompher par le courage et la fermeté de ses défenseurs assemblés. *Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus, et lætemur in eâ.*

Ici, quel charmant spectacle n'offre-t-elle pas à mes regards! Je vois l'armée du Seigneur rangée en bataille: par l'ordre et sous la direction du premier de tous ses chefs, se lèvent de braves et d'invincibles Capitaines, revêtus des armes spirituelles, le bouclier de la foi en main, le casque de la sagesse en tête. Quel appareil menaçant! tremblez, Démons, tremblez pour votre empire, j'en vois les destructeurs; ces héros sont sûrs de vaincre. Quand on combat au nom du Dieu des armées, peut-on manquer de remporter la victoire? Ce n'est pas seulement un Ange qui conduit ces redoutables guerriers, c'est l'Esprit du Seigneur lui-même qui anime leur valeur, qui soutient leurs bras, et qui dirige leurs coups. Ils comptent sur votre assistance, ô mon Dieu: vous leur avez pro-

mis que jamais les portes de l'enfer ne prévaudraient contre leurs forces réunies, et que tous les jours vous seriez avec eux jusqu'à la consommation des siècles. C'est vous qui les armez aujourd'hui de votre glaive. Si l'épée de Gédéon fut autrefois et le signal et le cri de la victoire, que ne peuvent-ils pas se promettre de l'épée du Seigneur ?

Sous la protection de ces Anges tutélaires, ne craignez rien ; peuple Maronite, petit troupeau, troupeau chéri, troupeau choisi entre mille, ne craignez rien. Un Légat Apostolique détaché de la Chaire de saint Pierre vient à vous : quelle distinction ! Depuis plusieurs siècles, il n'est point de peuple dans l'Orient qui puisse se vanter d'en avoir eu de pareille. Envoyé par le Souverain Pasteur de tous les Chrétiens, il vient se joindre à vos Pasteurs, et les aider à écarter de cette bergerie les loups qui la menacent. Tressaillez donc de joie dans ce beau jour, et bénissez celui qui vient au nom du Seigneur.

Et vous, Révérendissimes Pères en Dieu, secondez les intentions du Saint Père, et comblez l'espérance de ce peuple fidèle. Malgré votre zèle, il s'est glissé des abus ; c'est à vous à les réformer. Votre vigilance les découvrira, votre courage les réprimera. Qu'il me soit donc permis d'exciter l'une et d'animer l'autre ; c'est tout mon dessein. Soutenez ma faible voix, Esprit saint : vous allez décider par la bouche de ces pasteurs ; daignez leur parler par la mienne.

PREMIÈRE PARTIE.

Messeigneurs...... Que la providence de notre Dieu est admirable dans l'arrangement qu'elle a fait des conditions de la société, et sur-tout de la société chrétienne ! elle a voulu que les postes les plus élevés fussent les plus difficiles à remplir, et les plus délicats pour la conscience ; elle a voulu que le plaisir flatteur de commander fût tempéré par les grandes obligations que traîne après elle l'autorité. Elevés sur la tête des autres, vous en êtes, dit l'Apôtre saint Jacques, responsables au souverain Maître ; vous devez veiller sur eux, comme devant un jour lui rendre compte de leurs ames. Placés sur le chandelier de l'Eglise, écoutez la belle leçon que vous fait Jérémie, ou plutôt le Seigneur lui-même par la bouche de Jérémie : Prophète, Pasteur des peuples, je t'ai établi non pas afin que tu jouisses dans un tranquille repos des honneurs et des distinctions attachées à ta dignité, mais afin que tu déracines, que tu détruises, que tu dissipes, que tu plantes, que tu édifies : *Ecce ego constitui te ut evellas, et destruas, et dissipes, et ædifices, et plantes.* Voilà les devoirs inséparables de ton glorieux ministère ; dans mes desseins, c'est moins un honneur qu'un fardeau. C'est à vous, sentinelles de la maison d'Israël, que s'adresse cette instruction.

Figurez-vous donc, Messeigneurs, que le souverain Pontife vous dit aujourd'hui par la bouche de son Légat apostolique ce que

disait autrefois l'Epouse du Cantique des Cantiques : *Manè surgamus ad vineas, videamus si floruit vinea, si flores fructus parturiunt.* Levons-nous du matin, visitons les vignes, voyons si la nôtre a fleuri, et si ses fleurs promettent des fruits. Je ne crains point de le dire, la vigne dont parle ici la vigilante Epouse des Cantiques, est la figure de cette partie du domaine de l'Eglise confiée à vos soins et à votre gouvernement ; levez-vous donc, et voyez en quel état elle se trouve : *Surgamus ad vineas.*

Graces au Dieu immortel, et qu'il en soit à jamais béni, vous ne trouverez pas dans cette vigne chérie et privilégiée ces désastres affreux qui désolent les autres vignes des Eglises d'Orient ; le Seigneur jusqu'ici, par une bonté spéciale et une assistance particulière, l'a préservée de ces funestes malheurs. Vous ne la verrez pas ravagée par cette bête féroce que le Prophète appelle *singularis ferus, aper de sylvâ*, l'infâme animal des bois, la cruelle bête de l'hérésie ; depuis bien des siècles ces monstres en sont bannis ; mais peut-être y trouverez-vous des cantons dont le sol pourrait produire d'excellens raisins, et qui faute de culture ne produisent que du verjus ; des herbes venimeuses qui peuvent empoisonner les fruits, des ronces et des épines qui en empêchent l'accroissement et la fertilité, des terrains vides où l'on pourrait semer le grain de la parole de Dieu et de l'instruction chrétienne ; peut-être enfin y trouverez-vous, selon l'expres-

sion de la même Epouse, de petits renards qui, sans y faire des ravages marqués, la détruiraient insensiblement, si vous ne preniez soin de les détruire eux-mêmes : *Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas*. Vous m'entendez assez, sans que je m'explique davantage.

Gardiens fidèles de la vigne du Seigneur Dieu des armées, jetez avec moi un coup d'œil sur la portion de votre héritage, et vous découvrirez aisément les dégats que l'homme ennemi s'efforce d'y faire. Rien n'échappe à des yeux qu'éclaire le flambeau de la Religion et qu'anime l'ardeur du zèle.

Illustres Maronites, que j'aime à contempler l'éclat et les beautés de votre Eglise! j'y retrouve presque tous les traits qui distinguaient, qui caractérisaient l'Eglise naissante de Jésus-Christ, lorsque dans le sein du judaïsme et de la gentilité on la vit, par le plus surprenant de tous les miracles, sortir des mains d'un Dieu son auteur.

Je la comparerais volontiers, cette Eglise, à la toison mystérieuse de Gédéon, sur laquelle la rosée du Ciel tombait en abondance, tandis que tout ce qui l'environnait était desséché, dévoré par de brûlantes ardeurs.

Je la comparerais volontiers à cette nation chérie du Ciel que le Seigneur prenait plaisir à conduire lui-même à travers les déserts, les rochers, les montagnes; tandis que ses fiers ennemis marchaient au milieu des plus épaisses ténèbres, une colonne brillante et lumineuse dissipait les horreurs de la nuit,

et guidait ses pas. Vous ne désavouerez pas ces comparaisons; elles ne sont ni hasardées, ni déplacées.

Elle forme une bergerie séparée dont les brebis, toujours dociles à la voix du souverain Pasteur, ne s'écartent jamais dans des pâturages étrangers, et qui, par leur docilité, se mettent à l'abri de la fureur des loups; disons mieux, et parlons sans figure, elle forme au milieu même de l'infidélité un peuple entier de véritables adorateurs, que respecte le souffle contagieux et empesté du schisme et de l'hérésie; et l'on peut dire de vous ce que disait le texte sacré des premiers Fidèles, que vous persévérez unanimement, constamment dans la doctrine des Apôtres: *Erant perseverantes in doctrinâ Apostolorum.* Puissiez-vous, hélas! la conserver à jamais cette foi si pure, et de génération en génération la transmettre à vos neveux jusqu'à la consommation des siècles!

Non contens de croire, vous pratiquez avec ferveur les exercices les plus saints de la Religion et du Christianisme: comme les premiers Fidèles vous vous assemblez souvent dans les Temples du Dieu vivant: vous y offrez assidument le tribut de vos prières. Là, réunis ensemble, vous chantez en l'honneur du Très-Haut des cantiques de louanges et d'actions de grâces, et la fraction du pain sacré fait vos plus chères délices. *Erant perdurantes in Templo in communicatione fractionis panis, et orationibus collaudantes Deum.*

Comme les premiers Fidèles, devant le Dieu de Majesté, vous ne paraissez que comme des ombres anéanties; son auguste présence tient toutes vos puissances attentives; votre respect religieux porte l'édification dans tous les cœurs, et rend respectable à tout un Peuple infidèle la Religion sainte que vous professez : *Gratiam habentes , ad omnem plebem.*

On n'entend parler parmi vous, ni de divisions , ni de démêlés, ni de dissentions; la discorde n'ose y présenter les sombres lueurs de son funeste flambeau. Vous n'êtes ni à Apollo ni à Cephas; vous êtes tous à Pierre, et par Pierre à Jésus-Christ. La charité de l'Esprit-Saint qui vous unit, forme entre vous, comme entre les premiers Fidèles, une union parfaite, un concert charmant, qui de cette prodigieuse multitude de croyans, semble ne faire qu'un cœur et qu'une ame : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una.*

Que de vertus! mais quelques taches légères n'en terniraient-elles point l'éclat, et n'en obscurciraient-elles point la splendeur?

On ne voit point parmi vous d'incestueux comme à Corinthe; vous ignorez ces abominations : mais en permettant à des Vierges chrétiennes d'habiter presque au milieu de vous, ne craignez-vous point que cette dangereuse et permanente proximité, ou ne soit capable de faire chanceler la vertu la mieux affermie, ou ne fasse naître dans les ames faibles des soupçons injurieux à l'honneur du

Sanctuaire, et porter des jugemens, qui, pour être faux, ne sont pas téméraires? On n'est pas toujours obligé de croire que la vertu d'Etienne ait passé dans tous les cœurs, et que chaque jour ce prodige se renouvelle. Vous êtes les Anges du Seigneur, il est vrai, mais souvenez-vous que saint Paul veut que, forcées par la nécessité de se trouver à nos assemblées, les femmes ne paraissent devant vous que voilées; et n'oubliez jamais la belle réflexion de saint Jérôme. Le Sauveur du monde, dit ce Père, permit pendant sa vie mortelle à la calomnie de porter sur lui et sur ses Disciples une dent sacrilége; il permit qu'on l'accusât avec eux de violer le jour du Sabbat, de manger avec les pécheurs et les Publicains, de refuser le tribut à César, d'engager même les peuples à la sédition et à la révolte: mais il ne voulut pas que l'accusation d'impureté fût de la partie, et dans une matière si délicate, les soupçons même les plus légers et les plus mal fondés lui parurent si injurieux aux Disciples du Dieu de pureté, qu'il ne permit jamais ni à la plus maligne envie, ni à la plus cruelle jalousie de les former.

Mais n'avez-vous jamais souffert que des hommes déjà consacrés aux Autels, déjà honorés du Sacerdoce, des hommes qui, plus encore que les Chrétiens ordinaires, doivent par leur état et leur caractère être élevés au-dessus de la chair et des sens, et dont la pureté, pour répondre à la sainteté de leur ministère, doit égaler, approcher du moins de

celle des intelligences célestes, poussés par une vicieuse cupidité, se chargeassent de chaînes qui les attachent à la terre, et se formassent peut-être plus d'une fois des liens que la Religion bénit toujours dans de simples laïques, parce que ces liens sont légitimes, mais que toujours elle réprouva dans les Lévites de la Loi nouvelle? Accusez-moi tant qu'il vous plaira d'outrer la morale; tolérer de pareils désordres, c'est s'en rendre complice.

On ne voit point parmi vous d'Ananies et de Saphyres, qui mentent au Saint-Esprit, après avoir employé la rapine dans l'holocauste; on n'y voit point de fidèles mal instruits, vouloir acheter les dons ineffables de l'Esprit-Saint et les richesses spirituelles de la grâce: mais fixer un prix à la matière de deux augustes Sacremens, mais rendre pour de l'argent la liberté des fonctions Ecclésiastiques; mais pour de l'argent délier les consciences; quelle simonie! Est-ce donc là, grand Dieu, donner gratuitement ce que gratuitement on a reçu, comme le conseille, ou plutôt, comme l'ordonne le grand Apôtre? Non, sans doute: mais, selon la pensée de saint Bernard, un des plus grands Docteurs de l'Eglise d'Occident, c'est faire et des choses saintes, et des plus sacrés ministères un trafic honteux et un commerce indigne. Quel détestable abus! Si vous n'ôtiez ce scandale du milieu d'Israël, vous en seriez responsables devant Dieu, vous qui présidez à cette assemblée et qui jugez la terre.

Vous êtes les pères des pauvres : mais les pauvres sont-ils toujours secourus ? On ne saurait vous faire les reproches foudroyans que fesait autrefois le Seigneur par la bouche du Prophète Ezéchiel aux Pasteurs d'Israël : Malheur à vous, leur disait-il, Pasteurs avides et intéressés, qui, tout occupés de vous-mêmes, négligez de paître mon troupeau, qui vous nourrissez de son lait, qui vous habillez de sa laine, et qui ne prenez pour votre nourriture que ce que vous y trouvez de plus gras. *Væ Pastoribus Israël qui pascebant semetipsos, lac comedebatis, et lanis operiebamini, et quod crassum erat occidebatis, gregem autem meum non pascebatis.* Vous ne portâtes jamais et l'injustice et la cruauté jusqu'à ces crians excès : mais l'indigence ne paraît-elle jamais devant vous sans être soulagée, et puis-je conclure votre éloge comme le Texte sacré concluait celui des premiers fidèles ? Quoiqu'ils n'eussent, y est-il dit, qu'une fortune assez bornée, cependant par des libéralités bien placées, ils trouvèrent l'heureux secret d'empêcher que les pauvres qui se joignaient à eux, ne fussent jamais dans l'indigence : *Nec quisquam inter illos egens erat.* Nourrir les pauvres, c'est un devoir indispensable pour vous, Pasteurs de Jésus-Christ. Ecoutez cette décision, elle est hardie, mais elle n'est pas de moi ; elle est de saint Chrysostome, une des plus brillantes lumières de l'Eglise d'Orient : Ne pas leur donner la nourriture, c'est leur donner la mort : *Si non pavisti, occidisti.* Ce n'est donc

point votre générosité que j'implore, je réclame uniquement les droits de l'humanité.

Vous chantez assidument dans les Temples les louanges du Très-Haut : mais sont-elles par-tout chantées uniformément ; mais contre l'ancien usage, n'y emploie-t-on pas en certains endroits une langue que votre Eglise proscrit de l'enceinte de ses murs, comme peu convenable et à la majesté de ses cérémonies, et à la dignité de son sacrifice ?

Vous êtes les dispensateurs des saints mystères : mais la manne sacrée dont se nourrissent les fidèles, mais le pain des forts qui doit les soutenir dans le passage redoutable du temps à l'éternité, résident-ils toujours dans l'arche du Tabernacle ; et dans ce moment décisif, privées de ce secours salutaire, n'avez-vous pas quelquefois le chagrin de voir périr les ames confiées aux soins de vos subalternes, ou plutôt de vos coopérateurs ?

Vos lèvres doivent être les dépositaires de l'instruction, et l'important ministère de la parole qui fut le partage des Apôtres, doit être le partage de leurs successeurs. C'est par la prédication que s'est établie la Religion ; c'est par la prédication qu'elle se perpétue : mais la doctrine chrétienne est-elle par-tout enseignée ; mais la parole est-elle par-tout annoncée, et n'est-il pas à craindre qu'une jeunesse grossière et mal instruite, sans lumières et sans principes, ne pratique mal des devoirs qu'elle ne connaît pas, ou ne blasphême des vérités qu'elle ignore ?

Vous vous prosternez au pied des autels :

mais les ornez-vous? mais les embellissez-vous? mais les enrichissez-vous de vos présens? mais les couronnez-vous de vos dons? et tandis que les Dieux de la terre habitent au milieu de la splendeur et de la magnificence, le Dieu du ciel n'habite-t-il pas quelquefois dans les Eglises ruinées, négligées, sans ornemens, sans décoration? Et n'est-il pas à craindre que justement scandalisée de cette impardonnable négligence, qui ne peut avoir sa source que dans l'esprit d'un vil et sordide intérêt, l'infidélité ne s'écrie : Où est donc, où habite donc le Dieu des Chrétiens? *Ubi est Deus eorum?*

Mais où m'emporte mon zèle? Arrêtons : j'oublie que j'ai l'honneur de parler devant mes guides et mes maîtres. Il est inutile de présenter le flambeau à des Prélats si éclairés. Votre vigilance pastorale, Messeigneurs, suffira seule pour découvrir jusqu'aux plus légers abus, et votre courage pour exterminer jusqu'aux plus invétérés : daignez me supporter encore un moment; je tâcherai de ne point abuser de votre patience.

SECONDE PARTIE.

S'il s'est glissé quelques abus dans l'Eglise des Maronites, cette Eglise si pure et si belle; peuples voisins, peuples jaloux, n'en triomphez pas, ne nous insultez pas. Il n'est point d'astre dans la nature, quelque brillant qu'il paraisse à nos yeux, qui n'ait ses taches; et l'astre du jour lui-même, le flambeau même du monde n'en est pas exempt; mais avec

cette différence cependant que les taches du soleil, imprimées par le doigt de celui qui le forma, ne peuvent être effacées par tous les efforts humains, au lieu que celles qui partent du relâchement et de la corruption des hommes, ne sont pas ineffaçables. Rien n'est impossible à l'ardeur du zèle, Messeigneurs ; le souffle de l'esprit du Dieu qui vous inspire, peut aisément purifier toutes les souillures ; et animés d'un courage tout divin, il n'est point de monstre que vous ne soyez en état de faire tomber et expirer sous vos coups.

Non, rien ne doit vous arrêter. Je prévois pour vous autant de triomphes que de combats. Vous êtes les Princes des peuples ; vous êtes les héros de la Religion ; rassemblés autour du Dieu d'Abraham, c'est sous ses étendards que vous marchez ; c'est par ses ordres que vous combattez : ne craignez rien ; la justice de la cause que vous défendez, est pour vous un gage infaillible et de sa protection, et de la victoire.

Inséparablement attachés à la chaire de Pierre, ce centre d'unité, cette chaire de vérité sera pour vous cette tour mystérieuse de David, où étaient suspendus mille et mille boucliers, dont les braves d'Israël avaient coutume de s'armer pour leur défense; elle vous armera du glaive de la sévérité contre le relâchement, et elle vous fournira des armes victorieuses pour triompher. Jusqu'ici toutes les forces de l'enfer n'ont pu ébranler sa constance, et c'est un oracle sorti

de la bouche de la vérité même, que jamais elles ne prévaudront contre sa fermeté : vos intérêts sont communs avec les siens ; vous vaincrez avec elle, vous vaincrez par elle.

L'entreprise est difficile, il est vrai, et à Dieu ne plaise que j'en dissimule ici la difficulté : ce sont des maux invétérés auxquels il faut remédier ; ce sont d'anciennes plaies qu'il faut fermer. Ah ! que de pareilles cures demandent de dextérité dans le Médecin qui doit les panser ! Il faudra y appliquer le sel et le vinaigre, mais savoir sagement en adoucir l'acrimonie ; il faudra y porter le fer et le feu, mais savoir habilement les manier. Peut-être faudra-t-il trancher jusqu'au vif, mais savoir prudemment mêler la douceur à la fermeté. Je n'ai ni règles ni lois à vous prescrire ; votre expérience vous tiendra lieu de maître, vos lumières de guides, et l'Esprit-Saint conduira votre main. C'est tout dire ; suivez sa direction et ses impressions.

L'entreprise est difficile, mais jamais les difficultés n'effrayèrent les grands cœurs. Les obstacles multipliés ne servent au contraire qu'à piquer leur valeur, et qu'à obstiner leur courage ; ce sont les dangers du combat qui rehaussent le prix, qui relèvent l'éclat de la victoire ; et jamais les honneurs d'un triomphe glorieux ne furent justement décernés qu'à de pénibles conquêtes.

S'il en était cependant quelqu'un parmi vous que fît chanceler sa propre faiblesse, ou qu'allarmât l'incertitude du succès ; pour l'encourager et soutenir sa valeur chance-

lante, je lui adresserais volontiers les belles paroles qu'adressait autrefois saint Bernard à un Prélat timide, qui, par une pusillanimité peu séante à son caractère, se croyait trop faible pour remplir ses devoirs, et pour porter le fardeau que l'Eglise lui avait imposé. Pardon, Messeigneurs, pardon si dans ce discours abrégé, je cite une seconde fois ce grand homme : son inflexible droiture, son austère probité, ses talens supérieurs, sa vertu reconnue, et sa fermeté vraiment apostolique, l'avaient mis en possession de parler en Docteur et en maître, aux maîtres et aux Docteurs de l'univers chrétien.

Que craignez-vous, lui disait-il ? Dieu ne vous demande rien d'impossible. Dans le poste que vous occupez, il n'exige pas de vous que vous guérissiez les malades, il exige seulement que vous preniez soin de leur guérison : il n'exige pas de vous que vous donniez l'accroissement, il exige seulement que vous plantiez avec Paul, que vous arrosiez avec Apollon : abandonnez le reste à sa bonté toute-puissante, à sa providence paternelle, et conjurez-le de rendre vos efforts utiles et vos travaux profitables. Est-il rien en cela qui soit au-dessus de vos forces ? Voudriez-vous donc, ajoutait-il, ressembler à ce fils lâche et paresseux, dont parle l'Evangile ? envoyé par son père pour cultiver un champ qu'il trouva rempli de ronces et d'épines, loin de le défricher, il s'assit à terre, et il refusa d'y travailler, parce qu'il désespéra d'y réussir. Ne perdez point

courage ; avec l'aide et le secours du Ciel, tout devient possible à un Ministre laborieux et zélé, et l'impossibilité prétendue naît ordinairement de notre nonchalance et de notre mauvaise volonté.

On peut plus qu'on ne pense. Bien différens des objets que nous présente la perspective, il est certains monstres que l'éloignement grossit à nos yeux, et que la proximité rapetisse. A l'entrée de la terre promise, Israël revenu de ses premières frayeurs et de ses terreurs paniques, extermina facilement des Géans qu'il avait crus invincibles.

Reprenons, Messeigneurs, reprenons, et suivons les idées guerrières. Juge et chef de son peuple, Gédéon se vit autrefois environné de formidables ennemis : leur nombre, dit l'Ecriture, égalait celui des grains de sable qui bordent la mer. Les Amalécites, les Madianites, et toutes les plus fières et les plus belliqueuses nations de l'Orient armées contre lui, avaient conjuré sa perte. Abandonné d'une troupe de lâches qu'il avait renvoyés chez eux, parce qu'il les croyait trop faibles pour soutenir le choc et la mêlée, il ne lui restait pour toute défense que trois cens braves qui l'accompagnaient. N'était-il pas naturel qu'il appréhendât d'être accablé par la multitude ? Oui, sans doute : mais jamais ces indignes frayeurs ne trouvèrent entrée dans son cœur : il n'oublia pas que sa petite armée était l'armée du Seigneur ; et bientôt son Dieu lui donna un présage assuré de la victoire.

Dans un songe mystérieux, j'ai vu, dit un soldat, comme un pain d'orge cuit sous la cendre ; j'ai vu ce pain rouler rapidement, précipitamment au milieu du camp ennemi, parvenir à la tente du Général, la parcourir, la renverser, et porter par-tout le désordre : *Visus est mihi, quasi subcineritius panis volvi, et in media castra descendere, et cùm pervenisset ad tabernaculum, percurrit illud, atque subvertit.* A ce récit : ce pain d'orge, s'écria d'un air prophétique le dépositaire de la confidence, ce pain d'orge ne peut être autre chose que l'épée victorieuse de Gédéon : *Non est hoc aliud, nisi gladius Gedeonis.*

Animé par ce présage favorable, Gédéon fait sonner la charge. Il rassemble ses guerriers, et pour toute harangue, il ne leur dit que ces courtes paroles. Enfans, ce glaive vous tracera le chemin du combat ; suivez-moi, et faites seulement ce que vous me verrez faire : *Quod me videritis facere, hoc facite.* Il est obéi : on marche, on court, on vole à l'ennemi ; tout cède, tout plie, et les nations liguées prennent l'épouvante et la fuite. Appliquons ce trait d'histoire à mon sujet.

Le Gédéon des Chrétiens, le chef de l'Eglise, c'est le souverain Pontife ; ce glaive victorieux qui répand par-tout la terreur, ce sont ces clefs de puissance et de force, que le Sauveur du monde a promises et accordées à saint Pierre et à ses successeurs ; ces nations de l'Orient ennemies du peuple de Dieu,

ce sont les infidèles, les hérétiques, les schismatiques qui vous environnent, et qui, ligués ensemble, conspirent contre vous. Ces braves choisis, qui forment et composent la petite armée du Seigneur, c'est la nation Maronite; ce sont ses illustres Prélats assemblés.

Suivons l'application. Aujourd'hui, Messeigneurs, le Gédéon de la Loi nouvelle vous dit par la bouche de son Ablégat: Je compte moins sur votre nombre que sur votre courage; il s'agit de sauver un troupeau qui est le vôtre et le mien; nos intérêts sont communs; réunissons nos armes, et faites ce que vous me voyez faire. *Quod me videtis facere, hoc facite.*

Mille et mille fois les puissances infernales ont senti la pesanteur de mon bras: qu'elles sentent aujourd'hui la pesanteur du vôtre; armez-vous comme moi de la foudre, et osez la lancer; rien ne saurait tenir contre nos coups réunis. Frémisse l'esprit d'intérêt, périsse la simonie! depuis long-temps l'Occident a exterminé ces monstres, bannissons-les de l'Orient; vous êtes mes collégues et mes confrères dans l'Episcopat, entrez dans mes justes desseins, secondez mon ardeur et mon zèle. *Quod me videtis facere, hoc facite.*

Réformons ce qu'il peut y avoir de défectueux dans votre Eglise; effaçons les taches légères qui la défigurent, rendons-lui son ancien lustre et sa première beauté. Que ce premier Concile national fasse refleurir la discipline parmi vous; qu'il remette les lois Ecclésiastiques

Ecclésiastiques dans toute leur vigueur ; qu'à jamais il puisse servir à vos successeurs d'exemple et de modèle, et qu'à jamais ce beau jour soit marqué dans vos fastes en caractères ineffaçables.

Quelles tendres, quelles pressantes invitations, Messeigneurs ! Cette aimable voix est la voix du Père commun de tous les fidèles : c'est la voix du Pasteur des Pasteurs ; pourriez-vous la méconnaître, et refuser de la suivre ? Non, je juge mieux de votre docilité, et de la droiture de vos intentions. Vous fûtes, Esprit-Saint, l'auteur d'un si beau projet : soyez-en le consommateur ; descendez du ciel : venez achever, couronner notre ouvrage, et faites briller sur cette auguste assemblée un rayon de votre divine lumière. Vous êtes par essence, par excellence, l'Esprit de force et de vérité ; éclairez la vigilance de ces dignes Pasteurs, et fortifiez leur courage : que votre souffle salutaire purifie tout ce qu'il y a de souillé ; qu'il guérisse tout ce qu'il y a de malade ; qu'il vivifie tout ce qu'il y a de mort. Inspirez ces Prélats dociles qui sont vos organes, et mettez dans leurs bouches fidèles tout ce qui peut contribuer au bonheur, à la gloire, au salut de la nation Maronite. *Ainsi soit-il.*

Après cette courte exhortation on acheva la Messe, et dès qu'elle fut finie on publia l'ouverture du Synode avec les cérémonies accoutumées. Ainsi se termina la première séance. On indiqua la seconde pour l'après

dinée ; ce fut dans cette seconde séance qu'on commença à entrer en matière. On lut la lettre du Pape ; elle fut écoutée avec respect, et l'on convint des abus qu'il fallait réformer : on y travailla les trois jours suivans dans six séances différentes, de trois heures chacune ; et le 3 Octobre sur le soir, tout étant réglé d'un commun accord, on finit la huitième et dernière par les acclamations ordinaires, et par de solennelles actions de grâces. On chargea M. Assemanni de faire rédiger et les actes et les règlemens du Concile, de les envoyer à Sa Sainteté ; et chaque Prélat se retira dans son Diocèse. Nous ne serons exactement et sûrement instruits des arrangemens de ce Synode, que quand le souverain Pontife l'aura approuvé et fait publier. Rappelez-vous, mon Révérend Père, ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer presqu'au commencement de cette Lettre, des deux premiers abus dont je vous ai parlé, et qui paraissaient les plus crians et les plus révoltans ; l'un regardait l'habitation des Religieuses auprès de l'appartement de l'Evêque, et dans l'enceinte des Monastères d'hommes ; l'autre regardait la distribution des saintes Huiles pour de l'argent : nous savons sûrement que ces deux abus sont entièrement abolis ; nous savons encore que depuis le Synode les Maronites d'Alep ont cessé de chanter dans leurs Eglises en Arabe, et qu'ils ont repris l'ancienne coutume de faire l'Office, et de dire toutes les prières en Syriaque ; nous ne savons rien de certain sur le reste.

On ne s'est pas contenté dans le Concile de travailler à la réformation des mœurs, et au rétablissement de la discipline; on y a formé des projets, et fait des règlemens, qui, dans la suite, seront fort utiles pour l'instruction des fidèles et la propagation de la foi. En voici deux entr'autres, dont je me souviens. Chaque Evêque aura auprès de lui, pour les besoins de son Diocèse, un ou deux Missionnaires, Prêtres ou Religieux, capables de cet emploi; ils seront choisis parmi les naturels du pays, et on les enverra étudier à Rome où ils seront élevés dans un Séminaire, et formés par d'habiles mains à toutes les fonctions de ce laborieux et important ministère.

Dans les principales Paroisses de chaque Diocèse, sur-tout dans les bourgades et dans les gros villages, on établira des Maîtres d'Ecoles, qui gagés ou par l'Evêque, ou par les habitans, ou par des personnes charitables, enseigneront la jeunesse *gratis*. Nous apprenons que cette bonne œuvre est si fort du goût de M. le cardinal Zondondari, que son Eminence a déjà promis de fournir à la dépense et à l'entretien de quatre ou cinq de ces Maîtres; et nous ne doutons pas qu'en Europe bien des ames généreuses et zélées, n'imitent bientôt un si bel exemple.

Voilà, mon Révérend Père, tout ce que je puis vous mander du fameux Synode national des Maronites. Ça été un grand évènement pour ce pays, et la France y prendra part, par l'intérêt qu'elle prend à la Religion. Ce récit

vous fera sentir que la vigilance Pastorale de Notre Saint-Père le Pape s'étend sur l'orient comme sur l'occident, et que les brebis les plus éloignées des yeux du Pasteur universel, ne sont pas les moins dociles et les moins fidèles. Je me recommande à vos Saints Sacrifices, et j'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc.

Le Père Fromage ne survécut que quelques années à la tenue de ce Synode, et il mourut le 10 Décembre 1740, âgé de 65 ans. Je me persuade que le Public reconnaissant, après avoir lu avec plaisir le Sermon du Prédicateur du Concile, lira volontiers l'abrégé des vertus du Missionnaire.

Une douceur inaltérable fut la vertu dominante qui formait son caractère propre et particulier. On le vit toujours égal à lui-même ; toujours gai, toujours tranquille, malgré l'embarras des affaires, et les contradictions qu'il eut souvent à essuyer. L'affabilité avec laquelle il recevait tout le monde, lui gagnait tous les cœurs ; et si la faiblesse de sa santé ou ses grandes occupations le mettaient hors d'état de se prêter aux besoins de ceux qui s'adressaient à lui, il assaisonnait son refus de tant de marques de bonté, que ceux même à qui il se refusait, se retiraient toujours contens. Cette aimable vertu lui avait attiré la confiance non-seulement des particuliers, mais du corps des différentes nations et des Evêques.

Au reste sa douceur était une douceur éclairée ; et la supériorité de ses lumières, et la sagesse de ses conseils lui avaient acquis une si grande autorité dans la ville d'Alep, qu'on n'osait rien entreprendre de considérable sans le consulter, et que son sentiment l'emportait ordinairement sur celui de tous les autres.

Pendant le cours de sa dernière maladie, jamais on ne remarqua en lui aucun mouvement indélibéré de trouble ou d'impatience. Attaché sur le lit de douleurs, il conserva toujours une égalité d'ame admirable ; et la douce sérénité qui se répandait jusques sur son visage édifiait tous ceux qui le visitaient, et qui venaient lui demander sa bénédiction et se recommander à ses prières. On l'entendait souvent s'écrier : Ah ! le bon Maître, que le Dieu que nous servons ! Touché d'un si consolant spectacle, chacun disait en sortant : *C'est un Saint.*

Dès qu'il eut expiré, il se fit chez nous un si grand concours de peuple, qu'on fut obligé d'enfermer le corps dans une chambre, et de faire venir des Janissaires pour écarter la foule, et empêcher le désordre. Son enterrement eut plus l'air d'un triomphe, que d'une pompe funèbre. Tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les Catholiques, est venu nous faire des complimens de condoléance, et mêler ses larmes aux nôtres : nous perdons plus que vous, nous disaient-ils obligeamment ; c'est un frère que vous perdez, et nous perdons un père.

Le Père Fromage avait le talent d'élever les ames jusqu'à la plus haute perfection, et nous reconnaissons, parmi cent autres, les disciples qu'il a formés de sa main. Sa mémoire sera long-temps en bénédiction. Il a enrichi l'Orient de trente-deux volumes de nos meilleurs ouvrages Français, qu'il a traduits en Arabe. Il a établi des catéchismes publics dans les trois Eglises d'Alep ; il a appris aux Prêtres Maronites à prêcher ; il a érigé deux Congrégations, qui entretiennent la ferveur dans cette grande ville, et il a contribué plus que personne à l'érection d'un Monastère, qui sera à jamais un asyle pour l'innocenee et la piété. Chargé de tant de mérites, et de tant de bonnes œuvres, nous nous flattons qu'il est allé en recevoir la récompense des mains du souverain Rémunérateur.

RELATION

D'une Mission faite dans les environs du Mont-Liban.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Il y a quelques années que j'envoyai en France une petite relation de ce qui m'était arrivé dans les Missions du Mont-Liban ; on en parut content, et l'on me pria d'en envoyer de temps en temps de semblables, pour la consolation de ceux qui prennent quelque part à nos travaux, et pour animer le zèle de

ceux qui s'y sentent appelés. Agréez donc celle que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui. Je crois devoir cette satisfaction à des personnes que je respecte, et dont les prières sont des ordres pour moi.

Au récit de mes expéditions Apostoliques, je joins un détail succinct de ce que j'ai remarqué de singulier dans les différens pays que j'ai parcourus. Ce mélange doit plaire, ne fût-ce que par la variété. Vous savez, mon Révérend Père, que tous les Lecteurs ne sont pas du même goût. Chacun a son attrait particulier; tel se sent affecté par un objet, tel se sent affecté par un autre. J'espère que dans cette relation, et la piété fervente, et l'innocente curiosité, trouveront également de quoi se satisfaire.

Dès que je sus l'Arabe de façon à pouvoir me faire entendre et le parler aisément, on m'envoya faire une Mission au Nord de nos montagnes, et c'est cette Mission dont j'ai déjà rendu un compte exact. L'année dernière j'en ai fait une autre vers le midi, et, grâces au Ciel, j'y ai eu à travailler et à souffrir. Je n'étais accompagné que d'un de nos Frères: il pouvait partager mes peines et non pas mes travaux. Si j'avais eu un Prêtre avec moi, nous aurions recueilli des fruits beaucoup plus abondans. Nous avons été long-temps dans la fausse persuasion que sur ces montagnes, qui paraissent désertes, le zèle trouverait à peine de quoi s'exercer; mais depuis les découvertes que nous avons faites, nous sommes bien revenus de ces idées, et nous

avons appris par notre expérience, qu'un Prêtre seul ne saurait suffire à tout ce qu'il y a à faire dans ces Missions. Ce n'est point la moisson qui manque dans ce champ du Père de famille, ce sont uniquement les ouvriers; et le défaut de Missionnaires est l'unique obstacle qui arrête les progrès de la Religion, et l'avancement de la gloire de Dieu. Nous formons tous les jours des vœux au Ciel, et nous le conjurons de nous envoyer des hommes zélés, qui viennent mêler leurs sueurs à celle de J. C. et nous aider à cultiver des plantes que le Sauveur du monde a arrosées de ses larmes et de son sang.

On s'imagine quelquefois en Europe qu'il faut des lumières supérieures et des connaissances extraordinaires pour travailler avec fruit à la vigne du Seigneur. On se trompe souvent: qu'on vienne se joindre à nous; qu'on apporte seulement et de l'ardeur pour le travail et de la bonne volonté; c'en est assez; Dieu suppléera au reste. Vous connaissez mes talens, mon Révérend Père; ils sont fort médiocres, et cependant le Seigneur a daigné se servir de moi, tout indigne que j'en suis, pour répandre le trésor de ses grâces, et faire éclater sa bonté sur des vases qu'il a choisis dans le souvenir de ses plus tendres miséricordes. Quelle abondance de faveurs n'attacherait-il pas à des talens supérieurs! Mais encore une fois, cette supériorité de talens n'est point nécessaire, sur-tout dans ces Missions de campagne. Nous n'y trouvons ni des savans orgueilleux qu'il faille confondre, ni des

schismatiques entêtés qu'il faille convaincre et persuader. Nous n'avons à instruire que de bonnes gens ignorans et grossiers à la vérité, mais dociles et même avides de la sainte parole. La terre est bien préparée; elle n'attend pour porter du grain au centuple que des mains charitables et laborieuses qui veuillent bien y jeter la semence. Pardonnez à mon zèle cette petite digression; il est difficile de ne pas s'attendrir quand on voit les plus belles moissons en danger de périr faute de moissonneurs.

Je partis avec mon compagnon, et le terme de ma Mission devait être Bescomta, bourgade située dans le voisinage du pays des Druses. Avant d'entrer dans aucun détail, je puis vous protester avec vérité, que dans cette seule excursion, qui a duré deux mois, j'ai eu la consolation de confesser plus de mille personnes, qui toutes, depuis long-temps, avaient besoin, et un très-grand besoin de confession.

Je commençai à prêcher dans le premier village qui se trouva sur notre route. Je fus écouté avec une attention qui me charma, et je crus lire dans les yeux de mes Auditeurs les vives impressions que je fesais sur leurs cœurs. J'en sortis sans confesser; mon dessein était à mon passage de préparer seulement les voies du Seigneur, de laisser au grain de la parole le temps de germer, et j'étais résolu de ne recueillir qu'à mon retour. Selon moi, cette manière est la meilleure, quand elle est praticable. La méthode de ceux qui, en

arrivant dans une Mission, confessent indifféremment tout ce qui se présente, me paraît sujette à bien des inconvéniens, et souvent la précipitation gâte l'ouvrage.

Je ne me trompais pas quand je m'imaginais qu'on avait été touché de mes Sermons: j'en eus quatre heures après une preuve bien consolante et bien sensible. A une petite lieue de cette bourgade, je rencontrai un de mes Auditeurs sur une montagne fort roide, à la pointe de laquelle est bâti un Couvent de Religieuses de Saint-Antoine. Il crut que j'allais encore prêcher dans ce Monastère; étonné, plutôt je pense, de mes travaux, que touché de la véhémence de mes discours, il leva les yeux au Ciel, et s'écria d'un air pénétré: Ah! Seigneur, si nous avions dans notre pays deux ou trois Missionnaires comme celui-là, nous serions tous des Saints. Ce bon homme marquait assez par-là, ce que la parole de Dieu avait opéré dans son cœur, et la connaissance qu'il avait du besoin où nous sommes de bons ouvriers, pour travailler avec succès à établir la piété dans ces lieux. Ces applaudissemens, que la naïveté rendait estimables, me flattèrent moins qu'ils ne m'encouragèrent, et je ne songeai plus qu'à me rendre digne des succès dont le Ciel semblait vouloir couronner ma Mission.

Avant d'arriver dans le village le plus proche, j'eus une autre rencontre, dont je découvris dans la suite le mystère, et où je vis briller un de ces traits singuliers de la Providence de notre Dieu sur ses Élus. Je

trouvai sur mon chemin un père de famille, qui, me reconnaissant pour le Missionnaire de ce canton, m'aborda respectueusement, et me pria, les larmes aux yeux, de vouloir bien me transporter dans son habitation, et de venir le confesser lui et toute sa maison, qui était fort nombreuse; je fus attendri et tenté de lui accorder sur-le-champ sa demande. Mon cher Père, me dit-il, depuis long-temps nous souhaitons avec ardeur de voir un Missionnaire, et j'ai un pressentiment que vous nous visiterez. Demeurez-vous, lui répondis-je, sur la route de Bescomta, et serai-je obligé de faire un grand détour pour m'y rendre en passant chez vous? Il m'avoua ingénument que le détour serait long, et qu'il habitait dans des montagnes perdues et presqu'entièrement séparées du commerce du reste des humains. Le devoir l'emporta sur la tendresse; mais en refusant de me rendre à ses empressemens, je tâchai de le consoler de mon mieux. Je lui fis même espérer que peut-être dans un autre temps je pourrais aller à lui. Il me baisa la main, et me dit en se retirant: Vous y viendrez, plutôt que vous ne pensez; nous prierons tant le bon Dieu, qu'il nous exaucera. J'ai confiance en lui; il n'a pas coutume d'abandonner ceux qui le cherchent dans toute la sincérité de leur cœur.

Je continuai mon chemin sans faire beaucoup d'attention à ces dernières paroles. J'entrai dans le village, où je fis les mêmes fonctions, et où je suivis la même méthode

que j'avais suivie dans la bourgade dont j'ai parlé. J'y trouvai dans le peuple les mêmes dispositions, et je puis dire avec vérité que Dieu donna à mes travaux les mêmes succès.

Je me remis en route; je parcourus divers villages qui se trouvèrent sur mon passage, et ayant parfaitement oublié l'aventure du montagnard, je ne songeais qu'à me rendre à mon terme. Le chemin devint plus difficile, et comme nous n'avions pas eu la précaution de prendre un guide, bientôt nous nous égarâmes. Il fallut errer à l'aventure dans des pays déserts, monter de montagnes en montagnes, passer par plusieurs abîmes, côtoyer des précipices, et pour comble d'infortune, nous fûmes surpris d'une assez grosse pluie, au milieu de l'horreur de la nuit. Nous étions alors sur un rocher, où nous courions risque d'être dévorés par les tigres et par les ours. Pour nous mettre à l'abri de ce danger, il fallait chercher une retraite; nous en découvrîmes une au clair de la lune. C'était une étable mal couverte, où il pleuvait presque par-tout. La ressemblance de cette étable avec la crèche de Jésus-Christ nous fournit de consolantes réflexions, et nous en rendit les incommodités plus supportables.

Le lendemain à la pointe du jour, nous aperçûmes un Couvent qui couronnait la tête d'une haute montagne, que nous voyions d'assez loin. Nous n'avions point d'autre parti à prendre que de tourner nos pas vers ce Monastère: c'était le seul lieu habité qui

se présentât à nos regards. Pour y arriver, il fallait percer au hasard des buissons et des broussailles, sans aucun chemin frayé; nous nous y déterminâmes, et après bien des peines et des fatigues, nous trouvâmes enfin le moyen de nous ouvrir une route. En sortant de cette petite forêt d'épines et d'arbrisseaux, nous nous trouvâmes assez près d'une grosse métairie qui était isolée au milieu d'un désert affreux, nous nous y présentâmes : mais quel fut notre étonnement, lorsque nous reconnûmes dans le maître de la maison celui-là même qui, quelques jours auparavant, nous avait fait tant d'instances pour nous engager à venir exercer chez lui nos ministères ! il ne parut pas moins surpris que moi; transporté de joie, il me reçut comme un Ange descendu du Ciel pour le sauver lui et toute sa famille. Dès qu'il me vit il se prosterna à mes pieds. Je le relevai et l'embrassai.

Que pensez-vous de cette aventure, mon Révérend Père ? le hasard seul y aurait-il part ? je ne saurais me le persuader. Pour moi je vous avoue bonnement qu'en rapprochant et ce qui m'avait été dit, et ce que je voyais de mes yeux, cet évènement me parut avoir quelque chose d'extraordinaire. Je le regardai comme un coup de Providence, et je ne pus m'empêcher d'admirer la bonté de notre Dieu, qui, malgré mes refus obstinés, m'avait conduit comme par la main chez ces pauvres gens, à qui mon secours était si nécessaire. Peut-être me taxera-t-on de sim-

plicité, et m'accusera-t-on de vouloir trouver par-tout du surnaturel. Je ne suis pas capable de donner dans de pareils excès. Mais je crois aussi qu'il y aurait de l'obstination et même de l'incrédulité à ne pas reconnaître certaines opérations surnaturelles, sur-tout quand elles sont marquées à des traits qui saisissent et qui frappent tout esprit raisonnable.

Quoi qu'il en soit, mon hôte ne songea qu'à profiter de la grâce que Dieu lui fesait, et du secours inattendu que lui présentait la Providence. Il rassembla tout son monde; il fit rappeler tous ceux qui étaient dispersés à la campagne; il ordonna d'interrompre tous les travaux, et les jours que je passai chez lui furent uniquement consacrés aux exercices de la Religion et de la piété. Il voulut que chacun profitât de la conjoncture, et fût occupé tout entier au soin de mettre ordre aux affaires de sa conscience. Mon arrivée leur fit verser à tous des larmes de joie; mais bientôt elles se changèrent en larmes que leur arrachait ou la vivacité de la contrition, ou la tendresse de la dévotion. Là je crus devoir changer de système; et comme je prévis bien que de long-temps je ne pourrais revoir ces Chrétiens, je prêchai et je confessai. Je n'avais point à craindre de brusquer les choses; la moisson était mûre, et l'espérance que le maître leur avait donnée de voir bientôt un Missionnaire, les avait engagés à rentrer sérieusement en eux-mêmes, et à se disposer à la participation

des Sacremens. Tous se confessèrent et communièrent. Dépositaire de leurs sentimens, témoin de l'édification réciproque qu'ils se donnaient mutuellement, je m'écriais au fond de mon cœur : Béni soit à jamais le Père des miséricordes, qui fait tomber avec tant d'abondance la rosée du ciel sur ces climats abandonnés! Que nos Catholiques d'Europe ne font-ils un aussi bon usage de ces secours, qu'ils ont chaque jour entre les mains!

Je ne vous dirai rien de la manière dont on me traita pendant mon séjour : je n'eus pas à m'en plaindre, mais uniquement à me défendre des amitiés qu'on me fesait, des respects qu'on me rendait, et des soins excessifs que me prodiguait une pauvreté généreuse. Avant de nous séparer, tous se mirent à genoux, et me demandèrent ma dernière bénédiction. Je la leur donnai, et dans le moment, aux larmes qui recommencèrent à couler, se joignirent les soupirs et les sanglots. Je n'étais pas moins attendri qu'eux, et je vous avoue que pour m'épargner l'embarras de cette touchante scène, si j'avais connu les chemins, je me serais dérobé sans dire adieu à personne. Mais j'avais besoin de guide dans ces routes détournées : tous s'offrirent à m'en servir, et je ne courais aucun risque de m'égarer. Je les remerciai de leur bonne volonté, et je ne permis qu'au maître et à un de ses domestiques de me faire compagnie ; Pénétrés des bontés du Seigneur, ils ne tarissaient point

sur ses louanges, et leur tendre reconnaissance se répandait continuellement en actions de grâces. Je les exhortai à profiter des moyens de salut que leur avait ménagés une mystérieuse Providence. Mon cher Père, me dirent-ils, nous serions les plus malheureux de tous les hommes si nous n'en profitions pas. C'est Dieu lui-même qui vous a conduit vers nous; nous l'en bénirons à jamais, et à jamais nous chanterons ses miséricordes. Ils ne voulurent me quitter qu'à la vue de Bescomta : ce fut là que je pris congé d'eux, et les renvoyai.

Bescomta est une assez grosse Bourgade dont les habitans sont partie Catholiques-Maronites, partie Catholiques du Rit Grec. Selon le conseil du grand Apôtre, je me crus d'abord redevable aux domestiques de la Foi, et je commençai par les Maronites. Je les prêchai deux ou trois fois par jour, et je ne les confessai que quand je m'aperçus que les consciences étaient remuées. Je me trouvai bien de cette méthode; et le fruit surpassa mon attente. Je ne me prescrivis aucuns arrangemens particuliers, sinon pour l'ordre des matières. Je mêlai toujours l'instructif et le pathétique, et je fesais alternativement une Conférence et un Sermon. L'éclat que firent les exercices de la Mission chez les Maronites, piqua la curiosité des Grecs, et ils voulurent entendre le Missionnaire à leur tour. Ils firent une députation de plusieurs de leurs Chefs, et m'envoyèrent inviter à prêcher chez eux. J'y allai : ils

avaient fait cette démarche sans la permission de leur Archevêque. Quand j'arrivai, le Prélat était à l'Eglise, où il officiait. On m'annonça à lui ; il ne parut pas fort content de me voir déterminé à prêcher ; cependant il ne voulut pas s'y opposer. Je me préparai donc à donner à son peuple la satisfaction qu'il souhaitait. J'étais embarrassé sur le choix du sujet que je devais traiter. Je voulais un sujet utile, et qui pût faire du bien. Mes Maronites me tirèrent d'embarras. Ils me dirent que chez les Grecs il régnait de grands abus dans l'administration du Sacrement de pénitence ; que les pénitens s'accusaient tous ensemble de quelques péchés légers, et que le Ministre leur donnait une absolution générale ; que cette coutume accommodait également et les Pénitens et les Confesseurs ; les Pénitens, parce qu'elle leur épargnait la honte de déclarer certaines fautes honteuses et griéves ; les Confesseurs, parce qu'elle leur épargnait la peine d'entendre des Confessions entières et séparées. Je me mis en tête de m'élever contre cet abus si dangereux et si universel. Je ne l'attaquai pas de front ; j'aurais appréhendé de révolter des esprits déjà assez prévenus contre les pratiques du rit Latin ; mais je le fis indirectement, en leur expliquant dans mon Sermon, qui n'était proprement qu'une instruction, les qualités nécessaires à une bonne confession, et j'insistai particulièrement sur l'intégrité qu'elle doit avoir. Le Curé était au milieu de l'Auditoire. Je fus

bien étonné de voir les applaudissemens qu'il me donnait. Non content de m'applaudir, il parlait quelquefois aussi haut que moi, et disait à ses Paroissiens assemblés : *Hhadq*, ou *Hedq* ; c'est-à-dire, cela est vrai, nous le croyons. A l'exemple du Pasteur sur qui tout le troupeau avait les yeux fixés, on parut goûter tout ce que je disais : mais en fut-on touché ? Je ne saurais vous l'assurer. A entendre nos Maronites, les Grecs de ce canton sont tous fort grands Comédiens, et il n'est pas aisé de démêler s'ils ressentent intérieurement ce qu'ils témoignent à l'extérieur. Les apparences du moins étaient pour moi, et je trouvai du changement dans leurs façons. Avant le Sermon, la plupart ne daignaient pas me regarder, et lorsque j'eus prêché, les plus considérables d'entr'eux sortirent de l'Église et vinrent me prier de leur faire l'honneur de manger chez eux. J'y étais assez disposé, parce que je croyais pouvoir achever de les gagner par cette marque de complaisance ; mais mes chers Maronites chez qui je logeais, ne voulurent jamais le souffrir, et je crus devoir plutôt déférer à mes hôtes qu'à des étrangers. Quoique les Grecs ne prissent aucune part à ma mission, je ne laissai pas de la terminer avec assez de concours et d'appareil, et j'eus tout lieu d'être content de la ferveur de mes bons Maronites.

Les environs de Bescomta sont souvent infectés de Sauterelles ; il est des années où il en vient des légions entières qui ravagent tout, et rien n'échappe à la voracité de ces

Insectes avides. Je demandai aux gens du pays si les rivières du moins n'arrêtaient point ces petits animaux : je ne conçois pas, leur disais-je, comment ils peuvent les traverser. Vous allez l'apprendre, me répondirent-ils. Les premières Sauterelles qui se présentent sur la rive, se rapprochent et se serrent les unes contre les autres, et formant une chaîne ou un cordon assez large, elles se jettent dans l'eau ; de leurs corps elles font une espèce de pont, sur lequel celles qui les suivent passent à l'autre bord, et y vont porter la désolation. Ce trait me parut singulier ; j'avais peine à le croire, mais il me fut attesté par plusieurs témoins oculaires, qui n'avaient aucun intérêt à m'en imposer.

Le Curé m'ajouta que dans ses terres il avait vu sur la pointe d'une montagne un serpent d'une grosseur extraordinaire qui attendait les sauterelles au passage, et qui mangeait toutes celles qui s'approchaient de lui ; qu'il en entra une quantité prodigieuse dans sa gueule béante, mais qu'aussitôt que ces sauterelles qu'il avalait toutes vivantes eurent pénétré dans ses entrailles, elles le dévorèrent à son tour, et le rongèrent de façon que bientôt il n'en resta plus que les épines et les arêtes. Ce fait, quelque merveilleux qu'il paraisse, n'est pas destitué de toute vraisemblance.

Je comptais terminer là mes courses Apostoliques, et je songeais à revenir promptement sur mes pas par la même route, pour

pouvoir recueillir ce que j'avais semé en passant ; mais je ne pus me refuser aux empressemens des habitans de Métain ; j'y trouvai 200 Chrétiens Maronites, à qui j'annonçai les vérités du salut, et à qui j'administrai les Sacremens de Pénitence et de l'Eucharistie. J'admirai l'innocence de mœurs qui régnait parmi ces Catholiques. Ils vivent au milieu des Turcs qui sont en plus grand nombre qu'eux dans cette Bourgade, et il semble que l'infidélité qui les environne, ne serve qu'à entretenir et leur fermeté dans la pureté de la foi, et leur ferveur dans les pratiques du Christianisme.

Le Curé m'édifia plus encore que les Paroissiens. C'est un homme d'une ingénuité charmante, d'une piété édifiante : il ne manque à rien de ce qu'il doit à son troupeau ; sa vigilance se soutient, et il porte avec alégresse tout le poids du ministère. Il est cependant d'un âge fort avancé ; et tous m'ont assuré qu'il a plus de cent dix ans. Ce bon vieillard me raconta avec un air simple et naïf, une chose surprenante, qui lui était arrivée il y a quelques mois, et qu'il regarde avec raison comme une espèce de miracle, du moins comme une marque visible de la protection de Dieu sur lui.

L'Eté passé, me dit-il, les pluies furent ici abondantes et presque continuelles. Un soir qu'elles redoublèrent extraordinairement, je me couchai à terre sur ma natte, à la façon du pays, et selon ma coutume, je m'endormis tranquillement. La fontaine que

vous voyez derrière ma maison s'enfla tout-à-coup, les eaux percèrent la muraille en plusieurs endroits, et se firent plus d'un passage. Comme l'appartement est au rez-de-chaussée, bientôt toute la salle fut inondée. Mon Neveu et ma Nièce qui avaient leurs lits séparés, et qui étaient couchés à terre comme moi, se sentant pénétrés des eaux qui les environnaient de toutes parts, se levèrent promptement pour remédier à ce désordre dont ils ignoraient la cause ; ils approchèrent de mon lit, pour savoir si les eaux ne m'avaient ni gagné, ni étouffé. Quelle fut leur surprise, lorsqu'à la lueur de la lampe qui était encore allumée, ils s'aperçurent que l'inondation m'avait respecté, et que les eaux qui environnaient mon lit de tous côtés, avaient formé une espèce de rempart. Elles demeuraient comme suspendues et croissaient sans se répandre ; ils me réveillèrent, et j'échappai à ce petit déluge : les voilà présens, ils peuvent rendre témoignage à la vérité de ce fait.

Dans le moment, m'ajouta-t-il, je me rappelai le prodige que Dieu avait autrefois opéré en faveur d'Israël, au passage de la mer rouge. Mon premier soin fut de remercier le Seigneur de cette grâce singulière, et de chanter en son honneur, comme les Israëlites, des Cantiques de bénédictions et d'actions de grâces. En vérité, mon Révérend Père, poursuivit-il avec un air touché et pénétré, en vérité il faut que Dieu soit bien bon, pour prodiguer sa protection et ses mer-

veilles à un pécheur comme moi, et à un homme décrépit qui est presque hors d'état de rien faire désormais pour son service et pour sa gloire.

Je fus frappé de cette merveille, mais plus encore des religieux sentimens de ce respectable vieillard. Les Orientaux aiment le merveilleux ; il se pourrait bien faire que les tendres allarmes du Neveu et de la Nièce, pour la vie d'un Oncle qui leur est cher, et la frayeur du bon Curé aient un peu grossi les objets ; mais la manière affectueuse dont il s'exprimait ; ne saurait être une marque équivoque de sa foi et de sa reconnaissance envers Dieu.

Ne regardez point comme une fable ce que je vous ai dit de l'âge de ce Prêtre Maronite ; ces exemples ne sont pas rares dans ce pays. J'y en ai vu de plus âgés que lui : j'ai parlé à un Frère Religieux de Saint-Antoine, qui avait près de six-vingts ans. Quoique selon la coutume des moines d'Orient, il n'eût jamais mangé de viande depuis qu'il était entré dans le Monastère, il se portait encore assez bien ; cent ans d'abstinence ne l'avaient presque point affaibli ; et à en juger par son visage et par sa démarche, on ne lui aurait pas donné plus de 70 ans. J'en ai vu un autre plus de vingt fois ; il est à-peu-près de même âge, et encore plus vigoureux. Il m'a plusieurs fois assuré qu'il lui renaissait des dents à la place de celles qui lui avaient été arrachées il y a 5 ou 6 mois, et à une surdité près, il ne se ressent

presque point des incommodités de la vieillesse. Comparez cela à ce que nous admirons en France. Ce qu'on peut dire en général des gens de ce canton, c'est qu'ils sont plus robustes que nous, et vivent pour l'ordinaire plus long-temps qu'on ne vit en Europe. Je crois que la frugalité contribue beaucoup à cette longue vie : d'ailleurs ils sont moins délicats que nous. La manière dure dont ils sont élevés dès l'enfance, et la misère qui les accompagne dans tous les âges, leur ôte presque tout sentiment de douleur.

Métain m'approchait du pays des Druses, et comme j'avais déjà franchi les bornes de ma première destination, je ne voulus pas laisser sans quelques secours passagers des villages circonvoisins, qui depuis long-temps se trouvaient abandonnés et sans Pasteurs. L'état pitoyable où était la Religion dans ces Bourgades, me perça le cœur, et me rendit presque insensible aux transports de joie que témoignèrent les habitans à la vue d'un Missionnaire qu'ils n'attendaient pas. Le voisinage des Infidèles expose les pauvres Chrétiens à la contagion, et je fus si touché de leur situation, que j'aurais volontiers consacré à leur instruction le reste de mes jours, si l'obéissance l'avait permis. Je fis de mon mieux dans cette petite excursion, pour les prémunir contre la séduction qu'ils ont à craindre des Druses leurs voisins, ou plutôt leurs maîtres ; car ils sont presque tous Fermiers de ces demi-Turcs, et ils en dépendent absolument. J'eus la consolation de

retrancher certains désordres, et d'abolir certains abus qu'y avait introduits le commerce avec les Infidèles. Les Révérends Pères Capucins ont autrefois pénétré avant nous dans ces quartiers; ils ont défriché ce champ avec des peines incroyables, et ils l'ont fait avec un succès égal à leur zèle.

Les Druses sont une nation dont l'origine et la Religion sont assez peu connues. Dans ce voyage, j'ai été plus à portée que jamais de m'instruire exactement de l'une et de l'autre; et vous ne serez peut-être pas fâché que je vous fasse part de mes découvertes. Je puis compter sur les éclaircissemens qu'on m'a donnés, d'autant plus que ce que j'ai appris sur les lieux, se trouve conforme à ce que m'avait raconté Monseigneur le Patriarche des Maronites, dans un entretien que nous avions eu ensemble sur ce sujet. Une Colonie Française, établie depuis plusieurs siècles en Asie, m'a paru devoir piquer la curiosité d'un Français. Il est naturel de s'intéresser particulièrement à ce qui regarde ses compatriotes. Voici la tradition du pays.

Il y a plusieurs siècles que les Chrétiens Francs vinrent dans la Palestine avec une armée formidable; tout plia sous les efforts de leurs armes victorieuses, et bientôt Jérusalem devint leur conquête. Ils y établirent un roi de leur Nation. Les Sarrasins chassés revinrent à la charge; mais ce Prince belliqueux et ses successeurs soutinrent pendant bien des années les assauts qu'on leur livra, et les repoussèrent. Cependant le nouvel Etat qu'on

qu'on avait formé s'affaiblissait insensiblement ; et comme les Francs, occupés des guerres qu'ils se fesaient les uns aux autres, négligèrent d'envoyer des secours dans la Terre-Sainte, elle repassa sous la domination de ses anciens maîtres. Les affaires des Chrétiens en Orient se trouvèrent ainsi délabrées ; les chefs ne songèrent qu'à repasser en Europe, et à y conduire le peu de troupes qui leur restaient. Dans cette retraite forcée, un Seigneur de la Maison de Dreux, fesait l'arrière-garde avec les braves qu'il commandait. Inquiété, harcelé par les troupes légères des ennemis, il ne put suivre les autres. Abandonné de ses Compatriotes, il sentit bien que tôt ou tard il serait accablé par le nombre. Pour se dérober à la fureur des Infidèles, qui ne fesaient aucun quartier, il se retira sur des montagnes. Les ennemis s'attachèrent à poursuivre le gros de l'armée, et perdirent insensiblement de vue cette petite troupe fugitive, que la situation des lieux ne permettait guère d'attaquer qu'avec beaucoup de désavantage. Les Chrétiens se fortifièrent dans ces déserts ; ils se marièrent à des filles des Bourgades voisines. Ainsi vit-on naître au milieu de l'Infidélité un peuple nouveau d'adorateurs fidèles, et du nom de Dreux que portait leur Commandant, s'est formé par corruption le nom de *Druses*, qui leur est resté.

Les Sarrasins auraient méprisé cette poignée de gens resserrés dans des gorges de montagnes, mais ces implacables ennemis du nom Chrétien, voulaient qu'ils abjurassent

la Religion; et tandis que les fugitifs la conserveraient, ils craignaient toujours qu'il ne s'élevât quelque étincelle qui rallumât le feu d'une guerre que tant de sang avait eu peine à éteindre. Ils recommencèrent leurs poursuites, et persuadés que la Religion s'entretient par les Ministres, les Prêtres étaient ceux qu'ils recherchaient avec plus d'acharnement, et qu'ils traitaient avec moins de ménagement. Ils vinrent à bout d'exterminer les Pasteurs, et le troupeau sans conducteur, ne fut pas long-temps sans s'égarer. On cessa de prêcher la Religion, et bientôt on commença à l'ignorer; on en oublia les principes, et bientôt les pratiques en furent négligées : la Foi affaiblie leur devint moins chère, et ils la sacrifièrent volontiers pour sauver leur vie. Ce fut alors qu'ils cessèrent d'être Chrétiens, sans cependant devenir tout-à-fait Turcs; et entre eux et les Mahométans, toujours il y a eu, et il y a encore aujourd'hui une différence essentielle. Ils n'ont point de vénération pour Mahomet; ils rejettent les principaux points de sa Loi; ils n'admettent point la pluralité des femmes; ils ne reçoivent point le grand Ramadan ou le Carême des Turcs; ils boivent du vin; ils lisent l'Evangile avec un respect infini. Ceux qu'on nomme parmi eux *Vkkal*, c'est-à-dire, les Spirituels, qui font profession d'une piété extraordinaire, ne jurent jamais; et l'on peut dire que malgré l'oppression où les retiennent leurs durs et orgueilleux maîtres, ils ont toujours l'ame Chrétienne.

J'ai eu l'honneur de parler cinq ou six fois à un des Chefs des plus distingués de cette Nation. Il y est extrêmement respecté, et on le regarde comme un Seigneur de la première qualité. Il est bien fait ; il a un extérieur fort prévenant, le visage ouvert, les couleurs vives, un air engageant, les manières populaires, et il aime fort les Français. Il me fit mille politesses, et j'oubliais presque en ce moment, que j'étais au milieu de la Barbarie. Il se dit de la maison de Guise. Il porte le nom de *Megad dem Faros*, qui veut dire, le *Duc Cavalier*. Il est parent du Prince le plus considérable qui gouverne sur ces montagnes, et à qui obéissent les Chrétiens et les Druses. Ce prince se dit de la maison des Ducs de Florence ; il veut dire apparemment de la maison de quelques-uns des Seigneurs qui, au onzième siècle, avaient la principale autorité dans la Toscane. Les Turcs, à qui sa puissance bornée ne porte aucun ombrage, le laissent régner assez en repos, moyennant les deux tiers de son revenu, qu'il est obligé de donner tous les ans au Bacha de Seyde. Je n'ai jamais eu l'honneur de lui parler ni même de le voir. J'en avais cependant bien envie, et j'avais dessein, dans cette course apostolique qui m'approchait de lui, d'aller lui présenter mes respects ; mais jamais je ne pus arriver jusqu'à la bourgade où il tient sa petite Cour.

Je visitai presque tous les autres villages où il y avait des Chrétiens, et je me rendis à Choüifat, qui est assez près de Baruth. On voit

dans ce village plusieurs grands mausolées, tous de même structure, et d'une seule pierre creusée, et couverte d'une autre pierre assez bien travaillée : ils étaient tous vides, et les Chrétiens du pays me dirent qu'on y avait trouvé des cendres et des médailles.

Assez près de là paraissent les restes d'un Château, qui a dû être autrefois extrêmement fort ; mais ce n'est plus maintenant qu'un amas de pierres entassées les unes sur les autres, et toutes d'une épaisseur et d'une longueur surprenante. Elles avaient été taillées au bas de la montagne, dans un rocher dur ; et cependant il semble qu'elles avaient été coupées de droit fil, comme on couperait avec le couteau un gazon d'une terre grasse. Il y avait encore quelques colonnes élevées, et chacune était de 18 à 20 pieds de haut, et de 5 ou 6 pieds de diamètre. J'examinai curieusement cet ouvrage, et je l'admirai. On me demanda ce que j'y trouvais de si surprenant. Je répondis que je ne concevais pas avec quelle machine on avait trouvé le secret de transporter sur la pointe d'une montagne si escarpée, des pierres que nos plus habiles maîtres auraient de la peine à remuer dans un terrain plat et uni. Cette réponse ferma la bouche à ceux qui m'avaient fait la question, mais je n'en fus pas plus instruit. Au reste sur ces montagnes, on voit assez souvent, dans les anciens bâtimens, de ces sortes de pierres d'une grosseur énorme. Elles ont quelquefois près de vingt pieds de longueur, et autant de largeur : elles sont si polies et si

bien unies les unes aux autres, que la liaison en est presque imperceptible. De Choüifat, nous descendîmes dans un autre petit village, où nous terminâmes enfin le cours de nos Missions. Il était temps : nous étions épuisés de forces, et si le courage n'eût soutenu la nature, nous eussions succombé. Les chaleurs commençaient à se faire sentir : nous avions couru tout le Carême sur les montagnes, où nous ne mangions qu'à trois heures après midi. Tout notre repas consistait pour l'ordinaire en un peu de pain et de blé bouilli; quelquefois un peu de lentilles : c'était le régal des grands jours. La chère ne fut pas plus délicieuse après Pâques : la viande et le vin sont bien rares dans ces cantons. Outre cela, nous couchions à terre sur un simple tapis de poil de chèvre. Malgré ces incommodités, je prêchais deux ou trois fois le jour, et je confessais jusqu'à deux heures après midi.

Nous croyions être au bout de nos fatigues; mais la Providence nous réservait encore une petite épreuve qui devait couronner notre patience. En sortant de Choüifat pour gagner le village où nous voulions arriver, nous nous embarquâmes, je ne sais comment, dans un chemin étroit et peu frayé, qui semblait devoir nous y conduire. Nous nous trompions; il ne nous conduisit que jusqu'à un petit ruisseau, au-delà duquel nous ne trouvâmes plus que quelques sentiers peu battus : nous jugeâmes bien que nous étions sur le point de nous égarer. Nous ne pouvions nous résoudre à revenir sur nos pas, et nous aimâmes mieux

marcher au hasard au milieu des rochers et des buissons. La montagne où nous étions alors était si escarpée, et les broussailles dont elle était couverte si épaisses, que nous courions risque d'être obligés d'y passer la nuit. En grimpant, nous nous attachions aux pierres, qui quelquefois se détachaient et nous entraînaient avec elles. Quelquefois, après avoir eu bien de la peine à percer un buisson et à gagner le haut d'un rocher, nous étions contraints de retourner en arrière et de descendre quelques pas pour aller chercher une partie de nos habits et les ornemens d'Autel qui s'étaient accrochés aux épines à travers lesquelles nous avions passé. Nous fîmes ce manége pendant plusieurs heures; mais après avoir bien roulé, bien rétrogadé, Dieu bénit nos efforts : nous arrivâmes au haut de la montagne avant la nuit, et là nous reprîmes un chemin qui nous conduisit droit au village que nous cherchions. Les Chrétiens nous reçurent avec beaucoup de charité; ils s'empressèrent à l'envi les uns des autres à exercer envers nous l'hospitalité; et le récit que le bon frère leur fit de nos aventures, les engagea à redoubler leurs attentions et leurs soins. Nous répondîmes à l'excès de leur générosité par l'ardeur de notre zèle, et nous fîmes pour ces hôtes charitables, tout ce qu'ils pouvaient exiger de notre ministère et attendre de notre reconnaissance. Comme le nombre de ces Chrétiens était fort petit, notre séjour ne fut pas long. Nous regagnâmes Bescomta; et sans nous y arrêter, nous

marchâmes vers ces premiers villages, où je vous ai dit que je m'étais contenté d'annoncer la parole de Dieu sans y confesser.

J'y trouvai les esprits et les cœurs dans des dispositions admirables. Les semences de pénitence que j'y avais jetées en passant, avaient germé et fructifié au centuple. Les impressions subsistaient dans toute leur vivacité. Je recueillis aisément et promptement une moisson si belle et si mûre; et comblé des bénédictions que le ciel avait répandues sur mes travaux, je me rendis à Antoura. J'y avais laissé deux esclaves qui s'y étaient retirés dans l'espérance que nous les délivrerions. Ces malheureux avaient renoncé à la foi, et ils avaient fait profession du Mahométisme, tandis qu'ils avaient vécu parmi les Turcs. Ils comptaient qu'en les fesant passer dans un pays catholique, nous les mettrions en situation de rentrer dans le sein de l'Eglise, et de professer librement leur ancienne religion. Ils se disaient tous deux Polonais, mais le nom de Chrétien qu'ils avaient porté, suffisait seul pour m'engager à travailler avec ardeur à leur salut et à leur délivrance, et à mon retour, j'eus le bonheur d'y réussir. Dieu jeta sur ces pauvres misérables un regard de compassion; il seconda ma bonne volonté, et me présenta un moyen facile de les sauver. Des vaisseaux Vénitiens mouillèrent à la rade voisine; les Officiers vinrent chez nous par occasion; nous leur proposâmes de les recevoir sur leur bord; ils acceptèrent la proposition, et les trans-

portèrent en Italie. Depuis que je suis à Antoura, Dieu m'avait déjà fait la grâce de se servir de moi pour procurer la liberté à sept ou huit autres esclaves de différentes nations.

Nos Pères trouvaient autrefois de grandes facilités, quand il s'agissait d'exercer ces œuvres de charité ; ils avaient une ressource assurée dans la générosité, les aumônes, le crédit, les libéralités du fameux Abunaufel. C'était le Tobie de ces cantons : son nom gravé par les mains même de la reconnaissance, dans tous les cœurs de ses concitoyens, ne mourra jamais, et toujours sa mémoire sera en bénédiction dans ce pays. Il est juste de faire connaître à l'Occident ce Chrétien incomparable, dont l'Orient a si long-temps admiré les vertus, et dont après plusieurs années il pleure encore aujourd'hui la perte.

Ce grand homme était le plus riche et le plus considérable des Maronites de nos montagnes. Né dans une condition privée, il avait des sentimens dignes du Trône ; il était noble dans ses façons, libéral au-delà de tout ce qu'on peut dire, et une magnificence sans faste le distinguait de tous les autres grands. Il passait dans tout le pays pour un fort grand génie. C'était effectivement un homme de très-bon sens, qui ne prit jamais aucun travers dans les affaires, et qui savait également et l'art de se faire craindre, et l'art de se faire aimer. Les Vénitiens qui connaissaient ses talens, lui rendirent justice, et le prièrent d'être leur Con-

sul. Ces témoignages d'estime et de confiance que lui donnaient des étrangers, ne le rendirent point suspect à son maître. Au contraire, ils le lui rendirent plus cher encore et plus précieux. Le Prince des Druses, malgré la différence de religion, l'honorait comme son père, et il le consultait comme son oracle : il lui laissait le soin de lever ses deniers sur les Chrétiens, et d'exercer sur eux la justice. En lui les qualités du cœur l'emportaient encore de beaucoup sur celles de l'esprit. Etabli, par le choix du Souverain, Juge de son peuple, il en était le père par sa bonté. Elevé au-dessus des autres par ses emplois, il s'en rapprochait par sa tendresse et son affabilité ; il avait le secret de faire respecter l'autorité sans la rendre odieuse, et de rendre même aimable le joug qu'il fesait porter. Une tendre compassion pour les malheureux fesait son caractère propre et particulier ; elle semblait être née avec lui. Il tenait table ouverte, non-seulement pour les personnes les plus distinguées du canton, mais pour tous les passans, et il exerçait envers eux une généreuse hospitalité. Les pauvres même n'en étaient pas exclus : il les regardait comme ses plus chers enfans ; il ne pouvait se refuser à leurs besoins ; sa vigilance les découvrait, sa libéralité les soulageait, et la bonté de son cœur le rendait infiniment sensible à toutes leurs misères. Son zèle pour tout ce qui intéressait la Religion était inexprimable, et il suffisait d'être Chrétien, pour avoir un droit acquis

sur sa tendresse. Il ne pouvait entendre parler des persécutions que les Mahométans suscitaient aux Catholiques, sans gémir et sans verser des larmes ; et quand on lui reprochait cet excès de tendresse comme une espèce de faiblesse : tous les Chrétiens sont mes frères, disait-il ; n'est-il pas naturel que je partage leurs peines ? Oui, ajoutait-il, je les porte tous dans mon cœur ; et dans ma maison, je ressens malgré l'éloignement des lieux, tous les coups qu'ils reçoivent dans le bagne de Constantinople.

Les Jésuites n'ont jamais eu d'ami plus sincère : son amitié était fondée sur l'estime singulière qu'il fesait de notre Compagnie. Outre les grandes charités qu'il nous a faites, il n'a pas peu contribué au respect qu'ont les gens du pays pour la parole de Dieu, et pour les Missionnaires qui l'annoncent. L'exemple d'un homme de ce caractère et de cette autorité, était une loi pour tout ce qui l'environnait. Sa demeure était ordinairement à Agelton, d'où il descendait quelquefois à Antoura, pour avoir le plaisir de converser avec nos Pères, et de se mettre au fait de l'état et des progrès de la Religion. Il nous aurait honorés plus souvent de ses visites, s'il eût suivi son inclination ; mais il n'osait que rarement quitter les montagnes, de peur de tomber entre les mains des Turcs, qui sont ordinairement les plus forts dans les villes, et qui sachant qu'il était le protecteur du Christianisme, lui auraient peut-être fait un mauvais parti.

Comme tout le pays retentissait du nom du grand Abunaufel, un Turc puissant qui demeurait dans le voisinage des Druses, eut envie de voir cet homme si célèbre parmi les Chrétiens; il lui envoya un exprès pour le prier de ne lui pas refuser cette satisfaction, et de se trouver à un rendez-vous qu'il lui assignait. Abunaufel craignit qu'on ne lui tendît un piége; il était trop sur ses gardes pour y tomber: en homme d'esprit, il se défendit avec politesse de cette entrevue, et il chargea l'envoyé de la lettre suivante. La beauté de son génie, et l'amabilité de son caractère s'y développent parfaitement.

« Seigneur, vous pouvez avoir envie de » me voir, parce que vous ne me connaissez » pas: mais moi, parce que je me connais, » je ne dois point avoir envie d'être vu, et » je vous proteste que je ne mérite pas l'hon- » neur que vous voulez me faire. Je suis » cependant si flatté du desir empressé que » vous me témoignez, que ne pouvant con- » tenter entièrement votre curiosité, je veux » du moins la contenter en partie: si vous » ne me voyez pas en réalité, vous aurez du » moins la satisfaction de me voir en pein- » ture. Voici donc au naturel le portrait » du personnage qu'on vous a tant vanté. » Ma taille est un peu au-dessus de la mé- » diocre; j'ai la tête grosse et le cou fort » court. Mon regard est fier; j'ai les yeux » un peu plus qu'à fleur de tête, le front » large, la barbe épaisse, les couleurs

» vives, le nez court et gros, mais il ne sied
» pas mal à mon visage. Ceux qui veulent
» un peu me flatter, disent que j'ai dans
» l'air et dans le port quelque chose de grand,
» et que je suis assez vénérable. Ce que je
» puis dire avec vérité, c'est que mon visage
» tient beaucoup de ces médailles antiques
» que les Romains nous ont laissées sur nos
» montagnes, et ressemble fort à ces vieux
» Rois qu'il me souvient d'avoir vus peints
» sur les tapisseries. Me voilà trait pour trait
» tel que je suis. Jugez maintenant, Sei-
» gneur, si l'on peut avoir la curiosité de voir
» un homme bâti de la sorte, et s'il doit avoir
» lui-même la passion de se montrer. Je crois
» vous servir en vous épargnant la peine de
» faire un voyage pour voir un pareil objet;
» nous y perdrions vous et moi ».

Ce fut ainsi que le sage Abunaufel éluda la proposition. On voit par cette lettre, qu'à la solidité de l'esprit, il joignait l'enjouement. Un homme de ce caractère ne pouvait vivre trop long-temps pour le bonheur de son peuple : il mourut dans un âge fort avancé, et il mourut en Héros chrétien, comme il avait vécu. Sa maladie fut plus longue que douloureuse : c'était une défaillance de nature. Il vit approcher la mort d'un œil tranquille. Dans ces derniers momens il ranima toute la vivacité de sa foi, toute la ferveur de sa piété : il reçut les Sacremens de l'Eglise avec une présence d'esprit admirable ; et sans aucun symptôme violent,

il rendit sa grande ame entre les mains de son Dieu, et s'endormit doucement du sommeil des Justes. Content de tant d'héroïques actions qui avaient mis le comble à ses mérites pendant sa vie, le Seigneur ne jugea pas à propos de le purifier à la mort par de grandes souffrances.

Tandis qu'il vivait, les sentimens de reconnaissance ne se renfermèrent pas toujours dans le cœur de ceux qu'il avait secourus et obligés : mais quand il mourut ils furent plus vifs, et se manifestèrent avec plus d'effusion. Le deuil fut universel, et jamais homme ne fut pleuré avec des larmes plus sincères. Si l'on en croit la tradition du pays, sa mort fut annoncée par certains évènemens extraordinaires : mais ses vertus et sa religion font mieux son éloge que ces pronostics douteux et incertains, qu'adopte trop facilement un peuple crédule.

Dès qu'il eut expiré, ses domestiques et ses parens jetèrent de grands cris, qu'ils redoublèrent plusieurs fois au-dedans et au-dehors de la maison, selon la coutume du pays. Ils envoyèrent des exprès dans toutes les Bourgades d'alentour, pour inviter aux funérailles. Chacun se fit un devoir d'honorer la mémoire de cet illustre mort, d'arroser son tombeau de ses larmes. Plus de mille personnes des villages circonvoisins assistèrent à ses obsèques, et pas un seul des Ecclésiastiques séculiers et réguliers n'y manqua. Les étrangers y vinrent par bandes, et dès qu'ils étaient près de la maison du défunt,

ils s'annonçaient par de grands cris et des gémissemens lamentables : la famille qui était à la porte pour les recevoir, leur répondait par des cris et des gémissemens semblables. Cette lugubre scène se renouvela jusqu'à ce que le corps fût enterré. Ce mélange de cris confus a je ne sais quoi de frappant, et réveille dans le cœur certains sentimens d'horreur et de tendresse dont on a peine à se défendre. Les pauvres gens de la campagne qui avaient quitté leurs ouvrages pour venir pleurer leur bienfaiteur, paraissaient consternés ; et la douleur était peinte sur leur visage.

Le troisième, le septième et le trentième jour les prières recommencèrent, et l'assemblée fut presque aussi nombreuse. Ces peuples croyaient n'en pouvoir trop faire pour témoigner leur reconnaissance, et pour procurer dans le Ciel un bonheur éternel à un homme, qui, pendant toute sa vie, n'avait travaillé qu'à faire leur félicité sur la terre. On juge assez par ce seul trait, que les Orientaux pensent bien différemment de nos Protestans sur l'efficacité de la prière pour les morts, et sur la vertu de l'auguste et divin Sacrifice de la Messe, pour le soulagement et la délivrance des ames du Purgatoire. Les Maronites sur-tout ont fort à cœur cette dévotion : ils la portent même quelquefois jusqu'à de pieux excès, et j'en ai connu qui ont vendu le peu de bien qui leur restait, afin d'être en état de faire prier et dire des Messes pour leurs parens. Que Messieurs de la Reli-

gion prétendue réformée ne nous accusent point d'avoir introduit cette coutume dans le Levant ; nous l'y avons trouvée établie de temps immémorial, et nous n'avons eu qu'à entretenir une si louable et si charitable pratique. Au reste, il n'y a rien en tout cela qui ne soit conforme à nos usages ; mais quand le mort est illustre et de la première qualité, les Maronites font une cérémonie qui nous est inconnue en Europe. Lorsque les personnes qui viennent faire leurs complimens de condoléance n'ont pu assister à l'enterrement, l'écuyer fait venir le coursier que montait ordinairement son maître, et étendant la veste du défunt sur la selle et sur la croupe de ce cheval, il le promène au milieu de toute l'assemblée : à ce spectacle, les assistans poussent de grands gémissemens ; à ces cris redoublés succède un triste et morne silence, et chacun se retire pour pleurer et pour prier. Je finis en vous assurant du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

Du Père Chabert, Missionnaire au Levant, sur l'emprisonnement des Missionnaires à Damas.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. X.

Cessez de nous plaindre et félicitez-nous de ce que nous avons eu quelque part au calice de notre divin Maître. Qu'il est flatteur, qu'il est glorieux pour des hommes qui se sont dévoués aux travaux du ministère Apostolique, d'essuyer les souffrances et les tribulations qui en sont l'apanage, d'avoir des traits de ressemblance avec leurs premiers modèles, et de trouver, en étendant l'empire de l'Eglise, les persécutions qui l'ont établie ! Vous demandez une relation exacte de cet évènement ; je suis en état de la faire, puisque j'ai eu le bonheur d'être un des prisonniers.

La ville de Damas, extrêmement grande et peuplée, offre aux Missionnaires un champ vaste et pénible à cultiver. Dès la naissance du Christianisme, saint Paul y trouva des persécuteurs, et ils n'y manquent pas aujourd'hui. En 1721, nos Missionnaires eurent recours à Monsieur le Marquis de Bonac,

alors Ambassadeur de France à Constantinople, et ils le prièrent d'obtenir de la Porte un *Firman*, ou Commandement qui les mît à couvert des insultes et des violences auxquelles ils étaient exposés. Ce Seigneur zélé pour le progrès de la Religion et pour la sûreté des sujets du Roi, obtint ce qu'ils desiraient. Vous serez peut-être bien aise de en quelle forme s'expédient les ordres savoir du Grand-Seigneur.

« Respectable Visir, grand Conseiller qui » gouverne les affaires par la pénétration de » son esprit, très-puissant et noble Bacha » de Damas, Chef de la caravane de la Mec- » que, mon Visir, le Bacha que Dieu fasse » prospérer, le plus juste des Juges Mahomé- » tans, le vertueux et preux dépositaire de » la science des Apôtres et des Prophètes, » que Dieu seconde et augmente ses vertus!

« A l'arrivée de ce Commandement, vous » saurez que le Marquis de Bonac, Ambas- » sadeur du Roi de France à notre sublime » Porte, et le modèle des Seigneurs de la » nation Chrétienne, a envoyé à notre Trône » de félicité, une requête, afin que tous les » Evêques et Religieux dépendans de France, » de quelque Ordre qu'ils soient, se tenant » dans les bornes de leur profession, ne » soient empêchés d'exercer leur Religion » dans toute l'étendue de notre Empire, où » ils font jusqu'à présent leur résidence, » conformément aux capitulations ; et ayant » appris que le chef des Janissaires et autres » Officiers, avaient inquiété les Religieux

» Français habitans à Damas et les avaient
» empêché de lire l'Evangile, et d'exercer les
» fonctions de leur rit, en leur fesant des ava-
» nies contre les Capitulations, nous avons
» donné le présent Commandement pour em-
» pêcher que personne ne contrevienne aux
» Capitulations susdites ; ainsi à l'arrivée de ce
» noble Commandement, vous ne souffrirez
» pas qu'on insulte lesdits Religieux. Fait à
» Constantinople la bien gardée, au com-
» mencement du mois d'Iemetvel (Mai),
» l'an mil cent trente-trois », ce qui, selon notre façon de compter, revient à l'année 1721.

Munis d'un pareil Commandement, nous nous croyions en sûreté, mais le calme dura peu; nous cherchâmes encore des protections auprès du Bacha de Damas. Monsieur le Marquis de Villeneuve, plus respecté pour ses qualités que pour son caractère d'Ambassadeur, nous ménagea des lettres de recommandation pour les principaux de la ville. L'une était écrite au Gouverneur par son Capi-Kaïkié, c'est-à-dire, son Agent à la Porte; l'autre était du grand Mufti; elle était adressée à Ali Effendi, Defterdar, c'est-à-dire, Intendant ou Receveur des deniers du Grand-Seigneur.

La Mission est partagée entre les Cordeliers de Jérusalem, les Capucins et les Jésuites. Les Supérieurs de ces trois Ordres se disposaient à rendre ces lettres, et nous en attendions de grands avantages. Un accident imprévu redoubla nos allarmes, et

nous plongea dans l'état que je vais vous décrire.

Le Frère David fut frappé en pleine rue par un soldat, sans avoir donné occasion à cette brutalité : cet Infidèle, après plusieurs soufflets, lui déchargea sur la tête nue, un coup du plat de son coutelas, et le coup fut si violent, que le coutelas en demeura recourbé, et que la blessure fut considérable. Cette action détermina les trois Supérieurs à rendre dès ce jour-là même leurs lettres au Bacha, et afin de trouver occasion de faire en même temps leurs plaintes, ils conduisirent avec eux le Frère au Palais du Gouverneur.

Le Defterdar, à qui ils s'adressèrent d'abord, les reçut avec bonté ; il ouvrit avec respect la lettre que le Chef de la Religion Musulmane lui écrivait ; il nous témoigna son chagrin sur la manière indigne dont le Frère avait été traité : remettez, ajouta-t-il, au Bacha la Lettre qui lui est adressée ; je vous rends celle du grand Mufti ; il est à propos que le Bacha la lise aussi. Ces deux recommandations jointes ensemble auront plus de force ; mais comme vous ignorez le cérémonial, je vais vous donner un conducteur. Il appela un *Toukadar* ; c'est le nom qu'on donne aux domestiques des Grands.

Les Supérieurs Missionnaires, pénétrés de reconnaissance, marchèrent quelque temps avec leur guide ; celui-ci les quitta ensuite brusquement, en leur disant qu'il

ne savait pas l'Arabe. On ne comprit point ce qu'il voulait dire, et l'on ne sut que long-temps après, qu'il demandait une récompense.

Abandonnés de leur guide, les quatre Religieux restèrent dans un grand embarras. Les lettres adressées au Bacha doivent se remettre d'abord au *Kaïkié*, c'est-à-dire, à son Lieutenant qui a soin de les lui présenter. Une foule de peuple remplissait toutes les avenues qui conduisent à son appartement; ils prirent le parti d'entrer dans la chambre du *Sarafi*; c'est le Changeur du Bacha : sur le soir ils se présentèrent à la porte du *Kaïkié*, ils en furent deux fois repoussés avec violence. Ils résolurent alors de passer par-dessus les règles ordinaires, et d'aller droit au Bacha.

L'Aga qui était en fonction à sa porte, prit les lettres, et lui en fit la lecture; les Missionnaires furent appelés; le Bacha leur reprocha qu'ils engageaient les Chrétiens du pays à se faire Francs; je saurai bien, dit-il, remédier à ce désordre, et je vous déclare que je ferai pendre le premier Arménien qui se fera Franc. Il n'y a pas long-temps que vous êtes ici, et vous n'y serez plus long-temps: les Religieux voulaient se justifier, mais ils furent à peine écoutés, et se retirèrent.

Le lendemain matin un *Toukadar* vint les chercher. Le Religieux de la Terre-Sainte avait disparu; le Supérieur des Capucins, le Père de Lerne, notre Supérieur,

et le Frère David furent saisis: on les conduisit devant le *Kaïkié*; il était d'autant plus irrité contre nous, que le Bacha avait paru l'être davantage contre lui de ce qu'il avait laissé les chrétiens Francs pénétrer jusques dans son Palais. Quelques-uns de nos amis nous ont assuré depuis, qu'un motif d'intérêt, et l'espoir de tirer de nous quelque somme considérable, l'engagèrent à la violence dont il usa.

Quelles que fussent ses vues, il fit mettre en prison les trois Religieux; je fus substitué à la place du quatrième qui manquait; on nous chargea des chaînes les plus pesantes, et on y joignit un double collier de fer. Nous fûmes vingt jours entiers dans un cachot affreux, qui ne recevait qu'un faux jour par une espèce de lucarne pratiquée dans le toît. Le Père de Lerne, que son grand âge et ses infirmités avaient rendu trop faible pour soutenir ces incommodités, y fut pris d'une fièvre violente qui le mit pendant plusieurs jours dans un grand danger. La cruauté des gardes ne diminuait point, et ces cœurs plus durs que les fers dont ils nous avaient chargés ne s'ouvraient à aucun sentiment de compassion et d'humanité.

On apprit à Seyde la nouvelle de notre emprisonnement; Monsieur Martin, Consul de cette Echelle, écrivit une lettre très-forte au Defterdar; il connaissait notre innocence, et de son propre mouvement il avait agi pour notre délivrance auprès du *Kaïkié*: il porta la lettre du Consul au Bacha, et lui parla

pour nous avec tant de force, qu'il obtînt qu'on nous mettraît en liberté, si le *Kaïkié* y consentait: celui-ci exigea une rançon considérable, que nous n'étions point en état de payer; et tout ce que notre protecteur put lui dire sur notre pauvreté, sur les risques qu'il courait d'offenser notre Ambassadeur, et le Grand-Seigneur lui-même, n'appaisa point une colère que l'avarice animait.

Monsieur l'Ambassadeur nous avait recommandés *au Bazerghan Bachi*, c'est-à-dire, au Marchand qui fournit au Bacha des étoffes; il vint nous voir dans notre prison: je vous ferai délivrer, nous dit-il, dès aujourd'hui; une cinquantaine de pièces de drap seront le prix de votre liberté. Vous n'êtes pas en état de faire cette dépense; on y suppléera: ce n'est point en votre nom, c'est sous le mien que cette rançon sera payée. Nous ne sommes point coupables, répondîmes-nous aussitôt, et nous ne pouvons accepter un service qui demande une reconnaissance que notre pauvreté ne nous permet pas d'acquitter; d'ailleurs Monsieur l'Ambassadeur n'approuverait pas cette libéralité déplacée. Nous parlions encore, qu'il était déjà sorti, et deux heures après la prison nous fut ouverte.

Nous croyons être redevables à sa libéralité; mais elle n'était point gratuite, et nous fûmes obligés dans la suite de nous retrancher ce qui nous était le plus nécessaire, pour lui payer cent cinquante piastres qu'il nous dit avoir distribuées pour nous.

Nous sommes actuellement un peu plus tranquilles ; le calme durera-t-il long-temps? Nous n'osons nous en flatter : Dieu est le maître, et ceux qui prêchent la croix de Jésus-Christ doivent être disposés à porter celles qu'il leur envoie, ou dont il permet qu'on les charge. Demandez-lui pour nous dans vos saints Sacrifices le courage qui nous est nécessaire pour être constamment les modèles de la loi Sainte dont nous avons l'honneur d'être les Interprètes. Je suis avec un profond respect, etc.

A Seyde, le 25 de Juin 1742.

HISTOIRE

Des différentes persécutions exercées contre les Catholiques d'Alep et de Damas.

SYLVESTRE, auteur de ces persécutions, était un de ces hommes remuans et audacieux, que l'intérêt et l'ambition conduisent, que l'honneur et la probité n'arrêtent point, qui ne regardent que ce qui leur est utile dans ce qui leur est proposé, et le saisissent toujours au préjudice de ce qui est légitime. Schismatique furieux et opiniâtre, mais souple et intrigant; il se proposait d'éteindre la Foi à Damas et dans la Syrie. Pour y réussir, il fallait être élu Patriarche d'Antioche. Athanase son ennemi l'était : il plia sa haine à

son ambition, sut gagner ses bonnes grâces, et se fit nommer par lui-même son successeur.

Les habitans de Damas n'apprirent cette nouvelle qu'avec frayeur ; ils connaissaient le caractère violent et emporté de Sylvestre, et ils cherchèrent à le prévenir par un choix plus conforme aux canons, et plus avantageux à la ville. Ils choisirent pour Patriarche Cyrille : on l'ordonna : il fut intronisé à Damas avant que Sylvestre le fût à Constantinople, où il s'était transporté. Cette ordination imprévue l'étonna ; il en fut allarmé ; la crainte qu'elle ne fût confirmée à la Porte, l'engagea dans toutes les manœuvres qu'il jugea capables de l'empêcher. Il s'attacha le Patriarche de Jérusalem, et celui de Constantinople. Il s'appuya du crédit de quelques Seigneurs Ottomans, et obtint de la Porte un Commandement, qui en l'établissant Patriarche, lui permettait de faire arrêter ou exiler son concurrent, et tous ceux qui suivaient son parti.

Son ambition était satisfaite ; il croyait sa puissance assurée, et il ne s'occupa plus que des moyens d'assouvir sa fureur. Les Missionnaires Français en furent le premier objet : comme ils étaient le premier obstacle à ses prétentions, il conféra avec les deux Patriarches ses amis du moyen de les éloigner ; et ils obtinrent le Firman ou l'ordre qu'ils demandaient de nous exiler et de nous bannir entièrement.

L'expédition de cet ordre n'échappa point

à

à la vigilance de M. le Comte d'Andrezel, alors notre Ambassadeur à la Porte; par ce Firman les Missionnaires étaient chassés de tous les endroits *où il n'y aurait pas de Consul ou de nation Française*. On voit assez que cet ordre ne regardait que la Mission de Damas. Monsieur l'Ambassadeur en porta ses plaintes au Grand-Visir; il représenta à ce Ministre combien cette démarche était contraire aux capitulations; on en suspendit l'exécution; on travaillait à l'annuler, lorsque la mort nous enleva cet Ambassadeur, si digne de la confiance du Roi, et des regrets de la Mission.

A la première nouvelle de ces ordres dont Sylvestre était porteur, son compétiteur Cyrille se retira dans les montagnes. L'usurpateur partit de Constantinople avec cet air de triomphe par lequel la passion satisfaite croit se donner du lustre et couvrir la honte de ses démarches; il se disait chargé de lettres qui l'autorisaient à mettre dans les fers quiconque se refuserait à ses Lois. Il était accompagné d'un Religieux, son Procureur ou son Agent, aussi furieux et plus fourbe que lui, et d'un Chavich qui devait être l'exécuteur de ses ordres, et le ministre de ses cruautés.

Il entra dans Alep; son commandement fut signifié, on somma tous les Chrétiens de le reconnaître pour Patriarche; l'Evêque Gérasimos fut arrêté et envoyé en exil. Délivré de ce concurrent vertueux, il proposa deux formules ou professions de foi qu'il avait lui-même dressées; l'une était pour les Prê-

très Catholiques, et contenait une malédiction contre la religion des Francs, et contre tous les dogmes qu'ils croient ; contre le Pape, et contre le huitième Concile, c'est-à-dire, selon les Grecs, contre le saint Concile de Florence ; cette profession devait être lue publiquement ; l'autre était pour les Laïques, qui consistait dans la manière de souscrire à la première, et dans une protestation de n'avoir jamais de commerce avec les Prêtres Francs, ni de croyance dans ce qui est enseigné par le Pape.

Ces formules révoltèrent beaucoup de Catholiques ; ils regardèrent cette souscription comme une espèce d'apostasie. Le grand nombre des Prêtres la reçut ; ceux qui refusèrent allèrent dans les montagnes se joindre au Patriarche Cyrille : l'Eglise des Pères Francs n'en fut pas moins fréquentée ; Sylvestre envoya le jour de la fête du Saint-Sacrement, son Chavich avec des hommes armés, pour se saisir des Grecs qui s'y rendraient.

M. le Consul y était ; il fut témoin de cette violence, et il envoya faire des plaintes au Gouverneur. On arrêta le Chavich, son escorte, et quelques hérétiques qui favorisaient la manœuvre, Sylvestre fut cité ; il lui en coûta douze bourses pour éviter la prison. L'épreuve qu'il venait de faire du crédit des Catholiques et des dispositions du Bacha, fit impression sur lui, et suspendit au moins ses fureurs. On crut même quelque temps son caractère changé ; il passa de la plus impé-

rieuse arrogance à la plus lâche timidité ; il craignit que l'affaire ne fût portée à Constantinople, et que le Grand-Seigneur dont il avait passé les ordres, ne le regardât comme un esprit brouillon et digne des punitions qu'il avait sollicitées contre les autres.

La frayeur qu'il laissa entrevoir, inspira de la hardiesse à ceux qu'il persécutait : on le menaça, il disparut, et s'embarqua pour la capitale de l'empire, chargé de plus de malédictions qu'il n'en donnait à la Religion. Les Catholiques présentèrent au Cadi une longue Requête, où étaient exposés leurs griefs contre ce faux Patriarche ; il permit qu'on les envoyât à la Porte. Trois députés furent chargés de la commission : l'objet et la conclusion de la Requête était la déposition de Sylvestre ; elle fut obtenue. La victoire était entière ; deux députés vinrent l'annoncer ; par malheur le troisième resta à Constantinople ; il se nommait *Cherveri Bitar*. Sylvestre entreprit de le gagner, et il y réussit. Ce député flatté de se voir recherché, voulut bien se prêter à un accommodement ; on convint que Sylvestre resterait Patriarche d'Antioche, mais qu'Alep serait sous la juridiction de Constantinople, et qu'on enverrait aux habitans de cette ville tel Evêque qu'ils demanderaient eux-mêmes. Celui qu'on leur donna d'abord se nommait Grégoire : peu attaché à la Religion par principe, il le fut quelque temps par intérêt, ou plutôt il affecta de le paraître ; mais il se démentit bientôt : les Catholiques se séparèrent de lui, ils deman-

dèrent au Cadi la permission de se choisir un Evêque qui fût de leur pays, et indépendant de tout Patriarche; il y consentit : ils nommèrent Maxime, un de leurs compatriotes, homme irréprochable dans ses mœurs et dans sa foi, d'un caractère liant et propre à réunir les esprits. Ce choix fut confirmé à Constantinople. Gérasimos était exilé, mais non pas déposé; sa démission était nécessaire pour que l'élection de l'autre fût légitime. Il la donna sans peine, et ce vertueux Prélat consacra lui-même celui qui était élu à sa place.

Plus sûr dans la foi que Grégoire, plus ferme que Gérasimos, Maxime se fit un plan de gouvernement qui accrédita la Religion et charma tous ses Diocésains. Les Prêtres qui s'étaient laissés tromper par Sylvestre, vinrent se jeter entre les bras de ce Pasteur charitable, qui les reçut avec bonté, et après une réparation proportionnée au scandale, les rétablit dans l'exercice de leurs fonctions.

Les Eglises et les écoles des Missionnaires furent plus fréquentées que jamais. Ce calme qui dura quelques années rappela dans la Syrie les beaux jours du Christianisme naissant.

Sylvestre resta quelque temps obscur et presque inconnu dans Constantinople. Mais l'inaction et l'obscurité sont un état bien violent pour un esprit inquiet et ambitieux. Il alla en Valachie, où il trouva son ancien protecteur, le Prince Scaltatogli, fils de Mauro Cordato, premier Interprête du Grand-Seigneur. Il lui fit une peinture vive et tou-

chante de ses malheurs, surprit la compassion de ce Prince, et parvint jusqu'à s'en assurer la protection. Il le renvoya à Constantinople muni des recommandations les plus pressantes : là il recommença ses manéges ; il demanda la révision de son procès : la protection du Prince fit admettre sa Requête ; le Grand-Seigneur lui donna même un commandement par lequel anéantissant tout ce qui s'était fait contre lui, il le rétablissait dans tous les droits de son Patriarcat, soumettait de nouveau Alep à sa juridiction, l'autorisait à y nommer un Evêque, et à se faire rembourser de toutes les sommes qu'il n'avait pas touchées pendant les sept années de son exil.

Le Patriarche rétabli se hâta de notifier cet ordre du Grand-Seigneur. Il vint à Tripoli et à Damas, et cette dernière ville fut choisie de préférence, pour être le théâtre de la persécution nouvelle qu'il méditait. Il craignait les habitans d'Alep, et se contenta de leur envoyer son commandement par son Chavich et par un Religieux son Procureur. Cette démarche même, quoique modérée, ne fut pas heureuse. On dressa un acte signé de plus de six cens personnes, où l'on représentait au Grand-Seigneur ce même Sylvestre qui l'avait trompé, comme un méchant homme, dont la puissance ne s'établissait que sur les vexations les plus tyranniques et les persécutions les plus odieuses ; l'on y peignait au contraire Maxime comme un homme sans passions, et dont le zèle, conduit par la douceur, n'avait pour objet

que la paix, et avait le talent de la maintenir. Ce contraste produisit enfin l'effet desiré.

Les Religieux Français, sur-tout, étaient les victimes de choix sur lesquelles Sylvestre aimait à exercer sa fureur. Il fit défendre aux Catholiques, sous peine de la vie, d'aller ou d'envoyer leurs enfans à l'église ou à l'école des Missionnaires. Il fit présenter par son Procureur, une Requête contre eux, au grand Juge ; mais on n'y eut point d'égard. Il menaça de l'envoyer à Constantinople ; on le craignit. Le Père Seguiran, Missionnaire Jésuite, fut chargé d'écrire à M. le Marquis de Villeneuve, Ambassadeur à la Porte, au nom de tous les autres Missionnaires : il le fit; la lettre fut accompagnée d'un mémoire des habitans de Damas, qui contenait cinq articles principaux; ils l'accusaient:

1.° D'avoir dit au Bacha que les Catholiques ne refusaient de communiquer avec lui, que parce que c'était le Grand-Seigneur qui l'avait fait Patriarche. C'est une imposture.

2.° D'avoir défendu aux pères et mères, sous peine de la vie, d'envoyer leurs enfans à l'école des Missionnaires, contre la coutume établie depuis quatre-vingt-dix ans.

3.° D'avoir suscité aux Missionnaires Français des procès injustes, et de leur avoir causé des insultes sans nombre.

4.° D'avoir parlé en public contre le nom Français, et contre les Ministres du Roi.

5.° Davoir mis le trouble et le désordre dans Alep, par les lettres qu'il avait écrites

au Bacha contre les Chrétiens et les Religieux Français.

Ces griefs, envoyés à Constantinople, y firent une grande impression, sur-tout le quatrième parut d'une conséquence digne de toute l'attention. On sait combien le Roi de France est respecté à la Cour Ottomane, et la préférence éclatante que l'on y donne à nos Ambassadeurs sur tous les autres. M. le Marquis de Villeneuve eut toute la satisfaction qu'il demanda; et l'on expédia, en faveur des Missionnaires, un commandement qui assura leur repos; du moins je n'ai lu dans aucun des Mémoires de nos Missions, que celle de Damas ait été inquiétée jusqu'en 1744.

La persécution qu'elle essuya sur la fin de cette année, se trouve décrite dans une lettre que M. de Lane, Consul de Seyde, écrivit le 2 janvier 1745, à M. le Comte de Castellane, Ambassadeur du Roi à la Porte.

MONSEIGNEUR,

« Je dois rendre compte à votre Excel-
» lence, d'une persécution que viennent
» d'essuyer les Missionnaires de la Com-
» pagnie de Jésus, à Damas, sans y avoir donné
» occasion. Le Meut-Sallem de Damas, qui
» gouverne en l'absence du Bacha, étant
» chargé d'un billet, par lequel le sieur
» Caire, négociant à Seyde, promettait de
» payer 900 piastres pour le loyer du Kan,
» ou bâtiment qu'il occupe en cette ville,
» m'écrivit, le terme échu, de porter ce

» Français à le satisfaire. Celui-ci me fit
» entendre qu'il allait à Damas, lever l'ar-
» gent de ses débiteurs, et satisfaire le Meut-
» Sallem, à qui je mandai cette réponse. Il
» partit en effet; mais au lieu d'aller à Damas,
» il s'arrêta dans un village qui est à moitié
» chemin. Le Meut-Sallem s'ennuya de ce
» délai, et il voulut rendre les Jésuites res-
» ponsables de la dette. Il envoya chercher
» leur Supérieur, lui présenta le billet, et lui
» demanda la somme énoncée. Le Mission-
» naire lui représenta l'injustice du procédé;
» le Meut-Sallem l'exigea, et ne lui accorda
» que cinq jours de délai. Il se repentit
» ensuite de l'avoir accordé, et il ordonna
» qu'on le mît aux fers. On le conduisait
» en prison, lorsqu'un nommé Ronzouma,
» Procureur des Grecs schismatiques de
» Damas, et dont la haine contre les Catho-
» liques est connue, pria qu'on le remît en
» liberté, et s'offrit pour être sa caution.
» On le relâcha : mais le lendemain, le
» Meut-Sallem exigea des Jésuites cent
» vingt-six piastres. Ces Pères me le mandè-
» rent : je chargeai le sieur Fornetti, second
» Drogman de cette Echelle, d'aller à Damas
» pour avoir satisfaction de cette affaire; je
» lui commandai de passer par le village où
» je savais que le sieur Caire s'était arrêté,
» et de lui ordonner, de ma part, d'acquitter
» sa dette. J'écrivis en même-temps au Meut-
» Sallem, une lettre polie, mais ferme. Il
» y eut égard; et pour me le témoigner, il
» fit revêtir les Jésuites d'une *Abe*, en

» public : c'est la réparation la plus grande » qu'un homme de ce rang puisse faire. Le » sieur Caire fut obligé de lui payer ce qu'il » avait demandé à ces Pères en pure avanie.

» Cinq jours après que le Drogman fut » parti de Damas, la persécution recom- » mença. Une troupe d'enfans se rassembla » sur le soir devant la porte des Jésuites, » dirent contre eux toute espèce d'injures, » et y jetèrent une grêle de pierres. Le » Supérieur, qui revenait des fonctions de » sa Mission, fut maltraité. Le lendemain, » dans le temps que l'un des deux Pères qui » sont à Damas venait de finir sa Messe, ils » furent saisis tous les deux par les gens du » Meut-Sallem, et conduits dans la maison » de Ronzouma. On les accabla d'injures; » on inventa les calomnies les plus atroces » et les plus ridicules : de là on les conduisit » au Palais du Meut-Sallem, où plusieurs » faux témoins déposèrent contre eux tout » ce qu'on leur avait suggéré.

« On rappela toutes les accusations inten- » tées anciennement et récemment contre » tous les Missionnaires; on en imagina de » nouvelles. Ils furent renfermés dans un » cachot affreux, où on les chargea de chaî- » nes. L'affaire devint si sérieuse, que les » Chrétiens de leurs amis leur conseillaient » de s'accommoder. Le Meut-Sallem leur » demanda dix bourses (15000 livres), » ensuite, on leur promit qu'il se contente- » rait de deux, à condition qu'ils ne porte- » raient pas leurs plaintes au Consul de

» Seyde. Les Pères répondirent que j'étais
» peut-être déjà instruit, ou que, quand
» même ils le tairaient, je le serais bientôt.
» On les retint deux jours en prison ; ils n'en
» sortirent que pour être traînés au Palais
» du Meut-Sallem, qui commanda qu'on
» leur donnât la bastonade. Ils avaient déjà
» les entraves aux pieds, et le bras était levé
» pour les frapper, lorsque des gens apostés,
» sans doute, demandèrent grâce pour eux.
» Le premier des intercesseurs fut Ron-
» zouma, qui passe bien encore pour avoir
» été le premier auteur de la persécution. Ils
» étaient occupés à chercher auprès de leurs
» amis l'argent qu'on leur avait demandé,
» lorsqu'on les avertit que les gens du Gou-
» verneur étaient à leur poursuite ; ils se ca-
» chèrent : on saisit le Frère qui gardait leur
» maison. Le Cadi s'était plaint de ce qu'on
» les avait élargis sans sa participation. Enfin,
» les Jésuites furent obligés de payer près de
» trois bourses, et à ce prix le Frère leur fut
» rendu. Ces violences se sont faites dans
» l'absence du Bacha qui a été chargé de con-
» duire la caravane de la Mecque. J'attends
» son retour pour en avoir satisfaction ; s'il
» me la refuse, j'aurai recours à votre Excel-
» lence ; son crédit répond du succès ».

M. le Comte de Maurepas fut instruit de cette affaire avant les Jésuites de France : il prit l'ordre du Roi, et demanda, en son nom, à la Porte, une justice éclatante contre l'Officier Turc qui avait maltraité les Missionnaires. Le sieur Caire fut rappelé en

France, et perdit son établissement. Les Missionnaires avaient cependant écrit; leurs lettres n'arrivèrent que bien après le temps où l'on aurait dû les recevoir. Mais sur l'avis qu'il en avait eu du Bureau de la Marine, le Père Roger, Procureur des Missions du Levant, avait chargé d'un placet le Père Perussault, qui était à l'armée de Flandres, à la suite de Sa Majesté, et qui le présenta au Ministre des affaires étrangères. M. le Marquis d'Argenson écrivit à M. le Comte de Castellane deux lettres très-pressantes, l'une par la voie de Marseille, l'autre par celle de Venise. Elles eurent leur effet. On fit rendre les six bourses extorquées aux Jésuites de Damas, avec la dernière violence : on leur donna un Diplome ou sauvegarde, pour les mettre désormais à couvert de pareilles avanies.

Pendant cette négociation, le Patriarche Sylvestre recommença ses brigandages. Il ordonna des Evêques, il les distribua dans toutes les villes du Patriarcat. Ces hommes sans foi et pleins de rage contre les Catholiques, exercèrent contre eux toutes les fureurs de leur chef.

M. de Lane, témoin de ces désordres, manda à M. le Comte de Castellane, que le moyen le plus sûr pour couper jusqu'à la racine du mal, était de solliciter vivement auprès du Grand-Seigneur la déposition de Sylvestre. Elle fut demandée et accordée sur le champ. M. de Lane fut chargé de l'exécution des ordres qui portaient en même-temps

la déposition de Sylvestre, et le rétablissement de Cyrille sur le Siége Patriarcal d'Antioche. Ce double évènement a porté un coup mortel au schisme. Nos Eglises sont fréquentées, et les Catholiques, à qui nous ne laissons pas ignorer qu'ils ne sont redevables de ces changemens heureux qu'au zèle du Roi, font sans cesse des vœux au ciel pour la conservation de sa personne sacrée, pour la gloire de son règne, et pour la prospérité de la Famille royale.

La joie de ces succès a été troublée par la perte que la Mission a faite du Père Yves de Lerne, Jésuite de la Province de France, mort à Tripoli, au mois de Juillet 1746, après avoir travaillé au progrès de la Religion dans ces pays éloignés, pendant quarante-cinq ans. Il porta dans les Missions toutes les qualités qui annoncent les hommes Apostoliques, et il mit tous ses soins à les perfectionner. Rien ne fut capable d'effrayer son zèle, ou d'ébranler son courage. On ne l'entendit jamais se plaindre ni des travaux dont il était accablé, ni des persécutions qu'il avait à soutenir. Il fut jeté plusieurs fois dans d'horribles prisons; plus d'une fois il a été frappé de la peste, en secourant ceux qui en étaient atteints. Aux fatigues inséparables des Missions, il joignit des jeûnes fréquens, des veilles extraordinaires, des austérités excessives. Il était révéré comme un Saint, et sa vie entière s'est passée dans les exercices de la sainteté. La grandeur de son ame se développa toute entière aux approches de la mort:

il l'avait trop souvent affrontée pour la craindre, et il l'envisageait avec joie, comme l'entrée dans une éternité glorieuse, où il posséderait son Dieu. C'est dans ces sentimens, que muni des Sacremens de l'Eglise, il expira en prononçant ces paroles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

M. le Consul, et toute la nation Française, l'ont honoré de leurs regrets ; le Curé et les Paroissiens de Sgorta, Bourgade à deux lieues de Tripoli, ont demandé qu'il fût inhumé dans leur Eglise ; nous avons accordé à leurs instances ce précieux dépôt. A ses obsèques, tous versaient des larmes : les regrets se sont changés en vénération. Ils l'ont pleuré comme leur père, et ils le révèrent presque comme leur Apôtre.

DESCRIPTION

De la ville de Salonique, par le Père Jean-Baptiste Souciet, de la Compagnie de Jésus, Missionnaire au Levant.

THESSALONIQUE, ou Salonique, était regardée dans les premiers siècles de la Religion chrétienne, comme la ville capitale de la Macédoine. Elle est située à quarante degrés, trente-six minutes de latitude, presque à l'extrémité d'un grand golfe auquel elle donne son nom, et où se décharge, à trois ou quatre lieues de la ville, le Vardar, autre-

fois *Axius.* Elle a un port, ou plutôt une rade très-bonne et très-sûre, qui s'étend du sud-est au nord-ouest, à environ deux ou trois lieues.

Les Grecs et les Italiens appellent aujourd'hui cette ville Salonichi. Les Turcs la nomment Selanik ; son premier nom fut *Halis.* Celui de Thessalonique lui fut donné par Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, en mémoire d'une victoire qu'il avait remportée assez près de là sur les Thessaliens. D'autres prétendent qu'elle ne fut ainsi nommée que pour honorer la sœur d'Alexandre qui portait ce nom. Le premier sentiment me paraît le plus raisonnable. Saint Paul y prêcha l'Evangile ; beaucoup d'infidèles furent convertis par ses discours. Il y envoya son disciple Timothée, pour les confirmer dans la foi. Deux Epîtres magnifiques de ce grand Apôtre nous attestent combien ce troupeau lui était cher. L'Eglise de Thessalonique fut très-florissante dès la naissance du Christianisme ; elle compte dans ses fastes un grand nombre de héros Chrétiens, qui ont versé leur sang pour la Religion. Le plus illustre est saint Démétrius, qu'elle a choisi pour Patron. Il était Proconsul ; à peine fut-il converti à la foi, qu'il en devint l'Apôtre, et mérita d'en être le Martyr sous l'Empereur Maximien. Les Archevêques de cette ville ont toujours eu un rang distingué parmi les Métropolitains de la Grèce ; ils y sont regardés comme de petits Patriarches ; leur autorité s'est étendue dans toutes les provinces

comprises autrefois sous le nom d'Illyrie ; ils y avaient la qualité de Vicaires ou de Légats du Saint-Siége. Le Pape saint Damase honora de ce titre Ascholius, Archevêque de Thessalonique ; il le chargea de faire ordonner un Evêque de Constantinople à la place de Maxime, Philosophe Cynique, et usurpateur de ce Siége. Syrice, successeur de Damase, veut qu'aucun Evêque ne soit ordonné dans le district de Thessalonique, sans l'aveu et le consentement d'Anysius, successeur d'Ascholius. Innocent premier lui écrivit : Rufus succéda à Anysius, et le même Pontife, en le félicitant, s'exprime ainsi : *Je confie à votre prudence et à votre sagesse, le soin et la discussion des causes qui peuvent naître dans les Eglises d'Achaïe, de Thessalie, de l'ancien et du nouvel Epire, des deux Dacies, de la Mœsie, de la Dardanie, etc. Je ne fais qu'imiter en cela les Souverains Pontifes mes prédécesseurs, qui donnèrent la même charge aux bienheureux Ascholius et Anysius, etc.* Boniface premier marque au même Rufus, qu'il est prouvé, par les Mémoires et les monumens des Pontifes Romains, que la sollicitude de toutes les Eglises de Macédoine et d'Achaïe, doit être confiée aux Archevêques de Thessalonique. Ils conservèrent pendant quelques siècles cette qualité de Légats du Saint-Siége dans l'Illyrie. Cette correspondance avec l'Eglise de Rome les préserva long-temps des schismes divers qui s'élevèrent dans l'Eglise de Constantinople.

Ils n'eurent aucune part à celui de Photius : l'exemple des autres Prélats Grecs les entraîna dans la suite. Quelques-uns se signalèrent dans les schismes qui suivirent ; Siméon dans le douzième siècle, et dans le quatorzième siècle, Nicolas Cabasilas, et le fameux Grégoire Palamas, se distinguèrent entre les autres. Pour Eustathius, dont nous avons les commentaires sur Homère, il se mêla plus de belles-lettres et d'histoire profane, que de théologie et de science ecclésiastique. Ce Siméon, dont je viens de parler, composa un gros ouvrage contre les Latins ; il soutient qu'ils ne sont pas Chrétiens, et prétend le prouver par cet argument qu'il croit invincible : *Nous sommes*, dit-il, *appelés Chrétiens du Saint Chrême, qui est la matière du Sacrement de Confirmation; or, les Latins ne reçoivent pas la Confirmation incontinent après le Baptême; donc ils ne sont pas Chrétiens.* Son livre est plein de pareils raisonnemens.

Au reste, si Thessalonique donna au schisme de zélés défenseurs, la Religion trouva dans un Prélat originaire de cette ville, un héros dont on ne saurait assez louer l'attachement à la foi. Il se nommait Isidore ; il était Archevêque Grec à Kiovie, et Primat de Russie. Au Concile de Florence, il travailla avec ardeur à la réunion de l'Eglise Grecque et de l'Eglise Latine. Le Pape Eugène l'honora de la dignité de Cardinal, avec Bessarion, ce savant et vertueux Archevêque de Nicée. Isidore rendit encore d'autres

services importans : on sait que les Grecs renoncèrent bientôt à l'union dans Constantinople : le Pape l'envoya aussitôt dans cette Capitale de leur Empire. Il la purgea du schisme une seconde fois. Après cette victoire, il se rendit à sa Métropole de Kiovie, et comme il y prêchait publiquement la soumission à l'Eglise Romaine, les Schismatiques lui firent souffrir les plus indignes traitemens. Il trouva moyen de sortir de prison, et se réfugia à Constantinople, où il fut fait esclave, lorsque cette ville fut prise par les Infidèles ; il se racheta et se retira à Rome, où il termina sa carrière. Il y mourut saintement l'an 1463. Tel fut à-peu-près l'état de la religion à Thessalonique, jusqu'au temps où les Turcs en firent la conquête.

Thessalonique n'a pas été moins florissante dans le civil et le politique. Dès que les Romains eurent réduit la Macédoine en province, cette ville en devint la Capitale ; le Proconsul y fit sa résidence ; elle fut honorée plus d'une fois du séjour et de la présence des Empereurs. Après la défaite des Goths, des Huns et des Alains, le grand Théodose y vint passer l'hiver ; il y tomba malade : c'est là qu'il fit appeler le saint Evêque Ascholius, et que s'étant assuré de la pureté de sa foi, il reçut le baptême de sa main (1). Guéri presque subitement, et par une espèce de miracle, ce Prince reconnaissant, par un Edit daté de cette ville,

(1) L'an 380.

proscrivit l'Arianisme de tout son Empire. Théodose revint à Thessalonique en 387, pour s'aboucher avec le jeune Valentinien, qui, suivant aveuglément les conseils de Justine sa mère, favorisait l'hérésie; il le persuada et l'attacha pour toujours à la foi Catholique. Ce second voyage fut encore marqué par de nouveaux Édits contre la secte Arienne. Il fallait que du-temps de Théodose, Thessalonique fût une ville distinguée, puisque dans la révolte qui coûta la vie à 7000 hommes de ses habitans, on parle de cirque et de courses de chariots; d'ailleurs, une populace, quelqu'insolente que pût être celle-là, n'aurait jamais porté l'audace jusqu'à insulter un si grand Empereur, et à répandre le sang du Général des armées de l'Empire, si elle n'avait cru pouvoir se défendre par sa multitude.

Après la mort de Théodose, cette ville fut pillée et saccagée par les Barbares: ils la prirent plus d'une fois, tantôt par la force, tantôt par la trahison de ses Commandans; soumise ensuite aux Empereurs de Constantinople, elle demeura sous leur puissance jusqu'à l'an 1180, que Guillaume, Roi de Sicile, la conquit; mais elle rentra bientôt sous la domination de ses anciens maîtres. En 1413 Andronic Paléologue la vendit, ou du moins l'engagea aux Vénitiens pour une grosse somme d'argent; mais huit ou neuf ans après, Amurat II la leur enleva sans retour. On juge aisément qu'après tant de révolutions et de désastres elle n'est plus ce

qu'elle était dans les beaux siècles de l'Empire Romain; elle est même fort différente de ce qu'on lit de son dernier état, dans le Dictionnaire de Moréry : cet Auteur a été trompé par de fausses relations; mais quoiqu'elle gémisse, comme le reste de la Grèce, sous le joug de la tyrannie Ottomane, elle est encore aujourd'hui une ville considérable. Sept ans de séjour que nous y avons fait, nous ont donné tout le temps de la bien connaître, et nous ont mis en état d'en faire une description èxacte.

Salonique, ainsi qu'on la nomme à présent, a environ deux lieues de tour. Il ne paraît pas que son enceinte ait jamais été beaucoup plus grande; on voit seulement du côté le plus élevé de la ville les restes d'un ancien mur dont la longueur est d'environ un mille; il n'y a que quelques pas de distance entre ce mur et celui qui la renferme aujourd'hui. Il ne reste aucun vestige qui puisse faire conjecturer qu'elle ait eu des fauxbourgs et des maisons de plaisance. Elle est fermée d'un simple mur flanqué d'espace en espace par de méchantes tours quarrées; elle s'étend du sud-est au nord-ouest à environ deux milles en ligne droite; et de ce côté-là la mer baigne presque par-tout ses murs. Du couchant au septentrion, son enceinte qui s'élève sur des collines est fort irrégulière.

Au plus haut de cette enceinte on voit un château qu'on appelle les Sept-Tours; ce château a toujours été peu de chose, et

maintenant il tombe en ruine: il est cependant garni de bonnes pièces de canon. A côté et au pied de ce château on trouve une espèce de faubourg ou de petite ville, séparée du reste de Salonique par une enceinte de murailles. Cet endroit n'est habité que par des Turcs. L'air y est pur et la vue fort étendue, puisque de-là on découvre aisément les montagnes d'Epire et celles de Thessalie. Outre ce château, Salonique a encore trois forts: le premier est à la pointe d'un angle que font les murs entre l'orient et le midi; il ne consiste qu'en deux grosses tours, l'une ancienne et quarrée, l'autre récente et ronde, qui n'est séparée de la mer que par une petite enceinte avec trois ou quatre tourelles ou vedettes. Les Turcs firent construire cette tour il y a environ cent ans. Le Pacha de la ville, pour donner l'exemple, y travailla lui-même, et il obligea tous les habitans à y travailler, sans en excepter l'Archevêque. Quelques années après que l'ouvrage eut été achevé, une escadre Vénitienne parut devant Salonique; celui qui la commandait fit sommer le Pacha de lui donner quarante mille sequins (1), et le menaça, en cas de refus, de bombarder la ville. Les Turcs n'aiment pas à donner; le Gouverneur fit répondre qu'il n'avait point de sequins à son ordre; mais qu'il y avait quarante mille boulets de canon à son service. Les Vénitiens jetèrent des bombes: on leur ré-

(1) Le sequin Vénitien vaut une pistole.

pondit de ce fort avec de grosses pièces d'artillerie qui endommagèrent quelques-uns de leurs vaisseaux, et les obligèrent de se retirer.

Le second fort est à plus d'un mille du premier, hors de l'enceinte des murs, et à l'endroit du port où l'on débarque. Ce n'est qu'une grosse et ancienne tour hexagone ; ce fort est situé peu loin de la porte de la Marine en dehors, dans l'endroit où les murs de la ville commencent à s'éloigner du rivage.

Le troisième est placé à un demi-mille du premier, à l'angle des murs qui tournent de l'occident vers le septentrion ; il paraît n'avoir guère que deux cens ans : il consiste en quatre petits donjons qui renferment un assez grand espace ; chacun de ces forts ou châteaux est muni de grosses pièces de canons de bronze, braquées contre la mer : chacun a son Aga ou Commandant particulier, avec quelques Canonniers. Une grosse tour ronde et solidement bâtie à l'endroit où les murs commencent à descendre des Sept-Tours, sert d'arsenal et de magasin à poudre. Ce sont là toutes les fortifications de Salonique. Avec tout cela, et quoique les Turcs l'appellent *Khalé*, c'est-à-dire, forteresse, nom qu'ils donnent à toutes les villes un peu fortifiées, elle n'est rien moins qu'une ville forte : elle n'a ni ouvrage extérieur ni fossés ; ses murailles faibles en beaucoup d'endroits ne sont terrassées nulle part ; d'ailleurs elle est dominée du côté du nord.

est par des hauteurs voisines ; elle a, au reste, une espèce de garnison de sept à huit cens Janissaires, la plupart mariés et peu aguerris : leurs exploits se bornent à quelques insultes qu'ils font aux pauvres sujets du Grand-Seigneur, et quelquefois aux Francs : ils entendent bien cette espèce de petite guerre, et c'est la seule qu'ils entendent.

Il y a encore deux à trois cens Turcs marchands, qui ont le titre de Janissaires, mais sans en recevoir la paie ; ceux-ci sont assez tranquilles et ne font de mal à personne.

Du côté des Sept-Tours et du faubourg qui tient à cette forteresse, la descente est roide, scabreuse, et semée de petits rochers qui s'élèvent à fleur de terre. En d'autres endroits de la ville de grands jardins occupent presqu'un tiers du terrain ; les deux autres sont occupés par des maisons. Les hauts quartiers qu'habitent les principaux d'entre les Turcs sont bâtis pour l'agrément : ils n'ont point de solidité ; les murs ne sont que de terre grasse détrempée et couverte d'un enduit de mortier. On les soutient par deux longues pièces de bois ou solives minces jointes ensemble par des traverses, engagées horizontalement dans la maçonnerie, et distantes de trois, quatre ou cinq pieds l'une de l'autre ; cette espèce de charpente dirige les Maçons pour élever à plomb leurs murailles ; mais ces pièces de bois qui souvent paraissent à l'extérieur, venant à pourrir, ces murailles s'écroulent,

La partie haute de la ville a des Sérails ou Hôtels assez beaux pour le pays : leurs principales pièces sont la cour, des galeries fort larges qui ont vue sur la mer, et de belles salles bien plafonnées, avec des estrades ou sophas sur lesquels les Turcs reçoivent les visites, donnent audience, et rendent la justice.

La plupart des Grecs habitent au pied des collines qu'enferme la ville, et dans les rues où il n'y a guères qu'eux. Les plus riches et les plus qualifiés, qui sont en petit nombre, ont d'assez belles maisons bâties et disposées à la Turque.

Les Juifs occupent bien un tiers de la ville habitée ; ils sont répandus dans les bas quartiers, dans les marchés, et le long des murs du côté de la mer. Quelques riches Marchands de cette nation sont bien logés, d'autres le sont passablement, mais le plus grand nombre est si pauvre, qu'ils habitent des maisons ouvertes de tous côtés, et sans cheminées, parce qu'ils ne brûlent qu'un peu de charbon. Cette nation est naturellement malpropre ; ce défaut dans cette populace ainsi entassée, joint à la mauvaise nourriture, fait naître parmi eux beaucoup de maladies épidémiques, et même la peste, dont ils sont souvent presque les seuls frappés.

Les rues de Salonique sont étroites et couvertes en partie de sophas, qui de chaque maison sortent en dehors ; elles sont mal pavées et fort mal-propres dans la basse ville. Vers le milieu où sont les Marchés, les rues

sont couvertes de planches, ce qui les rend obscures, mais fraîches en été.

On voit là un édifice assez solide et assez beau; il consiste en six petits dômes à deux rangs, soutenus et séparés par des pilastres joints les uns aux autres par des arcades; c'est ce qu'on appelle le Bezestan, et c'est le lieu où les Marchands d'étoffes, de soie de mousselines, d'indiennes, ont leurs boutiques, moyennant sept ou huit piastres qu'ils paient par an. Vers le quartier de la Marine, il y a beaucoup de magasins, dont quelques-uns, nouvellement bâtis, sont assez propres. On voit dans la ville quatre ou cinq *Kans* principaux; ce sont des bâtimens à plusieurs aîles, ou corps de logis partagés en petites chambres; chacun peut y loger pour son argent.

De tous les ouvrages publics dont l'ancienne Thessalonique était embellie, il n'y en a plus que deux dont il reste des vestiges. Le premier est un vaste portail ou arc de triomphe de cinquante pieds de haut, sur trente ou trente-cinq de large; il est placé au milieu d'une rue, assez près de la porte nommée *Càlamaria*; il est soutenu par deux gros pilastres ou massifs de marbre blanc, chargés de figures en demi-relief, de chevaux et d'hommes armés, plus petits de la moitié que le naturel, et qui semblent représenter une bataille. Ces figures qui sont bien conservées ne paraissent pas fort délicates, elles sont surmontées d'une architrave et d'une corniche simple, d'où naît l'arcade faite de briques, et

et fort gâtée ; elle sert de retraite aux cigognes qui y font leurs nids. On ne voit que le haut d'un des deux pilastres ; le bas est couvert par des boutiques ; l'autre est environné de maisons qu'on y a adossées ; ainsi je n'ai pu savoir s'ils contenaient des inscriptions : ce grand arc ou portail a été accompagné de deux autres moins considérables, de l'un desquels on voit encore le bas du cintre. On croit que ce monument a été élevé par Marc-Aurèle, après une grande victoire qu'il remporta sur des peuples barbares.

L'autre reste d'antiquité est à-peu-près au milieu de la ville, à l'entrée d'une maison des Juifs : ce sont six grosses colonnes de marbre blanc, d'un ordre simple, dont le pied est enterré ; elles sont posées de suite en ligne droite, et elles ont leur architrave, leur frise et leur corniche ; au-dessous sont des pilastres de marbre séparés les uns des autres par un espace vide. A ces pilastres, qui ont sept à huit pieds de hauteur, sont adossés des deux côtés des figures humaines en demi-relief. Ces figures sont au moins de taille naturelle ; d'un des côtés une de ces figures a des aîles ; les trois autres ont été endommagées par les injures de l'air. De l'autre côté l'une de ces figures tient un cigne sur sa poitrine, et les autres ont à la main quelques instrumens de musique. Ce monument qui paraît être d'un siècle où florissaient les beaux arts, n'est apparemment qu'une petite partie d'un grand édifice, comme d'un théâtre, d'un temple, ou de quelque portique.

Au sud-est de la ville, le long des murs en dedans, il y a une place longue d'environ deux cens pas, et large peut-être de cinquante, mais qui paraît évidemment avoir été beaucoup plus longue et plus large, puisqu'elle est environnée de méchantes maisons assez récentes : on croit que c'était autrefois l'Hippodrome et le lieu des spectacles. Dans les murs, sur-tout de ce côté-là, on a pratiqué des voûtes ou arcades, que quelques-uns disent avoir été des Chapelles bâties par l'ordre de Théodose, afin qu'on y priât Dieu pour les ames de ceux qu'il avait fait massacrer. D'autres assurent qu'elles n'ont été faites que pour garder les choses nécessaires à la défense de la ville, et pour mettre à couvert les soldats de la garnison. Malgré ces traditions du pays, il y a de l'apparence que ces prétendues Chapelles étaient ce que les Romains appelaient *Caveæ*, et que ces voûtes n'ont été pratiquées que pour renfermer les chevaux et les animaux qui servaient aux spectacles ; et ce sentiment est d'autant plus vraisemblable, qu'on voit de pareils monumens à Beziers et à Nîmes, dans ce qui reste d'anciens Cirques. On trouve en beaucoup d'endroits dans la ville et hors de la ville, sur les tombeaux des Turcs, des colonnes de marbre, de granit et de jaspe, des bustes, des statues, des bas-reliefs, des chapiteaux, et d'autres pierres bien travaillées, mais dégradées maintenant et fort défigurées ; je n'ai point vu à ces ouvrages d'inscriptions que j'aie pu lire ou qui méritent d'être rapportées ;

et pour faire voir la négligence des Turcs, il suffira de dire que j'ai remarqué, parmi des pierres communes, un bloc de porphyre maçonné au bas d'un minaret de Mosquée ; il faut cependant rendre une justice à ces peuples ; ils ont grand soin de conduire l'eau, par divers canaux, dans les villes et dans les bourgades. Ils bâtissent des fontaines près les Mosquées et aux environs même des villes ; et des repos de promenades, qu'ils appellent Kiosques.

Ces Kiosques ne consistent qu'en une espèce de grand cabinet ou belveder, ouvert de trois ou même de quatre côtés, et couvert d'un simple toît ; et auprès on y pratique un petit endroit, fermé de murailles, pour servir de cuisine à ceux qui vont s'y réjouir. Le Kiosque est ordinairement ombragé de quelques arbres qui donnent du frais. Tout le monde peut aller s'y promener, et même y manger, lorsque les maîtres du lieu n'y viennent point. Il se trouve de pieux Musulmans qui, pour le salut de leur ame et la commodité du public, font faire des Kiosques et des fontaines jusques sur les grands chemins : cette dévotion est fort à la mode chez les Turcs.

Il y a environ vingt-cinq ans (1) qu'on trouva les ossemens d'un géant d'une grandeur extraordinaire ; on dit que le crâne contenait un boisseau de blé : la chose est probable, à en juger par quelques-unes de

(1) Le Père Souciet écrivait en 1734.

ses vertèbres qu'on avait attachées à la porte de la Marine.

On trouva aussi, vers le même temps, dans la muraille d'une maison, plusieurs petites figures de plâtre ou d'une autre matière, couvertes d'un vernis verdâtre; elles avaient la forme d'enfans emmaillotés ou de termes, les visages paraissaient être d'hommes ou de femmes, et avoir un air triste; elles étaient de la grosseur du petit doigt, les unes plus petites, les autres moins.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir d'antiquités à Salonique. Les médailles d'or, d'argent et de cuivre y étaient autrefois assez communes; et un Marchand Français m'a dit qu'il en avait une fois acheté quarante-neuf quintaux, toutes médailles de bronze. Sans faire tort à sa sincérité, on pourrait, je crois, en sûreté de conscience, en rabattre quelque chose; il ajouta qu'il les avait revendues à un Chaudronnier : c'était dommage; il pouvait, il devait même y en avoir de curieuses. Les médailles sont aujourd'hui extrêmement rares : depuis sept ans on n'a découvert que quelques médailles consulaires, et celles de quelques Rois de Macédoine, ou de quelques Empereurs Romains; mais presque toutes assez communes : on n'y trouve plus même ces pierres précieuses gravées qu'on y trouvait autrefois. Un Chancelier Français de cette Echelle en avait de fort belles, qu'il a emportées en France; j'en ai retenu des empreintes en cire d'Espagne et en cire commune.

Les Mosquées sont presque les seuls édifices solides et considérables de la Turquie ; on en compte ici jusqu'à trente grandes, outre quelques autres fort petites qui sont peu fréquentées : les Turcs en ont bâti quatre ou cinq; les autres sont d'anciennes Eglises dont ils se sont emparés. Les plus célèbres étaient celles de sainte Sophie, de Notre-Dame, de saint Démétrius et des saints Apôtres.

Sainte Sophie, *agia Sophia*, comme on l'appelle encore aujourd'hui, est construite, comme beaucoup d'Eglises Grecques, sur le modèle de sainte Sophie de Constantinople, mais en petit. C'est un édifice quarré, couronné d'un dôme assez plat, tout couvert de plomb; le vestibule est soutenu par de belles colonnes de marbre, et il y a au dedans un siége de porphyre mal travaillé.

Il y a près de quatre-vingts ans que l'Eglise de Notre-Dame a été changée en Mosquée. On estime l'architecture de l'édifice et la hardiesse de la coupole. On y voit de chaque côté douze grandes colonnes de marbre jaspé, dont les chapiteaux sont surmontés de croix que les Turcs n'ont point endommagées; c'est à présent la principale Mosquée de la ville.

Celle de saint Démétrius est un grand vaisseau qui a une nef et deux aîles de chaque côté, séparées les unes des autres par quatre rangs de colonnes de marbre de différens ordres, mais qui se répondent bien l'un à l'autre; il y a, outre cela, six belles colonnes

de jaspe d'une grande hauteur, qui soutiennent la tribune : cette Eglise était fort nouvelle quand les Turcs prirent Salonique; elle n'a point de voûte. Il y a six ou sept ans qu'elle se trouva en mauvais état; le plafond était crevé et l'édifice menaçait ruine. Pour le réparer, on vendit le plomb de la couverture, et on en fit une de tuiles. Il y avait un vaste souterrain qui subsiste encore, et dans ce souterrain un puits, que les Grecs disent être miraculeux. L'Eglise des Apôtres, dont on a aussi fait une Mosquée, a quatre petits dômes autour du principal; elle est d'une bonne architecture.

Dans la cour d'une autre Mosquée, qui est tout proche des murs vers l'orient, et qui autrefois était une Eglise, on montre un grand siége de marbre assez bien travaillé, où les gens du pays prétendent que saint Paul a prêché ; et dans un enfoncement de la Mosquée, on conserve une grande quantité de biscuits que les Vénitiens y avaient ramassé lorsqu'Amurath second assiégea la ville (1), il y a plus de trois cens ans. Il paraît certain que l'attaque se fit de ce côté-là; et l'on voit encore à la distance d'une demi-lieue une hauteur considérable, qui paraît manifestement avoir été faite en partie de mains d'hommes, sur laquelle était dressée la tente du Sultan ; c'est la coutume de ces Princes de camper sur de pareilles

(1) Amurath II enleva Thessalonique aux Vénitiens en 1429.

élévations que leur fait l'armée : on dit aussi qu'après qu'ils ont levé le camp, on accumule de nouvelles terres sur l'endroit où a été le pavillon Impérial, afin qu'une terre qu'il a honorée de son séjour et de sa présence, ne soit pas foulée par d'autres pieds. L'un et l'autre peut être véritable.

Au reste, les Mosquées sont toutes nues ; et à cela près que le pavé est couvert, du moins en partie, de tapis et de nattes, plusieurs sont mal-propres : elles n'ont en dedans, pour ornemens, qu'une tribune d'où les Imans lisent au peuple l'Alcoran, et en dehors une tourelle ou minaret très-élevé et d'une construction hardie, du haut duquel on annonce, cinq fois par jour, les heures de la prière.

Salonique n'a que deux maisons de Religieux Turcs, l'une dans la ville, l'autre sur une colline hors des murs ; celle-ci a un grand enclos. Il y a dans chacune de ces maisons huit ou dix Frères (c'est le nom qu'ils se donnent), gouvernés par un Supérieur perpétuel. A certains jours, ils tournent avec une rapidité extraordinaire dans leur Mosquée. Ils peuvent se marier ; mais jamais leurs femmes n'entrent dans le monastère.

Les Eglises Grecques sont au nombre, non pas de trente (comme dit Moréry), mais de douze ou treize seulement ; elles sont placées, non pas sur les rues, les Turcs ne le souffriraient pas, mais dans des enfoncemens, derrière des maisons. La Cathédrale, dédiée sous le nom de saint Démétrius, est

assez proprement bâtie ; c'est un grand vaisseau, partagé en une nef, deux aîles et le sanctuaire, sans parler du vestibule : elle n'est que plafonnée ; deux ou trois rangs de siéges règnent tout autour : sur une des aîles est une galerie pour les femmes, qui, selon la louable coutume de l'Eglise d'Orient, sont toujours séparées des hommes. Le sanctuaire est fermé par une haute cloison de bois sculpté, et ornée de peintures qui représentent Notre-Seigneur et la Sainte-Vierge, des Saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, et quelques Pères Grecs. Ces peintures n'ont rien de bien délicat ni de bien naturel. On ne voit dans l'Eglise aucunes statues ; les Grecs se font mal-à-propos un scrupule d'en avoir. On n'y voit qu'un seul autel ; et sur cet autel, sans ornemens, est un petit tabernacle où est le saint Sacrement ; au fond du sanctuaire sont des siéges en demi-cercle pour les Prêtres et pour l'Evêque, qui se place au milieu de son Clergé. Tel est dans la Grèce l'usage de toutes les Cathédrales.

On garde dans celle de Salonique, le corps de Grégoire Palamas ; on y honore ce prélat comme un Saint, sur-tout un des Dimanches de Carême, où l'on ne célèbre la Liturgie que dans cette Eglise : à la vérité l'Office ne fait point mention de ce prétendu Saint ; mais chacun vient se prosterner devant la Relique, qu'on expose à la vénération publique : ce corps est tout desséché, comme les Grecs croient que deviennent tous les corps

de ceux qui sont morts excommuniés, et quelques-uns n'ont pas de foi à la sainteté de Palamas. Il y en a même qui s'absentent de cette cérémonie : un des derniers Archevêques prêchant ce jour-là, ne dit pas un mot de l'objet du culte ; son exemple a été suivi.

Les autres principales Eglises de Salonique sont les paroisses de saint Athanase, de saint Nicolas, de saint Mennas, de saint Constantin et de la bienheureuse Vierge : cette dernière paroisse fut brûlée il y a quarante ans ; il en coûta quinze cens piastres pour obtenir la permission de la rebâtir ; on s'y porta avec un zèle admirable ; les uns fournirent de l'argent, les autres des matériaux, ceux-ci leur ouvrage, ceux-là leurs soins ; et en peu de temps leur travail fut achevé : elle est solidement bâtie, très-propre en dedans et très-régulière.

Il n'y a qu'un Monastère, qu'on appelle en Turc *Chiaoüx Monastir*, Monastère de l'Huissier : j'ignore l'origine de cette dénomination ; je sais seulement qu'il avait autrefois plusieurs priviléges aussi utiles que peu glorieux ; les Mahométans les avaient accordés aux Moines, parce qu'ils avaient contribué à les rendre maîtres de la ville : mais comme la reconnaissance s'affaiblit, sur-tout quand elle est onéreuse, ces priviléges ont été restreints ; ces Religieux, qui ne sont plus aujourd'hui que dix ou douze, paraissent doux et d'un fort bon commerce entre eux.

Il n'y a point de Religieuses, mais seulement quelques vieilles filles ou veuves, habil-

lées de noir, qui font profession d'avoir renoncé au monde. Les Juifs ont pour le moins trente Synagogues, quelques-unes assez grandes, toutes assez mal bâties.

Trois différentes nations habitent Salonique, et toutes ensemble font environ quarante mille ames : dix mille Turcs, huit à neuf mille Grecs avec quelques Bulgares, et dix-huit à vingt mille Juifs. La ville est gouvernée par un Pacha et un Molla. Ce Pacha est comme le Gouverneur de la Province, et son autorité s'étend sur tout le Militaire. Le Molla juge définitivement des causes civiles et criminelles, et n'est présidé par le Pacha, que quand celui-ci est Pacha à trois queues. Il y a aussi un Janissaire Aga qui commande les Janissaires de la ville, et protège les Juifs. Ces Officiers changent ordinairement tous les ans, et quand leurs successeurs entrent par une porte, ils sortent par une autre. Les Imans qui président à chaque Mosquée dépendent du Mufti, qui est le Chef de la Religion.

Les Grecs, quoique soumis en tout aux Turcs, ont cependant leurs Archontes ; ces Archontes ont quelque autorité dans la répartition des levées qui se font sur la Communauté : ils sont gouvernés pour le spirituel par l'Archevêque, aidé des principaux Papas, comme le grand Économe, le Proto-syncelle, etc. Cependant il n'y a que quelques années qu'un laïque ayant femme et enfans, non-seulement avait soin du revenu de l'Archevêché, mais était même une espèce de

Grand-Vicaire : il donnait aux Papas les permissions de célébrer et de confesser ; il les interdisait comme bon lui semblait : je ne sais même s'il ne prétendait pas pouvoir excommunier. On a remédié à ce désordre. Les Evêques suffragans de la Métropole de Salonique s'y rendent tous les ans pour la Fête de saint Démétrius, qui se célèbre avec grande solennité le 6 de Novembre. On ne sera peut-être pas fâché de voir la description de cette cérémonie, à laquelle j'ai assisté.

Une grande partie de la nuit fut employée au chant de l'Office ; sur les six heures et demie du matin on revêtit de ses habits pontificaux l'Archevêque, qui était sur un siége élevé tout au bas de l'Eglise ; il avait une espèce d'aube d'une étoffe de soie à fleurs d'or, et par-dessus une robe à manches courtes, mais larges : elle était d'un damas rouge à grandes fleurs d'or et de soie ; cette robe répond à notre chasuble : il lui pendait sous le bras droit une pièce quarrée comme une bourse de Calice, où était représentée en broderie très-fine la Transfiguration de Notre-Seigneur. Son pallium était fort large, et d'une moire d'argent, avec une riche broderie entremêlée de semence de perles. Une autre pièce brodée en argent, et à-peu-près quarrée, lui couvrait la poitrine ; enfin il portait sur la tête un bonnet fait en couronne impériale, d'une moire d'argent garnie de perles et de diamans de peu de prix, et ce bonnet était terminé par une petite croix d'émail, avec quelques pierreries.

Sept Evêques s'habillaient dans le Sanctuaire : au lieu d'aubes ils prirent des tuniques d'étoffe de soie rouge à fleurs d'or, et une espèce de chapes qui n'avaient d'ouverture que pour passer la tête : ces chapes étaient de différentes couleurs ; leurs étoles étaient larges de six ou sept pouces et bien brodées, et au lieu de mitre, ils n'avaient que leurs bonnets ordinaires de laine noire, faits comme la forme d'un chapeau. Les dignités de la Cathédrale et les Curés de la ville étaient aussi vêtus d'ornemens magnifiques, et les Evêques n'étaient distingués d'eux que par leur large étole. Les Diacres n'avaient qu'une tunique et l'étole en travers. Evêques, Prêtres, Diacres, tous portaient sur les extrémités des manches de petites pièces d'étoffe qui leur servaient de manipules ; au bas des manches et des vêtemens de l'Archevêque étaient attachées des clochettes, telles qu'en portait le Pontife des Juifs.

L'autel était couvert d'une étoffe de soie rouge à fleurs d'or qui descendait jusqu'à terre de tous côtés. L'Archevêque y vint précédé des Diacres, des Prêtres et des Evêques. On portait sa crosse, qui est comme un bâton de saint Antoine, croisé par le haut d'un morceau d'ivoire. Il portait lui-même un petit chandelier d'argent à trois branches, dont les cierges allumés s'unissaient par le haut, et avec ce chandelier il donnait des bénédictions en formant le signe de la croix. Il en donnait aussi quelques-unes avec les trois

doigts, comme font nos Evêques ; ensuite il fit plusieurs encensemens.

On commença la Liturgie par une Hymne en l'honneur de saint Démétrius ; ensuite le Prélat récita quelques prières, fit sur soi quelques signes de croix, et s'assit sur son trône derrière l'autel, ayant à ses côtés les Evêques et les Prêtres sur des bancs. On chanta l'Evangile du haut d'une tribune ; on pria pour le Patriarche de Constantinople, et pour l'Officiant. L'Archevêque et ses assistans allèrent à un des côtés du Sanctuaire prendre les oblations de pain et de vin, devant lesquelles le peuple fit de profondes inclinations. Le pain fut mis sur une patène et le vin dans un calice. Suivirent diverses bénédictions et oraisons, pendant lesquelles les Prélats eurent presque toujours la tête couverte. Ils se découvrirent un peu avant la consécration, dont l'Officiant prononça les paroles assez haut. Pendant la consécration les Evêques et les Prêtres, rangés autour de l'autel, ne firent aucunes génuflexions, mais seulement des inclinations, suivant leur usage. Après la consécration un Diacre remuait sans cesse une pale autour du calice, qui demeura découvert. Après quelques prières un Prêtre chanta de la tribune l'Oraison dominicale.

Les Evêques récitèrent l'un après l'autre une formule de soumission à leur Archevêque. Après quelques Oraisons vint la communion. Le Célébrant commença le premier. Il prit d'abord l'espèce du pain, puis le sang

précieux où l'on avait mêlé une goutte d'eau chaude depuis la consécration, outre celle qu'on avait mise auparavant. Ils prétendent marquer par cette cérémonie, ou l'eau qui sortit avec le sang du côté ouvert de Notre-Seigneur, ou, selon d'autres, le desir ardent qu'il avait de sa passion. Ensuite l'Officiant donna à chacun des Evêques et des Prêtres, un petit morceau de pain consacré qu'ils reçurent dans leurs mains, et qu'ils consumèrent autour de l'autel; puis ils vinrent prendre un peu de sang de Notre-Seigneur à trois reprises. L'Archevêque présentait le calice aux Evêques, et un des Evêques aux Prêtres. Avant la Communion les Prêtres et les Evêques approchèrent du calice quelques morceaux de pain, qu'ils rendirent aux laïques qui les avaient offerts; c'est une espèce de pain béni qu'ils appellent *eulogie*.

La Liturgie étant achevée, l'Archevêque, assis sur un siége élevé au milieu de la nef, et tenant sa crosse de la main gauche, fit pendant une demi-heure le panégyrique du Saint. Son discours me parut fort raisonnable. Après le Sermon il distribua du pain béni aux plus distingués de l'assemblée, et en le recevant, on mettait quelques pièces d'argent dans un bassin qui était tout proche. Toute la cérémonie dura plus de deux heures. Les Evêques et les Prêtres me firent politesse, jusqu'à se retirer quelquefois pour me laisser voir plus commodément. L'Archevêque même, avant de commencer son discours, me fit placer honorablement, et après le Ser-

mon il me fit inviter à monter chez lui pour y prendre le café : comme je n'avais point encore dit la Messe, je le remerciai. J'allai le lendemain lui faire visite avec le Père Supérieur; il nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, et parla fort obligeamment des Latins, et en particulier des Jésuites : il en avait parlé de même le jour de la Fête à ses Evêques et à ses Papas. Nous le vîmes une seconde fois; mais comme il avait des ménagemens à garder, il se contenta de nous envoyer son Proto-syncelle, un Prêtre et son Diacre, pour nous rendre la visite.

Les Grecs de Salonique, à parler en général, paraissent peu aliénés des Français et du rit Latin : quelques-uns même des plus honnêtes gens et des plus capables sont de nos amis; nous n'en connaissons qu'un qui dogmatise contre nous. Un des plus grands maux de l'Eglise Grecque est l'ignorance crasse des peuples et d'un grand nombre de Pasteurs. Jugez-en par ce trait qu'on m'a raconté. Un Papas de la campagne étant venu à Salonique, fit à un Papas de la ville la question suivante : *Est-il vrai que Jésus-Christ est Dieu ?* « Il » me semble l'avoir souvent entendu dire » ainsi; d'un autre côté, on dit qu'il est » homme : comment accorder ces deux cho- » ses ensemble ? s'il est Dieu, comment peut- » il être homme, et s'il est homme, com- » ment peut-il être Dieu » ? Le Papas de la ville mieux instruit, fit le catéchisme au Papas de village, qui acquiesça à tout : il ne fallait pas être grand Théologien pour ré-

soudre la question. Quelle instruction un peuple grossier peut-il attendre de pareils Docteurs ?

Les Juifs font presque la moitié des habitans de Salonique, ce qui ne se trouve apparemment en nulle autre ville du monde ; aussi y ont-ils plus de liberté et de priviléges que par-tout ailleurs. Ils vinrent en grand nombre lorsqu'ils furent chassés d'Espagne ; et avant que de s'y établir, ils envoyèrent des députés à Constantinople pour obtenir des conditions avantageuses. Ils ne sont pas exempts du tribut général ; mais on leur fait quelque grâce, parce qu'ils se sont chargés de fournir de grosses étoffes pour habiller les Janissaires. Ils ont le droit d'acheter une certaine quantité de laine avant qu'on puisse en vendre à aucun autre. Ce privilége leur rapporte un profit considérable : ils forment une espèce de petite république : ils ont entr'eux une sorte de gouvernement et de juridiction, dont le chef est celui de leur Religion. Ils l'appellent le grand Kakan. Ce Juge a ses Assesseurs ou Conseillers choisis entre les principaux de la Nation. Ils recueillent eux-mêmes certains droits qu'exigent les Turcs, et ils taxent chacun selon ses facultés : pour se mettre en état de payer ces tributs et de satisfaire à d'autres besoins, ils mettent volontairement quelques impôts sur la viande et le vin qu'ils achètent ; ensorte que ces denrées leur coûtent plus cher qu'aux Chrétiens : enfin ils ont une caisse commune pour parer aux avanies qu'on leur fait et pour fournir

aux autres dépenses de la Nation. Ils tirent de ce fonds de quoi habiller leurs pauvres orphelins, qui sont en grand nombre, et de quoi payer le carage ou la capitation de ceux qui sont insolvables ; en un mot, ils se gouvernent assez bien, et se font rarement des affaires avec les Turcs. Ils n'en sont pas pour cela plus unis entre eux, le moindre intérêt les divise.

Leur langage est un Espagnol corrompu et mal prononcé : la plupart des hommes entendent l'Italien, et quelques-uns le Provençal ; ils portent tous la barbe longue et un toupet ou deux de cheveux autour des oreilles : les femmes renferment leurs cheveux dans une espèce de longue queue plate qui leur pend derrière la tête, et attachent au bout un bouton de cuivre. Il sont fort laborieux, et ils se mêlent de toutes sortes de métiers : les uns sont commerçans ; les autres artisans : ceux-ci sont courtiers des marchands, ceux-là vendent en détail : plusieurs sont pêcheurs, bateliers, maçons, manœuvres, porte-faix : ces derniers sont fort misérables ; ils ne vivent presque que de chataignes pendant l'hiver, et pendant l'été que d'herbages, de concombres, de melons d'eau qu'on nomme *carpouz*. Cette mauvaise nourriture leur cause plusieurs maladies.

Ils sont communément trompeurs, méprisés également des Chrétiens et des Turcs, mais ils n'en sont pas moins attachés à leur religion et à beaucoup de superstitions, dans lesquelles leurs Kakans les entretiennent. Ils

observent religieusement le Sabbat ; et si ce jour-là ils ont besoin de feu, ils prient quelques Chrétiens de leur en allumer : cependant il arrive de temps-en-temps que quelques-uns se font Turcs par la crainte de la mort ou de la bastonnade. Les nouveaux Musulmans, originairement Juifs, sont peu estimés des anciens Mahométans : ils conservent toujours de père en fils une inclination secrète pour le Judaïsme, jusqu'à réciter leurs anciennes prières au lieu de celles de l'Alcoran.

Il y a environ soixante ans qu'ils se persuadèrent que le Messie allait enfin paraître. Pour se préparer à son arrivée, et le recevoir plus dignement, ils cabalèrent ensemble, et voulurent se rendre maîtres de la ville. Les Commandans Turcs en furent avertis ; on fit arrêter les chefs de la révolte, et à force de menaces on les obligea d'embrasser la religion Mahométane, après leur avoir fait avouer que Jésus-Christ est le Messie ; c'est un aveu que les Mahométans exigent toujours d'eux avant leur prétendue conversion.

Outre plusieurs petites écoles, les Juifs ont à Salonique un collége seulement, où ils enseignent leur Philosophie ; leur Droit, et je pense aussi leur Théologie ; les dix mille écoliers que quelques voyageurs leur ont libéralement donnés, se réduisent à quelques centaines ; tous, ou presque tous de la ville même, et non pas de tout l'Empire Ottoman. Il n'y a nulle apparence que ce collége

ait jamais été plus florissant : les étudians y soutiennent des thèses imprimées, comme leurs autres livres, en caractères hébraïques, mais dans leur langage vulgaire. Il ne paraît pas qu'il y ait à Salonique des Juifs savans en Hébreu, et l'on n'y parle d'aucun Rabin de réputation ; ils y ont cependant une grande liberté pour l'exercice de leur Religion. Leurs Synagogues sont situées et ouvertes sur les rues, privilége que n'ont pas les Chrétiens. Quand ils portent leurs morts en terre, ils chantent de toutes leurs forces, et leur chant est très-désagréable : le convoi est souvent nombreux, mais les femmes n'en sont point ; elles se contentent de pleurer à la maison, et elles ont une certaine formule de lamentations et de gémissemens. Les cimetières de cette Nation occupent un fort grand terrain, hors d'une des portes de la ville, parce qu'ils n'enterrent jamais, non plus que les Turcs, deux corps dans la même place. Quand ils ont mis le corps en terre, quelques-uns tournent à l'entour, et le Kakan paraît parler au mort ; on remplit ensuite la fosse sur laquelle on accumule de petites pierres, de sorte que leur sépulture s'élève toujours de terre ; on met sur la plupart une tombe communément de marbre, sur laquelle on grave l'épitaphe en lettres hébraïques, avec des ornemens de fleurs et de diverses figures. Il n'y a que les pauvres qui n'aient point de tombe, ou qui n'aient qu'une pierre plate sans épitaphe.

Outre les Juifs anciens habitans de Salo-

nique, il y en est arrivé depuis vingt-cinq ou trente ans d'Italie, d'Espagne et de Portugal; ces nouveaux venus sont vêtus comme les Francs; ils ne portent point la barbe, mais seulement une moustache; ils ne se font pas même scrupule de manger avec les Chrétiens : ainsi les autres ne les regardent que comme des demi-Juifs, et presque comme des déserteurs de la Loi. Il y a parmi eux de gros marchands, qui, à la Religion près, sont honnêtes gens : ils ont des Médecins assez habiles, qui sont pour la plupart sous la protection de la France.

C'est le commerce qui attire tant de monde à Salonique. Il n'y a guères que quatre-vingts ans que les négocians des divers pays de l'Europe y trafiquent : les Français ont commencé les premiers, et il y a plus de soixante-dix ans qu'ils y ont un Consul; cependant leur commerce et celui des autres était fort peu de chose. Mais il y a environ vingt-cinq ans qu'il fut considérablement augmenté par la traite des blés que le Grand-Seigneur permit, moyennant un droit qu'on lui payait comme pour toutes les autres marchandises. Chacune des huit années que dura cette permission, on vit à Salonique cent quarante, cent cinquante, et jusqu'à cent quatre-vingts bâtimens Français; mais depuis qu'elle a été révoquée, le commerce est fort diminué, et jamais il ne sera florissant, tant qu'on ne tirera pas librement des grains du pays, parce qu'il fournit assez peu d'autres choses dont les étrangers veuillent se char-

ger. La laine, le coton, le tabac, les cuirs, la cire, l'alun, le fer, c'est là à-peu-près tout ce qui peut entrer dans le commerce avec les nations d'Occident. Le transport du fer est défendu ; les Juifs se saisissent de presque toutes les laines ; le coton n'est pas beau, la cire et l'alun manquent, et l'on trouve ailleurs du tabac et des cuirs à meilleur compte : ce n'est proprement que sur les blés qu'on peut faire de gros profits, et c'est pendant cette traité des grains que les Anglais, les Hollandais, les Vénitiens et les sujets de l'Empereur voulurent avoir leur Consul à Salonique. L'indigo, le papier, la quincaillerie, et sur-tout les draps, sont les principales marchandises qu'y apportent nos Français ; mais depuis que les Turcs ont perdu Belgrade, il se débite à Salonique bien moins d'étoffes qu'auparavant : enfin ce commerce y est si fort tombé, qu'une partie de nos bâtimens et de ceux des autres nations sont réduits à faire la caravane, c'est-à-dire, à se louer à des gens du pays pour des voyages à Smirne, à Constantinople, en Egypte, en Syrie, en Candie.

Si les Turcs étaient et plus industrieux et plus laborieux, s'ils fesaient valoir leurs terres ce qu'elles peuvent valoir, le commerce serait plus avantageux, et pour eux et pour les étrangers ; mais l'agriculture est presqu'abandonnée, et les paysans découragés, parce que les gens en place leur enlèvent de force les blés à vil prix, et les revendent bien cher. Dans un renouvellement de capi-

tulation avec la Porte, il serait à propos d'insérer quelques articles contre les monopoles, sur-tout par rapport aux Français et à leur commerce, et de demander des Règlemens qui missent nos Marchands et nos Marins à l'abri des vexations et des avanies qu'ils ont à essuyer dans les contestations qui s'élèvent entr'eux et les Turcs.

Tel est le pays et la ville où l'on a cru qu'il était de la gloire de Dieu et du salut des ames, d'établir une Mission de notre Compagnie.

RELATION

De l'établissement et des progrès de la Mission de Thessalonique, extraite des Mémoires du Père Braconnier, par le Père Souciet.

LE Père François Braconnier, Auteur de ces Mémoires, et Fondateur de la Mission de Salonique, était un homme d'un mérite bien au-dessus du commun. Il avait l'ame grande et généreuse, l'inclination bienfaisante, et un courage à toute épreuve. Comme il savait l'Allemand, quand il vint dans ces Missions, il fut d'abord d'un grand secours aux esclaves de cette nation qui se trouvaient alors à Constantinople ; ce furent là ses premières occupations et les essais de son zèle : devenu Supérieur général des Missions de

Grèce, il s'attira l'estime et la confiance de tous ceux avec qui cet emploi lui donnait des rapports. Il sut si bien gagner le fameux Comte Tékély, qu'il l'engagea à faire entre ses mains abjuration du Luthéranisme. Cependant il ne pouvait oublier ses chers esclaves ; et quand il s'agissait du service des pauvres, ou du salut des ames, le risque de la contagion, celui des mauvais traitemens ne pouvaient l'arrêter. Il y pensa perdre la vie ; sa santé en fut beaucoup altérée ; cependant il soutint ses travaux et ses maladies avec une patience infatigable.

C'est de ce saint homme que Dieu s'est servi pour fonder la Mission de Salonique : voici comme il en raconte lui-même l'établissement. (Le Père Braconnier ignorait qu'en 1690, on avait fait une Mission en Macédoine ; elle fut courte, et ne se fit qu'en passant. C'est ce que nous apprenons par nos Mémoires de ce temps-là). Il est assez surprenant, dit-il, que les Missionnaires de notre Compagnie, et des autres Ordres Religieux, n'eussent point encore pénétré en Macédoine au commencement de ce siècle pour y faire Mission, tandis que depuis longtemps ils étaient répandus dans les Echelles du Levant, et que toute l'Asie semblait ne pas suffire à leurs travaux apostoliques. Je ne pensais pas moi-même à venir dans ces pays, je n'avais en vue que de parcourir la Galatie, la Cappadoce et les Provinces voisines, pour travailler auprès des Arméniens Catholiques ou Schismatiques, lorsqu'un

Marchand Français, qui était venu de Salonique à Constantinople, ayant appris mon dessein, me conseilla de tourner mes vues plutôt sur la Macédoine.

Il me fit entendre que la Capitale de cette Province et les Iles voisines offriraient un plus vaste théâtre à mon zèle, et que j'y ferais plus de fruit dans les ames. Le même jour qu'il me fit cette confidence, en ouvrant les Actes des Apôtres, j'étais tombé sur le sixième Chapitre, où il est rapporté que saint Paul étant dans l'Asie mineure, vit pendant la nuit, dans un songe miraculeux, un Macédonien qui lui fesait cette prière: *Passez en Macédoine et secourez-nous.* Ce rapport de la lecture que j'avais faite le matin, et de l'entretien que j'eus l'après-dîner avec le Marchand, me parut comme un avertissement du Ciel, et je ne pensais plus qu'à suivre, s'il était possible, la route que l'Apôtre m'avait tracée.

M. notre Ambassadeur à la Porte (1), aussi zélé pour l'avancement de la Religion, que pour l'honneur du Roi et du nom Français, favorisa mon entreprise, et me gratifia même de cent piastres (2), pour fournir aux premières dépenses nécessaires; je m'embarquai à Constantinople (3), et j'arrivai à Salonique. M. le Consul de France me reçut avec bonté, et je réglai avec lui que je prê-

(1) Le Marquis de Feriol.
(2) La piastre turque vaut un écu de trois livres monnaie de France.
(3) Le 29 Janvier 1706.

cherais

cherais dans sa Chapelle les Dimanches, les Mercredis et les Vendredis aux Chrétiens du rit Latin, de quelque nation qu'ils fussent; la foule fut grande, et les Arméniens qui n'ont à Salonique, ni Eglise, ni Prêtre, l'augmentèrent. Préparés pendant le Carême, tous, au temps de Pâques, firent à l'envi de dignes fruits de pénitence. J'eus même des conférences sur la Religion avec quelques Grecs Schismatiques, qui ne me parurent pas éloignés du Royaume de Dieu.

On me sollicitait de toutes parts de m'arrêter dans cette ville, du moins pendant une année; et en particulier le Desservant de la Chapelle consulaire, qui s'ennuyait un peu de cet emploi, m'en pressait fort. On m'apportait pour raison que bien des gens, surtout les Arméniens et les Grecs, n'entendaient pas la langue française, et qu'il fallait un Missionnaire qui en parlât plusieurs. Ces justes représentations m'ébranlèrent; je jugeai cependant plus à propos de suivre mon premier projet, et de faire mission en plusieurs endroits. J'employai le reste de l'année à parcourir les régions que je savais être encore plus destituées de secours que cette Capitale. Je me mis donc en mer après Pâques pour aller dans quelques îles voisines du continent de Thessalie à l'orient du Mont-Pelion; et le troisième jour j'abordai à Scopoli qui est la principale de ces îles, que les anciens et même les nouveaux Géographes n'ont pas encore bien connues.

Scopoli est à la vérité une petite île qui

n'a pas plus de trente-six milles de tour, mais elle est fort bien cultivée, et l'on y compte huit à dix mille habitans, dont la plupart sont rassemblés dans une ville assez jolie, qui n'a point de nom particulier. On dit que cette île se trouvant déserte, il y a deux cens ans, le chef de cuisine du Grand-Seigneur, ou, selon d'autres, le chef des Boulangers de Constantinople l'obtint du Prince, et la repeupla en y fesant venir des Grecs des environs.

Les Scopolites ont des priviléges qui ne sont pas même connus ailleurs sous la domination des Ottomans; aucun de ces Infidèles ne demeure parmi eux; ils ont la liberté de sonner des cloches, et de planter des croix sur les chemins et sur les collines. Si, pour terminer leurs procès, ils sont obligés d'appeler quelques Juges Turcs, ou s'il en vient quelqu'un de lui-même, ils ne sont tenus de lui fournir la subsistance que durant trois jours. Ils ont un Evêque Grec, qui l'est aussi de l'Eglise de Schiatto. Scopoli a peu de blés, mais en récompense on y fait beaucoup de vin; c'est presque partout un gros vin rouge, foncé et fort coulant, mais qui flatte peu le goût, parce que, pour le conserver, on enduit de poix-résine bien lavée une des douves des grands tonneaux dans lesquels on le met : ce qui donne à ce vin un goût de résine qui n'est point agréable. Lorsque les Vénitiens étaient maîtres de la Morée, on y débitait beaucoup de ce vin, et nos Français ont considérablement gagné à ce commerce. On en porte encore

à Corfou, et sur-tout à Salonique; on fait aussi à Scopoli un peu de vin blanc qui est fort bon, aussi bien que l'eau-de-vie qu'on tire du vin rouge ou de son marc. On voit dans cette île de fort belles eaux; elle est abondante en cèdres, en orangers, en citronniers et en autres arbres dont les fruits sont excellens.

Elle me parut propre par sa situation à en faire le centre de mes excursions; mais comme j'étais alors pressé, après y avoir employé huit jours à instruire et à exhorter ce qui s'y trouva de Français, je fis voile vers Négrepont; c'est ainsi qu'on appelle la principale ville de l'île de même nom, qui est l'Eubée des anciens: cette île est fameuse par l'Euripe qui la sépare de la terre ferme, et par le flux et reflux qui se fait assez régulièrement chaque jour, et dont on a jusqu'ici ignoré la cause. Il est probable cependant, que ce flux et reflux vient de la variété alternative et réglée des vents, qui en soulevant plus ou moins la mer, tantôt d'un côté de ce détroit, tantôt de l'autre, forcent les eaux à couler sur la même ligne sous le petit pont de bois, qui joint une tour avancée sur le canal, bâtie sur la pointe de l'île. Je crois, pour moi, que c'est là tout le mystère. Le Consul me vit avec joie, et me reçut d'autant plus volontiers, que quoique nommé par la Cour, il n'avait point de Chapelain; je séjournai quinze jours tant dans la ville que dans quelques villages voisins où je fus appelé.

L'île de Négrepont s'étend le long de la côte orientale de la Grèce, à environ cent cinquante milles de longueur sur une largeur beaucoup moindre. Le canal qui la sépare du continent est fort étroit en quelques endroits. On y compte trois forteresses, près de deux cens villages, quarante mille Chrétiens, et à-peu-près autant de Turcs; elle abonde en blé, en huile, et en troupeaux; mais l'air y est mal sain, sur-tout dans la principale ville. Nous y avions autrefois établi une Mission, que le massacre de quelques-uns de nos Missionnaires, et plus encore l'intempérie de l'air, et les maladies contagieuses, nous ont obligés d'abandonner. Dans le peu de séjour que je fis à Négrepont, je voyais chaque jour la moisson croître entre mes mains; mais j'avais donné parole aux habitans de Scopoli, et je revins à eux un peu avant la fête de l'Assomption: je passai les mois de Mai et de Juin dans les fonctions et les exercices de mon zèle. Je voulais me transporter dans le continent voisin; mais comme la peste fesait bien du ravage en Thessalie, mes amis me déterminèrent à entreprendre le voyage du Mont Athos: j'en parcourus tous les Monastères; et à parler en général, ces Moines me parurent de bonnes gens, simples et fort ignorans. Je leur demandai pourquoi ils étaient aliénés des Latins: « Avons-nous si grand tort, me répon-
» dirent quelques-uns d'entre eux ? il n'y a
» que quelques siècles qu'un Pape passa
» exprès de Rome à Constantinople pour ob-

» tenir de l'Empereur Grec la permission de » ruiner nos Monastères ; de quel œil devons-» nous regarder des gens qui ont ainsi cons-» piré notre perte ? » Je leur fis voir le ridicule de ce conte inventé exprès pour les aigrir et entretenir le schisme ; je leur démontrai qu'il y avait plus de mille ans qu'aucun Pape n'était venu au Levant, et qu'on n'avait jamais pensé à les détruire.

Je m'étais proposé de ne point parler de Religion dans ce premier voyage pour ne les point effaroucher ; mais il ne me fut pas possible de garder cette résolution. Le premier Monastère où j'abordai fut celui des quarante Martyrs : on me demanda dans une assemblée nombreuse ce que je pensais de Grégoire Palamas, autrefois un de leurs confrères, et ensuite Archevêque de Thessalonique ; au lieu de répondre à cette question, je les priai eux-mêmes de me dire ce que racontaient leurs propres Historiens de ce Grégoire. Le Moine qui s'était chargé de disputer avec moi, sentit bien la force de mon interrogation ; il me répondit aussitôt, que quoique Palamas eût été un saint homme, il avait eu, même dans l'Eglise d'Orient, des contradicteurs et des adversaires. Eh quoi donc, répliquai-je, appelez-vous Saint, un homme qui au jugement non-seulement de l'Empereur Andronic, mais même du Patriarche de Constantinople et de son Concile, a eu des opinions erronées et extravagantes sur des points de foi, et qui a été publiquement excommunié ! La droiture de mon adversaire l'em-

pêcha de nier le fait : c'était me donner un grand avantage ; il se contenta d'excuser Grégoire, mais il n'y réussit pas, et tous convinrent qu'on ne devait pas blâmer les Latins de ce qu'ils ne le reconnaissaient pas pour Saint. On s'en tint là, et la dispute n'alla pas plus loin.

On renoua la partie à *Carguès*, petite ville où réside l'Evêque de ces Moines ; ce Prélat avouait que le Souverain Pontife est le légitime successeur de saint Pierre, mais il refusait à ce chef des Apôtres la primauté ; il me donnait beau jeu, et il me fut aisé d'assurer cette prérogative par les paroles même de Jésus-Christ au chapitre 16 de saint Mathieu et au 20.e de saint Jean, par l'autorité des Conciles, par les témoignages et les exemples de saint Athanase, de saint Basile, de saint Chrysostôme, et des autres Saints de l'Eglise Orientale, qui ont reconnu les Papes juges dans les causes majeures. Battu par ses propres armes, il ne rendit point de combat, et la contestation finit non par des querelles et des criailleries, comme il arrive assez ordinairement, mais par des marques de charité mutuelle. On me pressa même de faire un plus long séjour ; je me contentai de promettre que je tâcherais de revenir. Je retournai à Scopoli ; j'y reçus le brevet du Roi par lequel Sa Majesté rétablissait les Jésuites Chapelains de son Consul à Salonique : c'était pour moi une raison pressante de me rendre dans cette Capitale. Dès le lendemain de mon arrivée le brevet du roi fut lu dans l'as-

semblée des Négocians chez M. le Consul, et il fut reçu avec un applaudissement général.

Le Père Mathieu Piperi m'étant venu trouver au commencement d'Avril, nous nous abouchâmes ensemble, et il fut réglé qu'il y aurait toujours un Missionnaire à Salonique, et que l'autre continuerait les excursions commencées dans les pays circonvoisins. Pour me conformer à cet arrangement, je partis incontinent après Pâques et je parcourus une bonne partie de la Macédoine : on sera peut-être bien aise de savoir ce que je remarquai dans ce voyage.

Je trouvai presque par-tout le terrain assez semblable à celui de nos meilleures Provinces de France; il produit un vin délicat, et toutes sortes de grains, du froment, du seigle, de l'orge, du millet, et même du riz en quelques endroits. Près de Salonique, le terroir est moins fertile; on y voit beaucoup de rochers, et des pierres semblables à l'ardoise, ce qui fait croire qu'il y en a des carrières; mais les gens du pays ne se sont pas encore avisés d'y fouiller : on y voit aussi le long du chemin un banc de rocher élevé et assez égal, qui a bien une lieue de long, et qu'on dit être de la pierre de chaux.

Ce pays est fort agréable par la variété des objets qu'il présente : on y voit des plaines, des montagnes, des collines, des forêts, des prairies, des lacs, des rivières et deux grands étangs, dont l'un a bien trois lieues de tour, et l'autre six lieues de longueur sur une demi-

lieue de largeur. Ils ne sont séparés que par des plaines très-fertiles : la pêche de ces étangs est affermée au nom du Grand-Seigneur : on y prend des carpes, des anguilles, des brochets, des perches, des tanches d'une grosseur monstrueuse, et d'autres poissons que nous ne connaissons point. Sur ces lacs et sur ces étangs, on trouve diverses sortes d'oiseaux aquatiques, des hérons, des cygnes, des canards, des oies sauvages, et une espèce de pélican ; c'est le nom que je crois devoir donner à un oiseau plus gros que le cygne, et d'une couleur blanchâtre, qui a le bec long d'un pied, et plus gros à proportion qu'il n'est long. Il est large de trois ou quatre doigts à la racine, et diminuant proportionnellement, il se termine en pointe.

Auprès du plus grand de ces étangs, on voit un groupe de rochers fort approchés les uns des autres ; ils ne sont pas fort gros pour leur hauteur, qui est de dix à douze pieds. Comme je les considérais attentivement pour voir si ce n'était pas les ruines de quelque Château, le Janissaire qui me conduisait m'apostropha ainsi : cet amas de pierres vous étonne, me dit-il : vous en ignorez sans doute l'histoire ; je vais vous l'apprendre. C'est une noce : comment une noce ? m'écriai-je ? Oui, une noce. Vous saurez, ajouta-t-il, qu'une fille s'étant mariée malgré ses parens, sa mère lui donna sa malédiction ; et au moment même, non-seulement l'épouse et l'époux, mais tous les conviés furent changés en pierres. Il lut mon étonnement dans mes

yeux et dans ma contenance. Est-il possible, s'écria-t-il, que vos livres ne parlent pas d'une si grande merveille? Mais les vôtres en disent-ils quelque chose, répondis-je? Et qu'est-il besoin de livres, me dit-il, quand on voit les choses de ses yeux, et que les pierres, pour ainsi parler, nous instruisent? Ni lui, ni aucun de la troupe ne put rien dire davantage. Je n'entrepris pas de les détromper; mais je profitai de cette crédulité pour leur parler de la soumission et du respect dus aux pères et aux mères, et des rigoureux châtimens qu'exerce la justice divine sur ceux qui sont infidèles à ces devoirs: comme je m'aperçus qu'ils m'écoutaient avec une attention respectueuse, je passai à nos obligations envers Dieu: je leur fis remarquer qu'à bien plus forte raison, nous étions obligés de servir le Père céleste à qui nous devons tout ce que nous avons, et tout ce que nous sommes. Ma petite exhortation fut bien reçue.

Sur le chemin de Salonique à la Cavalle, on voit les ruines de Contessa, et celles de l'ancienne Rhédine, que les Provençaux nomment Rondine. Ces deux forteresses donnaient leur nom au Golfe qui est entre celui de la Cavalle et de Monte-Santo. Nos cartes géographiques l'appellent Golfe de Contessa. Les Cartes marines de Provence l'appellent Golfe de Rondine, et les gens du Pays ne le connaissent que sous le nom d'Orfano.

Le pas de Rondine est fameux dans le canton par les vols et les meurtres qui s'y

sont commis autrefois, et il en a retenu le nom de Val des Voleurs. On raconte à ce sujet une aventure fort plaisante, et qui ne fait pas beaucoup d'honneur à la bravoure des Juifs; la haine et le mépris qu'on a pour cette nation perfide, a perpétué la tradition du conte ou de l'histoire. Amurat, dit la chronique, étant occupé au siége de Bagdad, et ayant besoin de troupes, envoya ordre à tous les Juifs de Salonique, en état de porter les armes, de venir l'y joindre. Il fallut obéir : ils sortirent de la ville au nombre de sept à huit mille, armés de toutes pièces, pour se rendre à Constantinople, et de là en Asie. Ils marchèrent fièrement en ordre de bataille; mais sur le bruit qu'il y avait des voleurs au pas de Rondine, ce prétendu corps d'armée fait halte; on assemble le conseil de guerre, on délibère, et l'on conclut, à la pluralité des voix, qu'il faut envoyer à Salonique demander une escorte de Janissaires pour se défendre contre les voleurs. Le Pacha, homme d'esprit et qui savait qu'on ne guérit point de la peur, voyant bien par cette démarche le peu de fond qu'il y avait à faire sur de pareilles troupes, licencia cette brave Milice, et leur ordonna de retourner chacun chez soi. Il leur fit grand plaisir; ils préférèrent le repos à la gloire, et ils achetèrent volontiers leur liberté au prix de ce petit affront : le Sultan, informé de l'aventure, en rit de bon cœur, et depuis plus de deux siècles elle est encore célèbre dans le pays.

Prevista, qui n'est qu'à quatre lieues de la Cavalle, est encore un assez gros bourg, où il paraît qu'il y a des forges de fer; il est situé dans une gorge de montagnes peu élevées, entre deux belles plaines entourées de jolies collines, et sémées de villages. La campagne est si bien cultivée, que, dans une étendue immense, elle présente des moissons de toutes parts : elle est arrosée par une petite rivière, qui serpente et roule doucement ses eaux. On les ménage pour arroser les terres où l'on sème le riz. Le fleuve Strymon coupe aussi cette plaine, et il est encore d'un plus grand secours pour cette sorte de grain.

On voit dans cette campagne les ruines d'une fort grande ville. Sa figure était à-peu-près ronde, et il y avait presqu'une lieue d'une porte à l'autre : on croit communément que c'était l'ancienne Philippes, qui a été long-temps la capitale de la Macédoine; cependant les Turcs lui donnent le nom de petite Philippes, et nomment Philippes sans restriction, *Philippopolis* de Thrace, bâtie par l'Empereur Philippe. On tient encore tous les ans une foire sur les ruines de celle dont je parle. Un reste de Château paraît sur une colline au Septentrion : mais je crois cet ouvrage plus moderne; la structure en était mauvaise, et bien différente de celle d'une espèce de Temple ou de Palais dont on voit encore de beaux restes, presqu'au milieu de l'enceinte de cette ville : ces ruines consistent en quatre colonnes d'une belle

pierre de taille, hautes de vingt à vingt-cinq pieds, sur lesquelles règne un entablement riche en ornemens, et de bon goût. Environ huit ou neuf pieds plus bas, on voit un petit corridor où, cinq pieds au-dessous, une petite frise d'environ huit pouces de haut régnait sur des pilastres qui ont tous été enlevés, et dont il n'est resté que les chapiteaux; chaque pilier a deux de ces chapiteaux, au-dessus desquels on voit des naissances d'une voûte qui devait être de briques, ou d'une pierre fort légère. De sorte qu'il semble que cet édifice était à deux étages: il renfermait encore d'autres colonnes, puisque les quatre qui subsistent ont des pierres de communication en largeur et en longueur.

On trouve aussi du côté de l'Occident, un reste de vestibule et une porte d'une maçonnerie de briques, épaisse de quatre à cinq pieds. On ne voit parmi tout cela aucune inscription; et dans ce qui y paraît d'ornemens, on ne voit aucunes figures. On remarque seulement dans les chapiteaux, quelques feuillages qui ressemblent à celui d'un plane. Comme on a creusé en cet endroit, on a déterré une espèce de tombeau d'un marbre blanc fort tendre, avec une inscription Grecque en neuf lignes, dont aucune n'est entière, et dont le caractère est mauvais: je la crois cependant du temps des Païens. Comme on ne peut en tirer aucun sens, je ne me donnai pas la peine de la transcrire: pour ce qui est des colonnes

et du portique, il n'y paraît aucuns caractères gravés.

On trouve une grande quantité d'inscriptions au pied de la colline dont j'ai parlé. Comme le roc y est fort massif, on l'a taillé en forme de plaque, et on y a tracé diverses figures en bas-relief; mais ces figures sont mal conservées, et ne paraissent pas de bonne main. On y voit aussi une inscription Grecque, d'un assez mauvais caractère, et déjà tout effacé; les Latines, au contraire, sont d'un beau caractère, et bien conservées. On reconnaîtra, sans doute, en les lisant, que toutes ces inscriptions ne sont que des listes des noms de ceux qui s'associaient pour le culte de l'Idole que les Romains nommaient *Sylvanus* ou *Sylbanus*, ce qui fait conjecturer qu'elles sont du temps des Consuls. Outre le nom des Associés, on voit par l'inscription la part qu'ils ont eue à l'ouvrage, les présens qu'ils ont faits à la Divinité, en quoi ils ont contribué à la bâtisse ou à l'ornement du Temple (1).

---

(1) *Inscriptions trouvées près de Philippes, telles qu'elles ont été copiées par le Père Braconnier. Gruter, tom. I, pag. cxxix, nomb.* 10, *n'en avait rapporté que les cinq premières lignes, et d'une manière fort imparfaite.*

Première Colonne.

P. HOSTILIVS P. TIL. PHILADELPHVS

PETRAM INFERIOREM EXCIDIT

Je crois qu'on doit aussi rapporter au temps de la République Romaine ou des

---

TITVLVM FECIT VBI
NOMINA CVLTOR. SCRIPSIT SAC
VRBANOS. P.
I. VOLATTIVS VRBANVS SAC.
I. NVTRIVS VALENS IVG
HERMEROS METRODORI
C. PACCIVS MERCVRIALIS
P. VEITIVS VICTOR
C. ABELLIVS ANTIROS
ORINVS COLONIÆ
M. PVBLICIVS VALENS
CRESCENS ABELLI
CHAVIVS PVDENS
M. VARINVS CHRESIMVS
M. MINVTIVS JANVARIVS
P. HOSTILIVS PHILADELPHVS
L. HEPENNIVS VENVSTVS.

Et neuf autres lignes que le Père Braconnier n'a pas copiées, sans doute parce qu'elles ne contenaient que des noms.

Seconde Colonne.

M. HERENNIVS HILENVS
CATILIVS FVSCVS
CATILIVS NIGER
THARSA COLONIÆ
PHOEBVS COLONIÆ
CL. ÆLIVS FELIX
M. PLOTIVS GELOS
P. TROSIVS GEMINVS.

Consuls, une fameuse pierre qu'on voit à l'orient de la ville, environ à cinq cens

---

M. PLOTIVS VALENS.
M. PLOTIVS PLOTIANVS F.
M. PLOTIVS VALENS F.
I. ATRAPIVS SVCCESSVS
C. LICINIVS VALENS
C. VELLEIVS RIVA.

Et neuf autres lignes également omises.

Troisième Colonne.

HOSTILIVS NATALES
C. PACCIVS MERCVRIALES
M. ALPINVS SACERDOS
C. VALERIVS FIRMVS
VELLEIVS PAIBES
VELLEIVS ONESIMVS
PHOIBVS COLON
C. FLAVIVS PVDENS
L. VOLVTIVS FIRMVS
M. PVBLICIVS CASSIVS
C. ABELLIVS SECVNDVS
ATILIVS FVSCVS
L. DOMITIVS VENERIANVS
L. VOLATIVS VRBANVS
C. JVLIVS PHILIPPVS
L. DOMITIVS ICARIOS
CAMELLIVS CRESCENS
L. ATIARIVS MOSCHAS

Et quatre autres lignes omises.

Inscription la plus élevée à droite.

CVLTORES..... I. SILBANI S. D.

pas de distance. Elle est creusée en forme de vase ; elle a quinze pieds de haut et huit

---

Q. SACERDOTEM AC.. IOBICTORE
Q. SEDIVS PROCLVS PA ER VAR DIONYSI
SEDIVS VALENS II. PROCVLVS
C. NAGAPETV HERACLI FI.
P. SVLIS QVINTVS
S. MARTIALES FR.
V. RTIVS SILBANVS.

Inscription dont la place n'est pas marquée.

P. HOSTILIVS PHILADELPHVS
OB HONOREM ÆDILIT. TITVLVM
POLIVIT DE SVO
ET NOMINA SODAL. INSCRIPSIT
EORVM QVI MVNERA POSVERVNT
DOMITIVS PRIMIGENIVS STATVAM
ÆREAM SILVANI CVM ÆDE
C. OVATIVS SABINVS AT. TEMPLVM
TEGENDO TEGVLAS CCCC TECTAS
NVTRIVS VALENS SIGILLA MARMORIA
DVA HERCVLEM ET MERCVRIVM
PACCIVS MERCVRIALES OPVS CEMENTIC......
CCL ET TABVLA PVTA OLYMPVM, etc.

Cinq autres lignes omises.

Seconde Colonne de la dernière Iuscription.

ALFENVS ASPASIVS SACERDOS

de large. Elle est de couleur grisâtre comme le roc dont j'ai parlé; elle est unie et sans autre ornement qu'un cordon ou espèce de couronne de feuilles de laurier qui règne sur les bords. On voit une inscription gravée sur les deux côtés de cette pierre; cette inscription qui est la même sur l'un et l'autre côté, contient neuf lignes en caractères latins. Les cinq dernières ne peuvent plus se lire, on ne lit même la quatrième qu'en devinant un peu. Les lettres de la première ligne sont au nombre de neuf; elles sont si grosses et tellement séparées l'une de l'autre, qu'elles occupent un espace de près de huit pieds en longueur. Celles de la deuxième, de la troisième et de la quatrième vont toujours en diminuant proportionnellement, ce qui fait qu'elles contiennent plus de lettres. Voici l'inscription qui s'y lit en lettres initiales.

C. VIBIVS. C. F.
COR QVARTVS.
MILLEGVN MACEDONIE
DECVR ALAES CVI VIOR.

Ce grand vase est posé sur une espèce de

SIGNVM ÆREVM SILVANI CVM BASI ITEM VIVVS XI MORTIS CAVSA E SVI REMISIT
HOSTILIVS PHILADELPHVS INSC IN DENTIBVS IN TEMPLO PETRAM EXCIDIT.

base de deux pierres mal assemblées l'une avec l'autre ; je crois que c'est une urne qui a servi à renfermer les cendres de deux Romains dont le nom y est marqué, et peut-être celles de quelques autres de leur famille ; on croit dans le pays qu'elle est du temps des Rois de Macédoine, mais cette opinion me paraît mal fondée. Cependant on pourrait conjecturer que cette urne a servi pour le même usage aux Macédoniens ; que les Romains conquérans et maîtres de ce pays se la sont appropriée, et qu'ils y ont fait graver les noms que l'on y lit encore. Le haut de ce vase est bien conservé, mais le bas est beaucoup endommagé ; il était apparemment couvert, mais le couvercle n'y est plus.

A quelques lieues au nord, est la Cavalle, petite ville qui n'a point de fortifications à la moderne, mais une simple enceinte de murailles flanquées de tours ; elle est située sur un rocher qui s'avance et fait cap à l'île de Thasse, qui n'en est éloignée que de cinq ou six lieues. Ce rocher a quelque ressemblance avec un cheval qui tourne la croupe à la mer, et présente la tête élevée vers la terre de Macédoine, à laquelle il est attaché par un Isthme assez bas, qu'il ne serait pas difficile de couper. C'est par cet Isthme que viennent dans la ville la plupart des eaux qui descendent des montagnes voisines : elles y sont conduites par un aqueduc qui a deux canaux l'un au-dessus de l'autre, élevés l'un de vingt pieds, l'autre de trente-cinq. Sur la pointe du rocher est un Châ-

teau escarpé; mais malgré ce Château la Place n'est pas forte, et l'armée navale des Vénitiens s'étant présentée dans la pénultième guerre, à la première volée de canon le Commandant envoya offrir le tribut au Capitaine général de la flotte.

Quelques Géographes disent que cette ville était autrefois appelée *Calyba* et *Bucephala*, ce qui fait croire qu'elle est une de celles qu'Alexandre fit bâtir en l'honneur de son cheval Bucéphale, et son nouveau nom de Cavalle reviendrait assez à ce dernier. Quoi qu'il en soit, elle n'est sûrement l'ouvrage ni des Génois, ni des Vénitiens, qui l'ont possédée les uns après les autres; mais elle subsistait du temps de l'Empire Romain, du moins à en juger par trois sépulcres qu'on a trouvés près la porte de la ville. En voici les inscriptions; les caractères en sont encore fort bien marqués et très-lisibles.

Première Tombe au-dessous de l'aqueduc.

CORNELIA P FIL ASPRILLA SAC DIVÆ AVG.

A la seconde ligne.

ANNO XXXV H S E

Seconde Tombe proche la porte de la Marine.

CORNELIA LONGA ASPRILLÆ MATER ANNO LX H S E

Troisième Tombe auprès d'une Mosquée.

P. CORNELIVS ASPER. ATIARIVS. MONTANVS
EQVO PVBLICO HONORATVS
ITEM ORNAMENTIS DECVRIONATVS
ET VIRATVS PONTIFEX FLAMEN DIVI CLAVDI
PHILIPPIS ANNO XXIII H S E

Ce mot *Philippis* fait naître une autre difficulté ; et sur cette inscription latine, quelques gens ont pensé que cette ville s'était appelée Philippes, et que les Romains lui avaient donné ce nom pour éterniser la mémoire de l'ancienne Philippes qui était ruinée. Je crois qu'elle ne l'a jamais porté, mais que ces sépulcres ont été bâtis dans la capitale de la Macédoine, et dans la suite des temps transportés à la Cavalle, qui n'en est qu'à trois ou quatre lieues.

De la Cavalle je passai dans l'île de Thasse : elle a environ quatre-vingts milles de tour ; la pêche y est quelquefois fort abondante. Le même jour que j'arrivai, on prit pour le moins vingt mille poissons en deux ou trois coups de filets. Cela vous étonne ; les pêcheurs eux-mêmes en furent surpris, et ils attribuaient ce bonheur à l'arrivée des Missionnaires : environ douze mille de ces poissons n'étaient guères différens du hareng pour la grosseur et la figure ; les autres étaient beaucoup plus petits. Cette île a des mines d'ar-

gent qu'on a fouillées, comme il paraît par des routes souterraines qu'on voit encore dans les montagnes.

Les vins de Thasse étaient autrefois estimés à Constantinople; on les trouvait délicats et bienfaisans. Les uns, dit-on, inspirent la joie, les autres portent au sommeil : saint Chrysostôme a prêché contre cette sorte de luxe. Les anciens connaissaient un raisin sous le nom de *Tassia uva*, parce qu'il se trouvait principalement en cette île; aujourd'hui ses vins sont en discrédit, et quoiqu'elle soit fertile en bois, en troupeaux et en une certaine graine qui sert à teindre en rouge, on parle beaucoup plus de ses huiles, de son miel et de sa cire; c'est en cela que consiste son principal trafic, et elle produit de ces sortes de denrées en si grande quantité, que le Capitan Pacha à qui elle appartient, en retire plus de revenu que d'aucune des Cyclades et des Sporades.

Les Thassiens croient que l'hérétique Nestorius est mort dans leur île, où il fut relégué, disent-ils, par l'Empereur Théodose le jeune pour n'avoir pas voulu se soumettre au Concile d'Ephèse. Ils montrent trois tombeaux dont ils prétendent qu'un est celui de Nestorius, et les deux autres de deux de ses disciples, mais il n'y a aucune inscription qui en fasse foi; ainsi cette opinion est, selon toutes les apparences, une fable des Grecs modernes, et voici ce qui pourrait bien y avoir donné lieu : en lisant dans les Historiens Ecclésiastiques que Nestorius fut exilé

dans l'Oasis, une affreuse solitude d'Egypte, où il mourut misérablement, ils ont sans doute pris l'O d' *Oasis* pour un *Th*, d'où ils ont fait *Thasos*, qui est le nom de leur île. Voilà sur quoi peut être fondée la prétendue tradition.

Au reste cette fausse persuasion des Thassiens fait qu'ils craignent qu'on ne les soupçonne de Nestorianisme : pour éloigner ce soupçon, ils sont les premiers à en accuser les autres, et à invectiver contre cet Hérésiarque, et ses sectateurs.

Ils ne paraissent guères connaître d'autre hérésie que celle-là, et l'on est sûr de les gagner en invectivant contre elle.

Je fus surpris d'en voir un demander comment nous appelons la sainte Vierge, si c'est *Theotókos* avec l'accent sur la pénultième syllabe, ce qui signifie Mère de Dieu ; ou *Theòtokos* avec l'accent sur l'antépénultième, ce qui veut dire enfant de Dieu. Je n'aurais jamais cru que le souvenir de cette subtilité grammaticale se fût conservé si long-temps au milieu de l'ignorance crasse où sont presque tous les Grecs en matière de Religion : comme je lui eus répondu que l'Eglise Catholique reconnaissait Marie non-seulement pour fille de Dieu selon l'esprit, mais aussi pour Mère de Dieu, tous applaudirent à cette réponse, et me donnèrent de nouvelles marques d'amitié.

L'île de Thasse conserve encore aujourd'hui des monumens de l'Antiquité, et les ouvrages mêmes des Génois nous apprennent à remonter plus haut, puisqu'ils n'ont été construits que de pierres ramassées d'autres

édifices plus anciens, et que l'on y voit de grandes pièces du plus beau marbre, mêlées sans ordre avec le moilon le plus grossier. Il y reste d'ailleurs de précieux vestiges d'une domination plus puissante, entre autres le port avec une fort belle darse, autour de laquelle régnait un beau quai pavé de marbre blanc qui subsiste encore en partie ; la plaine voisine qui a plus d'une lieue de diamètre, est toute couverte de ruine d'anciens édifices.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est un sépulcre qui s'élève de terre à la hauteur de douze à quinze pieds, et qui n'est composé que de cinq pièces toutes d'une belle pierre grise. Ces cinq pièces sont, premièrement le couvercle taillé en pointe de diamant, avec les quatre angles relevés comme pour soutenir quelques figures ; ce couvercle a neuf pieds et demi de long, quatre de large, et deux dans sa plus grande hauteur : secondement, un coffre carré et uni de neuf pieds de long, quatre et demi de large, autant de haut : troisièmement, une espèce de tombe épaisse de deux pieds, ornée d'un bourrelet et d'une moulure autour, qui sépare ce premier coffre du second : quatrièmement, le second coffre taillé par le dehors en forme de piédestal, haut d'environ quatre pieds : cinquièmement, une base haute de deux pieds depuis le coffre carré jusqu'au bas. Toutes ces pièces ont plus d'étendue en longueur qu'en largeur, de sorte que la base a bien onze pieds de long et six de large. Je ne trouvai aucune inscription sur ce monument.

On voit aussi presqu'au centre de l'île, les ruines d'un château avec deux inscriptions et des bas-reliefs ; mais ces inscriptions, l'une grecque, et l'autre gothique, sont pleines de fautes, et ne disent rien autre chose, sinon que ce château a été rebâti l'an du monde 6910, c'est-à-dire, l'an de l'Ere Chrétienne 1402, puisque, selon le calcul des Grecs, la première année de l'Ere Chrétienne est la 5508 depuis la création du monde.

L'inscription grecque est accompagnée d'un écusson blasonné d'une croix cantonnée de quatre lettres grecques que les Empereurs de Constantinople substituèrent par dévotion à celles du *Labarum*, je veux dire, I. X. N. K. qui signifient que c'est Jésus-Christ qui remporte les victoires.

L'inscription gothique parle d'une autre réparation du même château faite en 1434; on voit sur cette même plaque de marbre trois écussons; celui du milieu a le champ semé d'écailles de poissons, et en chef une croix cantonnée de quatre B, ainsi renversés. L'écusson de la droite est fuselé en pal; ce qui ressemble aux armes des Princes Monaco de la Maison de Grimaldi. L'écusson de la gauche porte écaillé comme celui du milieu, mais sans la croix; les métaux sont distingués des couleurs dans ces armoiries; ils ne le sont point entr'eux, non plus que les couleurs entr'elles.

A l'extrémité de l'Ile, vers le Sud-Est, il y avait une petite ville défendue par un château :

château : je n'ai trouvé là ni inscriptions, ni figures, excepté deux grands tigres en relief, placés au-dessus d'une porte. On me raconta que cette ville avait été ruinée depuis environ 50 ans, par des corsaires de Malte. Ils voulurent enlever une fille, et furent d'abord repoussés ; mais ils revinrent quelque temps après en grand nombre, se rendirent maîtres de la ville, s'emparèrent du château, et le détruisirent. Ce fait m'a été confirmé par des Provençaux, qui me nommèrent le Capitaine de ces Corsaires ; et ils m'ajoutèrent qu'il était mort dans l'indigence et la misère, quoique ses courses fréquentes et heureuses eussent dû beaucoup l'enrichir. Cette violence avait rendu odieux les Francs dans toute l'Ile. Le nom Français y est pourtant plus respecté que dans aucun autre endroit de l'Empire Ottoman.

Les Anglais et les Hollandais y sont peu connus ; les Allemands et les Vénitiens y sont regardés comme ennemis : les Français y sont bien venus, parce qu'ils ont facilité le commerce des habitans du pays, et se sont intéressés en leur faveur auprès de la Seigneurie de Venise, et du Grand-Maître de Malte.

Revenu de cette excursion, j'envoyai le Père Piperi à la côte voisine de Thessalie, et ce ne fut qu'après bien des dangers qu'il arriva à la plage de Zagoura. On donne ce nom aux environs des Monts Pélion et Ossa, si fameux par les fables des Poètes : ce sont des gorges de montagnes, des plaines, des

vallées, des collines agréables, que la nature elle-même semble avoir pris soin d'embellir. Ces cantons enchantés ne doivent à l'art aucuns de leurs ornemens. Le célèbre vallon de Tempé avec son fleuve Pénée, en fait une partie considérable : presque tout ce canton charmant est coupé par de beaux ruisseaux qui serpentent en cent petits canaux naturels, et arrosent divers arbres d'une hauteur extraordinaire, et donnent aux bergers et aux troupeaux un abri délicieux contre les ardeurs du soleil. L'air ne peut manquer d'être fort sain dans un si beau pays; cependant les habitans, presque tous Grecs, n'en vivent pas plus contens, faute de savoir se gouverner et se modérer : ils n'usent presque que de mets salés, et de fruits Quoique leur vin ne soit pas des meilleurs, ils en prennent avec excès; ils le boivent toujours pur, comme tous les peuples du Levant, qui se moquent de nous, quand ils nous voient mettre de l'eau dans notre vin; mais aussi en échange, ils boivent l'eau toute seule, quelquefois pendant plusieurs mois : ils passent souvent de l'un à l'autre par caprice et sans règle; aussi sont-ils sujets à des maladies fort dangereuses, sur-tout pendant l'été et pendant l'automne. On trouve dans ce pays de bons chevaux qui soutiennent encore la réputation de l'ancienne Cavalerie Thessalienne : on y nourrit toutes sortes de troupeaux, et on y trouve quantité de blé, de miel, de cire, et même de soie,

Le Père Piperi parcourut toutes ces contrées, et ne revint me joindre à Salonique, qu'après trois mois écoulés.

Il resta avec moi tout l'hiver, et nous ignorions quels secours nous pouvions espérer, pour donner à la nouvelle Mission la forme qui convenait.

La maison consulaire où nous avions demeuré jusqu'alors, n'étant guères propre pour les fonctions de notre sainte Religion, nous avions loué vers la fin de l'année précédente, un petit appartement dans la paroisse de saint Athanase; je m'y retirai, et je laissai le Père Piperi chez M. le Consul. Là je dressai un Autel. J'y disais la Messe les jours ouvrables, et je commençai à travailler au salut des Grecs, par l'instruction de leurs enfans qui y accouraient en grand nombre : les parens de ces jeunes Grecs, et plusieurs autres personnes, y venaient en foule; chacun me proposait ses difficultés sur les choses de la Foi, et sur la différence des deux Rits : ils saisissaient avidement les réponses, et d'un jour à l'autre revenaient en plus grand nombre.

Le voyage que j'avais fait au Mont Athos nous fesait honneur auprès des Grecs, qui ont en singulière vénération ces Monastères, les Religieux qui les habitent, et ceux qui les ont visités. Quoique tout le monde ne nous fût pas également bien affectionné, personne cependant n'osa se déclarer contre nous, excepté un Orfèvre Grec, dont je vais vous raconter la ridicule calomnie.

Un jour il se trouva dans une nombreuse assemblée, où la plupart de ceux qui la composaient parlaient fort honorablement de nous ; il n'osa pas contredire ouvertement. Ces Papas, dit-il, ont du zèle ; mais je ne puis m'empêcher de leur vouloir du mal depuis que j'ai su, de très-bonne part, que le Roi de France a envoyé quatre de leurs Confrères en Moscovie, pour faire périr le Czar ; et ils se sont volontiers chargés de cette commission. Tous furent surpris de ce discours : l'accusation était grave par elle-même ; elle pouvait faire plus d'impression en ce pays que par-tout ailleurs. Les Grecs sont persuadés, on ne sait sur quel fondement, que le Czar les délivrera un jour de la domination des Turcs : comme la Grèce et la Moscovie suivent le même rit, peut-être cette persuasion est-elle fondée sur la conformité de Religion. Quoi qu'il en soit, cette calomnie suffisait pour renverser notre Mission naissante. Heureusement un de ceux qui écoutaient ce discours, était revenu depuis peu de Moscovie ; il assura qu'il y avait vu quelques-uns de nos Pères ; qu'ils y vivaient dans la pratique des vertus propres de leur état, et qu'ils y étaient honorés de la bienveillance et de la protection du Prince.

Malgré cette espèce de justification que semblait nous avoir ménagé la Providence, je crus devoir porter les choses plus loin ; je priai d'autres Grecs, que je savais avoir demeuré long-temps à Moscou, d'aller trouver l'Orfèvre, et de le détromper ; je fis encore

plus, je portai mes plaintes au Consul de France, et je lui déférai cette atroce calomnie faite contre le Roi Très-Chrétien; je le conjurai cependant de ne pas faire punir le calomniateur selon la rigueur des lois, mais de lui faire les reproches que méritait une imputation si odieuse, et de l'avertir qu'il se tînt désormais dans les bornes du respect qu'il devait à la vérité, à l'honneur du Roi, et à celui de la Religion. La démarche réussit comme je le souhaitais : quand il s'agit de l'honneur du Roi, ou de la Nation, MM. nos Consuls ne savent ce que c'est que de plier; ils prennent le haut ton, et se font respecter. M. Arnaud fit une sévère réprimande au calomniateur, et l'assura que si nous n'avions intercédé pour lui, il n'aurait pas manqué lui-même de le faire punir, ou de le traduire au Tribunal du Juge Turc, pour le faire châtier comme criminel de lèse-Majesté à l'égard du plus grand des Rois qui vivent en paix avec la Porte Ottomane. Cette affaire fit grand bruit : les Grecs en furent instruits; notre modération nous fit honneur, et nous les attacha encore davantage; nous ressentîmes bientôt les effets de cette affection. Le Seigneur Jean Paléologue, le plus distingué des Primats de la ville, voyant avec peine que la maison que nous avions louée était petite, obscure, et fort incommode, résolut de nous en faire bâtir une autre dans une place voisine de son palais, et il exécuta son projet l'année suivante.

Tout semblait concourir à nous accré-

diter : les Arméniens qui trafiquent à Salonique, n'y ont point d'Eglise, et les Grecs qui les méprisent, ne les reçoivent pas volontiers dans les leurs. Dès qu'ils apprirent qu'il y avait un Missionnaire qui parlait Turc, et même Arménien, ils accoururent en foule chez nous pour entendre la Messe, et recevoir les Sacremens : parmi eux, un pauvre homme tomba malade ; nous l'assistâmes pendant sa maladie, et nous lui procurâmes tous les secours spirituels et corporels que l'humanité et la Religion demandent. Il mourut entre nos bras : ses compatriotes ne savaient comment le faire enterrer ; les Grecs leur demandaient une grosse somme d'argent. Comme il n'était pas de notre rit, et qu'il était sujet du Grand-Seigneur, nous ne pouvions faire cette fonction sans une permission expresse. Ses Confrères prirent le parti d'aller trouver le Molla, ou Juge souverain de la ville, et de lui exposer leur peine.

Seigneur, lui dirent-ils, il est mort un de nos frères ; il était pauvre, nous ne savons comment le faire inhumer ; si nous nous adressons aux Grecs, ils nous demanderont une trentaine de piastres, et le défunt n'a peut-être point laissé trente aspres (1). Mais les Pères Français l'ont secouru dans sa maladie ; ils s'offrent à l'enterrer pour rien, si vous avez la bonté de le permettre : cela

(1) L'aspre est une petite monnaie Turque, qui vaut six deniers, monnaie de France.

est merveilleux, répliqua le Juge Turc, que ces Pères, après avoir assisté votre homme pendant sa maladie, veuillent bien encore lui rendre gratuitement les derniers devoirs. J'ai toujours ouï dire, que les Français sont généreux, et cette occasion en est une nouvelle preuve. Allez, ajouta-t-il, il n'y a pas à délibérer; adressez-vous à eux, puisqu'ils veulent bien vous rendre ce service, et si quelqu'un ose vous inquiéter, plaignez-vous, j'y mettrai bon ordre.

Les Arméniens, transportés de joie, vinrent me trouver avec cette permission; je fis à leur Confrère des obsèques honorables; je fournis le luminaire, et j'engageai plusieurs Français à y assister : cette charité était placée; elle charma les Arméniens, qui, depuis ce temps-là, furent plus assidus que jamais à notre Chapelle; et s'ils ne sont pas la plus nombreuse partie de notre troupeau, ils en sont la plus édifiante par leur piété.

Nous exercions tranquillement notre ministère, et nous voyions prospérer nos travaux, lorsque la peste se fit sentir. La contagion qui se répandait de jour en jour obligea le Consul, et presque toute la nation Française, à quitter Salonique, et à se retirer à Galasse, gros bourg distant de sept lieues vers l'Orient, et agréablement situé dans un air pur et fort sain; (c'est l'ancienne ville d'Adraméria, qui est encore aujourd'hui un siége Episcopal.) M. le Consul pria le Père Piperi de le suivre et de servir d'Aumônier

à la caravane : nous crûmes ne devoir pas refuser à notre protecteur cette marque d'amitié.

On partit de compagnie le 20 juin (1) au matin, et on arriva au terme le soir ; on marchait comme en ordre de bataille ; dès que les habitans de Galasse virent paraître l'étendard blanc que M. le Consul fesait porter à la tête de la troupe, ils le saluèrent d'une décharge de mousquéterie, et l'on y répondit avec un plus grand nombre d'armes à feu. Les Galassiens avaient placé dans la campagne des fusiliers de distance en distance, pour recevoir leurs nouveaux hôtes, et leur servir d'escorte ; ces fusiliers se joignaient à mesure qu'on avançait, et ils marchaient à la tête de la caravane. A l'entrée du bourg les Primats se présentèrent, et après avoir salué M. le Consul, ils lui montraient les logis qu'on avait destinés pour lui et pour sa suite. On avait été prévenu, et le Pacha de Salonique avait envoyé à Galasse un commandement qui portait que, pour leur argent, les Français fussent logés commodément, et qu'on leur fournît tout ce qui leur était nécessaire, pendant tout le temps qu'ils y séjourneraient. L'ordre fut ponctuellement exécuté ; dès qu'on eut pris possession des maisons marquées, on arbora le pavillon au haut de celle du Consul ; on régala plusieurs fois l'Evêque, l'Aga, les Papas et les Primats ; et tout se fit avec cet

(1) Année 1708.

air de politesse et de magnificence, qui est le caractère de notre Nation, et qui lui fait tant d'honneur auprès de l'étranger.

Le Père Piperi, chargé du spirituel, n'oublia rien pour engager tout le monde à sanctifier ce séjour par les plus saints exercices de la Religion. Il dressa un Autel dans la maison du Consul. Tous les jours il y célébrait la sainte Messe, que nos Français entendaient régulièrement ; quelquefois il les menait à de petits pélerinages de dévotion; le terme le plus ordinaire était une Eglise de sainte Anastasie. Il sut si bien gagner les bonnes grâces de l'Evêque, que ce Prélat lui permit d'instruire les pères et les enfans : tout se passa avec une satisfaction mutuelle. Les Grecs même se déclarèrent, en bien des occasions, pour le rit Romain : la peste ne dura que deux mois ; nos Français revinrent à Salonique, dans le même ordre qu'ils en étaient partis. L'Evêque, à la tête de ses Papas, vint en cérémonie leur souhaiter un bon voyage, et s'arrêta pour voir passer la cavalcade. Les Primats et une bonne partie du peuple la suivirent jusques hors du bourg. On sait que les Français aiment à faire de la dépense, sur-tout dans le pays étranger. Comme leur séjour avait répandu quelqu'argent, le peuple et sur-tout les pauvres gens furent touchés de leur départ. En rentrant dans Thessalonique, ils traversèrent une partie de la ville l'étendard levé, pour conduire M. le Consul chez lui.

Le 7 de novembre, le Père Piperi s'em-

barqua sur une pinque, pour visiter les Chrétiens des îles circonvoisines. Il avoue dans la relation qu'il a faite de ce voyage, que jamais de sa vie il n'a été en si grand danger. Nous mîmes à la voile, dit-il, avec un vent favorable, et tout l'équipage était dans la joie : sur le soir, le ciel se couvrit de nuages épais, la mer s'enfla extraordinairement, et le vent changeant d'un moment à l'autre, nous fûmes obligés de courir tantôt vers *Cassandria*, tantôt vers *Zagoura*. L'alternative de ces vents, qui firent le tour de la boussole, depuis minuit jusqu'au jour, augmenta la tempête, et nous mit à deux doigts de notre perte. Le Capitaine vint me dire, la larme à l'œil, d'implorer la miséricorde de Dieu et la protection de la Sainte-Vierge; que le vent seul pouvait nous sauver, et que le vent commençait à manquer; j'étais, Dieu merci, assez tranquille sur mon sort : je le priai de m'avertir des progrès du danger, et du temps où il serait nécessaire de donner une absolution générale. Le jour parut et augmenta notre frayeur, à la vue des vagues qui venaient tout-à-la-fois, de trois ou quatre endroits différens, se briser contre notre barque avec un bruit horrible, et les plus violens balancemens que j'aie jamais sentis sur la mer; enfin, le vent manqua tout-à-fait. C'est alors que nous nous crûmes perdus, et qu'on ne songea plus qu'à se préparer à la mort. On sonna la cloche, on se mit à genoux; je me plaçai au milieu, tenant en main un tableau de la Sainte-Vierge, dont je

récitai les litanies : je fis faire à tous les assistans des actes réitérés de contrition, de résignation à la volonté du Seigneur, de foi, d'espérance et de charité.

Le Capitaine fit ensuite, en son nom, et au nom de tout l'équipage, un vœu à Notre-Dame de *Vatopedi*, qui est en grande vénération à Napoli de Romanie : chacun promit de faire une offrande selon ses facultés. Je jetai de l'eau bénite dans la mer; je leur fis promettre de se confesser en arrivant à terre ; j'en confessai quelques-uns, et je les avertis tous de se tenir prêts à recevoir l'absolution, si bientôt Dieu ne nous envoyait un peu de vent pour surmonter les flots. Après ces devoirs de piété, je tâchai de les consoler, en leur fesant espérer que Dieu aurait pitié de nous; qu'il n'avait apparemment permis cette horrible tempête, que pour faire rentrer les pécheurs en eux-mêmes, et les rappeler à lui. A ce discours, tous m'interrompirent et s'écrièrent, en pleurant : Jésus, sauveur de nos ames, ayez pitié de nous; Vierge sainte secourez-nous; oui, mon Dieu, ajoutèrent-ils, vous nous traitez comme nous le méritons ; mais nous promettons de nous convertir et de changer de vie. Alors nous chantâmes trois fois : *Patrona navigantium, ora pro nobis*. Mes enfans, leur dis-je ensuite, je sens dans mon cœur que cette Reine toute-puissante, l'asile et le refuge des pécheurs, exaucera nos vœux. Peu de temps après, nos voiles s'enflèrent : on crie miracle; on redouble les prières ; la reconnaissance

entretient les sentimens que la crainte avait fait naître ; le vent se fortifie, et devient en poupe ; notre course s'acheva sans alarmes ; nous fûmes assez heureux pour gagner le port de Palermo (1), avant le coucher du soleil. D'abord que nous eûmes pris terre, notre premier soin fut de nous mettre à genoux, Latins et Grecs, pour rendre de très-humbles actions de grâces à Dieu, à sa sainte Mère, et aux Saints que nous avions invoqués.

Le Père Piperi finit ainsi sa relation : cette tempête, dit-il, me parut singulière ; mais, quelque chose de plus singulier encore, c'est qu'après le péril passé, aucun des passagers délivrés de la crainte du naufrage, ne fut infidèle aux promesses qu'il avait faites, et tous se confessèrent à Scopoli, avec des sentimens d'une parfaite pénitence.

La maison que nous avait fait bâtir le Seigneur Paléologue, se trouva logeable au mois de Février (2). J'allai m'y établir ; alors les Grecs accoururent à nous en plus grand nombre, attirés par l'étendue et la commodité de cette nouvelle demeure : le fruit répondit au travail, et j'eus la consolation de voir le nombre des Catholiques s'augmenter de jour en jour. Ces succès naissans m'enhardirent ; je souhaitais établir huit ou dix Missionnaires à Thessalonique et aux environs ; mais les besoins des autres

(1) C'est le port de l'île Scopoli, qu'on nomme aussi Scopelo.

(2) Année 1709.

Missions, la coutume des Turcs, qui ne souffrent les Missionnaires que dans quelques Iles et dans les Echelles du Levant, où il y a des Consuls Français, firent échouer ce dessein, et il fallut se borner à ce qu'on avait fait jusqu'alors.

La guerre qui s'alluma entre le Czar et le Grand-Seigneur (1), nous procura un surcroît de travail. Les Grecs, par aversion pour les Turcs, qui leur reprochaient sans cesse qu'ils étaient Moscovites d'inclination, et par l'espérance qu'ils avaient conçue de leur prochaine délivrance de la domination Ottomane, commencèrent à nous découvrir, avec plus de confiance, leurs sentimens sur la Religion, ce qui nous donna de nouvelles occupations. Les plus raisonnables et les mieux instruits d'entr'eux paraissaient souhaiter une réunion générale et solide de l'Eglise d'Orient avec celle d'Occident. Chaque jour ils nous proposaient de nouveaux doutes qu'il fallait éclaircir. Un d'eux entr'autres, nous ouvrit un vaste champ de dispute, en nous présentant un ouvrage posthume d'un fameux Dosithée, Patriarche schismatique de Jérusalem; cet ouvrage avait été imprimé en Valachie, l'an 1705, et est intitulé : *Tomos charas*, Livre de joie.

En effet, dès la préface, ce téméraire discoureur se félicite d'avoir convaincu les Latins d'hérésie et d'impiété manifeste; et il invite arrogamment tous ceux de son parti

(1) Année 1711.

à prendre part à sa joie. Le corps de l'ouvrage comprend, 1.° deux lettres de Photius, au Pape Nicolas I.er, une troisième au Clergé d'Antioche, une au Patriarche d'Alexandrie, et enfin, une cinquième à l'Archevêque d'Aquilée. 2.° Les actes du faux Synode, où il présida, et qui le confirma dans le Siége de Constantinople, en chassant saint Ignace. 3.° Des notes sur ce Synode. 4.° Des ouvrages d'un certain Nicolas *Iatro-Philosophe*, ou Médecin-Philosophe, et d'un Mélèce contre la primauté du Pape. 5.° Un mauvais dialogue contre le Concile de Florence. Voilà ce que contenait le Livre.

Après quelques conférences particulières sur ce bel ouvrage, dont nous découvrîmes les faussetés, les fraudes, les calomnies, tous les assistans convinrent qu'il devait être rejeté, et on me l'abandonna, afin que dorénavant il n'infectât personne de son venin. A peine ce travail fût-il fini, que je fus chargé d'un autre, qui demandait beaucoup plus de discussion et plus d'application. Il y avait à Venise un jeune homme de Salonique, que son oncle, l'un des principaux de la ville, avait prié de lui ramasser tout ce qu'il pourrait trouver d'ouvrages des PP. Grecs, et de les lui envoyer; il s'acquitta parfaitement bien de sa commission, et il lui fit tenir les OEuvres de S. Athanase, de saint Denis l'Aréopagite, de saint Cyrille d'Alexandrie, des saints Grégoire de Nazianze et de Nysse; mais à la fin de chaque

Livre, on y avait inséré quelques pages de papier, où l'on avait écrit quantité de notes, qui tendaient à prouver que ces Saints avaient été du sentiment des Grecs modernes; sur la Procession et la Mission du Saint-Esprit; sur le Purgatoire, sur la primauté du Pape, sur la Béatitude des Saints, et sur la lumière Thaborique, idée chimérique de Grégoire Palamas. Pour réfuter tant de calomnies, il fallut lire attentivement tous ces gros volumes, expliquer ces textes qu'on nous objectait, en produire d'autres et de plus clairs en faveur des dogmes Catholiques, afin que la vérité parût dans tout son jour. Ce fut un travail immense; mais avec le secours divin, nous y réussîmes de telle sorte, que nos adversaires parurent pleinement satisfaits. Tandis que pour gagner les schismatiques, nous employions la persuasion, nous avions en même-temps recours à l'autorité pour les empêcher de nous troubler dans nos ministères; et nous obtînmes un firman ou commandement du Grand-Seigneur (1), qui défendait à quiconque de faire aucune peine aux Français lorsqu'ils viendraient chez nous pour entendre la lecture du saint Evangile. C'est ainsi que les Turcs appellent les principaux exercices de notre sainte Religion. Le Chancelier de l'Ambassadeur (2) nous servit beaucoup dans cette affaire. Le firman fut reçu avec res-

(1) En 1712.

(2) M. Brue, Chancelier de M. le Comte des Alleurs, Ambassadeur à Constantinople.

pect par le Molla, à qui il était adressé; et ce Juge, après l'avoir lu, nous le remit entre les mains. Pour en tirer plus d'avantage, nous crûmes devoir attendre l'arrivée du nouveau Consul (1). A son arrivée, il consentit que la chapelle Consulaire fût transférée chez nous, et il reconnut la nôtre en cette qualité.

Le jour de la Pentecôte, 15 de Mai, elle fut ouverte, et publiquement fréquentée, sans que personne s'y opposât. Nous avions déjà disposé notre maison de manière qu'on y pût célébrer des Messes solennelles, et y faire le service divin plus décemment que dans la maison du Consul; mais le lieu était encore trop petit pour la foule.

Notre principale occupation, pendant l'année suivante (2), fut de bâtir une nouvelle Chapelle: l'édifice fut achevé en huit mois. Ni les Turcs ni les Grecs schismatiques ne nous suscitèrent point d'affaire pour cela; au contraire, la plupart se réjouissaient de ce que les Pères Noirs, c'est ainsi qu'ils nous appellent, formaient un établissement solide dans cette capitale de Macédoine: en entreprenant cet ouvrage, nous n'avions pas la moitié des fonds nécessaires; il s'acheva cependant sans contracter de dettes; les Fidèles nous offrirent d'eux-mêmes ce qui nous manquait. Quelques Grecs

(1) M. de Boismont, fort zélé pour l'avancement de la Religion.

(2) Année 1713.

même voulurent avoir part à là bonne œuvre, et un de leurs Primats ou Archontes, nous légua en mourant cinquante écus Romains.

La Chapelle est longue de soixante-dix palmes, large d'environ vingt-cinq, et haute de trente; elle est consacrée sous le nom de saint Louis, que le tableau de l'Autel représente adorant Jésus-Christ entre les bras de la Sainte-Vierge. La première Messe y fut célébrée le jour de l'Immaculée Conception, et la cérémonie se fit avec tout l'appareil possible : cet appareil ranima la piété de nos Français. Les catéchismes et les sermons furent plus fréquens et plus fréquentés; l'office divin se fit avec plus de dignité et de solennité. Cette chapelle se voit d'assez près du haut des murailles, où il passe souvent des Janissaires; le chant s'entend des environs, et jamais nous n'y avons vu faire d'insulte. On fit même, dans la cour où elle est placée, la procession du saint Sacrement le jour de la Fête-Dieu dans la plus grande décence, et avec les marques d'un respect général.

Ici finissent les Mémoires du Père Braconnier; ce fondateur de la Mission de Salonique fut nommé Supérieur des Missions de Perse. Il partit pour se rendre à Constantinople et de là à Ispaham. Il s'arrêta à Scopoli pour y régler plusieurs affaires avec le nouveau vice-Consul M. Gautier; pendant ce séjour il fut attaqué de la goutte et de la dyssenterie. Son courage le mit au-dessus de

la nature défaillante ; il s'embarqua pour la capitale de l'Empire Ottoman, dans l'espérance, disait-il, de mourir entre les bras de ses frères. Dieu, pour achever de le purifier et de le détacher de tout, ne le permit pas. Il arriva à demi-mort au château des Dardanelles ; il y reçut les derniers Sacremens de l'Eglise de la main d'un Père Récolet, Aumônier d'un Consul Français, et après avoir lui-même donné ordre à ses propres funérailles avec une présence d'esprit et une tranquillité d'ame admirable, il expira (1) dans la paix, le calme et la joie sainte que la Religion seule peut donner. Il fut enterré dans le cimetière des Arméniens.

Après la mort de ce grand Missionnaire, on voulut rendre l'établissement plus stable encore, et l'on demanda à la Cour de Rome que la chapelle fût érigée en Cure : elle répondit qu'elle n'y trouvait aucune difficulté, mais que c'était à la France de demander ce titre. La France en ce tems-là ne voulait rien demander à la Cour de Rome : enfin après bien des négociations l'affaire a été heureusement consommée, et le titre Curial accordé par le concours et le consentement des deux Puissances. Nous sommes en partie redevables de cette érection à Monseigneur l'Archevêque de Carthage, Vicaire-Patriarcal de Constantinople. La Sacrée Congrégation de la Propagande le chargea de faire les informations nécessaires. Il les fit, et rendit le témoignage le plus hono-

(1) Au commencement de l'année 1716.

rable pour les Missionnaires. Sa lettre que nous avons en main est un éloge continuel de leurs vertus et de leurs travaux. Si nous la rendions publique, on nous accuserait peut-être de manquer à ce que la modestie prescrit ; mais nous manquerions à ce que la reconnaissance exige, si nous ne lui fesions pas du moins honneur du zèle qu'il a témoigné, et des peines qu'il a prises en notre faveur.

Le Père Jean-Baptiste Souciet, à qui nous devons cette relation exacte et intéressante, était le cinquième de six frères qui se sont successivement consacrés à Dieu dans notre Compagnie ; la facilité de son esprit le rendait propre à plus d'un genre de littérature ; son goût le fixa aux ouvrages d'érudition. Attentif et profond dans ses recherches, exact et fidèle dans ses récits, toujours en garde contre les erreurs et incapable de les enseigner, il n'adoptait que ce qu'il avait mûrement examiné, et ne décidait que sur ce qu'il avait bien approfondi. On ne craint point d'en imposer au Public quand on a de tels auteurs ou de tels garans des Mémoires qu'on lui présente. Aux talens qui rendent l'homme de lettres précieux à l'Etat, il joignit les qualités qui rendent l'homme de zèle véritablement utile à la Religion. La gloire de Dieu et le salut des ames furent les deux objets qui le conduisirent aux Missions du Levant. Sage, mais intrépide, il semblait ne connaître les obstacles que pour les mépriser ou les vaincre ; et tous les dangers de l'action ne se présentaient à ses yeux que comme des attraits

pour l'entreprise. En voici un trait bien marqué.

Deux Esclaves, dont l'un était Lithuanien, et l'autre né en Italie, avaient abjuré la foi. Le repentir suivit de près l'apostasie. Confus de leur faiblesse, ils en firent une pénitence publique : cette démarche éclatante arma l'infidélité contr'eux. Ils furent arrêtés ; on les conduisit au Juge. La bastonnade, les fers, la menace des derniers supplices, tout fut employé pour les intimider ; les Missionnaires furent alarmés, ils craignirent une chûte nouvelle ; on résolut de tout risquer pour les secourir dans ce danger pressant.

Le Père Souciet s'offrit pour cette entreprise ; c'était exposer sa vie. L'espoir de mourir pour la foi flatta son courage. Il pénétra dans la prison, il parla aux deux Confesseurs de Jésus-Christ, leur administra le Sacrement de Pénitence, et les anima si vivement par ses discours, qu'ils répandirent généreusement leur sang pour la Religion qu'ils avaient auparavant abjurée, et réparèrent l'apostasie par le martyre. L'instruction des Matelots l'occupa tout entier. Il la continua sans intervalle : il les assemblait les Dimanches et les Fêtes dans notre Maison : les autres jours il allait les trouver sur les vaisseaux ; il préparait les uns à des confessions générales, il disposait les autres à la sainte Communion ; il les instruisait tous des principes et des lois de notre sainte Religion ; c'est dans ces saints et pénibles exercices que les chaleurs excessives et des fatigues extrêmes n'interrompi-

rent jamais, qu'il contracta une fièvre violente qui nous l'enleva le 23 de Juillet 1738; la force de la maladie ne lui laissa que des momens de connaissance : il profita de ces intervalles pour recevoir les derniers Sacremens de l'Eglise, et il mourut victime de son zèle au milieu des regrets, arrosé des larmes de ceux qu'il avait secourus. Outre cette Relation, nous avons de lui une lettre datée du 20 d'Août 1734, qui contient deux évènemens glorieux pour la foi. Dans l'ancienne ville de Berée, que les Grecs appellent aujourd'hui *Veria*, un jeune Français, âgé de dix-huit ans, avait eu le malheur de renoncer à la Religion. Honteux de sa faiblesse, il la détesta publiquement, et comme il n'y avait point de Prêtres Latins à *Veria*, il confessa son crime à un Prêtre Grec, et en reçut la communion. Le scandale ne lui parut point assez réparé : sa ferveur le porta à un genre de pénitence bien singulière.

Il s'appliqua aux jambes des pointes très-piquantes, il se mit sur la tête une couronne d'épines, il s'attacha au col une petite croix; dans cet état il parut au milieu de la ville, et dépouillé jusqu'à la ceinture, il se frappait avec une corde nouée, en criant : *J'ai été Apostat, mais je suis Chrétien.* Le Juge le fit arrêter; menaces, promesses, tourmens, tout fut employé pour l'engager dans une seconde apostasie; il soutint toutes ces épreuves avec une constance invincible, et il mourut dans les supplices. Les Chrétiens enlevèrent son corps, et l'enterrèrent avec

honneur dans une Eglise. Plusieurs ont gardé des gouttes de son sang et des morceaux de ses habits. Le second évènement qui a quelque chose de plus singulier, arriva dans la ville de Salonique. Un Turc avait conçu la plus violente passion pour une fille Bulgare d'environ quinze ans. Il n'épargna rien pour la séduire, mais tout fut inutile : son amour se changea en désespoir et en rage. Il suborna des témoins : ceux-ci attestèrent qu'elle avait donné parole de l'épouser, et d'embrasser la Religion Mahométane. Elle nia l'un et l'autre constamment. Le Juge l'envoya en prison ; sa mère l'y suivit. Là elle répétait sans cesse ces paroles : *Mon Sauveur, vous savez que je suis à vous ; délivrez-moi de ce péril, et appelez-moi à vous.* Sa prière fut exaucée, elle mourut le matin du second jour de sa prison. Les gardes aperçurent une grande lumière sur la chambre où elle était ; ils y entrèrent, la trouvèrent morte, et frappés de ce prodige, ils en répandirent le bruit dans toute la ville. Beaucoup d'autres voulurent en être témoins ; les Grecs frappés de cet évènement, mirent en pièces une partie de ses habits, et les conservent encore comme des reliques.

LETTRE

Ecrite à M. Savary, Agent général des affaires du Duc de Mantoue en France.

De Bassora, le 19 d'Octobre 1675.

Je vous écris de *Bassora*, ville de l'Arabie déserte, éloignée de vingt lieues du golfe Persique, et d'une demi-lieue du bord occidental d'un des plus beaux fleuves du monde, que l'on appelle en langue du pays *le grand fleuve* : il est produit par l'union de l'Euphrate et du Tigre. La situation de *Bassora* est charmante du côté de la rivière, à cause du grand nombre de palmiers qui croissent sur ses bords. Le côté de la terre n'est pas à beaucoup près si agréable. A peine sort-on des murailles qu'on voit, autant que la vue peut s'étendre, des déserts immenses, qui n'offrent pas même le moindre buisson. C'est une terre séche et brûlée, qui s'étend très-loin dans l'Arabie : il serait inutile et même dangereux d'en entreprendre la traversée ; c'est pourquoi plusieurs de nos Missionnaires sont passés en Perse pour chercher le frais. Pour nous, nous avons tâché de nous garantir des grandes chaleurs en gardant le logis.

Les maisons de *Bassora* ne sont faites que de terre ou de brique séchée au soleil ; la couverture en est plate et de terre battue,

Cette ville a environ quatre lieues de longueur; mais dans cette grande étendue l'on trouve beaucoup de terrain inutile et inhabité. Elle est présentement au pouvoir de la Porte, qui s'en est emparée depuis dix ans, et en a chassé les Bachas Arabes, qui ne reconnaissaient le Grand-Seigneur que par quelques petits présens qu'ils lui envoyaient. Le commerce que l'on fait ici consiste en perles que l'on pêche dans le *golfe Persique*; en dattes que l'on envoie par toutes les Indes, et en d'autres productions de l'Arabie. Il arrive tous les ans de *Surate* et des autres parties des Indes, dans les mois de Juillet et d'Août, des vaisseaux qui retournent en Novembre et Décembre. Il vient aussi des caravanes de marchands d'*Alep* et de *Bagdad*, pour acheter les marchandises des Indes.

Tous les habitans de *Bassora* sont Mahométans, si vous en exceptez cinquante ou soixante maisons de Chrétiens, que l'on appelle vulgairement *de Saint-Jean*. Ces Chrétiens, qui n'en ont que le nom, ne connaissent ni Mystères, ni Sacremens, ni cérémonies : ils ignorent même le nom de Jésus-Christ. Toute leur religion consiste à se laver dans l'eau du fleuve. Ils fêtent *saint Jean* et *Adam*, le premier père. Il y a ici une Mission de Pères Carmes Déchaussés, qui travaillent à la conversion de ces Chrétiens étrangers (1),

(1) Ils sont venus des environs du Jourdain, où saint Jean baptisait.

que

que l'on nomme aussi *Sabis*. Nous avons eu la consolation dans le séjour de cinq mois que nous avons fait chez ces saints Missionnaires, de voir plusieurs de ces *Sabis* venir à la Messe, et faire toutes les fonctions de bons Chrétiens. Ils ont une Eglise, où l'on fait publiquement le Service divin.

Nous allons passer bientôt sur un vaisseau Anglais qui doit nous porter à *Surate*; mais avant de m'embarquer, permettez-moi, Monsieur, de vous faire un tableau très-abrégé de notre voyage, depuis notre arrivée dans l'Empire Turc, jusqu'à notre sortie.

Le 17 Novembre 1674, nous mouillâmes sur le soir à la rade d'*Alexandrette* en Syrie. Ce lieu est très-mal sain et n'est considérable qu'à cause du voisinage d'*Alep*. Il en est comme le port.

Son nom d'*Alexandrette* a fait croire à plusieurs qu'Alexandre le Grand vint avec sa flotte prendre terre en cet endroit, lorsqu'il courait à la conquête de l'Asie. A deux lieues du rivage, on nous a fait voir des colonnes qu'on dit avoir été élevées en mémoire de *Jonas*, lorsqu'il fut rejeté sur ce lieu par la baleine. Les Pères de la Terre-Sainte ont ici une Eglise publique pour les Catholiques de l'Europe qui abordent dans ce port. Le mauvais air chasse de cette ville presque tous ses habitans; il n'y reste que ceux qui n'ont pas le moyen d'en sortir, principalement dans les grandes chaleurs. *Alexandrette* est gouvernée par un Vice-Consul Français et un Anglais, dépendans tous deux des Con-

suls Français et Anglais qui résident à *Alep*. M. le Vice-Consul Français nous reçut dans sa maison avec beaucoup de civilité, et nous y demeurâmes jusqu'au moment de partir pour *Alep*, qui est éloigné de vingt-cinq lieues.

Le 19 du même mois, nous partîmes pour *Alep* au nombre de cinq Missionnaires : nous prîmes, suivant la coutume, un Janissaire pour nous escorter. Le Vice-Consul Français nous avertit de ne point payer vingt-deux écus de droits que chaque caravane de France doit compter pour passer d'*Alexandrette* à *Alep*. Il nous dit que *M. de Nointel*, Ambassadeur à la Porte, avait fait exempter les Missionnaires de ce droit. Le 20 nous nous trouvâmes onze, et nous passâmes les plaines d'*Antioche ;* nous vîmes de loin les ruines de cette grande ville, autrefois le premier Siége de *Saint Pierre*. L'on nous dit que la principale Eglise a été profanée et changée en Mosquée. Cependant il en reste une aux Chrétiens de cette ville, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, et ils ont un Patriarche Schismatique. Le 21 nous arrivâmes à *Alep*, accompagnés d'un grand nombre de Français qui étaient venus au-devant de nous. Ils avaient appris l'arrivée de notre vaisseau à *Alexandrette*, par des pigeons qu'on avait lâchés avec un billet sous l'aîle, et qui s'en étaient retournés à *Alep*, d'où on les apporte dans des cages. Ces messagers volans sont fort communs dans ce pays ; ils vont même de *Bassora* à *Bagdad*, qui en est éloigné de plus de cent lieues.

Alep est une ville des plus peuplées et des plus marchandes de l'Empire Turc. Durant le séjour de six semaines que nous y avons fait, nous avons remarqué ce qu'il y avait de plus considérable. Sa situation est agréable à la vue, le pays en est plat et très-abondant; elle m'a paru plus grande et plus peuplée que Rouen; c'est un des premiers gouvernemens de la Turquie. Il y a grand nombre de bâtimens faits comme des monastères; on les appelle *Camps*. Nous allâmes descendre au grand Camp, qui est la demeure de M. Dupont, Consul Français, dont nous fûmes reçus avec beaucoup d'honnêteté; il ne voulut pas même recevoir le droit de Consulat pour le peu d'effets que nous portions.

Il y a dans cette ville vingt-cinq ou trente mille Chrétiens de diverses Sectes; savoir, Grecs, Arméniens, Syriens, et Maronites. Les Maronites sont tous Catholiques, et dépendent de leur Archevêque qui est au Mont-Liban. Les Suriens ont aussi un Archevêque qui est très-zélé Catholique, et qui a ramené au bercail plusieurs brebis égarées. Les Missionnaires, actuellement résidans ici, sont Jésuites, Capucins et Carmes Déchaussés; ils travaillent continuellement à la conversion de ces pauvres Chrétiens, qui joignent au Schisme plusieurs hérésies, et qui gémissent sous la dure tyrannie des Turcs. Les Missionnaires ne peuvent travailler ouvertement à la conversion des Mahométans.

Nous avons été obligés de séjourner à *Alep* plus long-temps que nous n'aurions voulu,

à cause du *Ramadan ;* c'est le Carême des Turcs ; aucune caravane ne peut partir dans ce temps. Alors il se fait de grandes réjouissances dans la ville ; on environne les Mosquées d'une grande quantité de lampes allumées, ce qui forme un très-beau spectacle ; on donne des concerts dans les Tours ; et l'on fait ensuite une décharge d'artillerie.

C'est ainsi que les Turcs ouvrent leur temps de pénitence, qui consiste à ne point manger, tant que le jour dure. Mais lorsque la nuit commence, et que l'on ne peut plus distinguer le fil bleu d'avec le fil noir, suivant l'expression de l'Alcoran, ils peuvent manger tout ce que bon leur semble, excepté ce qui leur est défendu par la Loi.

Il se fait à *Alep* un très-grand commerce des marchandises de Perse, des Indes, et de tout ce qui croît et se fabrique dans cet Empire, comme coton, noix de galles, drogues, maroquin, etc. Les Français y portent de l'argent et du papier commerçant ; les Anglais, au contraire, y font leur commerce, sans employer ni l'un ni l'autre. Ils apportent de l'étain, du cuivre et des draps, marchandises fort chères au Levant, ce qui les enrichit ; aussi les meilleures maisons d'*Alep* sont-elles Anglaises.

Le 7 de Janvier 1675 nous partîmes d'*Alep* pour *Diarbeker.* Nous couchâmes le soir dans une grotte éloignée de la ville d'environ une demi-lieue ; c'était le rendez-vous de la caravane. Le lendemain nous commençâmes à faire route avant le jour, et nous mar-

châmes deux lieues sans nous reconnaître ; mais le jour ayant commencé de paraître, nous nous aperçûmes que nous étions très-mal accompagnés. Notre caravane consistait en trente muletiers qui conduisaient du savon, et en cent ou cent vingt bêtes de charge. Trois Marchands, seulement, étaient armés. Notre guide nous fit arriver de nuit, afin qu'on n'aperçût pas notre faiblesse. Nous diminuâmes de nombre, car le froid et la neige retinrent plusieurs Marchands qui devaient partir avec nous, et nous fûmes obligés de camper sur la neige au milieu d'un bois. Après un peu de fatigue et de séjour dans un petit village, nous arrivâmes à *Samancour*, petite ville de Syrie, où demeurent quelques Chrétiens. Nous ne pûmes savoir de quelle Secte ils étaient, parce que le valet que nous avions pris à *Alep* pour nous servir d'interprête, ne savait que quelques mots Italiens.

Nous partîmes de *Samancour* après six jours de repos, et nous arrivâmes à travers les neiges et les mauvais chemins, à *Galgas*, bourg Syrien situé dans les montagnes. Nous serions restés long-temps dans ce bourg à cause du mauvais temps, si le Bacha de *Diarbeker* n'eût envoyé des troupes de son gouvernement à *Constantinople*, pour aller ensuite en Pologne. Heureusement ces troupes passèrent par le bourg où nous étions, et les Communes furent obligées de refaire les chemins du Diarbek.

Le 2 de Mars nous passâmes l'Euphrate,

et nous entrâmes dans les plaines admirables de la Mésopotamie, pays célèbre dans l'Ecriture Sainte par la demeure du premier Patriarche.

Quoique la neige couvrît toute la terre, cette province nous parut la plus belle et la plus fertile que nous eussions encore vue. Nous ne pûmes arriver que le 9 à *Diarbeker*, parce que le dégel nous arrêta en plusieurs endroits. Nous dépêchâmes un valet aux Capucins Missionnaires dans cette ville. Ces Pères nous reçurent avec joie. Nous les avions mis fort en peine d'avoir été deux mois à faire soixante lieues, tandis que les caravanes ordinaires les traversent en quinze jours. Ils craignaient que nous ne nous fussions perdus dans les neiges, qui, depuis plus de cent ans, n'avaient été si considérables dans ce pays. C'était un bonheur pour nous d'avoir essuyé de si mauvais temps, parce que les Arabes voleurs étaient obligés de rester chez eux; et vu la faiblesse de notre caravane, nous n'aurions pas manqué d'y être dépouillés s'il eût fait beau.

Nous restâmes un mois entier chez les saints Missionnaires Capucins, à cause du débordement de la rivière. Ce retard nous donna le temps d'examiner *Diarbeker*, capitale du Diarbek, ou Mésopotamie. Cette ville a été autrefois au pouvoir des Romains; elle est située à un jet de pierre du Tigre, un des plus beaux fleuves du monde. Du côté de la terre vous voyez une plaine magnifique d'environ dix lieues, abondante en

productions excellentes ; c'est quelque chose de ravissant que la vue de ce pays délicieux. Du côté du fleuve sont les murailles de la ville, bâtie sur un roc escarpé. Une petite côte en pente douce la sépare du Tigre. Les murs de *Diarbeker* sont de pierres de taille, très-élevés du côté de la plaine, et flanqués d'un grand nombre de tours. Ces fortifications sont à l'antique. Le château est séparé de la ville par une forte muraille ; c'est la demeure du Bacha.

Il y a plusieurs sortes de Chrétiens à *Diarbeker*; on y voit aussi beaucoup de Juifs. Les Missionnaires Capucins y font profession de médecine, et ne doivent leur tranquillité qu'à cet Art. Le Bacha se sert même d'eux lorsqu'il est malade. Les peuples de tout ce pays prennent les Français pour autant de médecins, et nous les avons vus plusieurs fois nous apporter leurs malades pour les guérir.

Le maroquin, les toiles de coton et les noix de galles, sont les objets les plus importans du commerce de *Diarbeker*. Les bois des environs sont remplis de ces sortes de noix.

Le Tigre étant devenu navigable, nous nous embarquâmes sur un *quellec*. Cette machine est faite comme un train de bois ; elle est carrée, et on y attache quantité d'outres. On est obligé de naviguer ainsi sur le Tigre ; les rochers qui se trouvent dans son lit, empêchent qu'on ne se serve de bateaux. Pendant les trois premiers jours de notre naviga-

tion, nous vîmes le rivage du fleuve bordé de rochers d'une hauteur prodigieuse; nous ne passâmes point ces lieux sans appréhender les *Curdes* qui logent dans ces hautes montagnes. Le treize d'Avril nous descendîmes à *Mousol* ou *Mosul*. Cette ville est voisine de l'endroit où Ninive a subsisté ; on en voit encore quelques ruines à demi ensevelies sous les terres. *Mosul* est éloigné de soixante lieues de *Diarbeker*; l'enceinte de ses murs est très-vaste, mais elle contient peu d'habitans : le plus grand nombre sont chrétiens Nestoriens. Les Pères Capucins Missionnaires se maintiennent aussi à *Mosul*, en pratiquant la Médecine. Nous fîmes nos Pâques en cet endroit avec ces Révérends Pères, qui nous témoignèrent beaucoup de charité. Nous leur demandâmes l'état du Christianisme dans ces cantons ; ils nous dirent que, de l'autre côté du Tigre, au pays des Mèdes, à trois ou quatre journées de cette ville, il y avait plusieurs bourgades de Chrétiens. C'est de ce même côté que l'on aperçoit les ruines de Ninive. Au milieu est un tombeau que l'on tient, par tradition, être celui du Prophète Jonas. Les Turcs l'ont enfermé dans une Mosquée bâtie exprès sur ces débris.

Le lundi de Pâques, quinze d'Avril, nous repartîmes de *Mosul* sur nos *quellecs*. Le cours du fleuve devint plus doux ; le pays que nous vîmes jusqu'à *Bagdad* était plat, agréable et abondant. Deux jours après nous aperçûmes une petite ville nommée *Tichery*,

et nous commençâmes à voir le long du rivage les tentes des Arabes qui viennent en été camper sur les bords du Tigre. Comme il est très-large en cet endroit, et qu'il roule majestueusement ses ondes, nous nous laissions aller sur notre *quellec* au gré de l'eau, sans crainte d'être surpris par les voleurs; mais pendant la nuit on fesait la garde. A peine eûmes-nous fait quelques lieues dans la Chaldée, toujours le long du fleuve, que nous vîmes dans le lointain les ruines de l'ancienne Babylone, triste séjour du peuple Juif, sous le règne de Nabuchodonosor. Ces ruines s'étendent plus loin que la portée de la vue; elles sont immenses et impriment un certain respect. Ce jour-là nous continuâmes de descendre; et si la nuit ne nous eût surpris en un certain endroit, nous eussions vu les débris de la Tour de Babel, que d'autres disent être les ruines d'une tour bâtie par les Arabes modernes. Le dix-neuf d'Avril, nous arrivâmes enfin à *Bagdad*, qui est la nouvelle Babylone. Cette ville n'est ni plus grande ni plus peuplée qu'Orléans. Les maisons des riches habitans sont bâties de briques que l'on a apportées de l'ancienne Babylone; les murs sont faits de la même matière. *Bagdad* est au confluent du Tigre, du côté de la Chaldée, dans une très-belle situation. Le pays paraît gras, et les bords du fleuve agréables, tant à cause de la largeur de son lit, que des palmiers qui croissent sur son rivage. Il y a environ quarante ans que les Turcs prirent cette ville sur les

P 5

Persans. Les Pères Capucins y ont une Mission ; avertis de notre arrivée, ils vinrent nous prendre et nous conduisirent dans leurs maisons. Les Missionnaires sont plus tranquilles ici que dans tout autre endroit de la Turquie, parce que les Turcs ont cette bonne politique de laisser les choses comme il les trouvent dans les villes qu'ils soumettent à leur domination.

Il n'y a pas plus de douze cens Chrétiens dans *Bagdad*, et chaque Secte y a le libre exercice de sa Religion.

Le commerce de *Bagdad* se fait par les Négocians de *Mosul* et de *Bassora*, qui viennent y prendre les marchandises de Perse et des Indes, et de là les tranportent dans tout l'Empire, et même jusqu'en Europe. Le 21 d'Avril, nous nous rembarquâmes dans une barque pour descendre à *Bassora*, d'où je vous écris, et dont je vous ai parlé au commencement de cetté lettre. Avant que d'arriver où nous sommes maintenant, nous passâmes devant plusieurs villes et villages dont je ne vous parlerai point, parce que je n'y ai rien remarqué de considérable. Nous nous arrêtâmes seulement à *Génasir*, petite ville où le Tigre se divise en plusieurs branches; nous le passâmes dans des lieux où son lit est fort étroit, lieux dangereux à cause des Arabes. Près de *Cornar*, où il y a une douane, se fait la jonction du Tigre et de l'Euphrate. Cette ville, autrefois frontière, est bien fortifiée et sous la domination du Grand-Seigneur.

Le trois de Mai, après avoir descendu le fleuve toute la nuit, nous arrivâmes à *Bassora*. Voilà, à-peu-près, Monsieur, quel a été notre voyage; je finirai cette lettre après vous avoir dit un mot des Levantins: ils sont très-graves et ne rient presque jamais; ils ne se battent point, et rarement on voît des querelles parmi eux. Ils sont sages et rusés, et ne s'appliquent point aux lettres. Le commerce et les armes sont leurs seuls exercices. Pour les Chrétiens, presque toute leur science consiste à savoir par cœur beaucoup de Psaumes. Ils sont timides; les Turcs les méprisent; ils ne peuvent posséder aucun emploi, pas même servir de témoins. Si un Musulman les frappe, il faut qu'ils le souffrent, parce qu'il leur est défendu de frapper un Turc, sous peine d'avoir la main coupée.

N. B. Je ne puis vous dire aucune particularité de notre voyage de *Bassora* à *Surate*, parce que, quand nous sommes arrivés dans cette rade, les vaisseaux par lesquels je vous écrivis, étaient prêts à faire voile pour la France. Si nous avons eu de la peine et de la fatigue dans notre voyage des Indes, à cause des vents contraires qui ont beaucoup retardé notre route, nous en avons été bien récompensés par la joie que nous ressentîmes l'autre jour, en mouillant à la rade de cette ville, de voir, au milieu des Indes, trois vaisseaux de notre grand Roi porter le pavillon blanc, et de voir fleurir les lis dans des mers où nos ennemis sont si puissans.

Le même jour, comme nous nous préparions pour aller à *Surate*, une chaloupe d'un des trois vaisseaux qui portait pavillon blanc, vint à notre bord qui fut reconnu à sa bannière pour être Anglais. Le commandant de la chaloupe nous dit que, des trois vaisseaux Français, deux étaient à la Compagnie, et l'autre au Roi. Nous descendîmes dans la chaloupe pour aller saluer M. le Général Baron, qui était sur un des vaisseaux de la Compagnie, et pour voir trois de nos Missionnaires qui étaient passés de Perse aux Indes, sur des vaisseaux Portugais. M. Baron estime beaucoup nos Missions; il est fort votre ami, et m'a fait mille caresses, parce que je vous appartenais. Cet homme est l'honneur des Français dans les Indes. Il était temps qu'il y arrivât; les lis commençaient à se flétrir sur la côte de Coromandel. Dans huit ou dix jours nous partons par terre pour cette côte, et de là nous chercherons un passage pour Siam, qui est le lieu fixe de nos Missions, et où résident nos Seigneurs Evêques, sous le commandement desquels nous devons travailler à la vigne. L'on nous a dit ici, que Dieu dispose tellement le peuple de Siam et de la Cochinchine, que la moisson doit être très-abondante; il ne manque que des ouvriers. Adieu, Monsieur; je vous prie, par toutes les marques d'amitié que vous m'avez données, de vous réjouir dans le Seigneur, de mon absence, et de lui demander pour moi la grâce de bien remplir mon ministère.

MÉMOIRE

Sur la ville de Damas et ses dehors.

DAMAS a l'avantage de s'être conservé le titre de Capitale de Syrie, quoiqu'elle ne soit plus aujourd'hui cette ville ancienne, bâtie par *Hus*, petit-fils de *Sem*, augmentée ensuite et embellie par *Damas*, Intendant de la maison d'*Abraham*, qui lui fit porter son nom.

Les Arabes la nomment *Chum-Eldeméchy*. *Cham* signifie *Sem*, Grand-père de *Hus*, qui fut son premier fondateur. *Deméchy* signifie en Hébreu, *buvant le sang*: nom qui lui fut donné, parce qu'elle est située près de la montagne ou *Caïn* tua son frère *Abel*.

Isaïe vit en esprit la ruine future de cette ville soixante et cinq ans avant sa destruction. Il prédit qu'elle cesserait d'être ville, et deviendrait semblable à un amas de pierres. L'évènement a justifié la prédiction.

En effet, cette fameuse ville n'est aujourd'hui qu'un amas de maisons et de murs à demi ruinés. On nomme ce qui en reste *Sahié*, c'est-à-dire, *village*. Le reste à peine mérite-t-il ce nom.

Ce fut *Nabuchodonosor* qui réduisit *Damas* en cet état. Saint *Jérôme* dit que les Macédoniens entreprirent de la rebâtir, non pas sur les mêmes fondemens, mais un peu

plus loin. La raison qu'ils eurent de l'éloigner de ses anciens murs, fut parce que la ville était alors trop dominée par des montagnes. Ils aimèrent mieux placer la nouvelle dans la grande et belle plaine où elle est aujourd'hui, près de plusieurs rivières qui lui donnent autant de commodité que d'agrément.

Les Rois *Ptolomée*, charmés de son heureuse situation, prirent plaisir à la décorer et à l'enrichir; mais ayant eu ensuite le malheur de changer souvent de Maître, elle a eu celui de perdre beaucoup de sa beauté.

Ses premiers ennemis furent les Romains du temps de *Pompée*. Ils s'en rendirent les maîtres. Les *Sarrasins* à leur tour en chassèrent les *Romains*. Vinrent après eux nos Princes Chrétiens, qui l'assiégèrent. Les assiégés étaient sur le point de se rendre, lorsqu'un Grec gagné par les Sarrasins fit si bien, qu'il persuada aux Chefs de l'Armée Chrétienne qu'il ne leur serait pas possible de prendre la ville du côté dont ils l'assiégeaient. Il s'offrit de leur découvrir l'endroit de la place le plus faible, par lequel il leur serait aisé de s'ouvrir un passage pour y entrer victorieux.

Le Grec fut cru sur sa parole : l'Armée Chrétienne décampa, et passa de l'occident de la ville à son orient.

Les assiégés n'attendaient que ce mouvement des assiégeans pour faire à propos une sortie : elle se fit. Les Sarrasins se saisirent des meilleurs postes, et détournèrent tous

les canaux qui auraient porté de l'eau à leurs ennemis.

Les chaleurs étaient excessives dans cette saison ; les Officiers et les soldats Français souffraient une soif mortelle. Le mal était sans remède ; ce fut donc une nécessité de lever le siége.

Le siége levé, les Sarrasins demeurèrent les maîtres de leur ville : mais ce ne fut que pour quelque temps, et jusqu'à ce que le fameux Tamerlan les en chassa. Les Mammelucs, maîtres de l'Egypte, l'enlevèrent aux Tartares, et ceux-ci jouirent paisiblement de leur conquête jusqu'en 1517. Au bout de ce temps, *Selim*, Empereur des Turcs, se mit à la tête d'une nombreuse armée, et en fit le siége. La ville se rendit ; et depuis cette année les Empereurs successeurs de *Selim* l'ont conservée dans leur Empire.

Damas avait autrefois trois enceintes de murs pour sa défense. Le mur qui l'environnait de plus près était le plus élevé. Un grand et profond fossé défendait le second mur. Le troisième, qui était moins haut que les autres, était appuyé sur la contrescarpe.

Ces trois murs étaient défendus par des tours bâties assez près l'une de l'autre. Les unes étaient rondes, les autres carrées. Celles que le temps n'a pas encore détruites, ont leurs crénaux, leurs embrâsures et leurs parapets. Pour ce qui est des murs, ils sont presque tous ruinés.

La ville fait un carré presque parfait. Ses côtés ont une demi-lieue de longueur. De plusieurs faubourgs qu'elle avait, il ne lui en reste qu'un seul. Ce faubourg s'étend du nord à l'occident, et peut avoir une lieue de longueur ou environ.

La beauté et la commodité de la ville viennent de sept petites rivières, qui sont, pour ainsi dire, à son commandement.

Ces petites rivières traversent la plaine de *Damas*. Elles y entretiennent la verdure et la fertilité. Les jardins qui environnent la ville, et qui lui donnent abondamment les fruits et les légumes dont elle a besoin, en sont continuellement arrosés. La ville reçoit de ces rivières ses fontaines publiques. Il n'y a presque pas une rue qui n'ait la sienne. Les maisons même, pour peu considérables qu'elles soient, en ont une particulière, qui sort d'un bassin de marbre, d'où l'on peut juger de la propreté de cette ville.

La plus considérable des rivières dont nous venons de parler, est celle qu'on nomme *Barrada*. Elle coule près du grand hôpital où logent les *caravanes*. Elle donne de l'eau à un bassin de marbre qui est placé au milieu d'une grande cour carrée, toute pavée de marbre de différente couleur. Cet hôpital a l'air d'un monastère. Son premier étage contient de longues galeries : les chambres y sont placées, comme dans un dortoir, les unes après les autres ; les portes des chambres sont ornées de plusieurs petites pierres de diverses couleurs et rangées à la mosaïque.

Ces galeries sont soutenues par des piliers de marbre.

Ce que cet hôpital a de plus singulier, c'est sa Mosquée avec son dôme. Elle est parfaitement bien bâtie, ornée en dedans de plusieurs colonnes des plus beaux marbres. Il y en a quatre entr'autres très-remarquables, qui soutiennent un vestibule qui est à l'entrée de la Mosquée. Ces quatre colonnes, quoique d'une grosseur et d'une hauteur surprenante, ne sont cependant chacune que d'une seule pièce de marbre.

La rivière de *Barrada*, dont nous avons parlé, et qui passe près de cet hôpital, s'approche ensuite du château de *Damas*.

Ce château est comme une petite ville, qui a ses rues et ses maisons particulières. Il est défendu par cinq tours, dont les pierres sont taillées à facettes de diamant. On y conservait autrefois ce fameux acier de *Damas* dans un magasin dont l'entrée était fermée à toute personne, de quelque qualité qu'elle pût être. Je n'assurerai pas qu'il y ait encore aujourd'hui des restes de cet ancien acier, comme quelques-uns le disent.

Pour ce qui est des maisons de la ville, elles ne sont bâties que de bois, et n'ont nulle beauté à l'extérieur. Leurs vues ne sont que sur des cours intérieures. Au dehors on ne voit que de grands murs et sans fenêtres. Mais autant les maisons paraissent peu considérables à l'extérieur, autant en dedans sont-elles riches en peintures, dorures, meubles et porcelaines rangées avec art sur

des tablettes, qui font le tour des chambres.

Chaque maison a son divan, c'est-à-dire, un lieu où l'on reçoit les personnes du dehors, et où les Officiers rendent la justice, et tiennent conseil. Elles ont pour la plupart des jardins qui n'ont que des arbres à fruit.

Les Mosquées sont les plus beaux édifices de la ville. On en compte environ deux cens dans *Damas*. La plus belle de toutes est celle qui porte le nom de *Saint-Jean*. Elle était anciennement une illustre Eglise dédiée à *saint Zacharie*, père de *saint Jean-Baptiste*.

On dit même qu'il y a été enterré. Les Turcs se vantent qu'ils ont conservé son chef dans un bassin d'or, placé sous la voûte d'une grotte qui est dans la Mosquée. Mais ils ne le font voir à qui que ce soit.

Cette Mosquée est précédée d'une vaste cour fermée d'une galerie, sous laquelle on en fait le tour. Les Chrétiens n'y entrent point : mais toutes les parties de cet édifice sont construites avec une telle proportion et un tel art, que lorsque les grandes portes sont ouvertes, on voit du premier coup-d'œil tout l'intérieur de la Mosquée. Alors on est charmé du bel ordre des colonnes qui soutiennent la voûte, de la beauté de leurs chapiteaux, de la riche corniche qui règne le long de la nef, et des dorures qui leur donnent de l'éclat.

Mais nos Catholiques, à la vue de ce monument élevé autrefois par la piété et la libéralité de leurs ancêtres, se rappellent avec

des larmes le triste souvenir que ce temple, qui retentissait autrefois de l'éloquente voix de saint Jean de Darney, n'est plus aujourd'hui que l'écho des prières des Turcs.

Après avoir parlé de la Mosquée de Saint-Jean de Damas, je ne vois rien dans cette ville qui mérite avoir ici place, sinon la grande rue dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres. Cette rue se nomme en latin *via recta*; elle s'étend depuis la porte orientale jusqu'à la porte occidentale, et traverse en droiture toute la ville et son faubourg. Sa longueur est d'environ une lieue. Elle a à droite et à gauche de grandes boutiques où l'on vend toutes les richesses que les *caravanes* apportent chaque année d'Europe, d'Arménie, de l'Afrique, de la Perse et des Indes.

Il faut convenir que toutes ces diverses marchandises arrangées avec art, inspirent le desir d'acheter.

Près de la porte orientale, il y a une maison qu'on dit être celle de *Juda*, où saint *Paul* fut reçu après sa conversion. Cette maison a un petit cabinet qui n'a que quatre pieds de large et deux de long. La tradition dit que ce fut dans ce cabinet que saint Paul passa trois jours entiers sans aucune nourriture : et elle ajoute que l'Apôtre y eut cette admirable vision dont il nous a fait la description dans sa seconde lettre aux Galates (1); ce fut encore dans ce cabinet, dit-on, qu'il

(1) II. Galat. 12.

recouvra la vue par l'imposition des mains du Disciple Ananias.

A quarante pas de la maison de Juda, il y a une petite Mosquée. On prétend qu'Ananias y fut inhumé. Ce Disciple, qui avait reçu de Dieu l'ordre d'aller chercher *Paul de Tarse*, logeait dans la grande rue près d'une fontaine, dont il prit de l'eau pour baptiser le futur Apôtre des Gentils.

Les Chrétiens, prévenus de cette opinion, boivent de cette eau par dévotion, et en emportent dans leurs maisons. Leurs ancêtres ont bâti une petite Eglise au lieu même où était la maison d'*Ananie*; j'y suis souvent entré. Les Turcs voulant en faire une Mosquée, ont plus d'une fois tâché d'y élever une tour selon leur usage, mais l'ouvrage du jour se trouvant détruit le lendemain matin, ils ont été forcés d'abandonner à la piété des Fidèles ce lieu saint, si évidemment protégé de Dieu.

Dans la même rue, près de la porte orientale, et à son côté méridional, on voit encore aujourd'hui une espèce de fenêtre qui servit aux Disciples de l'Apôtre saint Paul pour le tirer des mains des Juifs, et lui sauver la vie.

Un soldat Chrétien, *Abyssin* de nation, était de garde avec sa Compagnie à la porte orientale.

Il n'ignorait pas que le dessein des Magistrats était de se rendre maîtres de saint *Paul*, et de le livrer aux Juifs. Il fit remarquer à quelques-uns de ses Disciples une espèce de fenêtre en manière d'embrâsure, qui donnait

sur le parapet de la grande muraille ; les Disciples de Paul profitèrent de cette découverte ; ils descendirent leur Maître hors de la ville par cet endroit, et le mirent en liberté.

Les Juifs apprirent bientôt l'évasion de celui qu'ils croyaient déjà entre leurs mains. Déchus de leur espérance, ils firent toutes sortes de perquisitions pour le retrouver. On leur dit, qu'entre les Gardes de la ville, il y avait un soldat Chrétien. Il ne leur en fallut pas davantage pour ne pas douter que ce soldat ne fût d'intelligence avec ceux qui avaient fait évader leur prisonnier. Ils découvrirent ce soldat ; ils demandèrent sa mort. Elle fut accordée à leur argent ; et avec le même argent, ils obtinrent du Gouverneur de la ville, que cette fausse fenêtre fût murée, pour être, disaient-ils, un témoignage public de l'infidélité du soldat. Mais dans l'ordre de Dieu, elle devait être une preuve sensible de la protection divine sur son Apôtre.

Les Chrétiens enlevèrent le corps du soldat, et lui élevèrent un tombeau environné d'une balustrade qui soutient un petit toît dont le tombeau est couvert. Les Chrétiens et (ce qui est surprenant) les Infidèles le visitent avec respect.

La ville de Damas ne fournissant rien de plus, MON RÉVÉREND PÈRE, pour vous entretenir, je m'étendrai présentement sur ses dehors ; ils méritent qu'on en parle.

Près de Damas, et sur le chemin qui conduit au tombeau des Turcs, on trouve un

bâtiment qu'on dit avoir été la maison de *Naaman*, surnommé le Lépreux, et qui était Général des armées de *Benadad*. Les Turcs en ont fait un hôpital pour ceux qui sont attaqués de la lèpre. Cet hôpital a sa Mosquée, qui compose un de ses corps-de-logis. La cour est grande, et remplie de figuiers et de palmiers. On y conserve un tombeau qu'on dit être celui de *Giezi*, domestique d'*Elysée*, qui se retira à *Damas* après sa disgrace, et où il mourut.

Les deux fleuves *Abana* et *Pharphar*, dont parle l'Ecriture, sont à deux cens pas de cet hôpital.

Ces deux rivières donnent naissance à une troisième, qu'on nomme *Siouf*; et plus bas elles se divisent en trois autres rivières qui font aller des moulins. Les eaux de ces rivières sont excellentes pour teindre en toutes sortes de couleurs. Ces rivières vont se précipiter dans un grand étang que les Arabes appellent *Oradit Goutha*, qui veut dire engouffrement des eaux.

Cet étang est à trois lieues de *Damas*, et à son orient. Il a dix à douze lieues de longueur, et cinq ou six de largeur. Le poisson y est excellent. On voit beaucoup de gibier dans des bois taillis qui l'environnent.

Ce qui est de surprenant dans cet étang, c'est que quoiqu'il reçoive continuellement les eaux de toutes ces rivières, et plusieurs eaux sauvages, on ne le voit cependant jamais débordé : d'où l'on juge qu'il se décharge ailleurs par des canaux souterrains. Je rapporte-

rai à ce sujet ce que l'on dit en ce pays, et ce que j'en ai connu moi-même sur les lieux.

A une lieue ou environ de notre Mission, à *Antoura*, il y a une rivière qu'on nomme le *fleuve du Chien*. Ce que j'en ai entendu raconter m'a fait prendre le dessein d'aller jusqu'à sa source.

Je fus surpris à mon arrivée de voir sortir, de dessous un gros rocher taillé en voûte par la nature, une si grande abondance d'eau, qu'à peine plusieurs sources jointes ensemble pourraient-elles ordinairement en fournir une aussi grande quantité.

Cette voûte m'a paru avoir vingt ou vingt-cinq pieds de large, sur douze ou quinze de hauteur; c'est de cette voûte que sort le fleuve du *Chien*. L'opinion commune est que cette abondance d'eau vient du grand étang dont nous venons de parler. Si cela est ainsi, il faut que ces eaux, pour sortir de leur étang, et venir jusqu'ici, se soient creusées un canal souterrain, qui ait plus de trente lieues de longueur.

Ce qui confirme cette opinion, c'est que les eaux du canal du *Chien*, ont la même qualité que celles du grand étang. Elles sont également froides, dures et mal-saines, et de plus on trouve les mêmes espèces de poisson dans l'un et dans l'autre.

Près du grand canal souterrain dont nous venons de parler, il y a plusieurs grottes, dont quelques-unes ont plus de quatre-vingts pieds en longueur. La nature a formé, dans l'une de ces grottes, une colonne de cristal et d'autres

figures qui ne seraient pas mieux faites, si elles avaient été taillées au ciseau.

Au reste il ne faut pas s'approcher de trop près de ces grottes, si on ne veut pas être assailli tout-à-coup d'une multitude de petits dards, que des porcs-épics vous lancent de toutes parts.

Le cours du *Chien* n'a pas plus d'une lieue. Il coule entre deux montagnes très-escarpées. Ces montagnes sont d'un sol si solide, qu'elles vous paraissent n'être que d'un seul rocher depuis le haut jusqu'en bas.

J'observai ce que l'on m'avait dit, qui est que les eaux de ce fleuve étant sorties de leur canal, se divisent en deux bras; que l'un des deux rentre quelques pas plus loin sous terre, et sous des rochers, et ne se fait plus voir; et que l'autre forme le fleuve du *Chien*, et sépare le *Quesroem* du pays des *Druses*.

Ce fleuve s'appelait anciennement *Lycus*. On le nomme aujourd'hui le *Chien*, parce qu'à son embouchure on adorait autrefois une Idole qui avait la figure d'un chien ou d'un loup.

Les gens du pays tiennent pour constant que cette idole rendait autrefois des oracles; qu'elle les fesait entendre jusqu'en Chypre. Le temps l'a précipitée du haut de son piédestal. La masse du corps a été ensevelie dans les eaux de la mer, et la tête a été, dit-on, portée à *Venise*. Voilà ce que j'en ai vu, et ce qu'on m'en a dit. Je réponds de ce que j'ai vu, sans être caution de la vérité du rapport d'autrui.

Le

Le pont qui est sur ce fleuve du *Chien*, conduit le voyageur sur un grand chemin qui est taillé dans le roc. L'inscription suivante, qui est gravée à l'entrée du pont sur une table de pierre, nous apprend qu'il a été construit par l'ordre de l'Empereur *Antonin*. Cette inscription est conçue en ces termes :

Imp. Cæs. M. Aurelius Antoninus pius felix Augustus. Parth. Max. B R I T. Germ. maximus, Pontifex maximus montibus imminentibus Lyco flumini cæsis, viam dilatavit per.... Antonianam suam. Un peu plus bas, dans une autre table, on lit ce qui suit :

Invicte Imperator p. felix Aug. multis annis impera.

A deux lieues de ce pont, on commence à découvrir la montagne d'Abel. Cette montagne a sur sa croupe deux colonnes avec leur piédestal, et une espèce d'architrave au-dessus de leurs chapiteaux. Si on en croit la tradition, ce fut dans cet endroit, que *Caïn* et *Abel* offrirent à Dieu leurs sacrifices, et qu'un peu plus loin, l'impie *Caïn* sacrifia l'innocent *Abel* son frère à sa jalousie.

Sainte *Hèlène* fit bâtir une Eglise dans l'endroit où se trouva son tombeau. Il n'en reste que trois colonnes : mais le temps, qui les a respectées, les a laissées entières.

Le tombeau de *Caïn* est à trois lieues de Damas, sur le chemin de *Seyde*.

Lorsqu'on revient de la montagne d'*Abel*

à *Damas*, on passe par un lac qui a demi-lieue en carré. Le fond de ce lac est d'une pierre blanche, âcre et salée. L'eau qui y séjourne pendant l'hiver et le printemps, contracte les qualités de cette pierre. Les chaleurs de l'été l'épaississent, et font évaporer peu-à-peu les parties les plus humides. Les grossières demeurent, et forment un sel blanc et luisant, qu'on enlève aisément par morceaux. Nous vous en envoyons par curiosité.

A deux lieues de ce lac et à son Nord, et à cinq lieues de Damas, il y a deux célèbres Monastères, l'un de Religieux, et l'autre de Religieuses; l'un et l'autre sont Grecs. Ces deux Monastères sont sur la montagne *Sajednaja*. Le Monastère des Religieuses est, quant à présent, d'environ quarante filles. Elles obéissent à une Supérieure qui prend la qualité d'Abbesse.

On ne sera point surpris en France d'apprendre que cette Abbesse est également Supérieure des deux Monastères d'hommes et de filles, et que les uns et les autres lui obéissent.

Les Religieux chantent au chœur l'Office divin, et administrent aux Religieuses les sacremens. Leurs Frères servans ont soin du temporel des deux Monastères.

Celui des Religieuses est très-riche. Elles doivent l'hospitalité à tous les passans, et elles s'acquittent exactement de cette obligation.

La dévotion à la sainte Vierge y est très-

fervente. Elle attire, dans les jours de ses fêtes, une affluence étonnante de Pélerins, qui y viennent de toutes parts. Cette dévotion est fondée sur un fait miraculeux, que le Père *Maimbourg* rapport edans son histoire des Croisades.

Ce fait est qu'un tableau, qui représentait la Sainte-Vierge, et qui était placé dans l'Eglise de ce Monastère, parut autrefois aux yeux des assistans, non plus avec ses peintures ordinaires, mais étant revêtu d'une véritable carnation. La renommée d'un si grand prodige m'a fait naître le desir de m'y transporter.

On m'y fit voir une chasse posée dans une niche, fermée de toutes parts par des grilles de fer, qui mettent la chasse en sûreté. On me dit que cette chasse renfermait l'image miraculeuse de la Sainte-Vierge : mais je n'y vis rien de plus.

La chapelle est ornée des présens magnifiques que les Fidèles y apportent ou y envoient. Elle est éclairée d'un grand nombre de lampes enrichies de plusieurs pierres précieuses de toutes couleurs. Le respect des Chrétiens pour cette chapelle est si grand, qu'ils n'y entrent que nu-pieds et en silence.

La plaine de Damas est au pied de cette montagne de *Sajednaja*, où les deux monastères Grecs sont situés. Le village de *Barsé* se trouve à l'entrée de la plaine. On le nommait anciennement *Noba*. Ce fut jusqu'à ce village, qu'*Abraham* poursuivit

les cinq Rois qui avaient enlevé *Loth* avec tous ses effets.

Près de ce village, il y a une grotte où l'on croit, par tradition, que ce saint Patriarche offrit à Dieu un sacrifice en action de grâce de sa victoire.

A demi-lieue de *Barsé*, les Juifs ont une Synagogue dans le village de *Yaubar*. Je demandai à quelques-uns d'eux depuis quand cette Synagogue avait été bâtie. Ils me dirent que leurs Anciens ayant trouvé en ce lieu la grotte du Prophète *Elie*, y avaient bâti cette Synagogue à dessein d'y mettre en sûreté les saints livres qu'ils avaient enlevés à la hâte du Temple de Salomon, lorsque les Empereurs *Tite* et *Vespasien* entreprirent de saccager *Jérusalem*.

Quoi qu'il en soit de ce fait, il est certain qu'il y a en ce lieu une *Synagogue*; qu'à son orient, elle a trois petites chapelles; que dans celle du milieu les Juifs y renferment le *Pentateuque*, et quelques autres livres écrits à la main en caractères Hébraïques.

Ces livres ne sont point dans la forme des nôtres. Ce sont des rouleaux de plusieurs parchemins collés ensemble bout à bout, et qui ont autant de longueur qu'en demande le texte écrit. Les parchemins se roulent les uns sur les autres, et forment un gros volume rond. Celui qui contient le *Pentateuque*, est renfermé dans un coffre de bois précieux, et couvert d'une riche étoffe.

La grotte d'*Elie* est dans la chapelle à droite, et à son midi. Sa figure est carrée.

On y descend par deux marches. Elle est éclairée de plusieurs lampes, qui brûlent en l'honneur du saint Prophète.

Les Juifs appellent cette grotte, la grotte d'Elie; parce que, disent-ils, ce fut en ce lieu que le Prophète sacra *Hazaël* par ordre de Dieu, pour succéder à *Benadab*, Roi de Syrie; et ils ajoutent qu'après avoir sacré ce nouveau Roi, il fut obligé de se cacher dans cette grotte, pour éviter les fureurs de *Benadab*, qui le poursuivait.

Jusqu'à présent je n'ai parlé que des dehors qui sont à l'orient de *Damas*. Ceux qui sont à l'occident et à son midi, ne doivent pas être oubliés.

La montagne de *Sajednaja*, qui s'étend jusqu'à la montagne de *Salhié*, est au septentrion de cette ville. Cette dernière montagne a dans son vallon un village auquel elle a donné son nom de *Salhié*. Sur cette montagne, il y a une vaste grotte environnée de rochers, qui sont autant de pierres de *Jaspe*. On dit que quarante Grecs Chrétiens s'y réfugièrent autrefois, et y furent mis à mort, ayant été accusés d'avoir parlé contre *Mahomet* et sa secte.

A deux cens pas de cette grotte, et sur la même montagne, il y en a une autre plus élevée, dont les Chrétiens n'osent approcher. Les Turcs font à son sujet l'histoire que je vais rapporter. Ils disent que *Mahomet* considérant du haut de cette montagne la ville de *Damas*, elle lui parut si délicieuse, que pour cette seule raison il ne voulut pas y en-

Q 3

trer ; et que même, pour s'en éloigner plus promptement, il fit un pas de géant, qui le transporta diligemment à *Médine*, où il finit ses jours.

Il est aisé de juger quelle croyance on doit donner à cette histoire ; mais quelque peu vraisemblable qu'elle soit, il est certain que les Turcs conservent une grande vénération pour cette montagne, honorée, disent-ils, autrefois de la présence de leur Prophète, et qu'ils y viennent continuellement en pélerinage.

Sur la cîme de la montagne de *Sajednaja*, on a bâti un pavillon en forme de rotonde. Ce pavillon a des ouvertures de ses quatre côtés, comme pour en découvrir les quatre parties du monde. La vue en est enchantée. Un Seigneur Turc qui venait presque tous les jours pour en jouir, a voulu y être enterré.

A l'Occident de cette rotonde, on descend aisément dans une plaine qu'on nomme le *Champ de la victoire*. Ce nom lui fut donné du temps des Croisades.

A cette occasion, un Auteur Arabe nous fait l'histoire que je vais rapporter. Il dit que la division s'étant mise entre les Officiers qui assiégeaient *Damas*, un Capitaine plus sensé que les autres entreprit de faire comprendre aux Chefs de l'armée, que leur division mettait obstacle à la prise de la ville. Pour les en convaincre, il ramassa plusieurs flèches, et en ayant fait un seul gros faisceau, il les serra toutes avec des cordes très-étroitement ; il fit ensuite, à la vue de l'armée,

tous ses efforts pour rompre ce gros faisceau. Mais ayant fait voir que l'entreprise n'était pas possible, il délia les flèches, et alors les prenant les unes après les autres, il les mit aisément en pièces; c'est ainsi, leur dit-il, que vos ennemis vous traiteront tant que vous serez divisés; mais soyez unis ensemble, comme l'étaient les flèches dans mon faisceau, vous serez invincibles.

Ce discours joint à cet exemple, dit l'Auteur Arabe, réunit tous les esprits, et la ville fut prise.

Cet évènement, ajoute le même Auteur, fit nommer le lieu où cette action se passa, *le Champ de la victoire*.

Je ne crois pas que cet Auteur Arabe, quoique favorable à l'armée Chrétienne, mérite plus de foi que tous nos Historiens, qui, en parlant du siége de *Damas*, non-seulement ne disent mot de cette histoire, mais nous apprennent même qu'un espion des ennemis fit si bien, qu'il persuada à nos chefs de changer leur attaque; ce qui causa la levée du siége.

Le sieur de Joinville et le Père Maimbourg, dans son Histoire des *Croisades*, confirment ce mauvais succès du siége de Damas.

C'est du sieur de *Joinville* et d'autres Historiens avec lui, que nous apprenons que ce fut près de ce *Champ de la victoire* et sur le chemin de Damas, que le Père Yves, Dominicain, rencontra une femme portant dans une main un réchaud plein de feu, et dans l'autre un vase rempli d'eau; et que le Père

Yves lui ayant demandé ce qu'elle prétendait faire de ce feu et de cette eau : c'est, lui répondit-elle, pour brûler le *Paradis* et éteindre les feux d'*Enfer*, afin que les hommes n'aiment et ne servent Dieu que par amour.

Le Père *Yves* fit rapport de cette réponse au saint Roi ; et ce Monarque, plein de Religion, admira la foi vive de cette femme, et s'en fit une édifiante leçon.

En parlant du *Champ de la victoire*, il ne faut pas passer sous silence la tour qui y est située sur un gros rocher. On l'appelle *la Tour de la réconciliation*, parce que ce fut près de cette tour, dit-on, que les Chefs de l'armée Chrétienne, après leur réconciliation, vinrent camper pour attaquer la ville.

Cette tour est élevée dans la plus agréable situation qu'on puisse se figurer. On y a la vue de six rivières qui s'en approchent d'assez près. Ces rivières paraissent avoir été creusées de main d'homme, à dessein d'arroser la plaine de *Damas*, et d'en entretenir la fertilité. Cette plaine est terminée par d'agréables paysages. Ce lieu s'appelle le *Raboué*. Il est continuellement fréquenté par les *Damasquins*, qui viennent jouir de ses agrémens.

La partie orientale de Damas n'est pas si grande que sa partie occidentale. Celle-ci peut avoir vingt lieues de long, et six ou sept de large. Elle s'appelle *Ovadi le à Jans*, c'est-à-dire, la plaine de *Perse*. Elle est environnée à son septentrion de trois grandes

montagnes, dont la plus haute se nomme la montagne du *Cheik*. Elle a dix lieues de longueur du sud-est au nord-est. Elle ne finit que vers *Césarée de Philippe*. Cette ville, si célèbre autrefois, n'est présentement qu'un village. Elle n'a conservé de son ancienne noblesse, que son château, qui commande sur quelques maisons à demi ruinées.

Près de *Césarée*, et dans son territoire, il y a une élévation de terre qui a environ huit ou dix pieds de hauteur, et un quart de lieue de circuit. Cette élévation est ombragée de chênes verts, de sycomores, de citronniers et d'orangers. On croit, par tradition, que ce fut sur cette élévation que le Sauveur du monde interrogea ses diciples, et leur demanda ce que le peuple disait de lui, et ce qu'eux-mêmes en disaient. Sur quoi saint Pierre prenant la parole, lui répondit : *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant.*

C'est du pied de cette élévation que sortent les deux fontaines *Sor* et *Dan*. Elles sont éloignées l'une de l'autre de trente pas, et vont se joindre cinquante pas plus loin, pour former le célèbre fleuve du *Jourdain*. Ce fleuve a la gloire d'avoir donné ses eaux à saint *Jean* pour en baptiser le *Messie*. Les Chrétiens en font boire à leurs malades ; et le Seigneur assez souvent accorde à leur foi une prompte guérison.

L'Ecriture nous apprend que ce fut par ordre de *Josué* que les *Israélites* enlevèrent du lit de ce fleuve douze grosses pierres, qu'ils placèrent les unes sur les autres, pour

servir de témoignage à la postérité, et lui apprendre que le Seigneur interrompit autrefois le cours des eaux de ce fleuve, pour ouvrir un chemin sec à l'Arche d'Alliance et à l'armée qui la suivait.

A propos de la montagne du *Cheik* dont nous venons de parler, je rapporterai une histoire qui m'a été contée par différentes personnes qui assurent la savoir par tradition de père en fils, et qui la tiennent pour certaine.

Il sortait, m'a-t-on dit, autrefois du pied de la montagne du *Cheik*, une rivière que les Persans appellent *Aboulouaire*. Cette rivière avait creusé son lit sous de gros rochers et sous des terres, depuis le pied de la montagne du *Cheik* jusqu'en *Perse*, sans que qui que ce soit eût eu connaissance de cette rivière, jusqu'au temps qu'elle fut découverte par un évènement très-singulier.

Un Berger conduisait chaque jour son troupeau sur le penchant de la montagne du *Cheik*. Il était obligé d'avoir la précaution de porter toujours avec lui de l'eau pour boire, parce qu'il ne s'en trouvait pas sur la montagne ni dans ses environs. Etant un jour assis sur une des roches dont la montagne était presque toute couverte, il s'aperçut que son chien, après s'être écarté de son troupeau pendant quelque temps, revint à lui, sortant de dessous une de ces roches, et secouant l'eau qui dégoutait de tout son corps.

Surpris de cette nouveauté, il courut à



l'endroit d'où il avait vu sortir son chien; mais il n'y put voir autre chose, qu'une suite de roches qui se tenaient l'une à l'autre. Il revint le lendemain sur la même montagne et au même endroit. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que son chien courut vers les roches d'où il l'avait vu sortir la veille. Il le suivit, et il observa que son chien se glissait sous une grosse roche : ce qui fit qu'il le perdit de vue.

Il attendit le retour de son chien; il revint bientôt après, et aussi trempé d'eau que le jour précédent. Le chien courut à son maître, lui fesant mille caresses, comme pour lui annoncer sa découverte, et la joie qu'il en avait.

Son maître ne put douter qu'il n'y eût de l'eau cachée sous ces roches; mais, pour la découvrir, il fallait commencer par casser les grosses roches sous lesquelles l'eau devait se trouver.

Il revint le lendemain avec tous les instrumens qui lui étaient nécessaires pour son entreprise. Le chien, qui prit son chemin pour aller boire, montrait à son maître les roches qu'il avait à casser.

Le Berger s'efforça à grands coups de pioche de se faire une première ouverture; sitôt qu'elle fut faite, il aperçut une concavité sous laquelle il se glissa, ayant son chien pour guide.

A peine eut-il fait quelques pas, qu'il entendit un bruit semblable à celui d'une cascade d'eau. Ce bruit lui fit prendre cou-

rage. La difficulté était de pouvoir piocher ; car il était contraint de tenir le dos courbé pour marcher en avant.

Malgré ces difficultés, il continua, sans se rebuter, de casser ce qui s'opposait à son passage. Enfin, il fit si bien, qu'il vint à bout de gagner une seconde concavité, d'où il vit sortir, de dessous les roches que la nature avait construites en voûte, une abondance étonnante d'eau qui se précipitait rapidement dans deux canaux différens.

Le Berger surpris et charmé de cette découverte, crut, sans qu'on sache pourquoi, qu'il ferait bien de boucher l'un des canaux : ce qu'il fit. Il eut ensuite la précaution de fermer toutes les avenues à ces deux canaux, dont il voulait apparemment se réserver à lui seul la connaissance.

Cela fait, il se retira bien content de la découverte d'un trésor caché. Il revenait souvent sur la même côte. Son troupeau y trouvait une herbe fine et odoriférante dont il s'accommodait très-bien, et le Berger n'y manquait point d'eau.

Au bout d'une année ou environ, on vit arriver dans la plaine de Damas, trois Seigneurs Persans. Ces Seigneurs s'informaient soigneusement, dans tous les lieux de leur passage, du chemin qui les conduirait à la source de la rivière d'*Aboulouaire*. Ils savaient, disaient-ils, par tradition dans leur pays, que la source de cette rivière était dans la plaine de *Damas*. Ils ajoutaient que cette rivière n'avait jamais

cessé de couler en Perse dans toutes les saisons; mais que depuis peu, et à leur grand étonnement, le lit de cette rivière était à sec. Nous avons été envoyés, disaient-ils, en votre pays et dans cette plaine, pour y découvrir la cause de cet accident. Au reste, nous avons été chargés de récompenser libéralement ceux qui nous donneront les connaissances que nous demandons.

Le bruit de leur arrivée, le motif de leur voyage, la promesse de la récompense vinrent aux oreilles de notre Berger. Tout ce qu'il entendit dire à ce sujet, lui fit venir en pensée qu'il se pourrait bien faire que le canal qu'il avait bouché, fût celui-même qui aurait supprimé les eaux qui allaient en *Perse*. Dans cette pensée, il alla trouver les Envoyés Persans, et leur dit que si la source de la rivière était dans la plaine, comme ils le prétendaient, il se fesait fort de la trouver.

Ces Envoyés furent charmés de l'espérance qu'il leur donnait. Ils lui renouvelèrent de leur part les assurances de bien récompenser son travail.

Comme ceux-ci se disposaient à faire avec lui la recherche de la rivière en question, le Berger leur dit qu'il fallait bien du temps pour en faire la découverte ; mais qu'ils n'avaient qu'à s'en retourner chez eux, et qu'il ne manquerait pas de leur donner avis de tout ce qu'il aurait fait.

Cette réponse ne les contenta pas : ils persistèrent à le vouloir suivre, et celui-ci persista à leur faire de nouvelles difficultés.

Enfin les Persans ennuyés de vivre si long-temps hors de leur pays, et ne trouvant personne qui leur fît une proposition pareille à celle que ce Berger leur fesait, aimèrent mieux convenir avec lui de la récompense qu'ils lui donneraient, que de prolonger ici plus long-temps leur séjour, dans l'espérance d'un évènement qui n'était pas bien certain.

Cependant pour engager le Berger à faire la prompte recherche qu'il promettait, ils lui firent une première gratification, et se disposèrent à se mettre en chemin pour la Perse.

Le Berger instruit de leur départ, et impatient autant qu'il l'était de jouir au plutôt de sa bonne fortune, alla détruire le bâtardeau qu'il avait élevé pour boucher l'un des canaux. Sitôt qu'il fut ouvert, l'eau y coula avec autant d'abondance et de rapidité qu'auparavant.

Les deux canaux ayant été rétablis dans leur premier état, notre Berger visitait de temps à autre l'un et l'autre canal, pour voir si l'eau continuait d'y couler. Comme tout y allait à merveille, il attendait avec impatience des nouvelles de nos Persans.

Ceux-ci ne firent pas une si grande diligence que les eaux, qui avaient repris leur premier cours. Comme elles avançaient continuellement jour et nuit, elles prévinrent aussi leur arrivée en Perse.

On ne peut expliquer la joie qu'ils eurent d'apprendre en arrivant que la rivière était

dans son lit. On leur en fesait de toute part des conjouissances. Ils furent conduits comme en triomphe sur les bords de la rivière *Aboulouaire*.

Comme chacun voulait savoir d'eux ce qui avait fait tarir leur rivière, ils racontèrent tout ce qui s'était passé ; la connaissance qu'ils eurent du Berger, et la récompense qu'ils lui avaient promise. A leur retour, ils lui tinrent parole, et lui firent toucher tout ce qu'ils lui avaient promis.

Plusieurs années se passèrent sans que la rivière *Aboulouaire* manquât d'eau ; mais dans la suite des temps on s'aperçut qu'elle décroissait sensiblement. On fut bien plus étonné, lorsqu'on vit qu'elle ne coulait plus. On s'imagina que les eaux reviendraient dans un changement de saison. Mais comme elles ne revinrent point, on prit la résolution de faire ce qu'on avait fait autrefois en pareille occasion, qui fut d'envoyer dans la plaine de Damas de nouveaux Députés, pour y découvrir la cause de ce second accident. On leur donna les instructions que l'on avait eues des premiers Envoyés Persans.

Avec ces instructions, ceux-ci allèrent en droiture au village de la plaine où le Berger dont nous avons parlé s'était trouvé.

A leur arrivée, ils furent bien surpris d'apprendre que le Berger qu'ils cherchaient était mort depuis quelque temps. Ils s'informèrent s'il n'avait point laissé des enfans qui pussent leur rendre un service pareil à celui qu'ils avaient reçu de feu leur père.

Leur père étant tombé malade, et n'espérant pas relever de sa maladie, appela son fils aîné. Il lui dit qu'avant de mourir, il voulait lui donner une marque particulière de son amitié, en lui laissant un secret qui ne serait que pour lui.

Alors il lui déclara la découverte qu'il avait faite de la rivière *Aboulouaire*, sa situation, l'usage qu'il en avait fait, et toute sa bonne fortune qui en avait été la suite.

Il lui recommanda au surplus de garder le secret aussi inviolablement qu'il l'avait lui-même gardé, pour n'en pas perdre les avantages.

Quelque temps après cette déclaration, le père mourut. Son fils, impatient d'aller reconnaître lui-même tout ce que son père lui avait dit, alla chercher la rivière cachée sous les roches. Il trouva toutes choses comme son père les lui avait dites.

Pour jouir au plutôt du bonheur dont son père l'avait flatté, il releva le bâtardeau qui avait été détruit, et reboucha entièrement l'un des deux canaux.

Il ne douta pas que ce qu'il venait de faire ne mît bientôt à sec la rivière qui allait en *Perse*, et se flatta en même-temps qu'un second voyage des *Persans* dans la plaine, lui vaudrait un bon droit d'aubaine. La chose arriva comme il l'avait prévue. De nouveaux Envoyés de *Perse* s'adressèrent aux enfans du feu Berger. L'aîné se présenta à eux.

Ayant su ce qu'ils souhaitaient, il leur promit de faire tous ses efforts pour exécuter ce

qui avait été fait par feu son père. Ceux-ci, de leur part, lui promirent une pareille, et même plus grande récompense.

La convention faite, les Envoyés demandèrent à être conduits à la rivière *Abou-louaire*, dont son père avait eu connaissance. Le fils voulant garder le secret qui lui avait été si particulièrement recommandé, leur fit toute sorte de difficultés. Mais les Persans persistant dans leur demande, et celui-ci se défendant de son mieux, ceux-là firent si bien, que le jeune Berger se laissa gagner à la vûe de l'argent qu'ils lui mirent dans la main, pour commencer, disaient-ils, la récompense qu'ils lui avaient promise.

Il ne lui en fallut pas davantage pour l'engager à les conduire au lieu où ils souhaitaient si ardemment d'aller. Ils y virent avec joie l'eau qui sortait de dessous les rochers, comme un torrent; mais ils furent bien surpris d'apercevoir deux assez grands canaux, dont l'un recevait toute l'eau, parce que l'autre était totalement bouché. Ils le firent ouvrir en leur présence. Le canal ne fut pas plutôt ouvert, que l'eau y entra précipitamment, et il en fut en un instant rempli.

Les Persans reconnurent aisément la fraude, et l'intention avec laquelle elle avait été faite. Ils ne doutèrent pas un moment que ce canal bouché ne fût l'unique cause du desséchement de leur rivière.

Il n'était plus question alors que de s'assurer que ce canal ne serait jamais rebouché. Ils ne se contentèrent pas d'en avoir la parole

du jeune Berger ; mais ils eurent grand soin de publier, dans toute la plaine de *Damas*, la découverte qu'ils venaient de faire de leur rivière, afin qu'il n'y eût qui que ce soit qui ne la connût, et que personne ne se hasardât à l'avenir de fermer ces canaux.

Telle est cette histoire qu'on raconte ici comme très-certaine, mais dont je ne prétends point défendre la vérité. Ce qui est vrai, c'est que cette histoire a donné lieu ici d'appeler la partie occidentale de *Damas*, la plaine de *Perse*.

Pour ce qui est de la rivière *Aboulouaire*, des Voyageurs intelligens et curieux, et autres gens de ce pays-ci, ont recherché avec exactitude quelle pouvait être son origine.

Après bien des recherches, ils ont cru que cette rivière était une décharge du grand étang qui est dans la plaine, que l'on nomme *Goulha*, et que les eaux qui coulent dans le canal qui passe en *Perse*, vont s'engouffrer dans le Sein *Persique*, et du Sein *Persique* dans *l'Océan* ; que pour ce qui est des eaux qui remplissent l'autre canal, elles vont tomber dans le fleuve du *Chien*, et du fleuve du *Chien* dans la mer Méditerranée. Si cela est ainsi, comme nos curieux l'ont imaginé, le Prophète a eu grande raison de s'écrier *que Dieu est admirable dans la distribution des eaux qui arrosent les terres.*

Avant que de quitter la plaine de *Damas*, je ne dois pas omettre qu'en descendant la montagne du *Cheik*, on trouve sur son chemin, près du village de *Beitima*, un tombeau

d'environ trente pieds de longueur; plusieurs croient que c'est le tombeau de *Nemrod*. Il est construit à la manière des anciens tombeaux du pays. J'ai vu dans la plaine de *Baalbée*, les tombeaux de *Seth* et de *Noé*, qui sont pareillement construits.

Je n'assurerai point ce qu'on dit ici du tombeau de *Nemrod*, parce que je n'en ai point été témoin. L'on prétend qu'en punition de l'ambition insensée de ce malheureux Prince, qui voulut se faire adorer comme un Dieu, la rosée du Ciel ne tombe jamais sur son tombeau, quoique les terres d'alentour en soient couvertes.

On en dit autant du tombeau de *Nestorius*, pour punir l'impie témérité de cet Hérésiarque, qui voulut enlever à la Très-Sainte Vierge l'honneur d'être Mère de Dieu.

J'ai fait jusqu'ici le récit de ce qui m'a paru de plus curieux à *Damas* et dans ses environs. J'y dois ajouter, à la gloire de la grâce toute-puissante de Jésus-Christ et de la fidèle correspondance du grand Apôtre saint Paul, ce que j'ai vu avec respect de l'endroit où le Sauveur opéra la conversion de l'Apôtre des Gentils.

L'ancien chemin de *Jérusalem* à *Damas* est entre deux montagnes, toutes deux rondes par le pied, et terminées en pointe. L'une n'est éloignée de l'autre que d'environ cent pieds. Celle qui est la plus proche du grand chemin s'appelle *Kaukac*, c'est-à-dire, *lumière céleste*, ou *astre lumineux*. Ce nom lui a été donné en mémoire de l'éclatante

lumière dont saint *Paul* fut environné. L'autre montagne, qui est plus parfaitement ronde dans sa circonférence, est nommée *Meduouar el kaukab*, c'est-à-dire, *cercle de lumière*. Vers le milieu de cette montagne, il y a un vieux monastère à demi détruit, qui n'a conservé d'entier qu'une grotte dans laquelle à peine un homme peut-il se tenir debout.

Ce fut entre ces deux montagnes, que l'homme prédestiné de Dieu, pour porter son nom aux Nations étrangères, *fut tout d'un coup environné d'une clarté qui venait du Ciel; et où tombant par terre, il ouït une voix qui lui dit : Saül, Saül, pourquoi me persécutez-vous* (1)?

Paul effrayé de ce reproche et revenu de sa frayeur, se retira dans cette grotte dont nous venons de parler, et n'en sortit que pour aller à *Damas*, et pour obéir à la voix qui lui avait déclaré ce qu'il devait faire.

La tradition du pays est que l'Apôtre étant sorti de cette ville quelque temps après, vint se réfugier dans la même grotte pour se dérober à la fureur des Juifs.

Plusieurs de nos Missionnaires ont eu le bonheur d'entrer dans cette grotte, et ont connu par expérience, qu'on ne peut y entrer sans y être pénétré de tendres sentimens de dévotion.

L'Apôtre, pour aller à *Damas*, passa par les villages *Daduidé*, *Jahhnaïa* et *Chérafre*.

---

(1) Actes des Apôtres, chap. IX, v. 3.

Ces villages sont habités présentement par les Turcs, qui cultivent la plaine, et qui la rendent fertile en coton, en mûriers, en blé, en orge et en toutes sortes de légumes. La plaine est terminée par deux grandes montagnes, dont l'une s'appelle *Chafuméharie*, et l'autre plus haute se nomme *Manaa*. Au-delà de la montagne, et au *sud-ouest* de *Damas*, commence la plaine de *Hauran*. Cette plaine est le pays d'*Abraham*. Les villes qui y étaient anciennement situées, sont présentement ruinées; mais la fertilité en est si grande, qu'on l'appelle aujourd'hui *le grenier de la Turquie*.

En effet, on voit arriver presque chaque jour, de toutes les provinces de l'Empire, des caravanes qui enlèvent continuellement des blés. La farine en est excellente : on en fait des pains qui ont plus de deux pieds de longueur et de demi-pied d'épaisseur. Il se conserve un an sans se corrompre. Lorsqu'il est sec, on le trempe dans l'eau, et on le trouve aussi bon que s'il venait d'être fait. Les riches et les pauvres le préfèrent à tout autre pain.

En finissant tout ce que j'avais à dire de la ville de *Damas* et de ses environs, je ne puis mieux faire leur éloge qu'en rapportant ce que les Prophètes en ont écrit. Ils appellent la ville une *maison de plaisance*, et ses environs des *lieux de délices*.

Fin du second Volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du second Volume.

